

BYZANTINISCHE FORSCHUNGEN

Internationale Zeitschrift für
Byzantinistik

herausgegeben

von

ADOLF M. HAKKERT und PETER WIRTH

BAND IV



VERLAG ADOLF M. HAKKERT – AMSTERDAM

1972

I.S.B.N. 90-256-0619-9

I.S.B.N. 90-256-0633-4

All rights reserved. Copyright 1972 A. M. Hakkert, Amsterdam
Printed in the Netherlands

INHALTSVERZEICHNIS

SYMPOSION BYZANTINON – Strasbourg (30 septembre– 4 octobre 1969)	I
AVANT-PROPOS	4
FR. THIRIET: Allocution d'Ouverture	5
A. ARGYRIOU: Remarques sur quelques listes grecques énumérant les hérésies latines	9
A. DUCELLIER: Mentalité historique et réalités politiques: L'Islam et les Muselmans vus par les Byzantins du XIII ^{ème} Siècle	31
S. DUFRENNE: Architecture et Decor monumental d'Art byzantin à l'époque de l'empire latin de Constantinople (1204–1261)	64
J. FERLUGA: L'Aristocratie byzantine en morée au temps de la conquête latine	76
W. HÖRANDNER: Prodomos-Reminiszenzen bei Dichtern der nikänischen Zeit	88
H. HUNGER: Die sogenannte Fettaugen-Mode in griechischen Handschriften des 13. und 14. Jahrhunderts	105
J. IRMSCHER: Nikäa als "Mittelpunkt des griechischen Patriotismus"	114
E. v. IVÁNKA: Mathematische Symbolik in den beiden Schriften des Kaisers Theodoros II. Laskaris: ΔΗΛΩΣΙΣ ΦΥΣΙΚΗ und ΠΕΡΙ ΦΥΣΙΚΗΣ ΚΟΙΝΩΝΙΑΣ	138
P. KARLIN-HAYTER: Notes sur le ΛΑΤΙΝΙΚΟΝ dans l'Armée et les Historiens de Nicée	142
B. KREKIĆ: Y eut-il des relations directes entre Dubrovnik (Raguse) et l'empire de Nicée ?	151
W. LACKNER: Zum Lehrbuch der Physik des Nikephoros Blemmydes	157
D. M. NICOL: The relations of Charles of Anjou with Nike- phoros of Epiros	170
P. RACINE: Marchands placentins à l'Aïas à la fin du XIII ^e siècle	195

E. TRAPP: Chronologisches zu den Diplomatarien des Paulosklosters am Latmos und der Makrinitissa	206
M. VERHELST: Le ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ de Nicéphore Blemmyde préliminaires à une édition critique	214
E. WERNER: Wandel im Osten: Das Sultanat Konya im 13. Jahrhundert	220
P. Ş. NÄSTUREL: Dans le sillage des Marchands italiens en Mer noire	231
P. WIRTH: Ein Kuriosum in der Geschichte der Konstantinopolitanischen Patriarchalkanzlei. Zur Urkundenden Tätigkeit der Patriarchen Manuel I. (1217–1222) und Manuel II. (1244–1254)	236
P. WIRTH: Zur Frage eines politischen Engagements Patriarch Johannes' X. Kamateros nach dem vierten Kreuzzug	239
P. WIRTH: Spuren einer autorisierten Mittelalterlichen Eustathiosedition	253
Résumé des Discussions	258

SYMPOSION BYZANTINON

Strasbourg (30 septembre – 4 octobre 1969)

Liste des participants aux travaux:

Astérios ARGYRIOU, Docteur, maître de grec moderne à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de STRASBOURG (25, rue du Soleil).

Mihai BERZA, Directeur de l'Institut pour l'histoire du Sud-Est européen – Str. I.C. Frimu, 9 – BUCAREST (Roumanie).

Alain DUCCELLIER, Agrégé et Docteur, Maître de Conférences d'histoire à la Faculté des Lettres de TOULOUSE (4, rue Albert-Lautman).

Suzanne DUFRENNE, Maître de Conférences d'Histoire de l'Art à la Faculté des lettres de STRASBOURG (Palais Universitaire).

H. EVERT-KAPPESOWA, Professeur d'Histoire byzantine à l'Université de Lodz (POLOGNE) ul. 19 Stycznia 2 a, M. L à LODZ.

Iadran FERLUGA, Institut byzantin Belgrade-Ljube Stojanovica, 21 – BEOGRAD (Yougoslavie) et Madame FERLUGA.

Rev. Joseph GILL, S. J., Heythrop College, Chipping Norton, OXON (Royaume Uni).

Adolf M. HAKKERT, Historien Editeur, Herengracht 73, AMSTERDAM-C. (Pays-Bas).

Wolfram HÖRANDNER, Docteur, Institut für Byzantinistik, 3, Hanuschgasse, 1010 WIEN (Autriche).

Herbert HUNGER, Professeur à l'Université de WIEN, 40 Weissgerberlande, WIEN-III (Autriche), et Madame HUNGER.

Johannes IRMSCHER, Deutsche Akademie der Wissenschaft zu BERLIN (R.D.A.), 49 Nordendstrasse, 111 BERLIN-Niederschönhausen (REP. DEM. ALLEMANDE).

Endre von IVÁNKA, Professeur, 49 Hernalser Hauptstr. WIEN-XVII (Autriche).

Jean KARAYANNOPOULOS, Professeur à l'Université de THESSALONIQUE (Grèce).

Patricia KARLIN-HAYTER, Professeur, 109 Groeselenberg, Bruxelles (Belgique).

Wolfgang LACKNER, Docteur, Robert-Grafstr. 10/45, A 8010 GRAZ (Autriche).

Donald M. NICOL, Professeur, Department of History, Old College, George Square, EDINBURGH 8 (SCOTLAND, ROYAUME-UNI).

Georges OSTROGORSKY, Directeur de l'Institut byzantin; 11 Cara Lazara, BEOGRAD (YUGOSLAVIE).

Pierre RACINE, Agrégé et Docteur, Maître-Assistant à la Faculté des Lettres de STRASBOURG (Palais Universitaire).

Francis RAPP, Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de STRASBOURG (Palais Universitaire).

Giuseppe SCHIRÒ, Professeur à l'Université de ROME, 96 via Appia Nuova, Roma ITALIE, et Madame SCHIRÒ.

Alexandre V. SOLOVIEV, Professeur à l'Université de GENEVE (SUISSE), 46 rue de Vermont, 1202 - GENEVE.

Eugen STANESCU, Institut d'Histoire byzantine, Université de BUCAREST - ROUMANIE.

Rev. L. STIERNON, Institut français d'Etudes Byzantines, 8, rue François 1^{er} - 75 PARIS (8e).

Freddy THIRIET, Faculté des Lettres de STRASBOURG (Palais Universitaire).

LISTE DES PARTICIPANTS AUX TRAVAUX

Erich TRAPP, Institut für Byzantinistik, 3 Hanuschgasse, WIEN-I
(AUTRICHE)

Marthe VERHELST, Institut supérieur de Philosophie, 2 Kardinal
Mercierplein, LOUVAIN (BELGIQUE).

Edmond VOORDECKERS, Professeur à l'Université de GAND
(BELGIQUE).

Ernst WERNER, Professeur, Recteur de l'Université de LEIPZIG
(R.D.A.), 7022 - LEIPZIG, Prellerstr. 9 (REP. DEM .ALLEMAN-
DE).

Peter WIRTH, Bayerische Akademie der Wissenschaften, 8 - MÜN-
CHEN 22 Marstallplatz 8. (REP. FED. ALLEMANDE).

AVANT – PROPOS

Au moment de publier les Actes du premier Symposion Byzantinon, il nous semble nécessaire d'expliquer brièvement aux lecteurs le mode de présentation. S'il est, en effet, aisé de vérifier l'ordre alphabétique des communications et leur relative variété à l'intérieur de l'époque retenue pour ce Colloque, il est peut-être déconcertant de ne pas trouver dans ce recueil toutes les relations présentées. Et ceci est d'autant plus regrettable que les discussions ont porté sur toutes les communications. Aussi trouvera-t-on une longue discussion sur les exposés de MM. L. STIERNON et E. STANESCU, de fait très riches d'intérêt, alors que nous ne pouvons fournir les textes des communications, faute de les avoir recus. En revanche, et ceci est plus agréable, nous présentons dans ce volume les contributions de Collègues que leurs travaux ou diverses occupations avaient retenus loin de nous. C'est ainsi que nous sommes heureux de publier les exposés de MM. KREKIĆ et NASTUREL.

Les succès de ces premières assises, la remarquable assiduité des participants à toutes les séances et l'esprit de grande amitié qui anima tous nos travaux sont autant d'encouragements à persévérer. Ce sera donc sur le thème des *Iles dans l'Empire byzantin (Ve-XVe siècles)*. Ces petits ensembles ont vu tant de peuples et de cultures s'installer, se développer, parfois se défaire, mais plus souvent s'enrichir mutuellement. Nous pensons donc que le sujet est justifié, même s'il peut apparaître à certains un peu prématuré. Ne serait-ce que par l'effort de documentation qu'il impose, il constitue à tout le moins un domaine parfaitement défini pour la recherche et pour la réflexion. Nous prions tous les participants au premier Symposion de trouver ici nos remerciements renouvelés et nous souhaitons que la seconde rencontre strasbourgeoise, dans deux ans, rassemble toutes les bonnes volontés soucieuses du progrès des études byzantines et méditerranéennes.

Fr. E. THIRIET

Strasbourg, le 1^{er} mars 1971

ALLOCUTION D'OUVERTURE

prononcée par Monsieur Fr. THIRIET

Professeur à l'Université,
Directeur du Groupe de Recherches sur Byzance et
le Monde méditerranéen.

*Messieurs les Recteurs, Messieurs les Doyens, chers Collègues,
Mesdames et Messieurs.*

STRASBOURG, carrefour de l'Europe aux limites orientales de la France, point capital à la charnière des pays latins et germaniques, siège d'une Université et d'Instituts d'Histoire ouverts à toutes les recherches, ne pouvait être qu'un lieu privilégié de rencontres et un actif centre d'études sur les relations entre l'Orient et l'Occident, donc sur la civilisation byzantine et sur ce que nous lui devons. De fait, notre discipline y a toujours tenu sa place depuis que Charles DIEHL y naissait, il y a juste cent dix ans. Aussi est-ce une joie pour nous d'accueillir des spécialistes des problèmes historiques propres aux pays du Sud-Est européen et du Proche-Orient. Et ce bonheur est d'autant plus grand que nous recevons aujourd'hui tant d'amis, dont certains furent nos maîtres. Et il est bien vrai que ce Colloque entend constituer d'abord une réunion d'amis intéressés aux progrès des études byzantines et aux perspectives qui en découlent.

Certes, l'histoire byzantine doit à l'Association Internationale et aux assises quinquennales qu'elle organise des progrès marqués et décisifs dans de nombreux domaines, dont l'édition des textes et documents, la géographie du monde byzantin, l'examen critique des relations entre l'Empire de Romanie et ses voisins, Latins, Musulmans et Slaves. Mais ces grands Congrès voient se rassembler nos Collègues et nous-mêmes par centaines, les thèmes y sont multiples, les communications innombrables, évidemment toutes intéressantes; et l'on éprouve du regret d'avoir à choisir entre deux ou trois, sinon davantage d'exposés qui, tous, requièrent notre attention. Les discussions se font

difficiles, d'autant que l'on réside dans des centres dispersés, quelquefois éloignés les uns des autres. Incomparables pour promouvoir les grands thèmes de recherches, dégager les lignes de force, cerner les enquêtes essentielles et plus opportunes, les Congrès géants ne peuvent s'attacher que difficilement à l'examen des questions très précises, qui exigent une documentation nettement spécialisée sur telle région ou sur telle époque.

La section d'Histoire médiévale de notre Faculté des Lettres et Sciences humaines, au sein de laquelle l'histoire de Byzance et du Sud-Est européen occupe sa place, a pensé que des réunions étroites de spécialistes ne pouvaient que favoriser la recherche en cernant les problèmes avec rigueur. L'aide de la Faculté et, notamment, de sa Section d'Histoire, le concours moral et matériel de maintes instances, surtout régionales, l'appui solide prêté par certaines personnes, dont Monsieur A. HAKKERT, qui veut bien assumer l'impression de nos *Actes*, ont favorisé l'initiative. Avec mes Collègues médiévistes, nous avons ainsi pu organiser ce que permettaient cet heureux concours de circonstances et cette convergence des volontés. Votre adhésion et votre présence, chers Collègues, sont la plus belle récompense offerte à nos efforts.

Le thème général de nos travaux est le XIII^{ème} siècle, de 1204 à 1282. Pourquoi avoir retenu cette période? Il nous a semblé tout d'abord que ce siècle n'était pas le mieux éclairé de l'histoire de l'Orient byzantin. L'époque des Commènes, qui le précède, et celle des Paléologues, qui le suit, ont été beaucoup mieux illustrées, et la recherche contemporaine y fouille plus volontiers. Et pourtant le sort de Byzance s'infléchit alors douloureusement. C'est l'offensive, plus brutale que jamais, des Occidentaux "latins" et la conquête de Constantinople, c'est le refoulement des forces grecques en Anatolie, où Nicée devient le centre des espoirs de revanche. C'est la création, certes assez éphémère, de la Romanie latino-franque; c'est la liberté décisive donnée aux efforts slaves pour assumer enfin le développement d'Etats pleinement indépendants; c'est la possibilité définitive fournie aux Italiens, et d'abord aux Vénitiens, de faire fructifier leurs profits en organisant un réseau commercial autonome, voire un empire durable comme la Romanie vénitienne. C'est l'émiettement des forces gréco-byzantines, dispersées de la Bithynie aux confins du Caucase et à l'Epire. C'est l'aggravation des tensions sociales dans toutes les terres de l'Empire

défait, celles qui lui restent et celles qui lui ont échappé, à terme ou pour toujours. C'est, et le fait est capital, la rupture consommée entre les deux Eglises, alors que l'on avait naïvement pensé restaurer l'unité chrétienne; au contraire, celle-ci est détruite par les ressentiments accumulés et par les affreux excès de 1204. Si l'important effort militaire et la rigueur administrative plus grande manifestés dans l'Empire nicéen, dirigé par des souverains énergiques et patriotes, paraissent capables de contenir la poussée turque, il reste que la fatigue se fait sentir rapidement, donnant des chances prochaines à l'assaut des Turcs, dès que la pression mongole aura cessé. Il est vrai que l'oeuvre de régénération nationale se révèle payante pour la culture hellénique: limité dans le domaine de la création littéraire, l'apport est important dans le domaine philosophique et scientifique. Comme le montrent les exposés, cet aspect occupera une large place dans nos délibérations. Ajoutons que, même adapté aux tempéraments nationaux, l'art byzantin se répand alors dans les pays balkaniques.

Il y avait lieu de s'interroger en vue d'éclairer bien des points obscurs de ce treizième siècle, surtout au cours de la période qui s'achève avec la reprise de Constantinople, en 1261. Vos contributions, éminents Confrères et chers amis, apportent beaucoup sur des faits essentiels: l'effort philosophique et scientifique, les idéologies en présence et les problèmes d'acculturation, les relations du "Despotat" d'Epire avec les princes occidentaux, le sultanat de Konya, les efforts commerciaux des Italiens au Levant; et cette liste n'est pas complète. Nos discussions et leur publication à la suite des rapports présentés seront assurément bien venues pour préciser l'histoire de ce siècle capital pour l'histoire de l'Europe méridionale et du Proche-Orient.

Ainsi notre rencontre strasbourgeoise, limitée dans ses buts, modeste dans ses intentions, entend favoriser l'histoire byzantine en faisant appel à toutes les bonnes volontés des Byzantinistes, des Slavisants et des Orientalistes. C'est pour manifester cette volonté d'élargissement de nos études, d'ailleurs ancienne, que je n'ai pas craint d'écrire "Problèmes d'histoire byzantine et péri-byzantine." Vendredi, nous ferons la synthèse de nos séances et mesurerons les progrès accomplis. Si le bilan s'avère positif et, étant donnée la modestie des buts, il le sera, nous pourrons alors envisager de poursuivre l'effort initial et proposer une nouvelle rencontre, dans trois ans ou dans cinq, en cette cité ou ailleurs, pour traiter du thème suggéré dans le programme "les îles

de l'Empire byzantin: histoire et civilisation." Mais il importe que nous en débattions entre nous, démocratiquement. Si d'autres désirs se font jour, si d'autres propositions sont faites, ce sera la meilleure preuve de l'utilité de ces quatre journées Alsaciennes qui, de toute façon, entendent demeurer celles de l'amitié et de la coopération scientifique ouverte et loyale.

REMARQUES SUR QUELQUES LISTES GRECQUES ENUMERANT LES HERESIES LATINES

ASTERIOS ARGYRIOU STRASBOURG.

Les Croisades auraient pu offrir aux deux chrétientés, à celle de l'Orient et à celle de l'Occident, une occasion unique de contacts directs et de connaissance mutuelle. Du même coup, une lutte commune contre les Infidèles pour la libération des Lieux-Saints aurait pu contribuer à surpasser le schisme et rétablir l'union de deux Eglises. Or les Croisades, puis, et surtout, la prise de Constantinople par les Croisés, ne firent qu'élargir le fossé entre les deux chrétientés et aggraver le schisme entre les deux Eglises.¹ Ainsi tout espoir de voir le “γένος τῶν χριστιανῶν” (*populus Christi*) retrouver et affermir son unité face à la force compacte de la “Umma al-Islam”² s'avèrait perdu à jamais. Les chrétiens de l'Orient découvraient avec stupéfaction que leurs “frères” de l'Occident étaient plus éloignés de leur cœur que ne l'étaient les Infidèles de l'Orient. Devant les méfaits des latins, l'aversion naturelle des grecs à l'égard de tout ce qui était étranger ou simplement différent de leurs croyances et de leurs coutumes devenait une haine sciemment alimentée et exploitée par les dirigeants politiques ou religieux. Or on n'aura jamais suffisamment insisté sur le rôle joué, dans cette malheureuse découverte, par certains textes dont le but était de dresser la liste, toujours plus longue, des hérésies latines.

Dans le présent article, notre tâche sera de faire quelques remarques sur un certain nombre de ces catalogues. Ces textes sont presque tous déjà connus. Certains ont été bien étudiés, d'autres abondamment utilisés par les spécialistes des rapports entre les deux Eglises. Notre

¹ P. LEMERLE: Byzance et la Croisade. Dans “Congrès International des Sciences Historiques,” Rome, III (1955) 595-620, surtout p. 617.

² Sur la naissance de cette notion de “peuple chrétien” (γένος τῶν Χριστιανῶν) par rapport au “peuple musulman” (Umma al-Islam) et face à lui, voir surtout, G. von GRUNEBAUM: L'Islam médiéval (trad. franç.). Paris 1962, p. 41-74.

but sera double: d'une part, esquisser l'histoire de ces textes, d'autre part, dresser un tableau général des griefs en les classant par groupes.

Lors de la grande crise photienne (867), où l'animosité était cependant très forte et où le sentiment ethnique avait joué un rôle prépondérant, les griefs dressés contre les Latins n'avaient pas dépassé le nombre de cinq ou sept³ et on se tiendra dans cette même tradition jusqu'au schisme de Cérulaire. Ainsi, même les *Lettres* que Léon d'Ochride adressait (1053) à Jean, évêque de Trani, en dépit de leur virulence ne contenaient pas d'autres griefs que ceux adressés par Photius.⁴ Il avait fallu que la verve du Cardinal Humbert⁵ en donne l'exemple à Cérulaire. Dans sa *Ile Lettre à Pierre d'Antioche*,⁶ le chef de l'Eglise de Constantinople énumère, en effet, les errements des Latins qui s'élèvent au nombre de vingt-trois. Et la liste n'était pas limitative, puisque son auteur s'empresse d'ajouter: "Ils font d'autres choses encore qu'il serait copieux d'énumérer en détail."⁷ Cette affirmation ne semble pas gratuite. La réponse de Pierre nous permet de supposer que d'autres accusations contre les Latins circulaient à l'époque.⁸ Quoi qu'il en soit, l'avis du Patriarche d'Antioche

³ Lettre Encyclique de Photius aux Patriarches Orientaux. P. G. 102, col. 721-41. Sur le schisme de Photius et la littérature qui l'avait accompagné voir surtout: Fr. DVORNIK: Le schisme de Photius. Histoire et légende. Paris 1950.

⁴ P. G. 120, col. 835-844 et C. WILL: Acta et scripta quae de controversiis ecclesiae graecae et latinae saeculo undecimo composita extant. Leipzig 1861, p. 56-60. Voir aussi: A. MICHEL: Der Autor des Briefs Leos von Achrida. Eine Vätersammlung des Michael Kerullarios. Dans "Byz. Neugr. Jahrb." 3 (1922) 49-66.

⁵ Adversus Graecorum calumnias: Dans PL. 143, col. 931-974 et C. WILL: op. c., p. 92-126. Excommunicatio. Dans PL 143, col. 1002-1004 et C. WILL: op. c., p. 153-154. Pour la traduction grecque voir P.G. 120, col. 741-746 et C. WILL: op. c., p. 161-165.

⁶ P.G. 120, col. 781-796. C. WILL: op. c., p. 172-184. La liste des griefs est contenue dans les paragraphes 12-14.

⁷ "Και ἄλλα δὲ τινα δρῶσιν, ἃ ἐργῶδες ἐστὶ κατὰ μέρος ἀπαριθμεῖσθαι." P.G., col. 793 B, WILL, p. 183, 11-12. Pour le schisme de Cérulaire voir surtout: A. MICHEL: Humbert und Kerullarios, 2 vol. Paderborn 1924-1930. (Quellen und Forschungen, Bd XXI sq.).

⁸ Voir plus loin, note 38.

en était sensiblement différent de celui de son collègue de Constantinople. De tous ces griefs, Pierre ne retient, dans sa réponse,⁹ que quelques-uns, à son avis les plus blâmables. Les autres relevaient des divergences dans les coutumes et n'étaient pas de nature à diviser l'Eglise.

Pour le plus grand bien de l'Eglise, c'était l'opinion de Pierre qui allait l'emporter, au moins pour le moment. Sous le règne de Constantin Ducas (1056-1066) passa par Constantinople le vénérable Georges l'Hagiorite (1014-1066) qui, parti de Géorgie allait finir ses jours au Mont-Athos. Dans la discussion publique qu'il eût avec l'empereur, ce vertueux moine ne se montra que très indulgent à l'égard des griefs adressés contre les Latins.¹⁰ Mais la discussion nous montre que ceux-ci étaient en circulation.

Vingt-cinq ans plus tard, deux importantes figures de l'Eglise grecque feront preuve d'une attitude semblable. Le premier fut Jean II, métropolite de Kiev (1077-1089). Dans sa *Lettre au Pape Clément III* (1080),¹¹ le chef de l'Eglise russe connaît, en bon byzantin, tous les griefs adressés contre les Latins. Il ne les considère cependant pas comme étant de nature à diviser l'Eglise, puisqu'ils ne portent pas atteinte à la foi. Il se tient donc aux seules accusations de Photius. L'attitude de Jean sera cependant sensiblement différente dans ses *Réponses canoniques au moine Jacques*.¹² L'autre figure importante fut Théophylacte de Bulgarie († 1107). Un diacre de Constantinople, Nicolas, s'était adressé au savant archevêque d'Ochride pour lui demander son avis sur les hérésies des Latins. Théophylacte répondit¹³

⁹ P.G. 120, col. 796-816. C. WILL: op. c., p. 189-204.

¹⁰ PEETERS: Georges l'Hagiorite. Dans "Analecta Bollandiana" XXXVI-XXXVII (1917-1919) 69-159. L'entretien dans § 75-78 (p. 136-138).

¹¹ La lettre fut publiée par A. PAVLOV: Essai critique sur l'histoire de l'ancienne polémique gréco-russe contre les Latins (en russe), Saint-Pétersbourg, 1878 p. 169-186. K. OIKONOMOS: Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου μητροπολίτου Ρωσίας ἐπιστολὴ πρὸς Κλήμεντα πᾶσαν Ρώμης. Ἀθήναι 1868.

¹² L. K. GOETZ: Kirchenrechtliche und kulturgeschichtliche Denkmäler Altrusslands. Stuttgart 1905, p. 115-170. Pour notre sujet voir les questions nos 3, 4, 5, 9, 9a, 10, 11, 12, 13.

¹³ P.G. 126, col. 221-249 et C. WILL: op. c., p. 229-253. La liste se trouve dans le paragraphe 2. Voir aussi: J. DRAESEKE: Theophylakto, "Schrift gegen die Lateiner." Dans "Byz.-Zeits." X (1901) 515-529.

en énumérant douze griefs dont deux ne figurent pas dans la liste de Cérulaire. Il savait que ceux-ci étaient encore plus nombreux, mais sa position s'aligna sur celle de Pierre d'Antioche.

Avec ces deux figures nous sommes déjà sous le coup des Croisades. Et comme celles-ci avaient affecté d'abord la Palestine, c'est dans ces contrées-là que les griefs de Cérulaire contre les Latins seront repris et développés avant même l'arrivée des Croisés. L'irénisme et le désir d'entente des Patriarches d'Antioche et de Jérusalem¹⁴ ne saura que céder devant l'anti-latinisme farouche et obstiné des moines de la Montagne-Noire,¹⁵ attitude qui allait, malheureusement, justifier l'arrivée et la conduite néfaste des Croisés. Ainsi le Patriarche de Jérusalem Jean V (après 1099) prendra part à la polémique anti-latine.¹⁶ Mais l'authenticité d'un *Synodicon*, qui lui est attribué et qui serait composé à Constantinople, n'est pas encore établie.¹⁷ Il existe un autre opuscule (Μέχρι μὲν Σεργίου) qui commence par le même préambule que le *Synodicon* mais qui, en réalité, "est une variante" du "Traité contre les Francs."¹⁸ La date de composition de ce dernier doit donc être située suffisamment après la mort de Jean et, peut-être, après les années 1112-1113.

En ces années-là, la capitale de Byzance est très préoccupée des problèmes de l'Union à cause de la politique unioniste d'Alexis I Comnène (1081-1118). Une délégation du Pape Pascal II (1099-1118) se trouvait, en 1119, dans la Capitale en même temps que l'ex-Archevêque de Milan, Pierre Grossolano. Les traités anti-latins sont donc nombreux à cette époque.¹⁹ Parmi les polémistes grecs se distingue *Nicetas Seides*. Un fragment de son premier discours sur le Saint-

¹⁴ M. JUGIE: Le schisme byzantin, Paris 1941, p. 235.

¹⁵ Matériaux pour l'histoire des Patriarches de Jérusalem et d'Antioche (XIe s.), extraits du "Tacticon" de Nikon de la Montagne-Noire. Recueil de la Société Palestinienne Russe, VI, 16, p. 41-43.

¹⁶ DTC. VIII, 766-767 (article de L. Petit).

¹⁷ J. DARROUZES: Mémoire de Constantin Stilbès. Dans REB 21 (1963) 54.

¹⁸ Ibidem. L'Opuscule se lit dans le codex Parisinus Graecus n° 1295, f. 26.

¹⁹ V. GRUMEL: Autour du voyage de Pierre Grossolanus, archevêque de Milan, à Constantinople. Dans EO 32 (1933) 22-33.

Esprit, édité par Pavlov,²⁰ fait allusion à un catalogue d'erreurs latines qui contenait trente-deux chapitres. Sédès y puise une douzaine mais il ne retient pour son compte que trois griefs capitaux. Pavlov avait également édité un fragment d'un Opuscule de *Jean de Claudio-polis* qui se présente sous forme d'une lettre ou d'une réponse à une consultation et qui contient une vingtaine de griefs.²¹ Jean est connu en 1092 et il avait peut-être vécu jusqu'en 1112.

Le *Traité contre les Francs et les autres Latins* continue à poser de sérieuses difficultés. L'absence d'une édition critique ne s'y ajoute pas pour faciliter la solution du problème. Dans son unique édition²² cet opuscule est divisé en vingt-huit chapitres, chacun correspondant à une hérésie latine. Mais celles-ci sont, en réalité, au nombre de trente-six auxquelles il conviendrait d'ajouter les sept qui figurent dans la traduction de Hugues Ethérien.²³ Nous avons donc là un texte qui constitue un véritable catalogue, un inventaire d'où sont bannis toute prise de position et tout commentaire. Son éditeur, le savant allemand J. Hergenroether, l'avait attribué, non sans réticences, au Patriarche Photius²⁴ et le texte fut classé dans la famille des écrits pseudo-photiens. Beaucoup plus tard (1924) B. Leib²⁵ devait l'attribuer à l'entourage de Cérulaire, sinon au Patriarche même. En 1941, M. Jugie²⁶ reprenait cette thèse suivie désormais par d'autres savants.²⁷

²⁰ Op. c., p. 186-188.

²¹ Ibidem, p. 189-191.

²² J. HERGENROETHER: *Monumenta graeca ad Photium*. Ratisbonae 1869, p. 62-71.

²³ Ibidem, p. 71, paragraphes a-f.

²⁴ Ibidem, p. 6, paragraphe F.

²⁵ B. LEIB: *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle. Rapports religieux des Latins et des gréco-russes sous le Pontificat d'Urbain II (1088-1099)*. Paris 1924, p. 27-29.

²⁶ M. JUGIE: Op. c., p. 216-219.

²⁷ Voir p. ex. A. BECK: *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, München 1959, p. 538; le Père DARROUZÈS (art. c., p. 56) écrit: "Il est donc normal, sans remonter à Photius, de s'en tenir pour l'origine de cette oeuvre anonyme aux limites 1054 - vers 1112. Les nouveautés de cette liste

M. Jugie dont les prises de position sont aussi connues que son érudition s'attachait à ce texte avec grande complaisance et avait certainement exagéré son importance. A la suite de B. Leib, Jugie voyait en ce traité la source d'inspiration de toutes les listes postérieures à Cérulaire et tous deux avaient cité Théophylacte de Bulgarie,²⁸ Jean de Kiev,²⁹ Nicéphore de Kiev (1104-1121)³⁰ et les pages relatives de la "Chronique de Nestor."³¹ Tout récemment, nous l'avons déjà dit, le Père Darrouzès faisait de nouveaux rapprochements entre le "Traité contre les Francs," et certains autres textes contenant des listes et composés aux alentours de 1112. A tous ces textes il nous faudrait ajouter la *Lettre sur la foi des Latins* composée plus tard par Théodose le Grec, métropolite de Kiev (1145-1165) et adressée au Prince Iziaslav II. Selon M. Jugie "c'est comme une réédition du "Traité contre les Francs."³²

Mais serait-il juste d'accorder à cet opuscule un rôle aussi éminent dans la composition des listes? Il est important de noter tout de suite que le premier témoignage irréfutable en faveur de l'existence de notre Traité remonte aux environs de 1178. Je veux parler de sa traduction latine faite vers cette date par Hugues Ethérien. Cet éminent théologien laïc vivait à la cour de Manuel I Comnène (1143-1180), lorsque le Cardinal Arduin, désireux de s'informer sur les reproches faits par les grecs contre les latins, lui avait adressé sa requête. Hugues lui dépêcha une traduction du "Traité contre les Francs" à laquelle il avait joint une introduction et une dédicace. Ce sera cette même traduction qu'en 1252, Barthélemy de Constantinople, dominicain, annexera à son long *Tractatus contra Graecos*, jadis attribué au

s'expliquent soit par la différence d'auteur (qui pourrait être un quelconque partisan de Cérulaire, par exemple Nicétas le Nicéen, son chartophylax), soit par une occasion des contacts nouveaux, comme la première Croisade."

²⁸ B. LEIB: op. c., p. 44, note 2. M. JUGIE: op. c., p. 244.

²⁹ LEIB, p. 37, note 5. JUGIE, 236.

³⁰ LEIB, 316, JUGIE, 238.

³¹ LEIB, p. 34, note 2. Les pages relatives à la controverse avec les Latins sont les 94-95 (éd. L. Léger. Paris 1884).

³² Op. c., p. 238. Nous n'avons pas pu lire cette Lettre.

diacre Pantoléon.³³ C'est encore cette même traduction qui sera reproduite par Stevart dans son édition de Calecas³⁴ et aussi par Hergenroether aux côtés du texte grec du *Traité*. Sa traduction par Hugues, puis la reprise de celle-ci par Barthélemy, prouve que ce texte constituait la liste la plus représentative dans la seconde moitié du XII^e siècle ainsi qu'au milieu du XIII^e siècle. Elle ne prouve cependant pas qu'elle ait été composée à l'époque de Cérulaire, moins encore à celle de Photius.

Pour l'époque antérieure à 1178, deux textes sembleraient directement liés à celui du "*Traité contre les Francs*." La *Lettre de Théodose de Kiev* (1145-1165)³⁵ et le *Pseudo-Synodicon*³⁶ écrit probablement bien après 1112. Pour ce qui concerne les autres textes, rien ne prouve que notre *Traité* fût leur source directe d'inspiration. A noter tout d'abord que la liste de Cérulaire diffère sensiblement de celle du *Traité*. Seize griefs de cette dernière ne figurent pas dans la première et certains d'entre eux sont d'une importance dogmatique et culturelle certaine. Si le Patriarche et son entourage les connaissaient, ils ne les auraient certainement pas omis dans la *Lettre Encyclique*. Par ailleurs, même les griefs qui sont communs aux deux textes sont dans le *Traité* beaucoup plus développés et ne sont accompagnés d'aucune réfutation ni commentaire.³⁷

Il est vrai que d'autres griefs étaient connus à l'époque de Cérulaire.

³³ Voir à ce sujet les études de A. DONDAINE: Nicolas de Cotrone et les sources du "*Contra errores Graecorum*" de Saint-Thomas. Dans "*Divinus Thomas*" XXVIII (1950) 313-340. *Du même*: "*Contra Graecos*." Premiers écrits polémiques des Dominicains d'Orient. Dans "*Arch. Fratr. Praed.*" XXI (1951) 320-446. *Du même*: Hugues Ethérien et Léon Toscan. Dans AHLDMA 19 (1952).

³⁴ Manuelis Calecae *Contra Graecorum errores*. Ingolstadii 1877, p. 409-413.

³⁵ Elle fut publiée dans "*Actes scientifiques de l'Académie des Sciences*". Vol. II, fasc. 2. Référ. donnée par M. JUGIE: op. c., p. 239, note 1.

³⁶ Nous appelons ainsi l'opuscule "*Μέχρι μὲν Σεργίου*" du Parisianus 1295, f. 26. Voir J. DARROUZES: art. c., p. 54.

³⁷ Cette différence de style est importante. Ni Cérulaire ni ses adeptes et collaborateurs ne se seraient contentés d'une simple énumération des hérésies.

La lettre de Pierre d'Antioche en est le témoin.³⁸ Mais cette *Lettre* a dû freiner les amateurs de ce genre de listes ainsi que nous le prouvent les exemples de Georges l'Hagiorite, de Théophylacte de Bulgarie et de Jean de Kiev. Pour reprendre leur composition il a fallu, à notre avis, attendre les Croisades et les contacts nouveaux, directs, constants et malfaisants entre les Orientaux et les Occidentaux. C'est ainsi qu'en 1112 Nicétas Séïdès fera allusion à un catalogue de trente-deux griefs dont il s'inspire. Mais le "Traité contre les Francs," s'il existait déjà, n'était sans doute par la seule liste en circulation. A ce sujet deux autres catalogues d'hérésies latines risquent de nous aider dans notre recherche.

Le premier est celui, publié par Juliette Davreux en 1935,³⁹ selon le Codex Bruxellensis Graecus II, 4836 (ff. 111v-113v). Le Codex porte la date de 1281. F. Cumont l'avait acheté près de Trébizonde en 1900 et l'on suppose qu'il appartenait au Monastère de Soumela.⁴⁰ La liste en question porte le titre: "Αἱ τῶν Φράγγων αἱρέσεις καὶ παρατηρημάτων." Elle est divisée en trente-huit chapîtres dont les vingt premiers reproduisent textuellement et presque dans le même ordre un nombre égal des griefs de Cérulaire. Les dix-huit derniers chapîtres reproduisent dans l'ordre les chapîtres 9-11, 14c-22 et 26-28 du "Traité contre les Francs" mais selon une autre version qui, assez souvent, se rapproche de celle de Stilbès. Sa double dépendance oblige ce catalogue à quelques répétitions. Seuls deux griefs ne figurent dans aucun des trois textes cités. Les rapports de ce texte avec ceux de Cérulaire et du "Contre les Francs" ne nous permettent pas de situer la date de sa composition. On pourrait seulement supposer qu'il est antérieur à la prise de Constantinople par les Croisés.

Le second catalogue, encore inédit est contenu dans le Codex 530 (ff. 400r-409v) de la Bibliothèque nationale d'Athènes. L'opuscule qui ne porte ni auteur, ni titre mais qui fait suite à d'autres écrits

³⁸ Pierre d'Antioche présente différemment le grief sur le célibat ecclésiastique. Par ailleurs sa remarque selon laquelle des Orthodoxes mangeaient des animaux "impurs" qu'il énumère, prouve que la liste de ses animaux circulait déjà.

³⁹ "Byzantion" 10 (1935) 103-106.

⁴⁰ Ibidem, p. 91.

antilatins,⁴¹ commence par la phrase: “Ενταῦθα τίθημι τὰς τῶν Λατίνων αἱρέσεις”. Il énumère trente-cinq griefs dont la plupart sont accompagnés d’une brève réfutation. Celle-ci qui est plus longue pour les quatre premiers griefs, donne à l’opuscule un caractère personnel. Ce texte ne suit en effet aucune des listes déjà citées, ni quant à la formulation des griefs ni quant à leur ordre. Un seul article (n° 33) reprend textuellement la toute dernière partie du texte de Cérulaire où il est question des reliques des saints, des icônes et des docteurs de l’Eglise notamment des trois hiérarques. Le grief sur l’observance du Mercredi et du Vendredi est répété à deux reprises (nos 3, 27) mais chaque fois sous une autre forme. Il en est de même pour le grief sur la vénération des icônes (nos 11, 33b). Le grief sur la participation du clergé latin à la guerre (n° 34) est complété par un autre grief selon lequel ce même clergé ne s’abstenait pas de l’égorgement des bêtes, ce qui est blâmable, puisque le prêtre est voué au seul sacrifice non-sanglant (n° 8). Au grief de Stilbès (n° 53) selon lequel les Latins utilisent pour l’autel des tables à usage commun, correspond celui selon lequel les Latins utilisent des autels mobiles fabriqués avec des planches. Au grief sur les purifications et les aspersions, l’auteur anonyme ajoute ce détail intéressant. “Devant l’entrée (propylées) de leurs églises, ils ont de l’eau (bénitiers?) avec laquelle ils aspergent ceux qui y entrent et qui en sortent, au moyen de poils de porc” (n° 10 cf. Stilbès, paragraphe 30). Au grief du Bruxellensis (n° 29) sur la fin des châtiments de l’Enfer, l’auteur ajoute celui du Purgatoire (n° 29b). Le grief n° 26 dit que les latins considèrent comme non authentique le canon apostolique(?), ce qui se rapproche sensiblement du grief n° 4 de Stilbès. Les autres griefs sont à peu près les mêmes que ceux du “Traité contre les Francs,” mais –, nous le répétons –, dans une version différente, personnelle et souvent nuancée – Y sont absents les griefs suivants: entrée des fidèles dans l’autel; le chant d’Alleluia; l’utilisation de trois langues cultuelles; l’enterrement des évêques. Notons enfin que quelques détails de la réfutation rappellent le texte de Panayotis. Les nouveaux griefs, ainsi que quelques détails dans les griefs déjà connus nous permettent, sans le risque d’erreur grave, de situer la composition de ce texte après la prise de Constantinople par les Croisés. C’est en effet après 1204 que les nouveaux contacts permet-

⁴¹ I. ΣΑΚΚΕΛΙΩΝ: Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς Ἐθν. Βιβλ. τῆς Ἑλλάδος. Ἀθήναι 1892, p. 104.

tront une meilleure connaissance entre les deux chrétientés.

Mais avant de passer à cette période, il conviendrait de faire le point sur la période antérieure. En attendant que des recherches nouvelles viennent compléter nos connaissances, nous pourrions, sans le risque de trop nous éloigner de la vérité, formuler les remarques suivantes: Le Patriarche Cérulaire, aussitôt après les actes d'excommunication, fut le premier à dresser un catalogue détaillé des hérésies latines. Ces griefs, et bien d'autres encore, circulaient à cette époque au sein de l'Eglise grecque. Mais la position mesurée de son collègue d'Antioche a dû freiner la spéculation. Par ailleurs, à cette époque, les Byzantins ne connaissent pas encore suffisamment les Latins. Il faudra donc attendre l'occasion de nouveaux contacts entre les deux mondes. Elle sera donnée par la première Croisade. La présence à Constantinople, en 1112, d'une délégation romaine ajoutera de l'eau au moulin. A cette époque-là, entre 1095 et 1115, de nouvelles listes seront dressées, plus longues et plus riches en détails que celle de Cérulaire, qui, cependant, en constitue la base. Vers le milieu du XII^e siècle, on pourrait, à travers ces divers catalogues, dénombrer quelque quarante ou cinquante griefs. Le "Traité contre les Francs" constitue la liste la plus représentative, mais nous ignorons la date de sa composition. Par ailleurs, le rôle joué par celle-ci dans la composition des autres listes a certainement été exagéré. En attendant d'y voir plus clair, il nous semble qu'il serait plus sage de situer sa composition dans la première moitié du XII^e siècle, peut-être après 1112 et avant le Pseudo-Synodicon et la Lettre de Théodose.

La prise de Constantinople par les Croisés avait rendu les contacts entre Latins et Grecs beaucoup plus constants et plus directs. De même, la haine qui avait emporté les coeurs des Byzantins contre les occupants s'avérait un facteur très efficace pour la rédaction et la propagation des écrits antilatins. Déjà avant l'occupation, un ex-Patriarche de Constantinople, Michel d'Anchiale (1171-1177), adversaire de tout rapprochement avec les Latins, avait déclaré, à la face de l'empereur Manuel I Comnène, qu'il préférerait l'avènement des Turcs à l'entente avec les Latins.⁴² Il est très important de noter que

⁴² L'"*Entretien entre Manuel Comnène et Michel d'Anchiale*" fut publié par Chr. LOPAREV dans "Viz. Vrem." 14 (1909) 344-357. Voir le passage relatif, p. 353, paragraphe 28.

ce courant anti-latin et philoturc a pu se perpétuer au cours des siècles, et être extrêmement fort à des périodes très critiques de l'histoire, par exemple entre le Concile de Florence et la prise de Constantinople par les Turcs,⁴³ ou bien à la fin du XVIII^e siècle.⁴⁴ Au lendemain de la prise de Constantinople par les Croisés, les discussions sur l'union des Eglises avaient été très vives et les écrits unionistes ou antilatins fort nombreux.⁴⁵ Pour ce qui concerne les catalogues des hérésies latines l'exemple le plus représentatif, pour la période immédiatement après 1204, est le traité "Αἰτιήματα τῆς Λατινικῆς Ἐκκλησίας" publié jadis par J. B. Cotelier.⁴⁶ Tout récemment le R. P. J. Darrouzès lui consacra une très importante étude.⁴⁷ C'est le premier catalogue dont nous possédons une édition critique et une traduction française. Le Commentaire qui les accompagne constitue le travail le plus sérieux sur les interférences entre ces divers catalogues. Dans l'introduction, enfin, le Père Darrouzès a pu établir de façon solide sa date de composition et son auteur.⁴⁸ C'est Constantin Stilbès, évêque de Cyzique avant la prise de cette ville par les Croisés et ex-professeur qui en est l'auteur. Et la date de sa composition doit être située aussitôt après 1204.

Dans l'édition de Cotelier dont la traduction latine est divisée en quatre-vingt-neuf chapitres, le texte comporte trois parties. La dernière (§ LXXXV-LXXXIX) est une lettre adressée par une partie du clergé de Constantinople (parti unioniste) au Pape Innocent III

⁴³ Voir par exemple la position de Gennadios Scholarios.

⁴⁴ Voir par exemple la position de l'auteur de la "Πατρική Διδασκαλία." Trad. française dans A. ARGYRIOU: Spirituels Néo-grecs. Namur 1967, p. 105-113. Ce qui est encore plus intéressant, c'est que l'argumentation à ce propos est toujours la même: les Latins présentent pour la foi orthodoxe un danger beaucoup plus grand que les Turcs.

⁴⁵ Voir R. JANIN: Au lendemain de la conquête de Constantinople. Dans EO 32 (1933) 5-21 et 195-202.

⁴⁶ J. B. COTELERIUS: Ecclesiae Graecae Monumenta, t. III, Paris 1686, p. 473-520.

⁴⁷ J. DARROUZÈS: Le Mémoire de Constantin Stilbès contre les Latins. Dans REB 21 (1963) 50-100.

⁴⁸ L'identification de l'auteur le Père Darrouzès l'avait annoncée trois ans plus tôt dans cette même Revue 18 (1960) 186.

pour lui demander la convocation d'un Concile Oecuménique en vue de l'union. Cette lettre dont le ton et le contenu contrastent foncièrement avec les deux parties précédentes et qui n'est, bien sûr, pas de Stilbès, aurait été écrite en 1206⁴⁹ et fut reproduite dans la P.G. 140, 293-298. La seconde partie (§ LXI-LXXXIV, Darrouzès, § 76-98) dresse une liste détaillée des méfaits des Latins (au nombre de vingt-trois) à la prise de Constantinople. La première partie enfin, celle qui nous intéresse directement, constitue le catalogue le plus long des hérésies latines que nous connaissons. Elles atteignent, dans l'édition de Cotelier, le chiffre de quatre vingts. Dans celle du Père Darrouzès ce chiffre est un peu plus élevé, à cause de quelques autres griefs insérés dans telle ou telle version manuscrite. On y trouve, à quelques choses près, toutes les accusations du passé auxquelles viennent s'ajouter des nouvelles.⁵⁰ De ces dernières, les plus caractéristiques sont celles qui placent les Papes au-dessus des canons et des docteurs de l'Eglise universelle (§ 4-8, 32-33. 43) et même au-dessus de Saint-Pierre, à la place de Dieu (§ 44); celles qui ont trait à Saint-Paul, à Constantin le Grand et aux trois hiérarques (§ 47-49) et celles qui consacrent la guerre sainte contre les chrétiens Orientaux et considèrent ceux-ci comme pires que les juifs et les Sarrasins (§ 59-62). Si à ces accusations on ajoute celles qui se rapportent aux méfaits des Latins à la prise de Constantinople, on comprend très aisément les sentiments religieux et ethniques qui guidaient la plume de cet ex-évêque. Pour ce qui concerne les autres accusations, notons tout simplement que certains détails nous permettent de mieux comprendre les accusations antérieures. La *Traité de Stilbès* s'avère ainsi d'une importance capitale et occupe une place de choix dans la chaîne des listes.

Mais l'exemple de Stilbès avait-il été suivi? La réponse à cette question est inopportune, car de nombreux textes demeurent encore inédits. On sait, en effet, que durant l'époque d'occupation les écrits antilatins furent très nombreux et que le départ des Croisés n'a nullement découragé ce genre de spéculations. La politique unioniste de Michel Paléologue (1261-1281) avait été violemment critiquée par le

⁴⁹ R. JANIN: art. cité, p. 16-17.

⁵⁰ A ce propos voir le commentaire du P. DARROUZÈS: art. c., p. 91-100.

parti anti-unioniste, surtout après le Concile de Lyon (1274).⁵¹ Deux textes de cette période sont d'un grand intérêt, d'une part, parce qu'ils sont directement liés à la politique de l'empereur Michel, d'autre part, parce que chacun d'eux présente une particularité caractéristique.

Le premier est l'“*Entretien de Panayotis avec un Azymite*.” Ecrit sous la forme d'un dialogue et dans une langue très populaire, ce texte fut très tôt traduit en serbe et en slavon et divulgué dans les pays slaves. La majeure partie du texte grec avait été publiée par A. Vasiliev en 1893,⁵² selon le Codex Theologicus 244 de Wien. En 1895 M. Speranski publiait un extrait de la suite de ce texte, selon le Codex 364 (p. 519-522) de la Bibliothèque Synodale de Moscou et signalait l'existence du même texte dans le Codex Atheniensis 472.⁵³ N. Krasnosel'cev donna, enfin, en 1896 une nouvelle édition du texte basée sur les deux fragments déjà publiés, ainsi que sur les deux textes manuscrits, celui du Codex d'Athènes, et celui du Codex 177 (ff. 7-14) du Monastère de Kutlumuš-Athos.⁵⁴

André Popov⁵⁵ était le premier (1875) à faire l'esquisse de son histoire à Byzance et dans les pays slaves et à mettre l'accent sur l'intérêt qu'il présentait pour la polémique anti-latine populaire. Pavlov⁵⁶ vint, par la suite, justifier, en même temps qu'élargir les investigations de Popov. Enfin, Speranski et Krasnosel'cev ont fourni, avec l'édition complète du texte grec, de précieux renseignements

⁵¹ Voir D. J. GEANAKOPOLOS: *Emperor Michael Palaeologus and the West (1258-1282). A Study in byzantine-latin relations*. Cambridge – Massachusetts (Harvard University Press) 1959. Surtout les pp. 258-334, où on trouvera une très riche bibliographie.

⁵² A. VASILIEV: *Anecdota graeco-byzantina*; Moscou 1893, p. 179-188.

⁵³ Dans “*Viz-Vrem*” II (1895) 521-530.

⁵⁴ Dans “*Letopis' Istoriko-filologičeskago obščestva pri novorossijskom Universitetě. Viz. otd.*”. Odessa, 3 (1896) 295-328.

⁵⁵ A. N. POPOV: *Aperçu historique et littéraire des anciens traités polémiques contre les Latins du XI^e au XV^e siècles (en russe)*. Moscou 1875. Pour notre texte, les pp. 251-286.

⁵⁶ A. St. PAVLOV: *Essai critique sur l'histoire de l'ancienne polémique gréco-russe contre les Latins (en russe)*. St. Pétersbourg, 1878. Pour notre texte, p. 269 sqq.

et jugements. Mais il est à regretter qu'un texte aussi intéressant demeure dans des publications difficilement accessibles et qu'il n'ait pas encore pu être le sujet d'une édition et d'une étude plus récentes.

L'"Entretien" se situe entre le Concile de Lyon (1274) et la mort de Michel Paléologue (1282). Il se déroule au palais impérial en présence de l'Empereur, du Patriarche Jean Vekkos, des légats romains et de la cour impériale. Il est engagé entre le Cardinal Euphrossynos et Constantin Panayotis élève d'Holovolos et qui, en récompense de son courage subira le martyre.⁵⁷ Inutile de préciser que les deux interlocuteurs sont des personnages imaginés, comme, d'ailleurs, le dialogue lui-même. Les versions du texte, tant slaves que grecques, présentent des divergences sensibles, qui sont dues à des remaniements et non pas à des fautes des copistes; ce qui prouve sa popularité et sa grande diffusion. On peut cependant y discerner un certain nombre de thèmes, se succédant l'un à l'autre, non sans une certaine confusion: Questions théologiques sur la Trinité, l'Incarnation, la procession du Saint-Esprit; questions cosmologiques concernant le ciel, les étoiles, la distance entre le ciel et la terre; à nouveau des questions théologiques sur les anges, les hommes, le paradis; énumération enfin des divergences entre latins et grecs nous rappelant les listes précédemment évoquées. Cet "Entretien" a ceci de caractéristique et qui lui accorde son importance singulière: c'est qu'il reflète, mieux que toute autre texte anti-latin, la culture, les croyances et les coutumes des couches les plus populaires de Byzance. De ce seul point de vue, son étude s'avère extrêmement utile.

Mais si nous parlons de ce texte, c'est avant tout à cause de sa dernière partie, celle consacrée aux hérésies latines. On en trouve un assez grand nombre, une trentaine, dont certaines sont, jusqu'à cette époque-là, inédites. Mais ce qui rend cette liste singulièrement intéressante, c'est la forme et le fond populaires des accusations. En voici quelques exemples jusqu'alors inédits: Les prêtres portent le corps du Christ dans leur bourse ou dans leur ceinture et ils vont ainsi aux toilettes ou chez des femmes. Ils célèbrent l'eucharistie deux fois dans la journée et cinq ou dix dans la nuit; et si, pendant la célébration ils ont envie d'aller pour leurs besoins, ils ôtent leurs ornements, y vont et reviennent continuer leur messe. Ils ne mettent

⁵⁷ Ce que nous apprend la fin du Codex d'Athènes écrit en vers politiques.

pas d'eau dans le calice. Quand on leur demande le pourquoi, ils répondent qu'ils manquent d'eau." Intéressant est également ce qui est dit sur la préparation des prosphores, leur présentation à l'église et leur sanctification.

Le second texte de cette même période est celui de Mélétiος Galésiotē ou l'Homologētē (1209–1286).⁵⁸ On sait que cet ardent défenseur de l'Orthodoxie et ennemi obstiné de la politique unioniste de Michel Paléologue avait payé son courage par quelques années d'exil à Skyros et de prison à Constantinople, où l'empereur lui fit couper la langue. C'est durant son exil dans l'île de Skyros (1275–1279 et 1281) qu'il composa son long traité théologique. “Απανθισμός ἤτοι συλλογή τῆς Παλαιᾶς καὶ Νέας Διαθήκης.” Rédigé tout entier en vers politiques et divisé en sept livres, il comprend deux-cent-soixante-sept sujets différents.⁵⁹ Au titre I du Livre III, on trouve le catalogue d'hérésies le plus long après celui de Stilbēs. Il est divisé en 40 chapitres et composé de 190 vers.⁶⁰ On peut y lire une cinquantaine de griefs, mais les nouveautés y sont plutôt rares. Notons ces deux accusations: “S'ils trouvent des icônes de la Vierge dans les Eglises, ils les éloignent (§ 33) – Le Vendredi et le Samedi (de la Semaine – Sainte?), pieds nus, ils cherchent le Christ (= la Croix) dans les coins et les endroits cachés des Eglises (§ 34)». Notons également ce qui est écrit dans le paragraphe 40 à propos du Collège de Cardinaux remplaçant celui des Apôtres ainsi que sur les neuf ordres religieux constitués à l'instar des neuf ordres angéliques.

Mélétiος affirme (f. 71v) qu'il va rédiger son catalogue à l'aide de sa

⁵⁸ Sur Mélétiος voir: Σπ. ΛΑΥΡΙΩΤΗΣ: dans “Ο Αθως” 2 (1920) 617 *Du même*: dans “Τρηγ. Παλ.” 5 (1921) 576–584 et 609–624.

Du même: dans: “Θεολογία” 4 (1926) 190–199. Φιλ. ΒΑΦΕΙΑΟΥ: dans: “Ἐκκλ. Ἀληθεῖα” 23 (1903) 26–32 et 53–56. On y trouve surtout l'édition de plusieurs extraits de son “Florilège”. La figure de Mélétiος n'a pas encore été suffisamment étudiée. Pour ce qui concerne la liste d'hérésies, voir “Ἐκκλ. Ἀλ.” p. 31–32, renseignements repris par L. PETIT dans DTC X¹, 536–538. L'article de L. Petit demeure encore la notice la plus complète sur Mélétiος.

⁵⁹ L. PETIT: art. cité.

⁶⁰ Auxquels il faudrait ajouter les 43 vers de l'introduction. Nous avons utilisé pour notre étude le Codex 377 (XVe s.) de la Bibliothèque Nationale d'Athènes. La liste est contenue dans les ff. 71v–75r.

seule mémoire, puisque les livres lui manquent depuis maintenant sept ans que durent ses persécutions, ce qui semble plutôt exagéré. Il demande donc à être pardonné s'il oublie quelques hérésies. Le catalogue ne suit en effet l'ordre d'aucun autre texte connu. Par ailleurs la formulation poétique des accusations – des vers très médiocres, disons-le au passage – ne nous permettent pas de les rapprocher de celles d'autres listes. On y reconnaîtra quelques formules du "Traité contre les Francs," certains autres de Stilbès et plus aisément encore certaines formules du Codex 530 d'Athènes.⁶¹ Ainsi, tout effort de préciser la source ou les sources de Mélétiós s'avérerait inutile. De toute façon, tout rapprochement de cette liste avec celle de l'"Entretien de Panyotis" est à exclure, les deux textes étant très différents l'un de l'autre et par leur formulation et par leur contenu.⁶²

Mélétiós affirme aussi que les Latins sont anathématisés et excommuniés à cause de leurs hérésies (f. 71v). Ainsi sa tâche sera d'une part d'énumérer "les coutumes barbares de ces Italiens," d'autre part, de citer chaque fois les canons de l'Eglise en vertu desquels les Latins sont coupés de celle-ci. Il s'acquittera cependant de cette seconde tâche dès le paragraphe 15. "Car le temps manque, dit-il, pour dire au sujet de chaque coutume combien elle est remplie d'erreur et d'illégalité et à quel point entraîne-t-elle la responsabilité et la damnation. Ce serait, en effet, perdre vainement son temps" (f. 73-rv).

Le cas de Mélétiós est intéressant. Après Cérulaire et l'évêque de Cyzique, voici qu'un autre homme de l'Eglise orthodoxe, qui le canonisera (il est fêté le 16 janvier), prend très au sérieux les accusations d'hérésie et d'innovation portées contre les Latins. Mais quelles sont, au juste, ces accusations? A l'époque des querelles hésychastes on prétendra qu'elles sont innombrables. Au début du XVIII^e siècle, Anastasios Gordios († 1729) utilisera des expressions poétiques: "Elles sont, écrit-il, plus nombreuses que les grains de sable, que les

⁶¹ Ainsi le paragraphe 8 de Mélétiós correspond au paragraphe 30 du Codex 530 (= communion des Latins avec les hérétiques); le paragraphe 39 au paragraphe 29a (Purgatoire). Voir aussi la réfutation de certaines hérésies: azymes, sabbat, célibat des prêtres.

⁶² Ce rapprochement m'avait été suggéré par le P. DARROUZES.

⁶³ "Sur Mahomet et contre les Latins," traité composé en 1717. Edit. critique et trad. franc. par A. ARGYRIOU, Strasbourg 1967 (thèse ronéotypée).

étoiles du ciel. Essayer de les dénombrer, ce serait essayer de vider l'océan au moyen d'une cuillère."⁶³ Mais à la fin du XIII^e siècle nous n'en sommes pas encore là. Les griefs contre les Latins n'ont pas encore pu dépasser la centaine. Tâchons d'en dresser un tableau général, en les classant par groupes.⁶⁴

Il y a tout d'abord celles qui figurent en tête de presque tous les catalogues et qui ont été réfutées avec acharnement: le Filioque, les azymes, et l'observance du Sabbat. La question de la primauté du Pape ne figurera sur les listes qu'assez tardivement. Les accusations concernant la pratique du jeûne occupent plus d'un chapitre. Elles sont nombreuses, variées et un peu confuses: durée du carême, semaine de la tyrophagie, consommation des oeufs et du fromage par les enfants ou les adultes, non observance du jeûne du Mercredi et du Vendredi, consommation de viande par les moines ou par les malades etc.

Liées à celles-ci sont les accusations concernant la consommation des viandes d'animaux étouffés ou morts de maladies ou tués par d'autres animaux. Ils mangent même la viande d'animaux impurs, répugnants et abominables: les ours, les castors, les chacals, les tortues, les porcs-épics, les corneilles, les corbeaux, les mouettes, les dauphins, les rats, les grenouilles, les chats, les chiens, les lézards. Les Latins mangent en compagnie de chiens et d'ours apprivoisés; ils leurs donnent à lécher les assiettes dans lesquelles ils mangent à leur tour. Ils boivent avec des verres dans lesquels ils ont saigné. Ils se lavent avec leur propre urine, et, même, la boivent.

Plus nombreux encore sont les griefs qui ont trait à l'Eucharistie et aux pratiques cultuelles en général: les Latins ne vénèrent pas les icônes et utilisent des sculptures; ils ne vénèrent pas non plus les reliques des saints et ont abandonné le culte des saints de l'Eglise universelle pour se consacrer à celui des saints latins; La Croix est cachée pendant le Carême et ils la font réapparaître la nuit des Pâques. Pendant cette même période ils ne chantent pas l'Alléluia. En rentrant dans les églises les latins sont aspergés d'eau bénite ou salée et ils portent le visage jusqu'au sol où ils font le signe de la croix, l'em-

⁶⁴ Nous évitons de donner les références dans les listes pour chaque grief afin de ne pas alourdir le texte. Pour les listes antérieures à Stilbès voir le commentaire du P. Darrouzès au texte de cet auteur. La plupart de ces griefs se trouvent dans toutes les listes. Quelques-uns ne figurent que dans une ou deux listes.

brassent et puis marchent dessus. Ils entrent tous, sans distinction d'âge et de sexe, dans l'autel et peuvent s'asseoir sur le trône de l'évêque. Ils sont assis tout au long de l'office et bavardent sans respect. Ils introduisent à l'intérieur de l'église des chiens et des ours apprivoisés. Ils font le signe de la croix d'une façon contraire à la tradition. Le dimanche de Pâques, ils posent sur l'autel des agneaux rôtis. Ils prétendent qu'il n'existe que trois langues cultuelles: le latin, le grec et l'hébreu.

Au lieu de la communion ils reçoivent un baiser à l'exception du célébrant. Les fidèles crachent par terre après avoir communiqué. Les latins ne connaissent pas la messe des présanctifiés. L'Eucharistie est préparée contrairement à la coutume ancienne avec du pain non fermenté et des portions différentes de celles enseignées par la tradition ainsi qu'avec de l'eau froide ou ils n'y mettent même pas de l'eau. L'Eucharistie est transportée par les prêtres de manière très irrespectueuse, trainée dans les toilettes ou auprès de leurs maîtresses. Le prêtre célèbre l'Eucharistie plusieurs fois par jour, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit et chaque jour plusieurs messes sont célébrées sur le même autel. Celui-ci est d'ailleurs mobile ou une table commune.

Les griefs relatifs au clergé sont également assez nombreux et variés. Il y a tout d'abord le célibat obligatoire des prêtres: les Latins empêchent le mariage des prêtres. Pour accéder à la dignité sacerdotale il faut être célibataire, car cette dignité est refusée aux hommes mariés. Les Latins refusent les sacrements administrés par des prêtres mariés ou, même, ils les répugnent. Les prêtres mariés doivent renvoyer leur femme. Mais ceux-ci agissent contrairement à ces lois du Pape. Car non seulement ils ne renvoient pas leur femme, mais à la mort de la première ils en épousent publiquement une seconde et même une troisième. Il y a encore pire: les prêtres latins à qui la femme légitime est défendue, péchent avec des maîtresses. Ils les reçoivent de nuit sous leur couverture, toute lumière éteinte, sans les voir ni leur parler, estimant que ce n'est pas un péché mais un songe et une vision en état de sommeil pour lesquels ils demandent avec hypocrisie pardon à leurs confrères. Ou encore: ils reçoivent chez eux des maîtresses et pour se justifier ils rétorquent avec cette parole de l'Evangile (Jean 6:37): "Celui qui vient à moi je ne le jetterai pas dehors." – Mais le célibat ne constitue pas le seul grief contre le clergé. Celui-ci porte

les armes et participe à la guerre. Ils bénissent les massacres des chrétiens orientaux et promettent le paradis à ceux qui combattent contre eux. Leurs ordinations ne peuvent avoir lieu que pendant les Quatre-Temps et ils ordonnent ainsi plusieurs prêtres et diacres à la fois. Ils gardent les corps des évêques sans les enterrer huit jours après leur mort et ceci pour des fins commerciales. Ils les enterrent les mains étendues et les sens bouchés avec de la cire. Le sacre du Pape se fait par l'imposition sur lui de la main de son défunt prédécesseur. Les vêtements des clercs ne sont pas de laine mais de soie. Ils portent aussi des bagues en signe de leurs fiançailles avec l'Eglise. Ils rasant la barbe et même tous les poils du corps. Ils pratiquent la simonie et le déplacement des évêques d'un diocèse à l'autre.

Blâmables et hérétiques sont également leurs coutumes concernant le baptême: Ainsi baptisent-ils les enfants par une seule immersion et ne disent pas: "Le serviteur de Dieu est baptisé..." mais "je baptise le serviteur..." Ils baptisent seulement avec l'eau. Ils remplissent de sel la bouche du baptisé et lui font une onction avec de la salive. Car la vraie onction est différée plus tard et elle est réservée aux adultes pour la rémission de leurs péchés ou comme un second baptême.

La Vierge n'est pas appelée Théotocos mais tout simplement Sancta-Maria. Ils croient au Purgatoire et même à la doctrine d'Origène sur le rétablissement de toutes les choses. Ils se livrent à des pratiques d'aspersions et de purifications en suivant les juifs. Ils achètent des indulgences.

Mais pourquoi tous ces errements, toutes ces innovations et toutes ces hérésies? Parce que les Latins ont abandonné les anciennes traditions de l'Eglise. Ils ne respectent pas et transgressent les canons apostoliques et ceux des Synodes et des grands docteurs de l'Eglise, notamment des trois hiérarques. Le Pape, successeur de l'Apôtre Pierre, est placé au-dessus de celui-ci, au-dessus de Saint-Paul, et même au-dessus du Christ, à l'instar d'un Dieu. Il peut légiférer à l'encontre des coutumes de l'Eglise et de sa doctrine et pardonner les péchés à sa guise et moyennant argent. Ainsi les latins sont-ils coupables de toutes les hérésies du passé et inventeurs de bien d'autres.⁶⁵

⁶⁵ Ce qui serait fortement intéressant, ce serait de suivre le développement et l'enrichissement de chaque grief au cours des siècles. Mais il nous est impossible de le faire dans les limites de la présente étude.

Arrivés au terme de ces quelques remarques sur les catalogues grecs énumérant les hérésies latines, que pourrions-nous dire en conclusion?

I. B. Leib et M. Jugie qui s'étaient tant attachés à ces griefs n'avaient pas pu s'empêcher de les caractériser comme puérils. "A lire cette énumération vraiment puérile, écrit B. Leib, on se demande pourquoi elle ne se prolonge pas davantage... Il est inutile d'insister sur cette polémique mesquine, hostile, contraire à tout sentiment chrétien."⁶⁶ Mais ce sentiment chrétien il ne conviendrait pas de le chercher dans l'Eglise catholique. N'est-ce pas que L. Petit⁶⁷ et M. Jugie⁶⁸ refusaient de reconnaître la sainteté et l'authenticité du martyr dans l'Eglise orthodoxe après le schisme? Cette attitude de l'Eglise latine avait amené les théologiens orthodoxes à défendre énergiquement leur Eglise. Que l'on songe seulement à la longue lettre de Eugène Voulgaris à Pierre Leclerc.⁶⁹

Les griefs sont "puérils" a-t-on estimé. Mais quelles furent les informations sur les chrétiens orientaux si généreusement distribuées sur les marchés de l'Occident d'abord à l'époque des Croisades, puis et surtout pendant la période Ottomane? N'est-ce pas que les Orientaux étaient, selon les informateurs catholiques, des barbares sans culture et sans vie religieuse authentique? L'évêque latin de Corfou, Cauc⁷⁰, l'un des inspireurs de la Congregatio Propagandae Fidei et du Collège St. Athanase à Rome, ne s'était-il pas appliqué à dresser la liste détaillée des hérésies des Grecs? Même R. Simon⁷¹ et De la Croix⁷² n'ont

⁶⁶ O. c., p. 29.

⁶⁷ L. PETIT: Bibliographie des Acolouthies grecques. "Subsidia Hagiographica" n° 16. Brussels 1926. Voir l'introduction.

⁶⁸ Op. c. voir surtout les pp. 447-460.

⁶⁹ Eug. VOULGARIS: 'Επιστολή πρὸς Πέτρον Κλαίρικιον περὶ τῶν μετὰ τὸ σχίσμα ἁγίων τῆς 'Ορθοδόξου 'Ανατολικῆς 'Εκκλησίας καὶ τῶν γενομένων ἐν αὐτῇ θαυμάτων. 'Αθῆναι 1844 (ξκδ. 'Α. Κορομηλῆ).

⁷⁰ CAUCUS: De graecorum recentiorum Haeresii. Rome. Voir R. SIMON, p. 5-13.

⁷¹ R. SIMON: Histoire critique de la créance et des coutumes des Nations du Levant. Francfort 1684.

⁷² DE LACROIX: Etat présent des Nations et Eglises grecque, arménienne et maronite en Turquie. Paris 1715.

pu se passer de cette règle de mépris à l'égard des chrétiens orientaux. Les récits des voyageurs à cette époque fourmillent de reproches contre les Orientaux.⁷³ Certes les partisans et même les défenseurs de l'unité de la foi dans la diversité des rites et des coutumes ont toujours existé de part et d'autre et il ne conviendrait pas de négliger leur contribution au maintien d'une certaine unité.

2. Il nous faudra reconnaître que le problème du schisme n'a été posé qu'unilatéralement. Au lieu de rechercher ses causes aux seules divergences théologiques,⁷⁴ il conviendrait de le situer dans son contexte historique et culturel,⁷⁵ dans un contexte de mentalité, de psychologie et de vie religieuse. Dans ce contexte, dresser une liste des divergences coutumières et cultuelles s'avérerait infiniment plus efficace que rédiger un traité théologique rationnel, aussi réussi fût-il. Il ne faudrait d'ailleurs pas perdre de vue que même dans ce genre de traités les théologiens orientaux fondaient leur argumentation sur la tradition de l'Eglise et le témoignage des docteurs plutôt que sur les artifices de la raison. Cette préférence des Grecs était apparu très clairement au Concile de Florence, à une époque où la logique d'Aristote avait cependant pris sa place depuis M. Psellos et où la scholastique avait gagné plusieurs théologiens grecs depuis D. Cydonès.

Les théologiens occidentaux comme M. Jugie n'ont jamais voulu admettre cette vérité fondamentale qui guidait la conscience de l'Eglise aussi bien que l'esprit des théologiens. A lire les raisonnements de M. Jugie sur les exigences de la canonisation, l'orthodoxe ne peut s'empêcher de sourire sinon de se révolter.⁷⁶ Mais à notre époque, une époque de travail oecuménique intense, cette vérité acquiert une importance et une actualité toutes particulières.

3. Les Croisades avaient placé face à face deux mondes, deux

⁷³ Pour ces voyageurs voir: N. JORGA: Les voyageurs français dans l'Orient européen. Paris 1928. (Cours professés à la Sorbonne).

⁷⁴ Ce qui amena les théologiens catholiques à n'apprécier que les traités antilatins contenant une argumentation théologique rationnelle solide.

⁷⁵ Ce que fait avec sa grande notoriété le Prof. P. Lemerle.

⁷⁶ A ces exigences de canonisation même Saint-Grégoire Palamas n'a pu échapper. N'ayant pas accompli au moins deux miracles résistant à un examen "scientifique" cette grande figure de l'Eglise n'a pas droit à la canonisation, selon M. Jugie.

cultures et deux conceptions de vie religieuse foncièrement différentes. Si l'Orthodoxie a pu conserver son intégrité et refuser toute union de compromis théologique, c'est qu'elle a su éduquer le peuple en l'attachant à ces traditions souvent mal connues ou mal interprétées mais toujours plus fortes que les spéculations théologiques. D'où leur attachement aux décisions des Conciles plutôt qu'aux traités théologiques des docteurs, aux canons apostoliques plutôt qu'à la doctrine de Saint-Paul par exemple. Les listes que nous venons d'étudier constituent non pas des "griefs puérils," mais l'expression la plus caractéristique d'attachement à la tradition.

4) Les Croisades et surtout la prise de Constantinople avaient rempli le coeur des Orientaux de stupéfaction et d'amertume. La défense de leur culture et de leur univers religieux s'avérait urgente et vitale, contre tout compromis théologique. Les conséquences désastreuses des Croisades n'apparaîtront cependant que beaucoup plus tard. A la deuxième ou à la troisième génération après la prise de Constantinople par les Turcs, l'Eglise latine sera considérée comme la soeur-traitre qui, après avoir affaibli l'Empire et l'Eglise de l'Orient, les avait vendus aux Infidèles. C'est alors que les Croisades reviendront dans la mémoire des Orientaux comme un souvenir déchirant et cruel. C'est alors que le Pape sera présenté avec force comme cette deuxième Bête de l'Apocalypse jaillissant de la terre ferme aussitôt après la première Bête-Mohamet jaillissant de la mer. C'est alors que tout manquement aux pratiques coutumières ou cultuelles telles que le jeûne, les aliments prohibés, etc., sera considéré non tant comme un péché que comme une conversion à la religion latine, comme un acte de latinisation ou de francisation.⁷⁸

⁷⁷ Voir notre étude sur Anastasios Gordios.

⁷⁸ Ce sentiment apparaît aussi bien dans l'attitude des simples fidèles, ainsi que nous la décrivait les voyageurs, qu'à travers toute la littérature anti-latine de la période ottomane.

MENTALITÉ HISTORIQUE ET REALITÉS POLITIQUES: L'ISLAM ET LES MUSULMANS VUS PAR LES BYZANTINS DU XIII^{ème} SIÈCLE

ALAIN DUCELLIER/TOULOUSE

C'est un lieu commun que de souligner la difficulté avec laquelle on peut se représenter les réactions réciproques de deux peuples médiévaux, la façon dont ils se voyaient l'un l'autre, les moyens dont ils disposaient pour se connaître.

Mais la difficulté est encore plus grande lorsqu'une telle recherche d'histoire des mentalités touche, de près ou de loin, à Byzance. En effet, on sait à quel point les documents privés font cruellement défaut dans le domaine byzantin. Il en résulte que, lorsqu'on cherche à savoir comment les Grecs du Moyen Age se représentaient tel ou tel peuple, on risque de ne refléter que l'opinion d'un nombre minime de Byzantins, c'est-à-dire celle des intellectuels et des théologiens parmi lesquels se recrutent presque uniquement les écrivains du temps, qu'ils le soient de métier ou d'occasion. Or, il est à peine besoin de dire que le point de vue des intellectuels, qui se fonde trop souvent sur des souvenirs antiques ou des préjugés religieux, ne peut en aucune manière se confondre avec celui du peuple moyen, que nous n'avons presque jamais l'occasion de saisir.

C'est donc avec la pleine conscience de ce défaut fondamental de notre information que nous entreprenons cette étude dont nous fixons ainsi, dès l'abord, les limites.

I

C'est déjà une position d'intellectuel, et qui vient de l'Antiquité, que de considérer tout ce qui n'est pas byzantin comme barbare: l'existence du "scrinium barbarorum" à la haute époque byzantine, puis du "ὁ ἐπὶ τῶν βαρβάρων" en plein X^{ème} siècle,¹ n'est que l'expression

¹ L. BREHIER, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, p. 287; J. B. BURY, *The Imperial administrative system in the Ninth century*, p. 93, avec référence aux différents sceaux mentionnant ce fonctionnaire qui est cité par PHILOTHEE lui-même, éd. BURY, p. 145, 3.

administrative de cette conception profondément ancrée dans l'esprit byzantin.²

En tant qu'étrangers, les Musulmans, Arabes puis Turcs, étaient donc, pour les Byzantins, des barbares. C'est ce que souligne bien un acte de la Lembiotissa, en date de décembre 1246, en mêlant, sous le même vocable de "barbares" Scythes (Mongols), Perses (Turcs) et Arabes.³

En ce qui concerne les Arabes, dont les auteurs du XIII^{ème} siècle parlent surtout par tradition, ils sont indiscutablement barbares: c'est ainsi qu'on se plaît à souligner la constance des Chrétiens de Syrie, fidèles à leur religion au milieu des barbares,⁴ même quand ils sont amenés à "barbariser" en prenant des noms arabes ou en revêtant des costumes étrangers aux usages byzantins.⁵ Quant aux Turcs, il serait fastidieux de citer tous les cas dans lesquels ils sont qualifiés de barbares: ce sont les barbares qui lancent des incursions contre le territoire byzantin,⁶ c'est "le Barbare", c'est-à-dire le Sultan d'Ikonion, qui exige le départ des habitants de Dadibra,⁷ et ce sont encore les barbares que Constantin Vatatzès, sous le règne de Manuel Ier, frappe de terreur dès son arrivée en Asie.⁸ Ajoutons enfin que, parmi les

² Sur ce que les Byzantins entendent par "barbares," cf. H. DITTEN, *Barbaroi, Hellenes und Romaioi bei den letzten byzantinischen Geschichtsschreibern*, "Actes du XXI^{ème} Congrès International des Études byzantines", Ohrid 1962.

³ "Καὶ Σκύθαι μὲν καὶ Πέρσαι καὶ Ἀραβες καὶ πᾶν γένος βαρβαρικὸν..." (MIKLOSICH-MÜLLER, IV, n^o CXVIII, p. 203).

⁴ "Καὶ δι' ἑλθὼς ὡς περὶ τῶν ἐν τοῖς βαρβάροις ἐναγισμάτων διήεσαν..." (CONSTANTIN AKROPOLITES; *Enkômion de Saint Jean Damascène*, MIGNE, P. G. CXL, col. 817).

⁵ "...ἀλλ' οὖν ἐν κλήσεσιν ὀνομάτων, ἐν ἀναβολῶν σχήμασιν ἐβαρβάρισαν, ἐν οὕτως εἴποιμι, καὶ ἐπέρσισαν" (ID. Ibid, col. 820).

⁶ "ἦν γὰρ τὰς τῶν βαρβάρων ἐπιδρομὰς φυλαττόμενος..." (NICETAS CHONIATES, Bonn, p. 18, 2-3).

⁷ ID. Ibid. p. 626.

⁸ "Ὅς εὐθὺς διαβάς ἐπὶ τὴν Ἀσίαν τοὺς βαρβάρους ἐξέπληξε..." (VIE DE JEAN VATATZES, Ed. Heisenberg, *Byz. Zeitschrift*, XIV, 1905, p. 200).

barbares que Michel VIII se vante d'avoir vaincus, on trouve encore les Perses, c'est-à-dire les Turcs Seldjukides.⁹

Cette conception assez manichéenne conduit tout naturellement à regarder ces barbares comme l'incarnation des forces du mal, ce qui est bien souligné par le fait que les moeurs des barbares en question sont souvent mises en parallèle avec celles des princes byzantins considérés comme les pires tyrans: c'est ainsi que les fils de Constantin Vatatzès, Nicéphore et Théodore, préférèrent vivre parmi les barbares, c'est-à-dire les Turcs, plutôt que de se rendre à Andronic Ier¹⁰ et, selon Nicétas, bien des Grecs d'Asie Mineure raisonnèrent de la même façon sous le règne d'Alexis III.¹¹

Aussi ne manque-t-on pas de reprocher bien des choses aux Musulmans, et en premier lieu leur cruauté, considérée comme une férocité foncière. Comme le souligne l'acte de 1246 déjà signalé, acte qui a pour une fois le mérite d'émaner d'un milieu modeste, la cruauté des Musulmans n'est pas un trait accidentel dans leur comportement: il s'agit bien d'une inhumanité profonde, inhérente à leur nature.¹² Aussi certains Byzantins refusent-ils a priori d'admettre qu'un Musulman puisse agir d'une manière humaine; lorsque le fait s'impose à eux, ils s'arrangent en général pour lui attribuer une cause miraculeuse, comme le faisaient les écrivains chrétiens des premiers siècles. C'est ainsi que Constantin Akropolitès, racontant comment Jean Damascène, après avoir essuyé le refus du calife, fut ensuite autorisé par lui à entrer au monastère, explique que le prince arabe et son entourage

⁹ "ἐναντίων δόρατα βαρβάρων γένους,

Περσῶν, Ἰταλῶν, Βουλγάρων, Ἀτταρίων..."

(PAPAGEORGIU, *Zwei iambische Gedichte saec. XIV und XIII, Byz. Zeitschrift*, VIII, 1899, p. 675).

¹⁰ "...εἰλέσθην μᾶλλον συνοικεῖν ἄλλοθρόοις βαρβάροις ἢ τῷ τυράννῳ παραδοθῆναι" (VIE DE JEAN VATATZES, Ed. cit. p. 205).

¹¹ NICETAS, Bonn, p. 657.

¹² "...ἐν ἐκείνοις γὰρ καὶ καταπέλται καὶ ξίφη καὶ πόλεμοι διὰ παντὸς κρατοῦντες τὴν ἐφιζάνουσαν ἐν αὐτοῖς φυσικὴν ὡμότητα..." (MIKLOSICH-MÜLLER, IV, p. 203).

furent “vaincus” par les admirables qualités du saint.¹³ Il ne lui vient pas un instant à l’esprit que le calife ait pu céder à un mouvement de sympathie humaine.

La mauvaise foi va de pair avec la cruauté. Comme cette dernière, elle est innée et admise par chacun comme un fait d’expérience.¹⁴ Il en résulte tout d’abord qu’on ne peut absolument pas se fier aux traités ou aux alliances que les Musulmans peuvent passer avec les Chrétiens: Nicétas, pour une époque plus ancienne, rappelle comment les Turcs n’observèrent pas le traité signé par eux avec Alexis Ier¹⁵ et, pour le XII^{ème} siècle, comment Kilic Arslan, après avoir promis à Manuel Ier de lui livrer Sébaste, refusa de tenir ses engagements au moment de les exécuter,¹⁶ à peu près au moment où Kinnamos nous montre les Turcs, au mépris des traités, s’emparer de Prakana en Isaurie.¹⁷ La perfidie turque ne se limite d’ailleurs pas au viol des traités: elle prend souvent l’allure d’un véritable machiavélisme. C’est ainsi que Kilic Arslan, tout en faisant preuve, apparemment, d’amitié envers Manuel Ier, qu’il va jusqu’à appeler son père, fait grignoter sournoisement le territoire byzantin par ses troupes,¹⁸ tandis que le prince Süleyman, auteur de ces incursions, déclare hautement qu’elles se font contre sa volonté.¹⁹ Aussi tout soutien apporté par les Turcs à un parti au cours des luttes dynastiques est-il considéré avec méfiance: si le sultan d’Ikonia, écrit Georges Akropolites, s’est rangé du côté d’Alexis III contre Théodore Laskaris,

¹³ “ἡττηται δ’ ὁ παλαμναῖος ἐκεῖνος καὶ βάρβαρος τύραννος, καὶ συνήττηνται οἱ ἀόρατοι ἀλείπται τε καὶ συνασπισταί, οἱ τοῖς ἀγαθοῖσιν αἰεὶ βασκαίνοντες ἔργοις τε καὶ βουλεύμασι δαίμονες...” (CONSTANTIN AKROPOLITES, Migne CXL, col. 853).

¹⁴ C’est ainsi que, après la mort de Barberousse, Henri VI fuit par mer, “ἄπιστιαν κατεργωκὸς τῶν ἐθνῶν δι’ ὧν παρώδευσε” (NICETAS, Bonn, p. 546).

¹⁵ NICETAS, Bonn, p. 17.

¹⁶ ID. Ibid. p. 159.

¹⁷ KINNAMOS, Bonn, II, 5, p. 38.

¹⁸ NICETAS, Bonn, p. 161.

¹⁹ ID. Ibid. p. 162.

c'était tout simplement parce qu'il trouvait là un prétexte idéal pour se lancer à l'attaque du territoire byzantin.²⁰

Si les Musulmans sont cruels et perfides, la raison en est évidemment à chercher dans leur impureté et dans leur impiété. Le contact même avec les Musulmans est dangereux, car leur impureté se gagne: pour Nicétas, Andronic Ier doit en grande partie ses vices à sa longue fréquentation des barbares.²¹ Aussi est-il particulièrement scandaleux et inadmissible que des Musulmans souillent de leur présence des lieux saints ou des cérémonies sacrées: lorsque Manuel Ier entre à Constantinople avec à ses côtés le sultan d'Ikonion, un séisme se déclare, et Nicétas l'attribue à Dieu, indigné de voir un impie participer à une cérémonie où étaient portées les images sacrées.²² Les progrès de la conquête turque en Asie Mineure ont fait de ce thème un véritable lieu commun: on prend l'habitude de montrer sous forme d'antithèse, d'une part les cérémonies vénérables qui se déroulaient naguère dans les églises d'Asie, et d'autre part les rites odieux dont elles sont maintenant le théâtre: ainsi fait le patriarche Jean Vekkos dans son traité sur l'Union,²³ comme aussi Constantin Méliténiotes dans un ouvrage sur le même thème.²⁴ Mais le scandale atteint son apogée lorsque c'est en pleine terre chrétienne, et du consentement même des souverains chrétiens, que des Musulmans viennent profaner la vraie religion: parmi les accusations lancées contre le patriarche Arsène, l'une consis-

²⁰ “ὁ μὲν γὰρ σουλτὰν πρόφασιν εἶχε τὸν βασιλέα Ἀλέξιον, τῇ δὲ ἀληθείᾳ σκοπὸς ἦν αὐτῷ πᾶσαν τὴν Ῥωμαίων καταδραμεῖν καὶ καταληίσασθαι ἢ καὶ ὑπὸ χεῖρα ποιήσασθαι” (AKROPOLITES, Bonn, p. 17).

²¹ NICETAS, Bonn, p. 462.

²² NICETAS, Bonn, p. 155. Dieu s'indigne de voir à cette cérémonie “μὴ θεοσεβείας ἄνδρα μετεσχηκότα.”

²³ “εἴ γε τῆς εὐσεβείας ἐστι ζημία Μωάμεθ καὶ Μουχούμετ, ἔνδον τῶν ἱερῶν σηκῶν ὀργιζόντες, κάκεισε, βαβαὶ τοῦ μύσου, ἐνθιχσεύοντες, ὅπου πρὶν τὸ μέγα τῶν Χριστιανικῶν μυστηρίων ἀπετελεῖτο μυστήριον” (JEAN VEKKOS, Sur l'Union, Migne, CXLI, col. 16).

²⁴ “ὡς ἔνθα τὰ τοῦ Χριστοῦ πρότερον ἐνηργεῖτο θεῖα μυστήρια τὰ τοῦ μισροῦ Μωάμεδ ἐκτελεῖσθαι νῦν ὄργια, καὶ τοὺς ἱεροὺς καὶ σεβασμίους ναοὺς τοῦ Θεοῦ πονηρῶν καὶ δυσοβλαβῶν δαιμόνων εἶναι κατοικητήρια, τῷ τὴν μισαραν καὶ βέβηλον τοῦ Μαχούμετ κλῆσιν ἐν τούτοις ἀνακηρύττεσθαι σφόδρα κακῶς...” (CONSTANTIN MELITENIOTES, Sur l'Union des Eglises, Migne CXLI, col. 1033).

tait à lui reprocher d'avoir permis au sultan d'Ikonion et à sa suite de se baigner dans les thermes de Sainte-Sophie.²⁵ Plus tard, c'est Jean Vekkos qui se vit accusé d'avoir voulu offrir à l'Empereur des prémices dans un vase égyptien portant une inscription en l'honneur de Mahomet.²⁶

Pour les esprits les plus religieux, cette "contagion" est bel et bien une réalité: ainsi pense le patriarche Athanase lorsqu'il accuse Andronic II d'avoir, par sa négligence, provoqué l'irruption des vices musulmans parmi le peuple de Dieu.²⁷ Et même si ce n'est que l'opinion du chroniqueur qui se fait jour ici, il est intéressant de noter que, d'après Georges Akropolites, le futur Michel VIII, réfugié en Turquie, hésita avant de se décider à combattre parmi les Musulmans, de peur de voir se mélanger, sur le champ de bataille, le sang impur de ces derniers au sang "fidèle" des Chrétiens.¹⁸

Il n'est donc pas étonnant que, face aux Musulmans, les Byzantins fassent généralement montre d'un mépris non dissimulé. Etre d'origine turque est fort mal vu, et c'est ainsi qu'on reproche au patriarche Germain, originaire de Lazique, d'être un "demi-turc."²⁹ Indépendamment des raisons religieuses sur lesquelles nous reviendrons, ce mépris se fonde sur l'idée que les Musulmans sont profondément vicieux. On les accuse d'abord d'être pédérastes et sodomites,³⁰ mais on incrimine aussi leur gourmandise et leurs habitudes de piraterie,³¹ ce qui nous mène tout droit à l'une des accusations les plus fréquentes

²⁵ Arsène a donné cette permission à ces gens "Ἀγαρηνοῖς οὖσι καὶ ἀμνήτοις" (PACHYMERE, Michel Paléologue, IV, 3, Bonn I, p. 258).

²⁶ PACHYMERE, Michel Paléologue, IV, 12, Bonn I, p. 453-454.

²⁷ "ὅτι ὁ τοῦ Θεοῦ λαὸς ἐξ Ἰσμαὴλ παρεδόθη διὰ μοιχείας αἰμομιξίας, καὶ κτηνῶν καὶ ἀρρένων μανίαν, καὶ τὴν ἀνυπόστατον βλασφημίαν καὶ γοητείαν καὶ ἀδικίαν..." (ATHANASE, Migne CXLII, c. 512).

²⁸ "Ὁ δὲ ἐπεὶ ἐν ἀλλοδαπῇ ἐτύγχανεν ὢν, συμμαχεῖν μὲν Μουσουλμάνοις ἀπεικταῖον ἤγειτο, μὴ ποτε, ὥς ἔφασκεν οὗτος, ἐν μάχῃ πεσὼν τὸ εὖσεβὲς αἷμα αἷμασι συνανακραθεῖν ἀνοσίοις καὶ ἀσεβέσι..." (AKROPOLITES, Bonn, p. 146-147).

²⁹ PACHYMERE, Michel Paléologue, IV, 13, Bonn I, p. 282.

³⁰ ATHANASE, Migne CXLII, c. 512; NICETAS, Bonn, p. 124.

³¹ "...παρεῖναι καὶ Σύρον ὀσφάγον καὶ ληστὴν Ἰσαυρὸν καὶ πειρατὴν Κίλικα..." (NICETAS, Bonn, p. 141).

sous la plume des Byzantins: les Musulmans, comme tous les barbares, sont avides d'argent³² et, comme le souligne bien Nicéas, contrairement à ce qui se passe avec les Occidentaux, on peut toujours s'entendre avec les Orientaux moyennant finances.³³

Comment s'étonner dès lors des injures régulièrement formulées contre les Musulmans? En tant qu'êtres impurs, ils ne sont même pas dignes de pitié, et c'est comme une juste punition de ses méfaits que Nicéas considère la triste fin du sultan Rukn ed-din.³⁴

En tant que barbares, et en tant que race profondément corrompue, les Turcs et les Musulmans en général sont infiniment inférieurs aux Romains, et leur état normal est celui de la sujétion par rapport à Byzance. En principe, les Turcs, à l'approche des armées chrétiennes et surtout de l'Empereur, sont saisis de terreur et doutent d'eux-mêmes: même un basileus aussi faible qu'Alexis III produit, selon Nicéas, cet effet sur l'esprit des Seldjukides.³⁵ Selon l'image qu'emploie Georges de Chypre, dans son Eloge d'Andronic II, les barbares fuient devant l'Empereur comme les ombres se dissipent au lever du soleil.³⁶ En effet, les Musulmans sont les descendants de l'esclave Agar,³⁷ et par conséquent ils sont par essence soumis aux hommes libres que sont les Romains:³⁸ au sens le plus littéral, les Byzantins sont leurs maîtres,

³² NICETAS, Bonn, p. 157.

³³ NICETAS, Bonn, p. 260.

³⁴ “Ο δέ γε πανώλης ἐκεῖνος ἀποστάτης, ὁ φθόριμος καὶ προκοίλος, δίκας γενναίας ἐξ αὐτῆς δοῦς ὧν εἰς σὲ πεπαρώνηκε κακῶς ἀπόλωλεν ὁ καχός” (NICETAS, Discours à Alexis III, SATHAS, Bibliotheca Graeca I, p. 87); Cl. CAHEN, Pre-ottoman Turkey, London 1968, p. 115.

³⁵ NICETAS, Ibid. p. 86. Fr. GRABLER, Kaisertaten und Menschenschicksale im Spiegel der schönen Rede, p. 176.

³⁶ “Καὶ γὰρ ὅπερ αἱ σικαὶ πάσχουσι, προσιόντος ἡλίου... πᾶσα βαρβαρική σύστασις ἐφαίνετο πάσχουσα...” (GEORGES DE CHYPRE, Eloge d'Andronic II, Migne, CXLII, col. 401).

³⁷ “οἱ μὲν τῆς δουλίδος Ἄγαρ ἀπόγονοι...” (NICETAS, Bonn, p. 152); “ὁ ἄσεβῆς τῆς Ἄγαρ ἀπόγονος...” (JEAN VEKKOS, Sur l'Union Migne CXLI, col. 44), etc....

³⁸ Nicéas s'indigne de voir des Scythes et des Syriens devenir sébastes sous Alexis III, “τοῖς πρὶν ὑπηρετεῖσθαι δεσπόταις ἡδοξήκοτες” (Bonn, p. 639).

et les Musulmans leur doivent obéissance.³⁹ Il arrive qu'ils en conviennent aux-mêmes, tels les Turcs défenseurs de Gangres qui, bien qu'ayant obtenu la liberté de se retirer en terre musulmane, optèrent pour la soumission à l'autorité byzantine.⁴⁰ Mais, le plus souvent, ils se révoltent contre leur sujétion, et les auteurs byzantins s'accordent pour considérer cette "révolte" comme un scandale: résister aux armes byzantines est, de leur part, une véritable aberration, un bouleversement de la nature des choses. Ainsi, lorsque le gouverneur turc de Gangres prétend soutenir le siège mis devant la ville par Jean II, Nicétas souligne qu'il est la proie d'un véritable délire,⁴¹ comme le sont au même moment les Arabes de Pizza d'Euphrate, qui avaient un instant songé à en faire autant.⁴² Et quand, passant de la défensive à l'offensive, les Musulmans prétendent s'attaquer aux possessions romaines, le terme qui vient naturellement sous la plume du byzantin est celui d'impudence.⁴³ Impudents ils sont car, fils et descendants d'esclaves, ils ne sauraient être considérés comme des ennemis dignes d'être placés sur un pied d'égalité avec les Byzantins: ils sont et restent des esclaves révoltés, considérant leur joug comme insupportable et s'employant sans cesse à comploter contre l'autorité de leurs maîtres: c'est ce que souligne particulièrement bien Constantin Akropolitès, dans son éloge de Saint Jean Damascène.⁴⁴

³⁸ NICETAS, Bonn, p. 152.

⁴⁰ KINNAMOS, I, 6, Bonn, p. 15.

⁴¹ "τοῦ δ' ἐντὸς Περσικοῦ μηδὲν μέτριον φρονοῦντος..." (NICETAS, Bonn, p. 28).

⁴² Tout d'abord "τολμηταὶ καὶ φουσῶντες ἄμετρα", ils se soumettent ensuite (NICETAS, Bonn, p. 37).

⁴³ Parmi les ennemis orientaux de Byzance, les Danismendites sont "οἱ μάλιστα κράτιστοί τε καὶ ἀναδέσταιοι" (NICETAS, Bonn p. 46); cf aussi l'appréciation de l'auteur de la "Vie de Jean Vatatzès" sur l'attaque turque: "...ἄσοι δ' ἐτόλμησαν παραμεῖναι ἐξ ἀλογίστου γνώμης καὶ θράσους, ἔδωσαν δίκην μετ' οὐ πολὺ ἄξιαν τοῦ σφῶν τολμήματος καὶ τῆς ἀπονοίας.... ἔθνος ἀξωλέστατον καὶ παγγάλεπον ἀπονοία καὶ ὕβρει δεινῶς στρατηγούμενον..." (Vie de Jean Vatatzès, Ed. Heisenberg, B.Z. XIV, p. 201).

⁴⁴ "...δοῦλοι τε ὄντες ὡς ἐκ δούλης τυγχάνοντες καὶ τὰ τῶν δούλων φρονεῖν ἔχοντες, καὶ αἰεὶ πῶς περὶ τοὺς κυρίους δύνουσι πεφηνότες καὶ πρὸς τοὺς δεσπότας κακοί, οὐκ ἄρκετὸν ἐνόμισαν τῆς ἡμετέρας τῶν Ῥωμαίων ἀρχῆς τῶν πρὸς ἡμᾶς τὰ πλεῖστα κατασχόντες, καὶ τὰ τῶν δεσποτῶν οὐ μετρίως σκῆπτρα μειώσαντες..." (CONSTANTIN AKROPOLITES, Migne, CXL, col. 824).

Cette conception d'ensemble n'est pas sans conséquences dans le domaine politique: la principale est que, pour les Byzantins, les souverains musulmans n'ont aucune espèce de légitimité. S'ils leur donnent souvent le titre qui leur est reconnu par leurs propres sujets, c'est-à-dire celui de sultan, en particulier lorsqu'il s'agit du sultan d'Ikonion, ils ne leur reconnaissent jamais, en grec, une fonction qui puisse leur conférer un droit officiel sur le territoire qu'ils dominent: c'est ainsi que, dans les textes du XIII^{ème} siècle, on chercherait vainement un exemple dans lequel un souverain musulman serait nommé "roi." Les termes employés en général traduisent en effet un pouvoir de fait, à l'exclusion de tout pouvoir de droit: c'est ainsi que le sultan de Rûm est fréquemment appelé ἀρχηγός,⁴⁵ σατραπεύων,⁴⁶ κρατῶν,⁴⁷ κατάρχων,⁴⁸ ou encore φύλαρχος.⁴⁹ Comme le souligne Nicétas, c'est une domination illégitime que celle des esclaves agarènes sur les libres terres romaines.⁵⁰ Aussi, lorsque le même auteur relate comment le sultan Ma'sud fit le partage de ses domaines entre ses héritiers, il précise que, plutôt que de territoires lui appartenant, il s'agissait en fait de parties démembrées de l'Empire byzantin.⁵¹ Il en résulte que la domination musulmane sur ces terres est anormale, contre-nature, comme le dit clairement un acte de décembre 1246,⁵² et que les Byzantins la considèrent comme passagère, en attendant une

⁴⁵ "Μουχούμετ δὲ τινα τὴν Κασταμόνα διέποντα διάφορον τῷ τῆς Ἰκονίου πόλεως ἀρχηγῷ Μασούτ..." (NICETAS, Bonn, p. 27).

⁴⁶ "καὶ τῷ τῆς Ἰκονιέων σατραπεύοντι μητροπόλεως..." (ID. p. 43).

⁴⁷ "τὸν Ἰκονίου κρατοῦντα..." (ID. p. 68).

⁴⁸ "τῷ κατάρχοντι τῶν Τούρκων Μασούτ..." (ID. p. 152); "τῷ τότε τῶν Μουσουλμάνων κατάρχοντος Ἀζατίνου..." (AKROPOLITES, Bonn, p. 16).

⁴⁹ "Μαχούμετ ἐπὶ τῆς ἀρχῆς καταστάς διάφορος τῷ φυλάρχῳ τῆς Ἰκονίου γένοιτο πόλεως, ὃν δὲ Σούλταν τῶν ἄλλων ὑπερτιθέντες ὀνομάζουσι Πέρσαι..." (KINNAMOS, I, 6, Bonn, p. 14).

⁵⁰ "... ἕως πότε παραλλάξ ἔρποντα ἐσεῖται τὰ ἄτοπα, καὶ οἱ μὲν τῆς δουλίδος Ἀγαρ ἀπόγονοι κατακυριεύσουσι τῶν ἐλευθέρων ἡμῶν..." (NICETAS, Bonn, p. 152).

⁵¹ "... τὰ κεφαλαιώδη τῆς ἀρχῆς ὀρίσματα, ἣ τὸ νητρεκὲς εἰπεῖν τὰ τῶν Ῥωμαίων σχοινίσματα..."

⁵² "Καὶ Σκύθαι μὲν καὶ Πέρσαι καὶ Ἀραβες καὶ πᾶν γένος βαρβαρικὸν τὸ πάτριον ἔθος ἀντὶ νόμου κρατεῖ..." (MIKLOSICH-MÜLLER, IV, p. 203).

reconquête inévitable; les Turcs peuvent s'enorgueillir, "comme des barbares" de leurs victoires fragiles: il viendra un temps où, comme sous Théodore Laskaris, il y sera brutalement mis un terme.⁵³

II

Ces Musulmans qui se sont emparés des provinces romaines, il ne saurait en principe être question de transiger avec eux: ils sont, comme le souligne Georges de Chypre, "les ennemis naturels" de Byzance.⁵⁴

Pourtant, et bien que les Byzantins s'efforcent parfois de faire valoir leur supériorité sur eux dans différents domaines,⁵⁵ les victoires écrasantes des Turcs sont des faits impossibles à nier. La terreur qu'ils inspirent, dès le XIII^{ème} siècle, se traduit dans les prières que le peuple élève vers Dieu pour lui demander l'éloignement du danger musulman.⁵⁶

Barbares, esclaves révoltés, peuple méprisé, les Musulmans sont donc bel et bien les vainqueurs de l'orthodoxe Byzance. Cela a vite posé un problème aux esprits les plus religieux: comment Dieu peut-il permettre ce que les Chrétiens s'accordent à considérer comme un scandale contre-nature? En effet, on souligne souvent le silence dans lequel Dieu s'enveloppe, au moment où les Turcs déferlent sur les possessions chrétiennes, malgré les prières instantes qui lui sont adressées.⁵⁷ Ce silence ne peut se comprendre que si Dieu poursuit un but caché, en vertu de décisions mystérieuses pour l'homme: c'est ainsi que Constantin Akropolitès voit dans la conquête arabe du Moyen-Orient chrétien le résultat d'un jugement "incompréhensible" de

⁵³ "...καὶ νικᾶν εἰωθότες, εἶχον καὶ τὴν ἐκ τῆς νίκης ὑπεροψίαν ἐπιξενουμένην σφίσι βαρβαρικῶς" (NICETAS, Eloge de Théodore Laskaris, SATHAS, Bibliotheca Graeca I, p. 117).

⁵⁴ A propos de la fuite de Michel Paléologue en Turquie: "Καὶ ἡ βάρβαρος γῆ... καὶ αὕτη καλῶς ἔσωζε τὸν φύσει πολέμιον..." (Eloge de Michel VIII, Migne CXLII, col. 365).

⁵⁵ Par exemple dans celui des arts (NICETAS, Bonn, p. 158) ou de la marine (Vie de Jean Vatatzès, B.Z. XIV, p. 220).

⁵⁶ PACHYMERE, Michel Paléologue, III, 28, Bonn, I, p. 250.

⁵⁷ NICETAS, Bonn, p. 152-153.

Dieu.⁵⁸ Et il en va de même des Turcs: Nicétas nous montre comment, au cours de la campagne de 1176, malgré les prières adressées à Dieu par Manuel Ier, le succès s'est révélé contraire, "par suite de décisions divines inaccessibles à notre entendement."⁵⁹

Cependant, même quand on admet l'impossibilité où se trouve l'homme de comprendre pourquoi Dieu semble parfois se faire l'ennemi de son propre peuple, certaines explications ne peuvent manquer de s'imposer à un esprit chrétien: les victoires musulmanes sont en réalité une punition divine, et les Musulmans doivent être considérés comme un fléau de Dieu, envoyé sur terre pour châtier les Chrétiens de leurs manquements envers la religion: c'est ce que souligne fortement le patriarche Athanase dans plusieurs de ses lettres.⁶⁰

Les victoires des Infidèles peuvent aussi s'expliquer par une autre raison, plus particulière à l'époque: le schisme qui coupe en deux l'Eglise universelle étant un scandale permanent, les partisans de l'Union voient dans sa perpétuation la cause essentielle de la colère de Dieu, qui se traduit matériellement par les progrès politiques des Musulmans. Ce scandale n'est pas seulement responsable, s'écrit Jean Vekkos, de l'amputation physique du territoire romain: il atteint jusqu'à la piété elle-même, et tout cela en raison toujours des méfaits du schisme:⁶¹ car, comme le fait encore remarquer Jean Vekkos, la destruction et le pillage des Eglises d'Orient par les Musulmans impies n'ont d'autre raison que "ce schisme des Eglises,"⁶² ce que confirme

⁵⁸ "Ὡς γὰρ δὴ κρίμασι ἀκαταλήπτοις Θεοῦ τὰ ἐφ'α μικροῦ πάντα τῆς τῶν Ῥωμαίων ἀρχῆς κατέδραμόν τε καὶ ἐληΐσαντο, καὶ τὰς ἐκεῖσε πόλεις οἱ τῆς δούλης Ἀγαρ ἀπόγονοι παρεστήσαντο..." (Sur Jean Damascène, Migne CXL, col. 817).

⁵⁹ "...μετατεθεῖσαν πρὸς τὸ ἀντίπαλον ἀνεφίκοις ἡμῖν θεικοῖς κρίμασιν..." (NICE-TAS, Bonn, p. 230).

⁶⁰ "ἐκστρατείας κατεπειγούσης ἔνεκεν τῆς ἀπολυθείσης παιδείας ἀπὸ Θεοῦ ὁρθοδόξοις δι'ἀθέτησιν προσταγμάτων εὐαγγελικῶν καὶ ἀγίων νόμων, τῆς ἀνυποστάτου φημί βαρβαρικῆς ἐκδρομῆς καὶ κινήσεως" (Migne CXLII, c. 496); "Ὅτι δὲ καὶ διὰ τὰς ἡμᾶς ἀμαρτίας τῶν Χριστιανικῶν ἄρξαντες πόλεων Ἰσραηλῖται, οὐδὲ σημαντῆρος ἦχον παραχωροῦσι Χριστιανοῖς, οὐδεὶς ἀγνοεῖ..." (Ibid. c. 509).

⁶¹ "Ὅτι γὰρ καὶ μέχρι τοσούτου ἡ τοῦ σχίσματος τούτου κακία τὰ καθ'ἡμᾶς ἐλυμήνατο ὁ πόλυς τῆς κακώσεως χρόνος..." (Sur l'Union, Migne, CXLI, c. 16).

⁶² "...τῇ καταστροφῇ, φημί, τῶν Ἐκκλησιῶν, ἃς εἰς φθοράν καὶ διάρπαγμα ὁ ἀσεβὴς τῆς Ἀγαρ ἀπόγονος ἔθετο ἐπ' οὐδενὶ ἄλλῳ αἰτίῳ ἢ ἐπὶ μόνῳ τούτῳ σχίσματι τῶν Ἐκκλησιῶν..." (ID. Ibid. c. 44).

un autre unioniste, Constantin Méliténiotes, qui rend clairement le schisme responsable des expéditions victorieuses des Musulmans.⁶³ Aussi longtemps donc que durera ce schisme, Dieu se détournera de son peuple, et ce n'est qu'une fois que l'Union sera réalisée qu'il lui donnera la victoire contre les Infidèles.⁶⁴

Une telle argumentation semble bien être, au XIII^{ème} siècle, propre aux Unionistes: on chercherait vainement, dans le parti contraire, des textes accusant le rapprochement avec Rome d'être à l'origine de la colère de Dieu, ce qui deviendra fréquent, comme on le sait, à l'époque postérieure. Mais, que la colère divine soit déchainée pour une raison ou pour une autre, chacun s'accorde bien à voir dans l'invasion musulmane une punition venue du Ciel que l'on ne peut que subir en appelant de ses vœux un temps meilleur.⁶⁵

Est-ce à dire que les Byzantins vont se borner à attendre passivement le retournement divin? Ce serait contraire à l'esprit même du Christianisme, car ce serait nier les vertus de l'initiative humaine. Cependant, l'idée de Croisade, sous la forme où nous la concevons ordinairement, est une invention occidentale à laquelle les Byzantins ont mis beaucoup de temps à s'habituer et qui leur restera d'ailleurs toujours plus ou moins suspecte,⁶⁶ surtout, bien entendu, après la Quatrième Croisade. Pourtant, un certain nombre d'esprits, frappés par le danger musulman et l'impossibilité d'en venir à bout seuls, se montrent, dès la fin du XII^{ème} siècle, favorables à de telles entreprises. C'est particulièrement le cas de Nicétas Choniates, dans les

⁶³ “Ἐντεῦθεν γὰρ πάντα συνέμεσεν ἡμῖν τὰ δεινὰ καὶ τὰ τῆς εὐκληρίας τῆς παλαιᾶς ἀνατέτραπται, τὸ μὲν τῶν τῆς Ἀγαρ ἀπογόνων καταδραμόντων τὰς καθ’ Ἑω πλείους πόλεις καὶ χώρας ἡμῶν...” (CONSTANTIN MELITENIOTES, Sur l'Union des Églises, Migne CXLI, c. 1033).

⁶⁴ “...νίκας δωρούμενος κατ’ ἐχθρῶν πάντων λαμπράς, τῶν ἀθέων Ἀγαρηνῶν κατ’ ἐξαίρετον, χορηγίης αὐτοῖς...” (CONSTANTIN MELITENIOTES, Sur l'Union des Eglises, Migne CXLI, c. 1273).

⁶⁵ “...ἡμεῖς δὲ οἱ Χριστιανοί, ὡς ἐλπίζοντες παραστήναι τὸ πάνδημον θέατρον καὶ τὸν ἀλάθητον ὀφθαλμὸν τοῦ δεσπότη Χριστοῦ, διὰ τοῦτο ὁμολογοῦμεν...” (MIKLOSICH-MÜLLER, IV, p. 203).

⁶⁶ Sur l'idée de Croisade à Byzance, nous nous bornerons à renvoyer au rapport de P. LEMERLE, Byzance et la croisade, “Actes du X^{ème} Congrès International des Sciences historiques,” Relazioni III, Storia del Medioevo, Roma 1955, p. 594-620.

relations qu'il fait de la deuxième et de la troisième croisades. Le discours qu'il met, en 1143, dans la bouche de l'empereur Conrad III, est à cet égard particulièrement instructif: tout en montrant que l'auteur adopte lui-même avec enthousiasme les idées qu'il attribue à l'empereur germanique, il prouve aussi, par l'extrême soin mis à développer l'argumentation qui les fonde, que Nicéas avait à coeur de convaincre des lecteurs qui étaient loin d'être gagnés d'avance. La croisade, dit d'abord Conrad, est une entreprise divine, et non une expédition humaine, contre des barbares qui sont les ennemis de la Croix et qu'il est par conséquent légitime de tuer.⁶⁷ Dans une telle entreprise, si l'on meurt, ce ne peut être que d'une mort bienheureuse, face aux Agarènes ennemis de la vraie religion.⁶⁸ Et Nicéas garde la même attitude devant les expéditions suivantes: la croisade, dit-il, est une "expédition selon le Christ"⁶⁹ et Frédéric Barberousse est pour lui le prototype du Croisé, parti pour la Palestine au nom du Christ,⁷⁰ mort au nom du Christ,⁷¹ animé d'un zèle apostolique et cherchant à atteindre un but divin, en sorte que sa mort devant les infidèles peut être considérée comme une fin bienheureuse.⁷²

A vrai dire, l'adoption à Byzance d'une argumentation de style aussi occidental est extrêmement rare, et Nicéas est le seul à nous en offrir le type achevé. En général, les auteurs du XIII^{ème} siècle envisagent la guerre contre les Musulmans d'une manière beaucoup plus traditionnelle. Certes, le combat des Chrétiens contre les Musulmans est une lutte de Dieu contre ses ennemis⁷³ et, dans ces conditions, le nombre des soldats de Dieu compte moins que l'aide efficace

⁶⁷ "...βάρβαροι ἔχθροί εἰσι τοῦ σταυροῦ τοῦ Χριστοῦ..." (NICETAS Bonn, p. 91, 6 et 19-20).

⁶⁸ ID. Ibid. p. 93, 2-10.

⁶⁸ "Στρατηγοὶ τὴν κατὰ Χριστὸν ἐκόντες καὶ οἰκείους ὀψωνίοις πορείαν στείλαμενοι..." (ID. Ibid. p. 517).

⁷⁰ "Ἐβλετο συγκακουχεῖσθαι τοῖς κατὰ Παλαιστίνην Χριστιανοῖς ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος τοῦ Χριστοῦ..." (ID. Ibid. p. 545).

⁷¹ "ἀποθανούμενος ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος τοῦ Χριστοῦ..." (ID. Ibid.)

⁷² "...καὶ ὁ μὲν, ὡς ἐμὸν τὸν πείθω, μακαριστοῦ τετύχηκε τέλους..." (ID. p. 546).

⁷³ "Τοῦ δὲ πολέμου μηχανομένου, φόβος ἀθρόον σφίσιν ἐμπίπτει ὡς ἀντικρυς πληγῇσι παρὰ θεοῦ..." (Vie de Jean Vatatzès, p. 202).

que l'on peut attendre du Ciel,⁷⁴ car, en définitive, c'est toujours ce dernier qui est le véritable vainqueur, lorsque la victoire revient aux Chrétiens.⁷⁵ Mais, s'il est admis comme normal, malgré les nombreuses expériences contraires, que le Christ sera toujours plus fort que les puissances d'erreur représentées par Mahomet,⁷⁶ on ne voit jamais apparaître à Byzance, au XIII^{ème} siècle, le thème de la guerre sainte: il est clair que lorsque Georges de Chypre, dans son *Eloge d'Andronic II*, félicite ce dernier d'avoir purgé l'Asie des barbares, il s'agit là d'un thème traditionnel, déjà pratiqué à l'époque romaine, et qui pourrait s'appliquer à n'importe quelle catégorie de barbares ayant violé le territoire impérial.⁷⁷ Nous aurons bientôt l'occasion de souligner a contrario la répugnance des Byzantins à concevoir la légitimité d'une guerre sainte, en montrant leur incompréhension profonde du djihâd musulman.

III

Si les Byzantins du XIII^{ème} siècle ne conçoivent guère la possibilité d'une expédition d'ensemble contre les Musulmans, il leur faut bien admettre, à titre provisoire ou même définitif, l'occupation de certaines de leurs possessions par ces derniers. Et surtout, ce qui transparaît dans les textes littéraires, c'est que le commun peuple était loin de les considérer, comme le faisaient les intellectuels, comme des ennemis naturels dont la domination eût été inconcevable. En effet, ce même Nicétas pour lequel, nous l'avons vu, l'occupation des terres chrétiennes par les Infidèles est un scandale permanent, ne peut faire autrement que de mentionner plusieurs cas dans lesquels les Grecs d'Asie Mineure ne firent guère de difficultés pour accepter la domi-

⁷⁴ "Οὐ τῷ πλήθει τῆς στρατίας ἀλλὰ τῇ τοῦ θεοῦ βοηθείᾳ θαρρῶν", (Vie de Jean Vatatzès, p. 215).

⁷⁵ "τὸν γὰρ θεὸν εἶχε σύμμαχον, ᾧ θαρρῶν ὡς εὐσεβῆς καὶ φιλόθεος τηλικούτου κατετόλμα κινδύνου..." (ID. Ibid. p. 215).

⁷⁶ "Ἐδεῖ γὰρ καὶ Χριστὸν ὑπερκεῖσθαι Μωάμεδ ὅλους ποταμούς ληροῦντος ῥοφᾶν... καὶ βασιλέα εὐσεβῆ καὶ φιλόθεον ὑπερτερῆσαι τοῦ τῆς ἀνομίας υἱοῦ καὶ ταγμάτων ἀρχηγούντος πανασεβῶν..." (NICETAS, *Eloge de Théodore Laskaris*, SATHAS, *Bibliotheca I*, p. 134).

⁷⁷ "...διαβάς εἰς Ἀσίαν, καὶ καθαίρων ἐκ βαρβάρων ταύτην, ὁ βασιλεὺς χρανθῆναι τρόπον ἄλλον αὐτὴν βαρβαρικοῖς λύθροις πεποίηκε" (Migne, CXLII, c. 404).

nation des sultans d'Ikonion. L'un des épisodes les plus caractéristiques est celui où il nous montre les chrétiens du lac de Pousgousè, près d'Attalie, étroitement liés aux Turcs d'Ikonion avec lesquels ils entretenaient de véritables relations amicales, comme le confirme du reste Kinnamos.⁷⁸ De la même manière, Nicétas doit bien avouer que certains habitants de Dadibra choisirent de rester en territoire occupé par les Turcs⁷⁹ et que, attirés par la politique tolérante et intelligente du sultan Kaï-Khosrau, qui avait installé des prisonniers grecs sur des terres voisines de Philomélieon,⁸⁰ bien des sujets libres de l'Empire allèrent délibérément s'installer en pays musulman.⁸¹ L'éloquence sévère avec laquelle Nicétas fustige une telle attitude révèle, peut-être mieux que tout autre fait précis, l'ampleur du danger représenté par ces défections. En fait, il semble bien qu'il y ait eu, dans les hautes sphères intellectuelles et religieuses de Byzance, une véritable hantise de la fuite des Chrétiens en pays musulman, et même de leur conversion à l'Islam: la façon dont Nicétas réproche l'autorisation donnée par Alexis III à ses auxiliaires turcs d'emmener dans leur pays leurs prisonniers valaques, chrétiens qui risquent ainsi de passer à l'Islam, est à cet égard tout à fait caractéristique.⁸²

Si les cas de défection massive sont malgré tout très rares, de nombreux cas individuels montrent que cette crainte n'était pas entièrement vaine: en effet, vivre en chrétien sous la domination musulmane est un exploit dont tout le monde n'est pas capable: Constantin Akro-

⁷⁸ "...ῥοκουν μὲν οὖν ταύτας τηνικάδε καιροῦ Χριστιανῶν ἐσμοί, οἱ καὶ διὰ λέμβων καὶ ἀκατίων τοῖς Ἰκονιεῦσι Τούρκοις ἐπιμειγνύμενοι οὐ μόνον τὴν πρὸς ἀλλήλους φιλίαν ἐντεῦθεν ἐκράτουν..." (NICETAS, Bonn, p. 50); cf KINNAMOS, Bonn, p. 22; REGEL, Fontes, I, 2 p. 357.

⁷⁹ NICETAS, Bonn, p. 626.

⁸⁰ NICETAS, Bonn, p. 656.

⁸¹ "τὸ δὲ φιλάνθρωπον τοῦτο διάγγελμα οὐδένα τῶν αἰχμαλώτων πατρίδος ἀφῆκε μνήσασθαι, ἀλλὰ καὶ πρὸς πολλοὺς ὁπόσοι πρὸς Περσῶν οὐχ ἐάλωσαν ἐς τὸ Φιλομήλιον ἐφειλύσατο, ἀκηκοτάς ὅσα τοῖς καθ' αἷμα καὶ πατριώταις ὁ Πέρσης εἰραγάστο. Οὕτως ἐκ τῆς τῶν εἰς ἡμᾶς Ῥωμαίων γενεᾶς οὐχ ὅπως ἐκλέλοιπεν ὅσιος καὶ ὀλιγώθησαν αἱ ἀλήθειαι ἀλλὰ καὶ διὰ τὸ πληθυνθῆναι τὴν ἀνομίαν ἀπεφύγη τῶν πολλῶν ἡ ἀγάπησις, ὥς τὴν παρὰ βαρβάρους ἀποικίαν πόλεις ὅλας Ἑλληνίδας ἐλέσθαι καὶ τῆς πατρίδος ἀσμένως ἀλλάξασθαι" (NICETAS, Bonn, p. 657).

⁸² NICETAS, Bonn, p. 669.

politès le sait bien, qui en fait le principal titre de gloire de la famille de Saint Jean Damascène; et encore doit-il reconnaître que celle-ci, et en particulier le père du saint, Mansur, avait subi une certaine contagion en acceptant de porter des noms et des vêtements “barbares.”⁸³ Dans le sultanat de Rûm, certains chrétiens se trouvèrent dans le même cas; ainsi en est-il de quelques femmes, devenues épouses et mères de souverains, comme par exemple la mère de Kaï-Khosrau⁸⁴ ou celle de Ezeddin;⁸⁵ de même, quelques grands seigneurs jugèrent de leur intérêt d’aller s’établir en Turquie, tout en restant pourtant fidèles à leur religion: c’est le cas de Gabras, envoyé en ambassade par le sultan auprès de Manuel Ier après Myrioképhalon,⁸⁶ ou des frères Basilikos, originaires de Rhodes, couverts d’or par le sultan, mais qui revinrent se soumettre à Michel VIII à la suite de l’attaque mongole et lui demeurèrent désormais parfaitement fidèles.⁸⁷ Cependant, les cas de conversion et même d’assimilation complète au milieu musulman ne sont pas rares: ainsi en est-il de Jean, fils du Sébastokratôr Isaac Comnène qui, après s’être enfui à Ikonion et avoir abjuré le Christianisme, épousa l’une des filles du sultan,⁸⁸ ou encore de Maurozomes, ami et allié de Kaï-Khosrau, au point de devenir l’ennemi acharné de ses compatriotes.⁸⁹

Sans aller jusqu’à ces extrémités, on sait comment le sultanat de Rûm représenta, pour de nombreux Byzantins du XIII^{eme} siècle,

⁸³ “Ὑπὸ γὰρ τοῖς βαρβάροις, ὡς ἔφθην εἰπὼν, γεγονότες οἱ πρόγονοι, καὶ χρόνους αὐτοῖς συναμείψαντες εἰ καὶ μὴ τὴν θρησκείαν μεταπεπτώκεσαν, ἀλλ’ οὖν ἐν κλήσεσιν ὀνομάτων ἐν ἀναβολῶν σχήμασιν ἐβαρβάρισαν, ἵν’ οὕτως εἴποιμι, καὶ ἐπέρσισαν” (CONSTANTIN AKROPOLITES, Migne CXL, c. 820).

⁸⁴ NICETAS, Bonn, p. 690.

⁸⁵ PACHYMERE, II, 24, Bonn I, p. 131 (...Χριστιάνη εἰς τὰ μάλιστα οὔση...).

⁸⁶ “Ὁ δέ γε σουλτάνος πέμπει πρὸς βασιλέα Γαβρᾶν τὰ πρῶτα τῶν παρ’ αὐτῷ καὶ τετιμημένον τὰ μέγιστα” (NICETAS, Bonn, p. 245).

⁸⁷ PACHYMERE, II, 24, Bonn I, p. 129-130.

⁸⁸ “...ὁ δ’ αὐτὸς μικρῷ ὕστερον καὶ τὰ Χριστιανῶν ἐξομοσάμενος ὄργια τὴν τοῦ Ἰκονιέως Πέρσου θυγατέρα ἐγήματο...” (NICETAS, Bonn, p. 49).

⁸⁹ “...ὁ μὲν γὰρ κατὰ γένος ἡμῖν συναπτόμενος, ταῖς δὲ γνώμας ἀλλοεθνῆς καὶ τῆς ἑαυτοῦ πατρίδος ἀκρατῆς καὶ πολέμιος...” (NICETAS, Éloge de Théodore Laskaris, Sathas, Bibliotheca I, p. 116).

un lieu de refuge tout indiqué, lorsqu'ils eurent, pour une raison ou pour une autre, à fuir leur pays. Déjà, comme le raconte la Vie de Jean Vatatzès, Nicéphore et Théodore Vatatzès durent s'enfuir à Ikonion sous le règne d'Andronic I^{er}, et ils y furent très bien accueillis,⁹⁰ comme du reste Isaac Nestongos, après son attentat manqué contre Jean III.⁹⁰ Mais, bien entendu, le cas le plus illustre et le plus souvent rapporté est celui de Michel Paléologue qui non seulement se retira auprès du sultan, mais accepta même, malgré certains scrupules, de combattre les Mongols à ses côtés.⁹² Le fait que l'on songe si aisément à se retirer en pays turc n'est pas étonnant: les routes du sultanat étaient bien connues des Byzantins qui, comme le rappelle Nicétas, faisaient un actif commerce entre Ikonion et Constantinople.⁹³

La réciprocité est-elle vraie? La présence de Musulmans à Byzance, à la fin du XII^{ème} siècle et au cours du XIII^{ème}, est amplement attestée: ils étaient même si nombreux et si influents qu'ils réussissaient à se faire attribuer des distinctions honorifiques parfois fort élevées.⁹⁴ Leur présence, déjà mentionnée par le livre de l'Eparque⁹⁵ explique l'existence d'une mosquée à Constantinople: pour la fin du XII^{ème} siècle, nous en avons un assez grand nombre de mentions, Nicétas nous apprenant en particulier qu'elle s'élevait au bord de la mer, dans la partie septentrionale de la ville, non loin de Sainte-Irène, ce qui n'est pas sans poser un difficile problème de localisation. En tout cas, comme déjà au IX^{ème} siècle, la plus grande partie des Musulmans de Constantinople, au XIII^{ème} siècle, devaient être des marchands, turcs ou bien arabes syriens.⁹⁶ Mais le rôle attractif de la

⁹⁰ Vie de Jean Vatatzès, B.Z. XIV, p. 205.

⁹¹ GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 40-41.

⁹² GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 146-147; PACHYMERE, I, 9, Bonn I, p. 25; GEORGES DE CHYPRE, Éloge de Michel VIII, Migne CXLII, c. 365.

⁹³ NICETAS, Bonn, p. 654.

⁹⁴ ID. *ibidem*, p. 639.

⁹⁵ LIVRE DE L'EPARQUE, V, 2, Ed. SIOUZIOUMOV, Moscou 1962, p. 78.

⁹⁶ NICETAS, Bonn, p. 654 (commerçants turcs); MIKLOSICH-MÜLLER III, p. 38-39 (commerçants et ambassadeurs de Saladin auprès d'Isaac II, en novembre 1192).

grande ville y faisait aussi affluer, parmi les autres misérables et vagabonds, des musulmans dénués de tout, comme ce malheureux adolescent infirme, originaire d'un village proche de Rhyndakos, et dont Constantin Akropolitès attribue la guérison à un miracle de Sainte Théodosie.⁹⁷

Comme on le voit, nous sommes déjà loin des invectives et des positions de principe qui faisaient du Musulman l'ennemi naturel, avec qui pactiser sous la moindre forme était proprement inimaginable. Dans la réalité, les contacts sont fort fréquents et impliquent l'existence de relations politiques suivies.

Ces relations n'allaient pourtant pas de soi pour tout le monde: Nicétas, en particulier, ne cesse de condamner, dans ses écrits, la politique d'entente que les Comnènes ont essayé de mener à l'égard des Turcs. Il s'indigne, par exemple, de voir Manuel I^{er} lancer les Seldjukides contre les Allemands de Conrad III,⁹⁸ politique qui, dit-il par la bouche de l'empereur germanique, consiste à introduire "le loup dans la bergerie."⁹⁹ De la même manière, il réproche la faiblesse d'Alexis III à l'égard de ses mercenaires turcs¹⁰⁰ et considère, en définitive, que la fuite de nombreux princes de la famille Comnène en Turquie est à l'origine de la plus grande partie des pertes subies par l'Empire.¹⁰¹ Cependant, la nécessité d'une telle alliance était parfois si évidente que Nicétas lui-même se voit alors forcé de l'admettre et même de l'approuver: ainsi en est-il du rapprochement de Théodore I^{er} Laskaris avec le sultanat d'Ikonion,¹⁰² alliance que, de son côté, Georges Akropolitès approuve lui aussi,¹⁰³ comme il le fait du reste

⁹⁷ CONSTANTIN AKROPOLITES, *Enkomion de Sainte Théodosie*, Migne CXL, c. 924.

⁹⁸ NICETAS, Bonn, p. 89.

⁹⁹ NICETAS, Bonn, p. 93.

¹⁰⁰ ID. p. 669.

¹⁰¹ ID. p. 701.

¹⁰² NICETAS, *Éloge de Théodore Laskaris*, Sathas, *Bibliotheca I*, p. 111 et 226.

¹⁰³ GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 12.

pour d'autres traités passés dans des occasions similaires.¹⁰⁴ Le même historien met bien en lumière la nécessité d'une telle politique lorsque, à propos de l'alliance passée sous le règne de Jean Vatatzès, il montre que la destruction du sultanat ouvrirait aux Mongols un libre accès au territoire byzantin.¹⁰⁵ Pourtant, jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle, les Byzantins continueront à considérer avec méfiance cette politique de rapprochement, et Pachymère verra encore dans l'alliance égypto-byzantine la cause essentielle de la perte des établissements chrétiens d'Orient.¹⁰⁶

Ce qui est certain en tout cas, c'est que, entre les inévitables périodes de guerre, l'Empire avait couramment des relations pacifiques et même amicales avec les Turcs de Rûm et avec d'autres souverains musulmans. Déjà sous Isaac II, les qualificatifs flatteurs qui sont décernés officiellement à Saladin indiquent quel prix le basileus attachait à l'alliance du grand conquérant.¹⁰⁷ Puis, au début du règne de Michel VIII, on voit le nouveau souverain envoyer une ambassade au sultan pour lui faire part de sa prise de pouvoir, ce qui est un témoignage de la volonté du Paléologue d'entretenir des relations régulières avec son voisin musulman,¹⁰⁸ ce que confirme le bon accueil réservé par lui aux envoyés du sultan,¹⁰⁹ puis au sultan lui-même lorsque, peu de temps après, il eut été chassé de ses domaines.¹¹⁰

On sait qu'une telle politique n'était possible qu'assortie d'un efficace système de défense sur les frontières. En effet, celles-ci étaient tellement fluides qu'un incident pouvait y éclater à tout moment: dans cette région à l'appartenance politique imprécise vivaient en

¹⁰⁴ "...τοῦ γὰρ γένους τῶν Μουσουλμάνων παρὰ τῶν Ταχάρων ἀπολωλὸτος ἀνετος λείπεται τοῖς ἐναντίοις ἢ κατὰ τῶν Ῥωμαϊκῶν χωρῶν ἐφοδος, καὶ ἦν τοῦτο πάνυ γε ἀληθές..." (GEORGES AKROPOLITES, Bonn p. 74).

¹⁰⁵ PACHYMER, III, 5, Bonn I, p. 178-180.

¹⁰⁶ "...ἀποκρισιαρίου τοῦ εὐγενεστάτου ἐκείνου σουλτάνου τῆς Αἰγύπτου τοῦ Σαλαχατίνου πρὸς τὴν βασιλείαν μου..." (MIKLOSICH-MÜLLER, III, p. 41).

¹⁰⁷ PACHYMER, II, 6, Bonn I, p. 99-100.

¹⁰⁸ PACHYMER, II, 10, Bonn I, p. 106.

¹⁰⁹ Ibid, II, 6, Bonn I, p. 99.

¹¹⁰ PACHYMER, II, 24, Bonn I, p. 131.

effet des Turcs pasteurs, nomadisant au hasard,¹¹¹ et dont la plupart étaient fort mal disposés à l'égard de leurs voisins grecs.¹¹² L'Empire de Nicée avait donc dû fortifier sérieusement la frontière, en y installant des soldats et des pronoiaires qui, en lançant des expéditions en pays musulman, rendaient la pareille aux Seldjukides,¹¹³ jusqu'au moment où, par sa fiscalité écrasante, Michel VIII provoqua un véritable abandon de cette ligne de défenses.¹¹⁴ Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est de noter à quel point cette vie de frontière était ambiguë: comme les akrites du X^{eme} siècle, ceux du XIII^{eme} avaient de tels contacts avec les ghazis musulmans que les ententes mutuelles et même les complicités n'étaient pas rares: c'est ce que note Pachymère lorsqu'il nous montre des colons turcs, au moment de l'attaque mongole, se réfugiant dans les forts byzantins et, tout en se comportant comme des alliés du basileus, ne dédaignant pas de piller à l'occasion le territoire romain;¹¹⁵ réciproquement, on voit un peu plus tard des akrites grecs fuyant devant l'oppression fiscale, se retirant en territoire turc et servant même de guides aux Musulmans dans leur avance en pays chrétien.¹¹⁶ Il est évident que, dans cette zone frontière si disputée, l'identité des conditions de vie contribuait fortement à estomper les vieilles haines et faisait même parfois naître une véritable sympathie entre les adversaires: les mêmes Turcomans, qui nous sont ordinairement décrits comme si hostiles à leurs voisins chrétiens, recueillent pourtant Théodore Ange en fuite devant les persécutions d'Andronic I^{er},¹¹⁷ et font même preuve à l'occasion de sentiments de sympathie à l'égard des populations grecques de la frontière.¹¹⁸

¹¹¹ NICETAS, Bonn, p. 163 et 195.

¹¹² "...ἔθνος δὲ τοῦτο τοῖς ἄκροις ὁρίοις τῶν Περσῶν ἐφεδρεῦον καὶ ἀσπόνδῳ μίσει κατὰ Ῥωμαίων χρώμενον..." (GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 145).

¹¹³ PACHYMER, I, 3, Bonn p. 16-17.

¹¹⁴ ID. Ibid. p. 17-20.

¹¹⁵ ID. II, 24, Bonn I, p. 133.

¹¹⁶ ID. III, 22, Bonn I, p. 222. Sur ces problèmes, cf. H. AHRWEILER, La politique agraire des empereurs de Nicée, "Byzantion" XXVIII, 1958, p. 51-56.

¹¹⁷ NICETAS, Bonn, p. 374.

¹¹⁸ "...τοὺς Τούρκους φιλανθρωπευομένους ἐνιαχοῦ πρὸς τὸ ἐκ γειτόνων σφίσι Χριστῶνυμον..." (NICETAS, Bonn, p. 523).

Certes, cette hostilité mélangée de sympathie est propre aux zones frontières: ailleurs, elle ne revêt jamais une allure aussi nette. Pourtant, derrière les haines et les terreurs que les Musulmans inspirent aux auteurs byzantins, il est possible de découvrir une attitude d'esprit beaucoup plus complexe et répandue dans la plus grande partie de la société byzantine. En effet, tout en les accusant des vices les plus noirs, nos textes n'hésitent pas à reconnaître aux Musulmans de très grandes qualités: en particulier, on admet fréquemment que les Turcs sont braves¹¹⁹ et l'on fait souvent preuve à leur égard du respect dû à un digne adversaire. C'est ainsi que, au double témoignage de Kinnamos et de Nicéas, Manuel I^{er} fit interdire rigoureusement à ses troupes de violer les sépultures musulmanes, au cours du siège d'Ikonion, soulignant qu'on se devait de respecter "la noble infortune" de l'ennemi.¹²⁰ On observera du reste à ce sujet que les Turcs adoptaient souvent la même attitude, montrant sans équivoque leur admiration pour l'empereur Conrad¹²¹ ou reconnaissant en Michel Paléologue l'homme digne d'occuper plus tard le trône des Chrétiens,¹²² faisant généralement preuve de la considération la plus sincère à l'égard des dignes adversaires que Byzance pouvait leur opposer.¹²³

Les Byzantins ne se bornaient pourtant pas à respecter dans les Musulmans un ennemi courageux parmi d'autres. Toujours en vertu de cette ambiguïté qui préside à leurs relations, ils peuvent, tout en les accusant, comme nous l'avons vu, de perfidie, mettre parfois en

¹¹⁹ NICETAS, Bonn, p. 40; ID. p. 47, etc....

¹²⁰ NICETAS, Bonn, p. 72; KINNAMOS, Bonn, II, 6, p. 46: "παντάπασιν ἀνύβριστον τηρηθῆναι τὴν κόνιν ἐκέλευε χρῆναι τοῖς καὶ κατὰ βραχὺ σωφρονοῦσιν εἰπὼν αἰδεῖσθαι μᾶλλον δυστυχοῦσαν εὐγένειαν..."

¹²¹ NICETAS, Bonn, p. 517.

¹²² "...τό τε γὰρ εὐγενὲς τοῦ ἀνδρὸς ἐμεμαθήκαι, καὶ πάντες οἱ μετὰ τοῦ Περσάρχου μεγιστᾶνες τελοῦντες τὸ εἶδος αὐτοῦ καὶ τὸ φρόνημα τεθαυμάκασιν καὶ ὁ φησί τις τῶν παλαιῶν, τυραννίδος ἄξιον ἔκριναν..." (GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 146).

¹²³ "...ὥστε καὶ σφᾶς πλέον, εἰ καὶ παράδοξον φάναι, νομίζειν ὑπ'αὐτοῦ νενικῆσθαι ἢ περιγιγνομένους αὐτοὺς εἶναι τῶν ἄλλων, μείζον ἡγουμένους εἰς δόξαν τοὺς κεκρατηκότας λαμπροὺς τινὰς ἔχειν ἢ φαυλοτέρων αὐτοὺς ἥτταις κοσμεῖσθαι..." (THOMAS MAGISTROS, Eloge de Chandrènos, Migne CXLV, c. 357).

relief la parfaite bonne foi des "Agarènes." Nicétas, qui ne se fait pas faute de souligner que les bonnes relations entre Manuel I^{er} et les Turcs reposent en fait sur une hypocrisie fondamentale,¹²⁴ n'hésite pas à faire l'éloge implicite de Kaï-Khosrau qui, livrant à Isaac II le rebelle Mankaphas, fait promettre aux Byzantins qu'on ne le tuera ni ne le mutilera; et encore ajoute-t-il à cet éloge des nobles sentiments turcs en indiquant que les frères du sultan s'indignèrent de cette transaction, qui consistait à livrer un réfugié politique.¹²⁵ Le même Nicétas souligne à l'occasion que cette bonne foi se manifeste par le vif souvenir des bienfaits reçus: c'est en vertu de cette fidélité que le sultan accueille le faux Alexis, prétendu fils de Manuel I^{er},¹²⁶ et c'est en se fondant sur elle qu'Alexis III se décide à fuir en pays turc.¹²⁷ Allant encore plus loin, certains textes mettent en parallèle, soit implicitement, soit consciemment, la bonne foi musulmane et la perfidie des Byzantins eux-mêmes: ainsi Pachymère qui souligne avec précision la parfaite innocence avec laquelle le sultan Ezeddin vint se retirer à la cour de Michel VIII qui, en fait, ne cherchait qu'à l'y garder prisonnier.¹²⁸

La méfiance systématique que semblait présupposer l'attitude des Byzantins à l'égard des Musulmans est donc loin d'être la règle. Et des raisons plus particulières tendent à accentuer cette ombre de sympathie que les Grecs ne peuvent s'empêcher d'avoir à l'égard des Arabes et des Turcs.

Tout d'abord, comme nous l'avons noté au passage, Byzantins et Musulmans sont liés par de forts intérêts commerciaux: c'est en la désapprouvant que Nicétas rapporte la saisie, sur ordre d'Alexis III, des marchandises et des bêtes des marchands grecs et turcs qui commerçaient entre Constantinople et Ikonion,¹²⁹ ainsi que le pillage, ordonné par le même basileus, des navires qui faisaient le trafic entre Constantinople et Amisos: cette violence fut d'ailleurs sentie

¹²⁴ NICETAS, Bonn, p. 161.

¹²⁵ NICETAS, Bonn, p. 524.

¹²⁶ ID. Ibid. p. 550-551.

¹²⁷ GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 16 ("...ἦν γὰρ τοῦτω συνηθής...").

¹²⁸ PACHYMER, II, 24, Bonn I, p. 132-133.

¹²⁹ NICETAS, Bonn, p. 654.

comme un tel manquement aux saines habitudes qu'Alexis III dut se résoudre à faire dédommager le sultan Rukn ed-din.¹³⁰ De la même manière, les relations commerciales de Byzance avec la Syrie devaient avoir une certaine importance, comme nous l'apprend la protestation d'Isaac II contre les Pisans et les Génois auteurs d'un coup de main contre un convoi de marchands syriens et grecs.¹³¹

Mais l'intérêt ne saurait expliquer, à lui seul, la relative sympathie byzantine: à mesure que la mésentente s'accroissait avec les Latins, et tout particulièrement après le terrible bouleversement de la Quatrième Croisade, les Grecs furent inévitablement amenés à faire des comparaisons, et celles-ci ne furent pas toujours à l'avantage des Occidentaux: Nicéas lui-même, naguère si enthousiaste face aux héros de la Seconde et de la Troisième Croisades, met en parallèle la prise de Constantinople par les Latins avec celle de Jérusalem par les Turcs, et avoue que ces derniers ne commirent aucun des excès auxquels se livrèrent les premiers.¹³² Pour un esprit comme celui de Nicéas, le retournement est certainement pénible; mais pour le peuple, il se préparait certainement de longue date, à travers toutes les crises qui opposèrent, au XII^{ème} siècle, la population de Constantinople aux Latins de plus en plus "arrogants": dès l'époque des Anges, le menu peuple byzantin, suivant en cela une impulsion profonde, voyait l'ennemi beaucoup plus dans ces Latins avec qui il se reconnaissait de moins en moins d'affinités, que du côté des Musulmans, orientaux comme lui, avec qui il se sent désormais plus ou moins en complicité: c'est ainsi que, lors de l'attaque lancée par les Pisans, les Vénitiens et les Flamands contre la Mosquée de Constantinople, le peuple de la ville, aussitôt alerté, vint spontanément prêter la main aux Musulmans qui se défendaient vaillamment.¹³³ L'événement est d'importance,

¹³⁰ NICETAS, Bonn, p. 699-700.

¹³¹ "...διὰ μαχαίρων κατέσφαξαν καὶ ἄλλους Ῥωμαίους καὶ Συριάνους πραγματευτάς, ὅσους ἐν τοῖς τοιοῦτοις πλοίοις εὔρον..." Ils ont volé "...καὶ αὐτῶν τῶν παρὰ τοῦ σουλτάνου τῆς Αἰγύπτου σταλέντων τῇ βασιλείᾳ μου..." (MIKLOSICH-MÜLLER, III, p. 38-39, acte de novembre 1192).

¹³² "Οἱ δὲ ἐξ Ἰσμαὴλ οὐχ οὕτως, ὅτι νῆ καὶ πάνυ φιλανθρώπως καὶ προσηνῶς τοῖς ἐκ τοῦ γένους αὐτῶν προσηγέχθησαν, τῆς Σιῶν κατισχύσαντες. Οὕτε γὰρ γυναῖξί Λατινίαν ἐπεχρεμέτισαν, οὕτε τὸ Χριστοῦ κενήριον πολυάνδριον πεσόντων ἐδείξαν..." (NICETAS, Bonn, p. 762).

car il prouve que, dans certaines circonstances, les Grecs n'hésiteront pas à faire cause commune avec les Musulmans contre les Latins détestés: un état d'esprit qui allait se préciser au cours des deux siècles suivant animait ainsi le peuple byzantin dès la fin du XII^{ème} siècle.

IV

Il est à peine utile de dire que si cette nette tendance à la formation d'un bloc oriental, face aux attaques latines, à la fin du XII^{ème} et au début du XII^{ème} siècle, n'a en définitive, débouché sur rien de positif, c'est en raison de l'opposition irréductible de l'Islam et du Christianisme. Aussi est-il indispensable de savoir de quels renseignements disposaient les Byzantins au sujet de la civilisation musulmane et, tout particulièrement, de la religion islamique, pour voir quelle interprétation ils purent en donner.

Remarquons d'abord que toute compréhension réelle de la civilisation musulmane suppose la possibilité d'aller aux sources, et par conséquent la connaissance des langues par lesquelles cette civilisation s'exprime, c'est-à-dire l'arabe et le turc. L'arabe, tout d'abord, devait être moins répandu au XIII^{ème} siècle qu'il ne l'était sous les Macédoniens, grande époque des contacts arabo-byzantins;¹³⁴ pourtant il semble bien avoir été connu de quelques grecs: c'est ainsi que Michel VIII, nous raconte Pachymère, voulant connaître le sens de l'inscription figurant sur le vase dans lequel Jean Vekkos était accusé d'avoir voulu offrir des prémices, dépêcha son parakimomène, Basile Basilikos, qui avait longtemps vécu à la cour d'Ikonion et qui "était familiarisé avec les lettres des Agarènes."¹³⁵ A notre sens, ce passage signifie bien que Basilikos savait l'arabe, puisque Pachymère prend soin d'indiquer qu'il s'agissait d'un vase égyptien. Cependant, rares devaient être les gens qui connaissaient cette langue; la plupart laissent paraître leur profonde ignorance, lorsqu'ils prétendent donner le

¹³³ "...ἡμύνοντο μὲν αὐτοὺς οἱ Σαρακηνοὶ τὰς χεῖρας τοῖς κατατυχοῦσιν ὀπίσσαντες. ἐπιβοηθοῦσι δὲ καὶ Ῥωμαῖοι, παρὰ τῆς τοῦ κακοῦ φήμης ἐκεῖσε συνηλισμένοι" (NICETAS, Bonn, p. 731).

¹³⁴ VASILIEV, Byzance et les Arabes, I, La dynastie d'Amorium, p. 238-239.

¹³⁵ "...Βασιλικὸν Βασίλειον ξυνετὸν ὄντα γραμμάτων Ἀγαρηνῶν..." (PACHYMERE, VI, 12, Bonn, I, p. 454).

sens de quelque mot arabe: ainsi Nicétas, quand il assure que “kamer” (lune) signifie “grande.”¹³⁶

Quant au turc, il devait être naturellement beaucoup mieux connu. Tout d’abord, les auteurs byzantins, lorsqu’ils interprètent des mots turcs, en donnent généralement le sens avec une assez grande précision: ainsi Nicétas, quand il traduit “mousourion” par “lettre du sultan,”¹³⁷ Georges Akropolites qui fait du beglerbeg turc l’équivalent du Grand Stratopédarque,¹³⁸ ou Pachymère, quand il déclare que le nom propre Salpakis veut dire “courageux”.¹³⁹ De toute manière, même si des intellectuels du genre de ces chroniqueurs n’avaient qu’une teinture superficielle de la langue turque, les contacts de plus en plus fréquents entre les deux populations obligèrent nombre de Grecs à apprendre le turc, la familiarité avec cette langue pouvant aller, particulièrement dans la zone frontière, jusqu’à un véritable bilinguisme: c’est ce que Nicétas souligne avec précision à propos d’un certain Mauropoulos.¹⁴⁰

De toute façon, qu’ils aient lu eux-mêmes les textes ou qu’ils aient été informés par les Musulmans fort nombreux qui, nous l’avons vu, vivaient en territoire byzantin, les Grecs du XIII^{ème} siècle avaient une assez bonne connaissance de la religion musulmane. On peut noter d’abord que le Coran leur est suffisamment connu pour qu’ils le sachent composé de sourates,¹⁴¹ certaines de ces dernières étant même désignées par leur titre exact: ainsi en est-il de la sourate de la “Génisse.”¹⁴² Dans ces conditions, on ne s’étonnera pas de les voir assez bien informés des dogmes essentiels de l’Islam. La chose est

¹³⁶ “... ἢν δὴ καὶ Χαμὰρ τῇ ἐκυτῶν ἐπωνόμασαν γλώσση, ὅπερ σημαίνει μεγάλην...” (NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 105).

¹³⁷ “διὰ σουλτανικοῦ γράμματος, ὃ φασιν οἱ Τοῦρκοι μουσούριον...” (NICETAS, Bonn, p. 551); Gy. MORAVCSIK, Byzantinoturcica, II, sub nom.

¹³⁸ “... τῷ μεγίστῳ στρατοπεδάρχῃ τῶν Περσικῶν στρατευμάτων, ὃν πεκλάρπακιν οἶδασιν οἱ Πέρσαι καλεῖν...” (GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 147).

¹³⁹ PACHYMERE, VI 21, Bonn I, p. 472. Il s’agit très probablement d’un dérivé de “alp” (héros).

¹⁴⁰ “... ἀνὴρ τις προσελθὼν αὐτῷ διγλωττος, τὸ γένος Ῥωμαῖος, τοῦ πικλήν Μαρρόπουλος...” (NICETAS, Bonn, p. 249).

¹⁴¹ NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 109.

¹⁴² “Καὶ πάλιν ἄλλη γραφὴ ἡ περὶ τοῦ βοῦδίου...” (Ibid. c. 113).

particulièrement frappante en ce qui concerne les attributs d'Allah: inengendré et inengendrant, le Dieu de Mahomet, écrit Nicéas, est "ὀλόσφυρος"¹⁴³ ou encore "σφυρήλατος".¹⁴⁴ Il est intéressant de noter que cette phrase est une traduction presque textuelle de la sourate 112 du Coran ("Dis: "Il est Allah, unique, Allah le Seul, Il n'a pas engendré et n'a pas été engendré.") Quant aux mystérieuses épithètes qu'emploie Nicéas, sur lesquelles on a du reste beaucoup discuté,¹⁴⁵ elles se comprennent fort bien si l'on songe que le texte arabe porte "as-samadu" qui, avec le sens littéral d' "incorporel," est assez souvent compris par les exégètes musulmans eux-mêmes comme signifiant "compact" ou "homogène," ce qui convient particulièrement bien aux termes employés par les Byzantins.¹⁴⁶

On savait aussi à Byzance ce que les Musulmans pensaient de Jésus: quand il dit que, pour l'Islam, Jésus est soumis à Dieu,¹⁴⁷ Nicéas aborde un thème fréquemment traité dans le Coran,¹⁴⁸ et il connaît aussi la doctrine musulmane de la pseudo-crucifixion de Jésus.¹⁴⁹ Il sait aussi que, pour les Musulmans, Jésus fut bien un envoyé de Dieu, porteur de la parole divine.¹⁵⁰

Quant à la révélation que Mahomet déclare avoir reçue de Dieu, les Byzantins en connaissent bien le caractère "secret," le Prophète

¹⁴³ "Οὐτε ἐγέννησεν οὔτε ἐγενήθη... καὶ ὅτι ὀλόσφυρός ἐστι..." (NICETAS, Bonn, p. 278).

¹⁴⁴ NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 136.

¹⁴⁵ Cf en particulier L. OECONOMOS: *La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris 1918.

¹⁴⁶ CORAN, Trad. Régis BLACHERE, Paris 1966, p. 671, et surtout note 2, où sont données les différentes interprétations du mot; cf aussi C. GÜTERBOCK, *Der Islam im Lichte der byzantinischen Polemik*, Berlin 1912, p. 37-38.

¹⁴⁷ NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 106.

¹⁴⁸ "Mais l'enfant dit: "Je suis serviteur d'Allah. Il m'a donné l'Ecriture et m'a fait Prophète" (CORAN, sourate XIX, 31, Ed. Blachère, p. 331).

¹⁴⁹ NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 108; "Nous les avons maudits..., pour avoir dit: "Nous avons tué le Messie, Jésus fils de Marie, l'Apôtre d'Allah"" alors qu'ils ne l'ont ni tué ni crucifié, mais que son sosie a été substitué à leurs yeux." (CORAN, sourate IV, 156-157, Ed. Blachère, p. 128).

¹⁵⁰ NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 116.

ayant été seul destinataire de la parole divine: aussi opposent-ils cette révélation, non publique et par conséquent douteuse, à la manifestation, connue de tous et indiscutable, de Dieu à Moïse.¹⁵¹

Les auteurs byzantins font d'autre part une place importante aux mœurs et aux rites musulmans. Ils connaissent évidemment l'existence de la Pierre Noire et de la Kaaba,¹⁵² ainsi que les principes fondamentaux du Ramadân, en particulier celui de la rupture du jeûne pendant la durée de la nuit, y compris le droit, reconnu par le Coran, de pratiquer l'acte sexuel après le coucher du soleil.¹⁵³ Ajoutons enfin que la polygamie musulmane est, pour les Byzantins, une riche source de sarcasmes à l'encontre de l'Islam.¹⁵⁴

En effet, la critique de la religion musulmane s'établit, à Byzance, sur deux plans: d'une part, on l'accuse d'être à l'origine de toutes sortes d'impuretés et d'aberrations, et d'autre part on cherche à prouver qu'il s'agit d'une fausse religion, cette fausseté expliquant à son tour le bas niveau moral des Musulmans.

Nous n'insisterons guère sur cette appréciation morale des valeurs musulmanes: pour Nicéas, par exemple, la doctrine islamique repose sur des principes moraux détestables; la vie du Musulman n'aurait d'autre but que d'atteindre un paradis où lui serait promis l'assouvissement de ses instincts les plus matériels,¹⁵⁵ et l'ascèse même à laquelle il se plie pendant le Ramadân ne servirait qu'à masquer les débordements les plus aberrants auxquels on peut se livrer après la rupture du jeûne.¹⁵⁶ On comprend dès lors comment s'explique cette contagion morale qui menace le Chrétien quand il entre en contact avec les Musulmans.

¹⁵¹ ID. Ibid. c. 108.

¹⁵² ID. Ibid. c. 109, où la pierre noire est appelée Γαβαθᾶς.

¹⁵³ "Ποία νηστεία, βδελυρέ, καὶ ἀκάθαρτε, ἡ ποῖος νόμος Θεοῦ τὸ δι' ὅλης νυκτὸς ἐσθίειν καὶ ἀσελγαίνειν;" (NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 116). CORAN, II, 183-187, Ed. Blachère, p. 55.

¹⁵⁴ NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 109 (histoire de la cession de la femme de Zaïd).

¹⁵⁵ NICETAS, Ibid. c. 113.

¹⁵⁶ "...καὶ χρήσαθε ταῖς γυναῖξιν ὑμῶν ἀμφοτέρωθεν. Τί τῶν ῥημάτων τούτων ἀσελγέστερόν τε καὶ μιαιώτερον;" (NICETAS, Ibid. C. 116).

Bien entendu, seule une fausse religion peut légitimer de tels rites et de telles mœurs. Mais, une religion pouvant être fausse à des degrés divers, dans quelle catégorie les Byzantins rangent-ils l'Islam: paganisme, idolâtrie, ou simplement hérésie?

La manière la plus décisive de condamner les Musulmans est de les déclarer athées. C'est là une expression assez rare, qui se trouve plusieurs fois sous la plume de Constantin Méliténiotès,¹⁵⁷ mais aussi dans le typikon du monastère de Sainte-Marie Machaeras, daté de 1210¹⁵⁸ et dans un acte de la Lembiotissa écrit vers 1242.¹⁵⁹ On notera donc que les auteurs qui, au XIII^{ème} siècle, ont étudié avec le plus de soin la théologie musulmane, et en tout premier lieu Nicétas, ne prononcent jamais ce mot. En réalité, quand ils déclarent que les Musulmans sont "athées," les Byzantins ne portent pas un véritable jugement sur la doctrine islamique: l'expression "les Agarènes sans Dieux" est simplement une phrase toute faite, très probablement courante dans l'usage populaire, et qui signifie seulement que les Musulmans ne reconnaissent pas le véritable Dieu: le fait que le mot apparaisse deux fois sur quatre dans des actes de la pratique nous semble, à cet égard, significatif.

Les Musulmans reconnaissent donc l'existence d'un Dieu. Mais ils n'en sont pas moins impies; ce qu'ils disent de ce Dieu ne saurait être qualifié de théologie: C'est tout au plus un recueil de sottises,¹⁶⁰ et le Dieu de Mahomet n'est que "forgerie d'un esprit possédé,"¹⁶¹ "un Dieu pédéraste, à face de chameau, guide et précepteur de toutes

¹⁵⁷ "...τοῖς ἀθέοις Ἀγαρηνοῖς..." (CONSTANTIN MELITENIOTES, Sur l'Union des Eglises, Migne CXXI, c. 1036 et c. 1273).

¹⁵⁸ Le solitaire Néophyte s'est enfui de la région du Jourdain en Chypre "διὰ τὴν τῶν ἀθέων Ἀγαρηνῶν ἐπιδρομὴν" (MIKLOSICH-MÜLLER, V, p. 393). La Lembiotissa avait acquis un terrain "πρὸ τῆς τῶν ἀθέων Ἀγαρηνῶν ἐπιδρομῆς" (ID. IV, p. 62).

¹⁵⁹ "τῆς τοῦ Μωάμετ μωρολογίας (οὐ γὰρ ἂν εἴποιμι θεολογίας)" (NICETAS, Bonn, p. 279).

¹⁶⁰ "τι διανοίας ἀνάπλασμα κακοδαίμονος" (ID. p. 282), propos prêté à l'archevêque Eustathe de Thessalonique.

¹⁶¹ "τὸν παιδεραστὴν καὶ καμηλώδη καὶ πάσης πράξεως μυσαρᾶς ὕφηγητὴν καὶ ἰδάσκαλον..." (ID. Ibid.).

les actions impures.”¹⁶² Par conséquent, Les Musulmans adorent un faux Dieu, et leur religion ne fait que tromper le peuple, annonçant ainsi le règne de l'Antéchrist.¹⁶³ Aussi les sectateurs de cette religion sont-ils impies et sacrilèges, ces qualificatifs revenant avec une régularité lassante sous la plume des écrivains du XIII^{ème} siècle,¹⁶⁴ et leur religion constitue-t-elle une déviation de la vraie croyance: c'est ce que souligne Nicétas, lorsqu'il dit que le peuple turc “a dévié de la juste croyance et de la vraie foi” qui sont dues à Dieu.¹⁶⁵ En tant que déviation de la vraie foi, l'Islam est donc proprement une hérésie et, suivant une tradition qui remonte à Saint Jean Damascène,¹⁶⁶ les auteurs du XIII^{ème} siècle voient en cette hérésie une forme d'Arianisme, soulignant le caractère moniste de l'une comme de l'autre doctrine.¹⁶⁷ En effet, venu après Jésus à qui les Musulmans eux-mêmes reconnaissent la qualité de prophète, Mahomet ne peut être qu'un imposteur,¹⁶⁸ n'apportant rien d'autre que l'erreur et la corruption des dogmes véritables.¹⁶⁹

Par conséquent, malgré leurs erreurs, les Musulmans ont un univers religieux qui présente un certain nombre de points communs avec celui des Chrétiens dont il n'est qu'une déformation. Il est remarquable que les Byzantins aillent rarement plus loin dans leur critique de l'Islam. En particulier, il est très rare de les voir accuser les Musul-

¹⁶² “Ἔστι δὲ καὶ ἡ μέχρι τοῦ νῦν κρατοῦσα λαοπλάνος θρησκεία τῶν Ἰσμηλιτῶν πρόδρομός τις τοῦ ἀντιχρίστου...” (NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 106).

¹⁶³ Ibid.

¹⁶⁴ Entre autres: NICETAS, Bonn, p. 154; GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 146; CONSTANTIN AKROPOLITES, Enkomion de Sainte Théodosie, Migne CXL, c. 924; JEAN VEKKOS, Migne CXLI, c. 44, etc.

¹⁶⁵ “...λαῶν μαρῶ καὶ οὐχὶ σοφῶ καὶ πόρρωθεν ἀπεσχοιτισμένῳ τῆς εὐσεβοῦς περὶ σε δόξης καὶ πίστεως...” (NICETAS, Bonn, p. 152).

¹⁶⁶ “Dispute entre un Sarrasin et un Chrétien,” Migne XCXVI, c. 1336; GÜTERBOCK, op. cit. p. 10.

¹⁶⁷ “τὴν τε Παλαιὰν καὶ Καινὴν Διαθήκην ἐπελθὼν, καὶ τινὶ Ἀρειανῶ προσομιλήσας μονάζοντι, ἰδίαν συνέστησεν αἵρεσιν...” (NICETAS, Thesaurus Migne CXL, c. 105).

¹⁶⁸ ID. Ibid.

¹⁶⁹ ID. c. 116.

mans d'idolâtrie, ce qui est pourtant très facile: certes, Nicéas ne manque pas de souligner que la pierre noire est une idole, et il ajoute qu'il s'agit en réalité d'une tête d'Aphrodite que les Musulmans adorent.¹⁷⁰ Mais, en d'autres occasions, il affirme au contraire fortement que l'Islam n'est pas une idolâtrie: jusqu'à Héraclius, dit-il, les Agarènes ont été franchement idolâtres, puis est apparu le faux prophète Mahomet, dont la doctrine a prévalu jusqu'à son temps,¹⁷¹ ce qui, par opposition, suppose que le nouveau culte n'a rien d'idolâtre. Bien plus, le même Nicéas, pour défendre la religion chrétienne de l'accusation lancée par les Musulmans contre son adoration idolâtre de la Croix, admet, en comparant les deux cultes, que l'Islam ne réserve pas un culte "aux pierres et aux murs" de la Mecque, la vénération allant seulement à l'objet sacré qu'ils renferment.¹⁷²

Les Byzantins admettent donc le caractère spirituel de la religion musulmane. Mais, si celle-ci n'est pas une idolâtrie, elle n'en est pas moins une déviation de la vraie foi. Elle ne saurait donc être inspirée par Dieu, et ne peut donc l'être que par le Diable. Au XIII^{ème} siècle, Constantin Akropolites semble avoir eu une prédilection pour ce genre d'argument: non seulement il assimile le calife Ummayade et son entourage à des démons,¹⁷³ mais il accuse nettement les Musulmans de tuer les Chrétiens en l'honneur du Diable, sous forme de véritables sacrifices à Satan.¹⁷⁴ Sans aller aussi loin, Constantin Méliténiotès souligne qu'avec les rites musulmans les démons trompeurs sont entrés dans les anciennes églises,¹⁷⁵ tandis que Jean Vekkos voit

¹⁷⁰ "Οὗτος δὲ ὢν φασι λίθον, κεφαλὴ τῆς Ἀφροδίτης ἐστὶν ἣ προσεκύνουν, ἣν δὲ Χαμὰρ προσηγόρευον" (NICETAS, Migne CXL, c. 109).

¹⁷¹ ID. Ibid. c. 105.

¹⁷² "Ἐπεὶ καὶ σὺ ἐν τῷ Μέκκῃ παραγινόμενος, κάκεισε τελῶν τὰ δοκοῦντα σοι ὄρκια, οὐχὶ τοῖς λίθοις καὶ τοῖς τοίχοις ἀπονέμεις τὸ σέβας, ἀλλὰ τῷ τιμωμένῳ ἐν τῷ ἐκείσε οἴκῳ;" (NICETAS, Thesaurus, Migne CXL, c. 121).

¹⁷³ CONSTANTIN AKROPOLITES, Migne CXL, c. 853.

¹⁷⁴ "...τοῦ γὰρ ἀνθρωποκτόνου Σατὰν μύστης ὢν ἐκεῖνος καὶ μιμητής, φόνους τε περιὼν ἐγαννύσκετο, καὶ τὸ φονεῦειν ἐνδέδωκεν... ἀπῆγον οὖν μυριοστάς ὄλας, ἐφ' ᾧ γε σφαγιάσαι καὶ θυσίαν θεῖναι τῷ Σατανᾷ" (ID. Ibid. c. 824).

¹⁷⁵ CONSTANTIN MELITENIOTES, Migne CXLI, c. 1033.

dans ces rites des sortes de sabbats dont le Diable n'est certainement pas absent.¹⁷⁶

V

Même les esprits les plus farouchement opposés à l'Islam reconnaissent donc, au XIII^{ème} siècle, que les deux religions ne sont pas radicalement étrangères. Aussi les Byzantins croient-ils toujours à la possibilité de convertir les Musulmans. Les efforts de Nicétas pour nous faire croire que la querelle sur le Dieu Holosphyre de Mahomet n'était née que d'une fantaisie personnelle de Manuel I^{er} ne sauraient cacher que le basileus s'appuyait sur une certaine fraction de l'opinion qui, dès la fin du XII^{ème} siècle, s'était persuadée que Chrétiens et Musulmans vénéraient en réalité le même Dieu: c'est pourquoi l'Empereur obtint finalement la levée de l'anathème contre le Dieu de Mahomet, soulignant la répugnance que les nouveaux convertis avaient à prononcer une malédiction contre Dieu.¹⁷⁷

Ce souci n'est pas gratuit, car on avait de bonnes raisons de croire à la conversion de certains Musulmans: déjà Nicétas signale l'existence de Turcs convertis dans l'armée byzantine.¹⁷⁸ Plus tard, Georges Akropolitès raconte comment le sultan déchu d'Ikonion, recueilli à Constantinople par Alexis III, devint chrétien et le propre filleul du Basileus.¹⁷⁹ Lors de la bataille de Pélagonia, le même Akropolitès nous parle d'un certain Nicéphore Rimpsas, turc converti,¹⁸⁰ tandis que, toujours sous le règne de Michel VIII, l'affaire montée contre Arsène prouve à quel point certains byzantins étaient prêts à croire aux conversions même les plus improbables: s'il a autorisé le sultan et ses fils à participer aux cérémonies chrétiennes, c'est, dit le Patriarche, parce que l'évêque de Pisidie, Macaire, lui avait assuré,

¹⁷⁶ JEAN VEKKOS, Sur l'UNION, Migne CXLI, c. 16.

¹⁷⁷ “Ὡς εἰς σκάνδαλον πρόκειται τῶν μετατιθεμένων Ἀγαρηνῶν εἰς τὴν καθ' ἡμᾶς θεοσεβῆ πιστὴν τὸ βλασφημεῖσθαι ὅλως Θεόν” (NICETAS, Bonn, p. 278-279).

¹⁷⁸ NICETAS, Bonn, p. 243.

¹⁷⁹ GEORGES AKROPOLITES, Bonn, p. 16.

¹⁸⁰ “...ἄτερος δὲ ὁ Ῥιμπᾶς Νικηφόρος ἐκ Τούρκων ἔλκων τὸ γένος, ὀρθότατος δὲ γεγεννημένος Χριστιανός...” (ID. Ibid. p. 182).

qu'ils étaient Chrétiens;¹⁸¹ et des prêtres, interrogés au cours du procès, affirment ne pas savoir si le sultan était ou non chrétien, montrant par là que sa conversion ne leur aurait point paru extraordinaire,¹⁸² pas plus que ne semble obligatoirement mensongère à Pachymère l'offre faite par ce sultan de porter des scapulaires et de manger du porc.¹⁸³ Et Pachymère d'ajouter que de nombreux clercs avaient cru à une telle conversion, puisque les ennemis d'Arsène proposent de les englober tous dans la même condamnation.¹⁸⁴

En fait, l'attitude d'Arsène et de son clergé, dont on ne peut suspecter la bonne foi ni la ferme orthodoxie, est très certainement le reflet d'une opinion publique qui n'était pas encore parvenue, après plusieurs siècles de réflexion, à se faire des Musulmans une image simple. Ils restent par définition les ennemis de la loi, mais des ennemis contre lesquels Byzance n'a jamais pu adopter une attitude semblable à celle des Occidentaux et qui même, à mesure que ces derniers deviennent plus étrangers au Christianisme grec, semblent plus proches et parfois presque complices. Leur religion est fausse et même diabolique, mais elle n'est quand même qu'une déviation, qu'une hérésie, et tout permet de croire qu'ils pourront un jour être ramenés dans la voie juste. Dans ces conditions, le riche déploiement d'injures et d'accusations lancées contre l'Islam ne doit guère nous impressionner: il appartient au répertoire traditionnel de la polémique et de l'apologétique, et même ceux qui l'emploient avec le plus de véhémence, comme Nicétas, sont obligés d'admettre, ne serait-ce qu'au détour d'une phrase, que l'Islam n'est pas foncièrement étranger à la vraie religion.

Il faut donc d'abord dire que l'attitude violemment polémique des théologiens et intellectuels ne traduit absolument pas celle de l'opinion publique: tandis que Nicétas invective contre eux, le peuple de Constantinople défend les Musulmans contre l'attaque latine, et peu avant que Vekkos ou Méliténiotes ne viennent les flétrir, Arsène et son clergé avaient permis à des Turcs d'assister à l'office de Pâques à Sainte-Sophie. Mais il faut dire aussi que, même parmi les théologiens

¹⁸¹ PACHYMER, IV, 3, Bonn I, p. 259.

¹⁸² ID. Ibid. p. 265.

¹⁸³ PACHYMER, IV, 3, Bonn I, p. 265-266.

¹⁸⁴ ID. Ibid. p. 267-268.

et les intellectuels, une évolution sensible s'est produite depuis le début jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle: ni Constantin Akropolitès, ni Jean Vekkos, ni Constantin Méliténiotès ne se risquent plus à bâtir une réfutation systématique de l'Islam, comme l'avait fait Nicétas et, malgré l'usage des invectives de rigueur, leur ton a singulièrement baissé.

Dans l'histoire des relations de Byzance avec l'Islam, le XIII^{ème} siècle marque donc, comme à bien d'autres titres, une période d'hésitation: on n'y fait plus, comme auparavant, de violente polémique contre la religion musulmane et ses sectateurs, mais on n'a pas non plus encore adopté l'attitude compréhensive qui sera, à l'égard de l'Islam, celle de Grégoire Palamas ou de Manuel II. Face à un Occident qui lui est de plus en plus hostile, la Byzance du XIII^{ème} siècle se trouve, encore inconsciemment, rejetée vers un Orient religieusement différent mais avec lequel elle se sent en profonde communauté culturelle. Il est symptomatique que, dès lors, ce soit les partisans de l'Union qui se montrent les plus grands adversaires de l'Islam: leur choix annonce, à ne s'y pas tromper, la coupure en deux de l'opinion publique dans la première moitié du XV^{ème} siècle.

ARCHITECTURE ET DECOR MONUMENTAL D'ART BYZANTIN A L'ÉPOQUE DE L'EMPIRE LATIN DE CONSTANTINOPLE (1204-1261)

S. DUFRENNE/STRASBOURG

Il est peu de questions aussi profondément renouvelées, au cours des cinquante dernières années, que celle de l'art byzantin à l'époque de l'Empire latin de Constantinople. Les apports nouveaux et les problèmes soulevés ont été mis en valeur dans le mémorable rapport de O. Demus au Congrès international des Etudes byzantines de Munich;¹ V. N. Lazarev, dans la toute récente version italienne de son histoire de la peinture byzantine,² a présenté un tableau à la fois plus ample (puisqu'il comprend les pays de rayonnement lointain de l'art byzantin, la Géorgie, l'Italie) et plus "orienté" (puisqu'il met délibérément l'accent sur les aspects dits locaux des réalisations artistiques de cette époque); enfin, et pour se limiter aux études de synthèse, il faut indiquer l'importance des rapports présentés au Colloque organisé par la Faculté de Belgrade, à l'occasion du septième centenaire de Sopoćani, en 1965, et surtout consacré aux problèmes d'art et de civilisation.³ En m'appuyant sur ces travaux et sur quelques autres recherches plus limitées, c'est un simple *bilan* que je voudrais tenter ici, en me limitant aux oeuvres monumentales qui, par l'ampleur des moyens qu'elles mettent en jeu, posent, plus que la confection de manuscrits ou d'icônes, le problème de la possibilité des contacts et des influences artistiques.

¹ O. DEMUS, Die Entstehung des Paläologenstils in der Malerei, dans *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinischen-Kongress*, IV, 2, Munich 1958.

² V. N. LAZAREV, *Storia della pittura bizantina*, Turin 1967, pp. 273-352.

³ L'art byzantin du XIII^e siècle, Symposium de Sopoćani (1965), Belgrade 1967. Ce travail d'ensemble prouve la vitalité de l'école animée par le Professeur S. Radojčić. Tout comme l'histoire de la peinture de V. N. Lazarev, cet ouvrage (et spécialement les articles de M. Chatzidakis, V. J. Djurić, P. Miljković-Peppek) permet de compléter les tableaux chronologiques des peintures datées ou

Depuis les travaux de G. Millet,⁴ de B. D. Filov,⁵ de A. Grabar,⁶ de N. L. Okunev,⁷ repris par les jeunes équipes des savants balkaniques, surtout, nul n'ose plus sérieusement affirmer, avec les savants du XIX^e siècle,⁸ que l'art byzantin s'est désagrégé quand s'effondrait l'Empire, au début du XIII^e siècle, pour renaître à la fin du siècle, sous l'influence de l'art italien. La permanence d'un art monumental byzantin est attestée, non dans la ville même de Constantinople, occupée par les Latins,⁹ ni même vraiment dans la capitale de Nicée,¹⁰

hypothétiquement datables, présentés par O. Demus en 1958; il souligne par ailleurs les lacunes de nos connaissances que des travaux systématiques de nettoyage et de restauration pourront partiellement combler, notamment en Grèce, au Mont-Athos, sans parler de l'Asie Mineure et même de Constantinople.

G. MILLET, Recherches sur l'iconographie de l'Evangile aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont-Athos, Paris 1916 (rééd. anast. 1960) accepte encore l'idée d'une influence du Dugento italien sur Byzance, mais souligne la part prépondérante de la tradition "orientale".

B. D. FILOV, L'ancien art bulgare, Berne 1919.

A. GRABAR, La peinture religieuse en Bulgarie, Paris 1928, pp. 95-176.

Voir par exemple N. L. OKUNEV, Milešovo. Pamjatnik serbskogo iskusstva XIII v., dans Byzantinoslavica VII (1937-38), pp. 33 sqq.

Voir dans DEMUS, op. cit., pp. 33-41, la présentation et la critique de la thèse d'une origine occidentale d'un renouveau byzantin, thèse déjà si vigoureusement rejetée par Ch. DIEHL, Manuel d'art byzantin, Paris 1926², pp. 741-744, qui écarte d'ailleurs cette hypothèse dès l'édition de 1910. Sur cette hypothèse occidentale, voir notamment N. P. KONDAKOV, Makedonija. Archeologičeskoe putešestvie, Saint-Petersbourg 1909, p. 285 et D. V. AJNALOV, Vizantijskaja živopis', XIV Stoljetija, Petrograd 1917, passim et spécialement pp. 164 sqq.

Le cycle de Sainte Euphémie dans l'église Sainte-Euphémie semble devoir être daté après le retour des Byzantins à Constantinople. Voir à ce sujet R. NAUMANN-H. BELTING, Die Euphemia-Kirche am Hippodrom zu Istanbul und ihre Fresken, Berlin 1966, pp. 152-171. La découverte récente d'une image de saint François, à Constantinople laisserait supposer une activité picturale au service des occupants.

Les seuls fragments de peinture de Sainte-Sophie de Nicée, aujourd'hui disparus, ont jadis été décrits par M. V. ALPATOV. Eine Reise nach Konstantinopel, Nicaea und Trapezunt, dans Repertorium für Kunstwissenschaft, 1928, pp. 67-68, et des fresques de Sainte-Sophie de Nicée, dans Echos d'Orient, XXV (1926) pp. 42-45.

mais dans les zones de rayonnement traditionnel de l'art byzantin. La découverte récente par les services de l'American Research Institute, sous la direction des Professeurs C. L. Striker et Y. Dogan Kuban, à Kalenderhane Camii (église du Christ Akataleptos) d'un cycle de saint François d'Assise, dans une chapelle annexe du chevet, prouve une activité picturale au service des Latins. Je dois à l'amabilité du Professeur Y. Dogan Kuban la possibilité d'avoir examiné, en septembre 1969, ces fresques où les tableaux de la vie de saint François et l'inscription latine du psaume XXV, 8 semblent appartenir à la même couche que deux figures d'évêques, vêtus du polystavrion (saccos à croix multiples), si typique de l'iconographie byzantine contemporaine, ce qui suppose une collaboration étroite entre le monde latin et le monde byzantin – soit une collaboration d'artistes occidentaux et orientaux, soit un travail exécuté par des byzantins utilisant des cartons ou des modèles occidentaux pour les scènes de la vie de saint François. Seule une étude approfondie du style du cycle de saint François pourra apporter des lumières sur ce problème fondamental des rapports artistiques latino-byzantins.^{10b} Pourtant l'essentiel n'est pas là, mais dans les pays d'influence byzantine. Le nombre des églises datées, restées debout, est remarquablement important: non certes en Bulgarie en y englobant pourtant l'actuelle Macédoine, alors terre bulgare¹¹ où deux monuments seulement sont datés par des inscriptions,¹² mais en Serbie où presque toutes les églises de cette époque connues par les

^{10b} Voir la publication du second rapport des travaux entrepris: C. L. STRIKER et Y. DOGAN KUBAN, *Work at Kalenderhane Camii in Istanbul: Second preliminary report*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 22 (1968), pp. 185-193, avec 33 figures et un plan.

¹¹ Voir les limites du second Empire bulgare, sur la carte de G. OSTROGORSKY *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris 1956, p. 456-457 – à l'époque de tsar Jean Asen II (1218-1241), avant les éphémères conquêtes des kral's serbes à la fin du XIII^e et au XIV^e siècles (voir dans OSTROGORSKY, *op.cit.*, la carte à la page 544). Quelques fresques de ces territoires ont été présentées par P. MILJKOVIC-PEPEK, *Contribution aux recherches sur l'évolution de la peinture en Macédoine au XIII^e siècle*, dans *l'Art byzantin au XIII^e s.*, *op. cit.*, pp. 189-196.

¹² L'église des Quarante-Martyrs de Tŭrnovo est datée par son inscription bien connue de 1230; les fresques de la seconde couche de Bojana sont datées par une inscription de 1259, voir GRABAR, *op. cit.*, pp. 96 et 117.

sources historiques ont été conservées,¹³ où les phases de construction et de décoration sont souvent fixées avec précision, qu'il s'agisse de l'église de la Vierge à Studenica,¹⁴ de Žiča,¹⁵ de Mileševa,¹⁶ de l'église des Apôtres à Peć,¹⁷ de Morača,¹⁸ de Sopoćani,¹⁹ de Gradac²⁰ – pour se limiter aux lendemains de la réinstallation d'un empereur byzantin à Constantinople. La chronologie des petites églises construites sur le sol grec,

¹³ Remarque faite par V. J. DJURIĆ, La peinture murale serbe au XIII^e siècle, dans *L'art byzantin au XIII^e s.*, op. cit., pp. 150.

¹⁴ L'église fondée par Etienne Nemanja a été ornée de fresques par son fils Vukan (inscription sous la coupole) en 1208/09; de cette époque seuls subsistent des fragments, dans le sanctuaire, la coupole, et çà et là les parois (Présentation, Crucifixion); les agrandissements des années 1233-34 ajoutèrent l'exonarthex et ses chapelles latérales: le cycle peint dans la chapelle Sud est attribué à cette date: voir mise au point de l'état de cette chronologie, avec références aux études correspondantes, dans LAZAREV, op. cit. pp. 295-296 et p. 341, n. 112. Sur les chapelles latérales, voir G. BABIĆ, Les chapelles annexes des églises byzantines, Paris 1969, pp. 142-144.

¹⁵ L'église fut fondée par Etienne le Premier Couronné en 1207-1209, quand il n'était encore que grand župan; les peintures les plus anciennes (dans le transept, la chapelle Sud, le campanile) remontent au XIII^e siècle, mais leur état rend la datation incertaine (LAZAREV, op. cit. p. 296-297 et p. 341, n. 113; DJURIĆ, op. cit., pp. 154-155, où est reprise la critique historique de texte du moine Teodosije, un des biographes de saint Sava).

¹⁶ Fondation du roi Vladislav (1234-43), elle a pu être décorée avant le couronnement du prince, comme le laisserait supposer l'adjonction de la couronne, sur le portrait du donateur (voir DJURIĆ, op. cit., p. 148, n. 18). Pour une autre datation voir LAZAREV, op. cit., p. 297 et p. 341, n. 114; S. RADOJČIĆ, Mileševa, Belgrade 1963 pp. 9-10 où les fresques sont postérieures à 1234 d'après les renseignements fournis par Teodosije).

¹⁷ Les fresques sont attribuées au milieu du XIII^e siècle (voir LAZAREV, op. cit., pp. 297-298 et 341-342, n. 116).

¹⁸ Décorée en 1252 (date fournie par une inscription); les restes les plus importants sont dans le diakonikon (LAZAREV, op. cit., pp. 298 et 341, n. 117).

¹⁹ Le monastère est une fondation d'Uroš I (1243-1276); les fresques furent achevées entre 1263-1268: dates déduites d'après l'évaluation de l'âge des donateurs figurés sur les fresques (V. DJURIĆ, Sopoćani, Belgrade 1963, pp. 21-27; cf. LAZAREV, op. cit. pp. 298-299, 342, n. 118).

²⁰ Fondation d'Hélène, femme d'Uroš I (1243-1276): les fresques semblent antérieures à 1276 (LAZAREV, op. cit., pp. 300-301, 342, n. 119).

libre ou occupé, est moins précise,²¹ tout au plus peut-on dater en certitude l'église de la Kato-Panaghia d'Arta²² et l'église de la Sainte-Trinité de Kranidi,²³ dans le Péloponnèse oriental. Sainte-Sophie de Trébizonde est sans doute datée par un portait de Manuel I (1238-63), aujourd'hui disparu.²⁴ Quelques rares décors de grottes de Cappadoce sont datés de la première partie du XIII^e siècle,²⁵ mentionnant d'ailleurs le "souverain légitime" de Nicée. Toutes les autres églises de la zone de rayonnement byzantin ne sont datées que par des considérations stylistiques, d'emploi ici d'autant plus délicat que coexistent, dans la peinture contemporaine, des tendances conservatrices, où une lente évolution se perçoit en partant d'un schématisme propre aux Commènes, et des tendances novatrices, parfois discrètes, parfois s'imposant en toute liberté.²⁶ Les monuments géorgiens qui subsistent sont nombreux: plusieurs sont datés de cette apogée du Royaume que fut le règne de la reine Thamar; une certaine influence byzantine, constante dans la Géorgie toujours restée orthodoxe, y est sensible, mais les traditions régionales sont fortes et cet art, arrivé à un de ses sommets, ne permet guère de déceler des influences immédiates de l'art byzantin contemporain.²⁷ La Russie par contre, ravagée par les

²¹ Voir l'étude de M. CHATZIDAKIS, *Aspects de la peinture murale du XIII^e en Grèce*, dans *L'art byzantin du XIII^e siècle*, op. cit., pp. 59-73, et les remarques de V. KORAĆ, *L'architecture byzantine au XIII^e siècle*, ibidem, p. 13-15.

²² A. ORLANDOS, 'Η Μονὴ τῆς Κάτω Παναγίᾶς, dans 'Αρχαῖον τῶν βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος, II (1936), pp. 70-87, et spécialement pp. 79-81.

²³ G. SOTIRIOU, 'Η Ἀγία Τριὰς τοῦ Κρανιδίου dans Ἐπετηρὶς τῆς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, III (1926), pp. 193-205.

²⁴ D. TALBOT RICE, *The Church of Hagia Sophia at Trebizond*. Edinbourg 1968, pp. 243-244 et pp. 1-2, où sont citées les notes de voyage de G. Finlay, conservées à la bibliothèque de l'Ecole britannique d'Athènes, décrivant et identifiant le portrait. Cela corrige donc l'identification proposée au Colloque de Sopoćani (*L'art byzantin* op. cit., p. 87).

²⁵ N. et M. THIERRY, *Nouvelles églises rupestres de Cappadoce. Région du Hasan Dağı*, Paris 1963, pp. 204-205.

²⁶ L'opposition entre les deux tendances est bien mise en valeur par V. LAZAREV, op. cit., pp. 273-331.

²⁷ Voir panorama et indications bibliographiques dans LAZAREV, op. cit., pp. 308-314. Voir spécialement W. BERIDZE, *L'architecture géorgienne*,

invasions mongoles, ne conserve plus guère de monuments de l'époque.²⁸ Quant à l'Italie, où l'influence byzantine est encore renforcée par l'arrivée du butin de la Quatrième croisade, elle transforme de plus en plus ce qu'elle reçoit.²⁹ C'est donc uniquement dans les Balkans et en Asie Mineure qu'on peut tenter de définir l'apport créateur de l'art byzantin, au temps des grands désastres de l'empire.

Malgré l'importance de certaines expériences architecturales, il ne semble pas que l'élan créateur décisif relève de ce domaine.³⁰ L'architecture témoigne alors d'une assez grande diversité, d'ailleurs assez typique du monde byzantin: même à l'époque moyenne-byzantine, quand s'est généralisé le type d'église en croix inscrite, l'uniformisation ne fut jamais de règle: une forme symbolique, la coupole, souvent superposée à des structures architecturales diverses, adaptée à des modes de construction et à des matériaux variés, a donné un air de ressemblance à des monuments essentiellement différents, tout comme les exigences de la liturgie ou des dévotions ont contribué à morceler l'espace architectural des édifices ecclésiastiques byzantins.³¹

Tiflis 1967, pp. 79-81, pl. 114-129 et S. AMIRANAŠVILI, *Istorija gruzinskogo iskusstva*, Joscou 1950, pp. 191-193.

²⁸ Voir LAZAREV, op. cit., pp. 307.

²⁹ Voir LAZAREV, op. cit., pp. 318-331. Sur les influences byzantines directes (en Italie du Sud, en Sicile, à Venise) ou nettement indirectes (dans le reste de l'Italie, comme au delà des Alpes) voir LAZAREV, op. cit. pp. 316-331; voir aussi les travaux publiés à la suite du symposium de Dumbarton Oaks (mai 1965) et en particulier le Compte rendu par E. KITZINGER, *The Byzantine Contribution to Western Art of the Twelfth and Thirteenth Centuries: Report on the Dumbarton Oaks Symposium of 1965*, D.O.P., 20 (1966, pp. 265-266; et dans le même volume les études de J. H. STUBBLEBINE, *Byzantine Influence in the Thirteenth-Century Italian Panel Painting*, pp. 85-101, et de E. KITZINGER, *The Byzantine Contribution to Western Art of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, pp. 25-47.

³⁰ Bien peu de choses pour cette époque dans R. KRAUTHEIMER, *Early christian and byzantine architecture*, Harmondsworth (Penguin Books) 1965, pp. 301 et 304. Voir surtout G. MILLET, *L'école grecque dans l'architecture byzantine*, Paris 1916, passim et la vue d'ensemble et les références dans KORAC op. cit.

³¹ Sur l'importance des chapelles jointes à l'édifice principal dans les monuments byzantins, voir G. BABIĆ, *Les chapelles annexes des églises byzantines, fonction liturgique et programme iconographique*, Paris 1969.

ainsi se sont trouvées juxtaposées des analogies évidentes de formes et des divergences essentielles de structures. A l'époque qui nous occupe, les terres grecques et anatoliennes fournissent maints exemples d'églises en croix inscrite.³² Les petites basiliques du Despotat d'Epire témoignent d'une autre tradition; mais on a remarqué la tendance de leur adjoindre une coupole, symbole de ferveur byzantine.³³ La Rascie présente, on le sait, une architecture plus originale: un plan des plus élémentaire (une nef et trois absides) et une structure à coupole, encadrée de deux berceaux, à l'Est et à l'Ouest, semblent rapprocher des éléments byzantins et des traditions italo-dalmate dont témoigne par ailleurs le décor sculpté;³⁴ mais on a déjà souligné que la Bulgarie centrale atteste l'usage, à la même époque (ou peut-être un peu antérieurement), d'un plan joint à une structure analogue, pour l'étage supérieur de l'église dite d'Asen, à Stanimaka (Asenovgrad):³⁵ on ne peut donc affirmer l'originalité initiale de cette solution serbe; mais les aménagements de la formule, l'adjonction des "choeurs", sorte de transept réduit, d'un double narthex, de chapelles latérales et de chapelles extérieures créent un type unique d'église, répété pendant plus d'un siècle dans toute la Serbie du Sud.

On ne saurait démontrer qu'un effort local analogue à celui dont témoigne l'architecture serbe du XIII^e siècle fut tenté en peinture monumentale; l'existence d'une école locale a pourtant été affirmée récemment encore,³⁶ mais les tout derniers travaux³⁷ soulignent l'ab-

³² Voir les exemples donnés par KORAĆ op. cit., pp. 14-15. En ce qui concerne l'Anatolie voir aussi S. BALLANCE, *The Byzantine Churches at Trebizond*, dans *Anatolian Studies*, X (1960), pp. 141-175.

³³ Sur les basiliques d'Arta et leur transformation en églises à coupole, voir les remarques et les plans dans KORAĆ, op. cit. pp. 14-15 et pl. I, fig. 1-3, avec les références aux études de M. A. ORLANDOS dans 'Αρχαῖον τῶν Βυζαντινῶν Μημεῖων τῆς Ἑλλάδος, II (1936).

³⁴ A. DEROKO, *Architecture monumentale et décorative dans la Serbie du Moyen-Age*, Belgrade 1962², pp. 47-117 (en serbo-croate) et pp. 277-278 (résumé en français); cf. KORAĆ, op. cit., pp. 19-21, pl. 4 et fig. 11-13.

³⁵ Voir les remarques de KORAĆ, op. cit., p. 18.

³⁶ Voir en particulier la position de LAZAREV, op. cit., pp. 293-304.

³⁷ DJURIĆ (1967), pp. cit., pp. 150-159, même s'il suppose quelques influences locales (dans l'iconographie notamment), pp. 160-165.

sence, dans les églises serbes de l'époque, d'oeuvres similaires ou identiques qui révéleraient des ateliers régionaux; ils soulignent aussi la réalité du renouveau pictural, perceptible dans toute la zone de culture byzantine, même si l'on ne peut en nuancer les aspects qu'en Serbie où subsistent tant de chefs-d'oeuvre. Par ailleurs, en dehors des oppositions de forme, se développe le double courant, en germe dès le XII^e siècle, d'une amplification des programmes iconographiques, d'inspiration avant tout liturgique,³⁸ et l'intrusion, dans l'iconographie religieuse, de soucis psychologiques qui se manifestent surtout par l'individualisation des traits.³⁹ L'apport essentiel du XIII^e siècle est néanmoins d'ordre stylistique: les deux tendances, conservatrices et novatrices, sont sensibles un peu partout. La stylisation poussée, le linéarisme schématique, le traitement rythmique de l'espace qu'on retrouve en maintes oeuvres des pays grecs,⁴⁰ bulgares,⁴¹

³⁸ Voir S. DUFRENNE, L'enrichissement du programme iconographique dans les églises byzantines du XIII^e siècle, dans *L'art byzantin du XIII^e siècle*, op. cit., pp. 35-46.

³⁹ La reprise récente (T. VELMANS, Les valeurs affectives dans la peinture murale byzantine au XIII^e siècle et la manière de les représenter, dans *L'art byzantin au XIII^e siècle*, op. cit., pp. 47-57, article qui ne cite d'ailleurs pas les études antérieures) de l'ancienne hypothèse de P. MURATOFF, *La peinture byzantine*, Paris 1928, pp. 121-131 sur l'importance, dans l'art du XIII^e siècle, de l'expression psychologique, telle qu'elle se manifeste à Nerezi, dès 1164, exige le rappel des remarques critiques de DEMUS, op. cit., pp. 21-22 sur cette thèse. Il faut souligner d'ailleurs qu'aux violences dramatiques du XII^e siècle s'opposent la réserve, l'expression de sentiments, toujours mesurés, dans l'art du XIII^e siècle (voir DJURIĆ, op. cit., p. 149) et qui n'empêche en rien l'intensité contenue des visages (voir CHATZIDAKIS, op. cit., pp. 63 et 67 et surtout fig. 4-6 et 15), ni personnalisation des traits (voir GRABAR, op. cit. pp. 153-156, à propos des visages de Bojana).

⁴⁰ Voir les exemples analysés dans CHATZIDAKIS, op. cit. pp. 61, 63-67, et les pl. 1-2, 7-14, 16-18.

⁴¹ Voir les analyses de GRABAR, op. cit., pp. 107-110 (pour les Quarante-Martyrs de Tŭrnovo), pp. 110-115 (pour les restes de décor des chapelles de la Trapezica, à Tŭrnovo, suggérant le XIII^e siècle pp. 155-156 et 174-176, pour Bojana); voir aussi les analyses de MILJKOVIĆ-PEPEK, op. cit. pp. 191-195, pour quelques églises de l'actuelle Macédoine yougoslave; voir enfin A. STRANSKY, Les ruines de l'église de Saint-Nicolas à Melnik, dans *Atti del V Congresso internazionale di Studi bizantini*, II, Rome 1940, pp. 422-427, pour la zone frontière de Melnik, à l'histoire alors si complexe: cf. I. DUJČEV, Melnik au Moyen Age, dans *Byzantion*, XXXVIII (1968), p. 37.

comme en Asie Mineure,⁴² témoignent de l'influence toujours vivante de l'art des Commènes, même si le maniérisme de la fin du XII^e siècle semble éliminé;⁴³ pourtant une plus grande souplesse du modelé, un jeu plus libre des couleurs, une attention plus poussée vers l'expression personnelle animent ces peintures les plus traditionnelles.⁴⁴ Mais les peintures les plus novatrices rompent profondément avec cet idéal passé et l'on a souvent analysé avec bonheur leurs traits spécifiques.⁴⁵ La monumentalité de cette peinture ne s'explique pas seulement par le format des tableaux, mais bien davantage par la gamme claire des couleurs, qui s'harmonise avec le mur,⁴⁶ et plus encore par la structure même des compositions,⁴⁷ par l'équilibre des masses, par la profondeur de l'espace que créent les personnages, répartis sur plusieurs plans et encadrés, selon une formule typiquement byzantine, par un arrière-plan de paysage, où montagnes et architectures ne font qu'orchestrer les gestes et les attitudes des acteurs; ce traitement de l'espace met ainsi en valeur la plasticité des figures, frémissantes de vie, mais d'expression toujours retenue.⁴⁸ La souplesse

⁴² Voir les analyses d'ALPATOV, (1928) op. cit., pp. 67-68, sur les restes aujourd'hui disparus de Nicée; cf. LAZAREV, op. cit. pp. 290 et 339, n. 96.

⁴³ Sur le style agité du dernier tiers du XII^e s., voir DEMUS, op. cit., pp. 24-26.

⁴⁴ Voir en particulier les ex. précédemment cités de Grèce (n. 40) et de Bulgarie (n. 41).

⁴⁵ Voir notamment DEMUS, op. cit., pp. 27-30; LAZAREV, pp. cit., pp. 295-300; DJURIĆ, op. cit., pp. 147-150. O. Demus a noté qu'il n'y a pas d'évolution linéaire et que telle oeuvre plus récente semble parfois plus conservatrice que telle autre plus ancienne.

⁴⁶ Voir en particulier les photographies en couleurs dans DJURIĆ (1963), pour Sopoćani; RADOJČIĆ (1963), pour Mileševa; TALBOT RICE, pour Sainte-Sophie de Trébizonde où les couleurs sont d'ailleurs assez différentes de celles employées en Serbie.

⁴⁷ Voir en particulier à Mileševa: l'apparition de l'ange aux saintes femmes, les Rameaux, la descente de Croix, le baiser de Judas (RADOJČIĆ, op. cit., pl. IX, XIV, XX, XXXVI), à Sopoćani: la Crucifixion, les Limbes; l'apparition de l'ange aux saintes Femmes, l'apparition du Christ aux saintes Femmes, le doute de Thomas, la Dormition (voir DJURIĆ 1963, op. cit., pl. XVI, XIX, XXI, XXII, XXIV, XXVII-XVIII).

⁴⁸ Voir notamment à Mileševa les Juifs des Rameaux, l'ange de l'apparition aux saintes Femmes, les apôtres de la Dormition (RADOJČIĆ, op. cit., pl.

des drapés, la largeur des touches accentuent encore l'harmonie et l'équilibre des ensembles.⁴⁹ Sans chercher ici encore une fois à récapituler la diversité de ces fresques animées de cet esprit nouveau et réparties de la Serbie à l'Athos, de l'Athos à Trébizonde, il faut rappeler leur parenté, souvent mise en valeur, mais souvent aussi interprétée en sens opposé.⁵⁰ Qu'il s'agisse des moyens picturaux employés, qu'il s'agisse de l'expression des visages, on ne peut séparer les réalisations de Sainte-Sophie de Trébizonde de celles de Serbie: telle figure de Trébizonde a la même sévérité, nuancée de tension inquiète, que les visages de Mileševa, de Peć ou de la chapelle Saint-Georges à Chilandari;⁵¹ telle autre se rapproche davantage de la

XV, XI, XVI), à Sopoćani les prophètes de l'espace central, le saint Joseph de la Nativité, les apôtres de l'apparition à Thomas (DJURIĆ-1963-, op. cit., pl. IV, IX, XXV). Sur le rôle des fonds architecturaux dans la peinture du XIII^e siècle, voir spécialement A. STOJAKOVIĆ, La conception de l'espace défini par l'architecture peinte dans la peinture murale serbe du XIII^e siècle, dans *L'art byzantin au XIII^e siècle*, op. cit., pp. 169-178 et les références à ses travaux antérieurs p. 175 n. 2.

⁴⁹ Voir quelques exemples de modelé de visages, avec des traitements d'ailleurs variés (ombres colorées, dégradés, lignes accentuées, etc...), à Oropos, à Episcopi (CHATZIDAKIS, op. cit., fig. 15, 4-6), à Mileševa (RADOJČIĆ, op. cit., pl. XIX), à Sopoćani (DJURIĆ-1962-, pl. II, XXXVI-XL), à la chapelle de la Sainte Trinité et à celle de Saint-Georges à Chilandari (V. J. DJURIC, *Fresques médiévales à Chilandari*, dans *Actes du XII^e Congrès international d'études byzantines*, III, Belgrade 1964, pp. 63-65, 69, 71, fig. 4-5, 7), etc. ...

⁵⁰ Voir notamment les hésitations à propos des rapprochements de Sainte-Sophie de Trébizonde et des monuments de Serbie: tandis que DJURIĆ (1967), op. cit., p. 145, et TALBOT RICE, op. cit., pp. 239, soulignent l'art évolué de Trébizonde, LAZAREV, op. cit., p. 290, tout en reconnaissant les hautes qualités de Sainte-Sophie ne lui accorde qu'un caractère provincial, incapable d'affronter avec force le développement artistique du temps.

⁵¹ Exemples de visages tendus et sévères: à Sainte-Sophie de Trébizonde, foule de la multiplication des pains (TALBOT RICE, op. cit., pl. VII), à Mileševa, martyr de la nef (RADOJČIĆ, op. cit., pl. XXIX), saint Paul, ermite, à Saint-Georges de Chilandari (DJURIC-1964-, op. cit., fig. 7), l'apôtre Philippe, de l'Ascension, à Peć (R. HAMANN-MAC LEAN et H. HALLENSLEBEN, *Die Monumentalmalerei in Serbien und Makedonien vom 11. bis zum frühen 14. Jahrhundert*, Giessen 1963, fig. 100, 102-103).

majestueuse puissance, parfois marquée de mélancolie, de visages de Sopoćani.⁵²

De telles analogies supposent des contacts au moins indirects avec un centre créateur ou inspirateur: malgré la situation politique seule Constantinople et accessoirement Thessalonique pouvaient ainsi rayonner.⁵³ On a déjà rassemblé les témoignages historiques attestant ou supposant de tels contacts.⁵⁴ Mais si l'on peut entrevoir aisément la persistance, dans Byzance occupée, d'ateliers de manuscrits ou de peinture d'icônes,⁵⁵ sans doute liés aux monastères, on doit se demander quelles conditions de vie étaient faites aux peintres de fresques, à ceux-là même que saint Sava emmena de Constantinople à Žiça en 1220, laissés sûrement inactifs par le transfert de la capitale à Nicée. Les

⁵² Exemples de visages calmes et puissants: Sainte-Sophie de Trébizonde, saint Jean l'évangéliste, saint Barthélémy (TALBOT RICE, op. cit., pl. I-II); Sopoćani, évêque de la Dormition, Juif de la scène de Jésus parmi les Docteurs (DJURIĆ-1963-, op. cit., pl. XL, XIV).

⁵³ Malgré les efforts de A. XYNGOPOULOS, Thessalonique et la peinture macédonienne, Athènes 1955 (voir en particulier les pp. 23-25 à propos de Studenica), pour démontrer le rayonnement de Salonique, il est peu d'indices qui permettent d'affirmer cette prééminence totale de la seconde ville de l'Empire (voir les remarques nuancées pour la Grèce elle-même, dans CHATZIDAKIS, op. cit., p. 68).

⁵⁴ Voir en particulier les analyses de DJURIĆ, op. cit., pp. 153-159, qui reprend la critique historique du texte de Domentijan (sur les rapports de saint Sava avec les artistes constantinopolitains) et du texte de Teodosije (sur les artistes emmenés par s. Sava de Constantinople à Žiça); il accepte le témoignage; il reprend aussi le problème des légendes grecques et plus encore des inscriptions grecques dissimulées dans les vêtements de certains personnages, à Mileševa (fig., à la p. 158), sans oublier non plus le témoignage ultérieur de l'inscription "ΜΑΡΠΟΥ" à Arilje (1296) et son origine thessalonicienne (acrostiche des adeptes de Michel VIII Paléologue, en 1259, comme l'a montré S. RADOJČIĆ, Natpis ΜΑΡΠΟΥ na ariljskim frskama, dans Glas Srpske akademije nauka, CCXXXIV, 7 (1959), pp. 40-45). Les références des sources historiques indiquées ci-dessus ont été rassemblées par S. RADOJČIĆ, Majestori starog srpskog slikarstva, Belgrade 1955, pp. 5-6, avec résumé français p. 103.

⁵⁵ Sur la persistance d'atelier de manuscrits illustrés à Constantinople, pendant l'Empire latin, voir K. WEITZMANN, Constantinopolitan Book-Illumination in the period of the latin conquest dans Gazette des Beaux-Arts, av. 1944, pp. 193 sqq.

artistes entrèrent-ils parfois au service des Latins?⁵⁶ Se firent-ils peintres itinérants?⁵⁷ Les convergences artistiques réalisées dans les oeuvres les plus éloignées supposent des communications "d'ateliers": les peintres revenaient-ils parfois temporairement à Constantinople? Et quel était leur type de vie? Étaient-ils moines ou simples laïcs? Toutes ces questions demeurent sans réponse et le demeureront toujours, à moins que quelque historien ne découvre dans des textes, textes hagiographiques, textes d'archives privées, par exemple, des allusions qui puissent éclairer les problèmes que nous posent les oeuvres architecturales et picturales, parvenues jusqu'à nous.

⁵⁶ Il faut noter l'existence, à Melnik, dans une église byzantine, d'une inscription religieuse grecque mentionnant un énigmatique "sébastes des Francs:" elle suppose des liens entre artistes grecs et milieux liés aux Occidentaux (voir DUJČEV, op. cit., p. 35).

⁵⁷ Sur les contacts littéraires byzantino-slaves, même pendant les périodes de rupture avec l'Empire de Nicée, sur la présence d'écrivains réfugiés de Constantinople, à la cour de Tŭrnovo, voir I. DUJČEV, La littérature des Slaves méridionaux au XIII^e siècle et ses rapports avec la littérature byzantine, dans L'art byzantin au XIII^e siècle, op. cit., pp. 103-115.

L'ARISTOCRATIE BYZANTINE EN MORÉE AU TEMPS DE LA CONQUÊTE LATINE

JADRAN FERLUGA

On s'occupe depuis longtemps de la conquête latine de l'Empire byzantin à la suite des premiers succès des croisés à la IV^e croisade. Ce n'est pas le cas ici de faire l'histoire de la conquête latine des territoires byzantins après 1204, d'autant plus qu'elle a été déjà faite plusieurs fois.¹ Le rôle de l'aristocratie byzantine après 1204, soit pour la défense de l'empire en partie conquis, soit pour servir leurs intérêts particuliers n'a pas fait encore l'objet d'une étude particulière qui aurait eu pour but d'analyser cette étape du développement d'une couche sociale dont le rôle fut certainement considérable. Une étude particulière serait d'autant plus importante et utile que l'arrivée et les procédés des conquérants latins ont mis en pleine lumière maints aspects du développement de cette même couche au siècle des Comnènes et des Anges. Certains phénomènes sociaux, en effet, restent cachés aux yeux des contemporains et on les reconnaît seulement grâce aux résultats. En ce sens l'époque latine en Romanie a dévoilé des phénomènes et des aspects sociaux dont on pouvait seulement entrevoir les contours et déceler les tendances générales à l'époque précédente.

On ne peut pas non plus faire maintenant l'histoire de l'aristocratie byzantine au XII^e siècle, ce serait en ce moment avoir trop d'ambition. Il faut donc poser des limites, tant du point de vue territorial que du point de vue chronologique, en espérant avoir au moins apporté un modeste cube à la mosaïque de l'histoire byzantine au XIII^e siècle.

Parmi les sources, la plus intéressante mais aussi la plus discutée, est certainement la Chronique de Morée, qu'on prend comme base et point de départ de cette communication. Les limites territoriales et chronologiques de ce thème sont ainsi assez claires: cette analyse reste donc limitée à la Morée pendant les premières années de la conquête latine.

¹ Cf. en dernier lieu C. M. H. vol. IV, part I, 275 sq.

Le sort de la Chronique de Morée comme source a été assez étrange. Depuis la première édition moderne du texte grec et français en 1845, par Buchon, et après l'édition du texte aragonais en 1885, l'attention des historiens et philologues pour la Chronique n'a fait qu'augmenter. Il suffit de citer Buchon lui-même, Hopf, Bees, Morel-Fatio, Longnon, Adamantiou, Dragoumès, Kalonaros, Spadaro, Lurier, Jacoby, Bon, pour ne citer ici que les plus importants de ceux qui se sont occupés de la Chronique comme source.² Malgré cet intérêt vif, certains des problèmes fondamentaux concernant la Chronique n'ont pas été résolus jusqu'à présent. On pourrait résumer les problèmes ouverts de la façon suivante: quel est le texte original? le grec ou le français? ou bien l'un des deux est-il une traduction de l'autre et lequel? ou enfin y a-t-il eu un prototype: grec, français ou italien, duquel dérivent les textes qu'on connaît? Les réponses ont été différentes, toutes les possibilités ont été envisagées mais il manque encore une solution sûre et définitive. A cause du caractère de la Chronique les réponses offertes reposent presque complètement sur des arguments philologiques ou littéraires qui ne peuvent être définitifs et, ainsi, on en est resté sur ces points au niveau des hypothèses. Ce qui semble tout de même presque hors de doute, c'est l'existence d'un prototype, ou plutôt d'un texte plus ancien, d'une source commune qui fut même abrégée par les auteurs des textes connus, grec et surtout français. Bien plus compliqué et par là relativement moins sujet à la recherche est le problème des sources de la Chronique. On ne peut pas retracer des sources écrites, sauf exceptionnellement: la plus grande partie des informations de l'auteur semblent provenir de la tradition orale, en partie transmises même par des contemporains, ce qui pourrait bien indiquer que la Chronique ne peut être très éloignée des événements qu'elle relate. Ce qui est pour nous d'un intérêt tout particulier, c'est le fait que le peu de sources écrites que l'auteur connaît et même cite sont des documents légaux.

Nous nous trouvons ainsi face à un autre problème qui est resté posé: c'est-à-dire, qui est l'auteur de la Chronique originale? C'est un anonyme, et si d'un côté ceux qui se sont occupés de la Chronique ne sont

² Cf. A. Bon, *La Morée franque*, Paris 1969, 14 sq., 46 et passim avec toutes les indications bibliographiques. Il faudrait évidemment faire la liste de tous ceux qui ont exploité la Chronique pour leur travaux mais on risque de ne pas les citer tous. Voir aussi, *Histoire de Byzance*, III, Moscou 1967, (en russe), 15 sq. et pour les archontes byzantins pag. 24.

pas d'accord sur son origine ethnique, il semble qu'il n'y ait pas de doutes sur son rang social et sur l'étendue de sa culture et de ses notions. C'est un connaisseur de la loi, des coutumes, et des habitudes féodales, peut être un clerc-notaire ou un employé de ce type. On explique ainsi ses notions des lois et son habileté dans l'usage de la terminologie juridique. Dans ce domaine l'auteur est chez lui; de l'autre côté, et probablement pour les mêmes raisons, sa connaissance des faits historiques est souvent très faible. En effet une bonne partie de son exposition historique ne correspond pas à ce que nous savons sur ces mêmes faits par d'autres sources, grecques ou latines. Mais ici encore il faut ajouter: la Chronique est une source unique pour maints événements et elle a été, au moins jusqu'à présent, acceptée comme véridique dans presque tous ces cas. De toute façon personne n'a exprimé des réserves sur la grande valeur de la Chronique comme source pour l'histoire culturelle et sociale.³ La première phase de la conquête latine en Morée, d'ailleurs une phase de très courte durée, a été ici, comme en beaucoup d'autres territoires byzantins, marquée par une assez étroite collaboration entre Latins et Byzantins. Ce n'est pas qu'il n'y a pas eu des Byzantins qui ne se soient pas opposés aux conquérants mais, par la suite, les Latins n'ont jamais joui d'un appui si large et si ouvert que pendant les premières années après la prise de Constantinople.

L'année 1205 en Péloponèse c'est l'année des grands succès latins. La Chronique de Morée décrit la chevauchée de Guillaume de Champlitte et de Geoffroy de Villehardouin, accompagnés d'une petite armée

³ Un des meilleurs connaisseur du Péloponèse A. Bon, *Morée franque*, 17, dit que "pour juger sainement de la question, il faut penser que ces textes ont été rédigés au XIV^e siècle pour un public qui gardait un souvenir assez vague et déjà transformé par le temps des faits les plus anciens, mais qui était très au courant des institutions, des moeurs, enfin du pays ... on peut donc conclure d'abord que, si la Chronique doit être contrôlée pour ce qui est des faits, on peut avoir une grande confiance en elle pour tout ce qui touche la vie du pays et la description des lieux, et même pour les événements de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècle ...". On ne peut pas accepter le point de vue, unilatéral d'une façon surprenante, de D. Jacoby, *Les archontes grecs et la féodalité en Morée franque*, *Travaux et Mémoires*, 2 (1967), 429, et *passim*, qui nie à la Chronique toute précision juridique et technique, et pour les diverses versions de la Chronique, nettement postérieures aux événements qu'elle relate, sont sans aucune valeur pour le XIII^e siècle, etc.

de chevaliers et sergents, de ville en ville, de forteresse en forteresse. Selon la Chronique toute une série de villes et de forteresses se sont rendues aux Francs, sans résistance armée ou après une plus ou moins courte opposition: Achaia, Patras, Andravida, les villes entre Damala et Hagion Oros ainsi que celles d'Elide et Mesaréa, Modon, Coron, Kalamata, Arkadia, Véligosti, Nikli et Lacédémone. Lorsque Geoffroy de Villehardouin, déjà devenu seigneur d'une grande partie du Péloponèse, fait le point, il peut constater que seulement les places fortes de Corinthe, Nauplie et Argos, ainsi que la ville et la forteresse de Monemvasie sont restées aux mains des Romains.⁴ En regardant de plus près comment et pourquoi toutes ces villes et forteresses ont été prises, on est plus que surpris par le haut degré de collaboration des Byzantins avec les Francs. Dès qu'ils ont mis en Morée Βουλὴν ἀπῆραν μ'έχεινους τοὺς τοπικοὺς Ῥωμαίους qui leur donnent des conseils pour diriger leurs efforts après la prise de Patras.⁵ A Andravida même tableau: βουλὴν ἐπῆρεν μετ'αὐτοὺς (i.e. ceux d'Andravida) τὸ ποῦ νὰ ρουσσατέψῃ;⁶ après avoir compris que ni la forteresse de Corinthe ni celle d'Argos ne pourraient être prises par la force, Geoffroy de Villehardouin:

τοὺς ἄρχοντας ἐρώτησεν, τοὺς τοπικοὺς Ῥωμαίους,
ὅπου τοὺς τόπους ἔξευραν, τὰ κάστροι καὶ τὰς χώρας
ὅλης τῆς Πελοπόννησος ὅσον κρατεῖ ὁ Μορέας,
τοῦ νὰ τοῦ διερμηνέψωσιν τοῦ καθενὸς τὴν πρᾶξιν.

Et seulement après avoir obtenu toutes les informations nécessaires il décide de la politique à suivre.⁷ On pourrait continuer ainsi et dresser toute une liste de cas dans lesquels les Byzantins ont prêté aux Francs des conseils précieux et non seulement des conseils. Mais on ne peut pas

⁴ Il est évident que la succession des faits d'armes présentée par la Chronique grecque n'est pas acceptable et que d'autres sources (p. ex. Villehardouin) sont préférables. Il faut tout de même admettre que maints détails comblent des lacunes (v. p. ex. A. Bon, *o.c.*, 58 sq., l'usage qu'entre autres il fait de la Chronique) et que le tableau général, exception faite de la chronologie est assez véridique.

⁵ The Chronicle of Morea, τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως, ed. J. Schmitt, London 1904 (désormais *Chron. gr.*), 1424.

⁶ *Chron. gr.* 1443.

⁷ *Ib.*, 1577 sq. Cf. 1744.

rester sur des constatations générales du type: les *Romaioi* ont donné des conseils ou ils ont participé à la prise de telle ou telle forteresse, ou encore ils chevauchaient à côté des Francs, etc. Il faut voir de plus près de quels groupes il s'agit et tâcher de voir les causes de leur conduite sociale.

L'auteur de la Chronique, au moins dans cette première partie, emploie toute une série de termes, qu'on peut très bien considérer comme reproduisant une situation sociale déterminée.

Un des termes qui apparaît dans la Chronique et qu'on rencontre d'ailleurs dans toutes les sources byzantines et à toute époque, c'est le terme: *ἄρχων* ou *ἄρχοντες*. On sait fort bien que ce terme a une valeur tellement large qu'il serait presque impossible de le définir de plus près. On sait aussi, de l'autre côté, que dans un contexte déterminé, ce même terme peut avoir une signification très précise.

La Chronique mentionne les archontes locaux en plusieurs cas:

- devant Andravida les Francs voient venir à leur rencontre les archontes et le peuple commun *οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸ τῆς χώρας Ἀνδραβίδου*;⁸
- après la prise de la ville de Corinthe commencent à se présenter aux Francs les archontes et le commun peuple, grand et petit, de la région entre Damala et Hagion Oros du Péloponèse;⁹
- les archontes de la plaine de Morée (ici il s'agit de la plaine du Pénée) se réunissent à Andravida et Geoffroy de Villehardouin leur propose d'accepter Guillaume de Champlitte comme leur seigneur et de lui prêter hommage. Non seulement ils acceptent le nouveau seigneur mais ils envoient des messagers aux amis et aux parents pour qu'il fassent de même. Un peu plus tard arrivent les archontes de la Mésaréa qui de leur côté font acte d'hommage;¹⁰
- les archontes de Nikli et Lacédémone demandent aux Francs de ne pas dévaster leurs possessions (*προνόιες*) en Tzaconie;¹¹

⁸ *Ib.*, 1435.

⁹ *Ib.*, 1495 sq. Damala en Argolide occupe le site de l'antique Trézène et apparaît sous le nom nouveau au IX^e siècle, tandis que Hagion Oron était situé entre Corinthe et Argos. Il s'agit donc de la soumission de presque toute l'Argolide.

¹⁰ *Ib.*, 1610 sq.

¹¹ *Ib.*, 2066 sq.

– même plus tard, vers la fin de 1248, trois archontes, dont les noms sont enregistrés consistent Monemvasie aux Francs. Ce sont les trois εὐγενικώτεροι de la ville et ils sont en même temps des possesseurs de pronoies en Vatika.¹²

Par leur position, action et intérêt on se trouve donc devant un groupe ou couche de la société en Péloponèse qu'il faudrait tâcher de définir mieux. Qu'ils constituent une couche sociale ou un groupe semble être prouvé par le terme "archontologion." Comme nous venons de le voir les archontes de Morée et, un peu plus tard, ceux de Mésarée se sont rendus à Andravida ... ἐσωρεύτησαν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα, τὸ ἀρχοντολόγι τοῦ Μορέως, ὅλης τῆς Μεσσαράας.¹³ On rencontre, d'ailleurs, ce même terme plusieurs fois dans la Chronique. D'abord, tout de suite après la bataille de Pélagonia, donc en 1259, lorsque se réunirent tous les chevaliers κί' ὅλον τὸ ἀρχοντολόγι,¹⁴ ensuite on l'emploie pour les chevaliers de l'Empire byzantin¹⁵ et pour ceux du Despotat d'Épire¹⁶ et encore, après la bataille de Macry-plagi (1264) l'ensemble des archontes de Skorta – ὅλον τὸ ἀρχοντολόγι, ὅπου ἦσαν ἀπο τὰ Σκόρτα – se rendent à Véligosti auprès du prince.¹⁷ C'est donc un groupe déterminé qui ne se confond pas avec les autres couches sociales. Il faut tout d'abord remarquer que les grands seigneurs féodaux ne font pas partie de ce groupe. Le cas de Léon Sgouros, figure unique en Péloponèse au temps de la conquête latine, en est la preuve. Sgouros, qui s'était constitué une véritable principauté comprenant d'abord Nauplie, ensuite Argos et Corinthe, ainsi que pour une courte période même des territoires en Grèce centrale, n'est jamais appelé archonte dans la Chronique. On le rencontre avec des titres divers, comme stratiotis (dans le sens général du mot), d'autres encore (μέγας ἀνθρωπος). Sgouros en Péloponèse, comme d'ailleurs Michel Ange en Épire, Théodore Manaphas à Philadelphie d'Asie Mineure, Manuel Mavrozome dans la

¹² *Ib.*, 2941 sq. Cf. Bon, *Morée franque*, 72–73, pour la date et surtout pour la véridicité de la Chron. gr.

¹³ *Chron. gr.*, 1641–1642.

¹⁴ *Ib.*, 4106.

¹⁵ *Ib.*, 5174.

¹⁶ *Ib.*, 8895 sq.

¹⁷ *Ib.*, 5465.

plaine du Méandre, Sabas Asidéno à Sampson près de Milète et bien d'autres, tâchent de se rendre complètement indépendants.

Il s'agit donc de la phase finale d'un processus qui avait eu ses commencements et son développement ultérieur au siècle précédent. Ces grands seigneurs ont aussi de grandes ambitions et n'ont rien à gagner d'une collaboration avec les Francs. Au contraire, ils se trouvent le plus souvent opposés à des seigneurs aux ambitions pareilles, donc face aux concurrents directs. D'où la politique de Sgouros en Péloponèse et celle de Michel Ange en Epire et en Péloponèse. Il faut noter que ces seigneurs (sauf Sgouros) sont souvent dans la Chronique, ainsi que dans d'autres sources, appelés archontes, mais il faut tenir présent que c'est le contexte qui détermine toujours la valeur du terme.¹⁷ Il me semble que pour le Péloponèse il faudrait ajouter à cette liste entre autres le nom de Doxapatres de la famille de Voutsarades, seigneur du drongos de la Skorta.¹⁸ Non seulement il ne se soumit pas aux Francs, mais encore la Chronique l'appelle μέγας στρατιώτης, comme elle appelle Sgouros. Les autres groupes dont se distinguent les archontes, dans le sens employé plus haut, sont plusieurs. D'abord c'est la paysannerie. Il suffit de citer un seul vers, d'ailleurs très indicatif, pour illustrer leur sort sous le nouveau régime: καὶ οἱ χωρίαιτες τῶν χωριῶν νὰ στέκουν ὡσὰν τοὺς ἡῆραν.¹⁹ Dans ce vers, d'ailleurs, on comprend pourquoi tant d'archontes se sont montrés prêts à se soumettre aux nouveaux venus et à collaborer avec eux. En d'autre mots, la base de leur revenu est restée pratiquement inchangée. Il paraît qu'il est bien plus difficile d'expliquer le terme, κοινόν. Il est évident qu'il comprend tous ceux qui ne sont pas archontes, soit dans une ville soit dans une région (p. ex. en Mesaréa). Parmi eux se trouvent certainement les βουργγήσοι,²⁰ une couche privilégiée dans les villes. Il y a d'autres groupes encore, mais dans la Chronique ils se perdent dans des définitions générales. Il suffit de voir les vers suivants:

¹⁷ Les archontes ne constituent pas à Byzance une classe de fait, comme le croit Jacoby, *Archontes grecs*, 466, car le terme est assez vague hors de son contexte (voir *ib.*, p. 465) et en Morée les archontes sont une couche sociale bien déterminée.

¹⁸ Cf. Bon, *Morée franque*, 61 et 369.

¹⁹ *Chron. gr.*, 1648.

²⁰ *Ib.*, 2256, 3209, 5848 et 8631. Voir aussi: 1685 pour *μπούρκοι*.

τῶν ἀρχιερέων, φλαμουριαρίων, καβαλλαρίων, σιργέντων,
τῶν βουρρησέων καὶ ἀπαντῶν, μικρῶν τε καὶ μεγάλων,²¹

où, sous ἀπάντων, se cachent sans doute des couches inférieures de la population.

Mais revenons aux archontes, à l'*archontologion*, qui de son côté, est aussi assez hétérogène. Il me semble qu'en principe les archontes, dans le sens employé plus haut, se divisent en plusieurs groupes, dont certainement on peut reconnaître une couche supérieure et une inférieure. Ce n'est pas facile de les distinguer toujours dans la Chronique mais il y a quand même quelques indications dans ce sens. Lorsque tous, Francs et Byzantins, se réunissent à Andravida pour partager la terre ils se mettent entre autre d'accord:

ὅτι ὅλα τὰ ἀρχοντόπουλα, ὅπου εἴχασιν προνοῖες,
νὰ ἔχουσιν ὁ κατὰ εἶς, πρὸς τὴν οὐσίαν ὅπου εἶχεν,
τὴν ἀνθρωπέαν καὶ τὴν στρατεῖαν, τόσον νὰ τοῦ ἐνεμείνη.²²

Il est évident qu'une décision, cette fois très probablement écrite et notée dans le registre ou le livre des fiefs,²³ était devant les yeux de l'auteur. La terminologie est tellement précise et caractéristique qu'il est impossible de ne pas voir dans cette décision un acte contemporain et il est plus qu'évident que cette décision ne se réfère qu'en partie à l'avenir et confirme un état de choses antérieur, dans le passé.²⁴

²¹ *Ib.*, 8631-8632.

²² *Ib.*, 1644 sq.

²³ Pour l'existence du registre des fiefs, voir Bon, *Morée franque*, 82-83, et bien que, d'après les noms, la liste des fiefs citée dans la Chron. gr. donne l'état de choses des années 1228-1230, il faut tenir compte du fait qu'il a existé très tôt un "registre" des fiefs et que le départ de Guillaume de Champlitte a fourni l'occasion d'en faire une première rédaction. Même si les noms ne correspondent pas à la situation de l'année 1209, on ne peut pas exclure que certaines délibérations de principe ne soient pas antérieures aux années 1229-1230.

²⁴ Jacoby, *Archontes grecs*, 443 souligne que la clause ne peut avoir trait qu'à l'avenir et que, selon son habitude, l'auteur de la version grecque projette en arrière un état existant à son époque et qu'on ne trouve ici aucune trace de service militaire. On ne peut pas rejeter une source en l'analysant de la façon dont le fait Jacoby: il suffit de voir que les verbes sont dans le passé et que la *strateia* est bien là pour quelque chose. Je remercie ici encore une fois M. F. Thiriet pour l'indication de l'existence, vers 1210, d'archontes, archontopouloi

Les petits archontes ont chacun une *pronoia* pour laquelle ils doivent la *strateia*, comme avant 1204, et, on le voit bien, le terme pour le service militaire est resté inchangé. Neuf est l'hommage et le terme grec est, de son côté, forgé sur place: ἀνθρωπέα. Il s'agit éridemment d'une partie des pronoiaires, de ceux qui avaient seulement une pronoia.²⁵

Les autres archontes tiennent leur terres sous d'autres conditions, comme bien d'héritage, et c'est bien pour cette raison que dans la Chronique apparaît si souvent le terme grec γονικόν ou ἰγούικον. Enfin il dut y avoir des archontes qui avaient des possessions de deux types. C'est d'ailleurs une situation tout à fait normale pour le monde féodal, dont Byzance fait partie, d'avoir les deux types de tenures, même mêlées en partie. Le terme γονικόν apparaît très souvent dans la Chronique, plus souvent que celui de *pronoia* mais ce n'est pas encore une raison pour nier l'existence de la *pronoia*. Souvent l'auteur de la Chronique, parmi les archontes, sous-entend tous les membres de cette couche. On ne peut dire que ce n'est pas non plus une exception que le terme de *pronoia* soit employé dans le sens général de fief et pas toujours dans le sens classique. Souvent la *pronoia* byzantine est identifiée purement et simplement avec le fief occidental, et la Chronique emploie les deux termes, sans faire entre eux la moindre différence.²⁶ On peut expliquer ce phénomène par le fait que les deux mondes, l'occidental et le byzantin, ne diffèrent pas beaucoup dans leur base socio-économique. Les différences sont dans les formes et non dans l'essence et Ostrogorski l'a d'ailleurs brillamment démontré.²⁷ La *pronoia* classique est dans certains cas une possession de moindre

et *militia* en Crète. Il faudrait d'ailleurs se demander comment une institution typique byzantine comme le *pronoia* se développe sous les Latins; elle devait donc avoir ses racines dans la période antérieure à 1205.

²⁵ *Chron. gr.*, 1557. Cf. Ostrogorsky, *Féodalité*, 57. C'est intéressant à noter que dans le cas d'hommage entre Francs (p. e. τὰ τρία ὁμάτεια τοῦ Εὐρίπου) en emploie le terme *franc* en transcription grecque et pas une traduction ou adaptation du terme.

²⁶ Ostrogorsky, *Féodalité*, 57-58. On ne peut pas accepter le point de vue de D. Jacoby, *Archontes grecs*, 428 sq. qui, en rejetant la *Chronique gr.*, cherche la *pronoia* dans des documents très tardifs pour en conclure qu'elle n'existait pas au temps de la conquête latine.

²⁷ *Ib.*, 56 sq.

extension, en Péloponèse d'ailleurs comme dans les autres régions de l'Empire,²⁸ si on juge d'après les vers suivants: "Mais les chevaliers qui avaient chacun un fief, comme les sergents auxquels une *pronoia* avait été octroyée, nous ne les énumérons pas par crainte d'être trop long.²⁹ La grandeur de la *pronoia* explique dans le cas cité l'emploi du terme *archontopouli* et *viceversa*. Il semble qu'il s'agit aussi de *pronoies* dans, le sens classique, dans les régions méridionales de la péninsule, p. ex. en Tzaconie, en Vatika. Le temps ne nous permet pas de continuer cette analyse d'autant plus qu'il faut encore tâcher d'expliquer la conduite sociale de cette couche d'archontes.

Le point de départ évident c'est le petit nombre des conquérants, fait qu'on n'a pas besoin de démontrer. Il doivent donc chercher dans le pays un groupe social dont les intérêts peuvent être plus ou moins respectés. En même temps l'allié local doit être d'une telle condition sociale et appuyé sur une base économique telle qu'elle ne représente pas un danger politique pour les conquérants. D'après la structure sociale de leur pays d'origine c'est exactement cette couche d'archontes qui pouvait être un allié potentiel. Et, en effet, en grande partie elle fut aussi l'allié réel et effectif. Les grands seigneurs, sauf exception (et en passant, s'il y eut des exceptions on les trouve, par exemple, en Thrace où la situation est en partie différente), les grands seigneurs, donc, ne pouvaient être les alliés dans la conquête et ne le furent pas. Cette couche fut supprimée par les grands seigneurs Francs. Le discours que Geoffroy de Villehardouin fait aux archontes de Morée à Andravida les premiers jours de la conquête est dans ce sens très indicatif. Proposant à ceux-ci d'accepter Guillaume de Champlitte comme leur seigneur, il leur explique qu'ils n'ont pas de seigneur pour les protéger – 'Εσεῖς ἀφέντη οὐκ ἔχετε τοῦ νὰ σᾶς συμμαχήσῃ –.³⁰ A part les autres arguments, d'ailleurs très convaincants (pas de ravages ni assassinats, pas de prisonniers provenant de leur possession, etc.), cet argument montre avec assez de clarté la position sociale que les conquérants voulaient occuper en Morée et par là l'impossibilité d'une collaboration avec les grands seigneurs. De l'autre côté les archontes

²⁸ Cf. H. Glykatzi-Ahrweiler, *La politique agraire des Empereurs de Nicée, Byz.* 28 (1958), 58–59.

²⁹ *Chron. gr.*, 1695 sq.

³⁰ *Ibd.*, 1621.

pouvaient se convaincre qu'ils n'avaient rien à perdre. A la place d'un seigneur byzantin il y en avait un autre, militairement assez important, qui garantissait leurs positions sociales et ne touchait pas à leur base économique. Et même mieux: les archontes de Morée demandent à Champlitte:

ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν, Φράγκος νὰ μὴ μᾶς βιάσῃ
ν'ἀλλάξωμεν τὴν πίστιν μας διὰ τῶν Φραγκῶν τὴν πίστιν,
μῆτε ἀπὸ τὰ συνήθεια μας, τὸν νόμον τῶν Ρωμαίων.

et il leur promet le tout par serment et par écrit.³¹ Il ne s'agit pas maintenant de commenter les conséquences sociales d'une telle décision, elle est intéressante comme explication de la collaboration entre les deux éléments. Il faut quand même ajouter que les archontes byzantins avaient leur individualité qui s'exprimait sur le plan idéologique dans l'appartenance à l'église orthodoxe – fait très important et qu'on ne doit pas oublier – et aussi dans l'ensemble de leurs coutumes, usages et lois. – Mais en ce moment d'autres intérêts durent prévaloir, car la requête du respect de religion, des usages et des lois occupe une position subordonnée.

La collaboration des deux éléments n'est pas seulement militaire, elle se développe sur d'autres plans aussi. Il suffit de suivre dans la Chronique l'activité du conseil du prince franc, composé de Byzantins et de Francs et de citer un seul vers:

Εἰς τοῦτο εἶπαν οἱ Ρωμαῖοι, οἱ πρῶτοι τῆς βουλῆς του
(c'est à dire du prince franc) etc.³²

Il faut ajouter qu'au moins dans cette période les Ρωμαῖοι sont des conseillers très utiles et bien informés et, par là, très écoutés et respectés.

Leur position est dans la première phase de la conquête une position très importante. Le partage du pays, la distribution des fiefs et des *pronoies* sont faites par une commission mixte, composée de six Francs et six Byzantins.³³ On est donc revenu à l'expérience des Francs du

³¹ *Ib.*, 2023–2097.

³² *Ib.*, 1751.

³³ Ce détail, connaissant l'attitude anti-grecque de l'auteur de la *Chron. gr.*, indique que l'information est très vieille et par là authentique.

temps de la conquête de Constantinople, lorsque croisés et Vénitiens se partageaient de cette façon le pouvoir réel. Le tableau se répète donc et on n'a pas assez souligné ce fait. On pourrait presque dire, en termes modernes, qu'il s'agit d'une commission paritaire et on sait bien la portée d'un tel organisme.

Pour terminer on pourrait dire: deux mondes fondamentalement pareils ou très proches se sont rencontrés et, pour cette raison, les conquérants ont pu reconnaître sans difficulté, au moins au commencement, un assez large groupe ou plutôt une couche sociale, correspondant à une couche similaire chez eux, avec laquelle ils ont trouvé un langage commun, base d'une collaboration utile pour les deux parties.

PRODROMOS-REMINISZENZEN BEI DICHTERN DER NIKÄNISCHEN ZEIT

WOLFRAM HÖRANDNER / WIEN

Wenngleich die byzantinische reinsprachliche Profandichtung im 13. Jahrhundert, in den wechselvollen Jahrzehnten des nikänischen Exils und der Restauration, nicht gerade eine Hochblüte erlebte, scheint es doch sinnvoll, das Weiterleben dieser literarischen Gattung in diesen Jahrzehnten zu verfolgen. Trotz allen Schwierigkeiten bricht die kulturelle und literarische Tradition nicht gänzlich ab; kulturelles Leben und Unterricht erfahren unter Johannes III. und Theodoros II. eine intensive Förderung,¹ und man liest, studiert und imitiert nicht nur die Klassiker, sondern auch die Autoren der jüngeren Vergangenheit, der Komnenenzeit. Auf welche Art diese Nachahmung komnenenzeitlicher Vorbilder zum Ausdruck kommt, soll im folgenden an zwei Beispielen gezeigt werden. Das erste ist ein Gedicht des Georgios Akropolites, das auf Grund seines Anlasses genau datiert werden kann; das zweite ist das Dramation des Michael Haplucheir, das wir seit Krumbacher² mit gutem Grund ins Ende des 12. oder ins 13. Jahrhundert setzen und das daher ebenfalls in den hier gegebenen Rahmen fällt.

Der Epitaph des Georgios Akropolites auf Eirene Komnene

Unter den Scripta Minora des Georgios Akropolites hat A. Heisenberg auch ein Gedicht aus Cod. Laur. conv. soppr. 627³ auf den Tod der Eirene Komnene, der Tochter Theodoro I. Laskaris und Ge-

¹ Vgl. H. Hunger, Von Wissenschaft und Kunst der frühen Palaiologenzeit, Jahrb. Öst. Byz. Ges. 8 (1959) 123–155.

² Geschichte der byzantinischen Litteratur, München ²1897, S. 767.

³ Zur Handschrift vgl. B. E. Perry, The Greek Source of some Armenian Fables, Polychronion. Festschrift Franz Dölger zum 75. Geburtstag, Heidelberg 1966, S. 418 f.

mahlin seines Nachfolgers Johannes III. Dukas Batatzes, ediert.⁴ Da diese Edition ziemlich fehlerhaft ist, gebe ich hier zunächst den Text des Gedichtes mit den einerseits auf Bases,⁵ Horna⁶ und Praechter,⁷ andererseits auf eine Kollation der Handschrift an Hand eines Mikrofilms zurückgehenden Verbesserungen wieder.

Στίχοι τοῦ μεγάλου λογαριαστοῦ ἐπιτύμβιοι εἰς τὴν δέσποιναν Κομνηνὴν
κυρὰν Εἰρήνην

- Ἐμὸν βλέπων ἐνταῦθα τάφον, ὦ ξένε, 19^β
μὴ παροδεύσης τοῦτον ὡς κοινὸν τάφον·
κρύπτει γὰρ ἔνδον οὐκ ἀνώνυμον νέκυν,
οὐ τὴν τύχην ἄδοξον, οὐ τὴν ἀξίαν,
5 οὐ τῶν ἀφανῶν οὐδὲ τῶν ἐρριμμένων.
ἀλλὰ μαθὼν ἥτις τε καὶ τίνων ἔφυν
δάκρυσον, εἴ τι δακρύων μέτεστί σοι,
καὶ τὸν βροτῶν πένθησον ἀδρανῇ βίον
μηδὲν σκιᾶς δοκοῦντα τι πλέον φέρειν
10 καὶ τῶν ἐν ὕπνοις νυκτέρων φαντασμάτων.
ὁ σήμερον γὰρ ζῶν τε καὶ μέγα πνέων
καὶ ταῖς μεγίσταις ἀξίαις διαπρέπων
ῥῶρα τε λαμπρὸς καὶ περίβλεπτος γένει
φθίνει θανῶν αὔριον ὥσπερ τις χλόη,
15 ὡς ξηρὰ τις ἄγρωστις, ἥ γραφὴ γράφει.
τοῖνυν ἐμῶν ἄκουε συμπαθῶς λόγων
καὶ πρόσσχες, εἴ τις ἀκοὴ πρόσσεστί σοι.

10 Iob 20,8 15 Is. 9, 17 17 Theod. Prod., Epitaph auf Andronikos
ed. Gedeon, V. 4

5 ἐρριμμένων C(od.) 9 δοκοῦντα τί C Horna: δοκοῦντά τι Heisenberg 14
ὥσπερ τις C 17 πρόσσχες Preger: πρόσσχες C Heisenberg

⁴ Georgii Acropolitae opera rec. A. Heisenberg, Lipsiae 1903, vol. II, p. 3–6.

⁵ Σ. Βάση, Τῶν εἰς Γεώργιον τὸν Ἀκροπολίτην διορθωτικῶν ἐπίμετρον, Βυζαντίς 2 (1911–12) 453–456.

⁶ K. Horna, Analekten zur byzantinischen Literatur, Jahresbericht des k.k. Sophiengymnasiums in Wien für das Schuljahr 1904/1905, Wien 1905, S. 17–19.

⁷ K. Praechter, Rezension der Heisenbergschen Edition in BZ 13 (1904) 524–531.

- ἐγὼ βασιλὶς Ῥωμαῖδος τῆς Νέας
 προπατορικὸν εὐτυχούσα τὸ κράτος
 20 καὶ τοῦ γένους αὖχνημα τὴν ἀλουργίδα
 τῆς ἱερᾶς μαίευμα πορφύρας ἔφυν
 καὶ φίλον ἐκλόχευμα τῶν ἀνακτόρων.
 ὁ μητροπάτωρ βασιλεὺς γῆς Αὐσόνων
 Ἀλέξιος Αὐγουστος Κομνηνῶν γένους·
 25 πατὴρ δὲ λαμπρὸς καὶ γένος καὶ τὴν τύχην
 Θεόδωρος Λάσκαρις, οὗ θρύλλος μέγας
 καὶ σεμνὸν εὖχος καὶ πολύζηλα κλέα
 ἐν ἀρεῖκαῖς συμπλοκαῖς τε καὶ νίκαις
 καὶ τοῖς κατ' ἐχθρῶν ἀνδρικοῖς παλαίσμασιν.
 30 ἐκ μητρικῆς τε νηδύος καὶ τοῦ τόκου
 ἔλαχον εὐθύς τοῦ κράτους τὰς ἐγγύας
 καὶ βασιλικοῖς ἐστολίσθην συμβόλοις
 καὶ τοῦ στέφους κληροῦχος ὡς καὶ τοῦ κράτους
 ἐκ τῶν βρεφικῶν ἐγκατέστην σπαργάνων.
 35 εἴτα φθάσασα τὸν νεάνιδος χρόνον
 κοινωνῶν ἔσχον καὶ λέχους καὶ τοῦ κράτους
 καλὸν μὲν ἰδεῖν, εὐγενῇ δὲ τὴν θέαν,
 ἀνακτοφυοῦς ἐκ φυλῆς προηγμένον
 τῆς Δουκογενοῦς βασιλίδος ὁσφύος,
 40 τὸν ἀνδρικὸν καὶ πρᾶον ὡς Δαυίδ νέον
 καὶ βριαρὸν τὴν χεῖρα Σαμφῶν ὡς νέον.
 τούτῳ συνήφθη ἅμα κοινὸν εἰς λέχος
 νέα νέῳ τε γαμικῶς συνεπλάκην
 καὶ συνανεκράθημεν εἰς φυὴν μίαν
 45 γάμου τε δεσμοῖς, ἀλλὰ καὶ πόθου πλέον.
 δεσμὸς γάμου συνῆψεν εἰς συσσαρκίαν,
 ὁ δ' αὖ πόθος συνῆψεν εἰς συμψυχίαν.
 ἔστεργον αὐτόν, ἀλλ' ἔστεργόμεν πλέον,
 ἔτερπον αὖθις, ἀλλ' ἔτερπόμεν πλέον.
 50 αὐτὸς πνοή μοι καὶ γλυκὺ φῶς ὁμμάτων,

30–34 Brief in Neos Hell. 14, 41; vgl. Theod. Prod. an Ioannes Komnenos, PG 133, 1393A

30 τε: ἐδ *Heisenberg* 35 νεανίδος *Heisenberg* 39 Δουκογεννοῦς *Horna*
 44 φύην *Heisenberg* 46 συσσαρκίαν C

- ἐγὼ πνοῆς γλύκιον αὐτῷ καὶ φάους
 καὶ καρδίας ἡδυσμα καὶ φρενὸς γάνος,
 καὶ ζεῦγος ἤμεν καλλοναῖς πάσαις βρύον,
 ὄσαι ψυχὴν καὶ σῶμα κοσμοῦσιν ἅμα.
 55 οὐπω παρηγγείλαμεν εἰς δέιλῃν βίου,
 οὐπω παρακμῆς εἶδεν ἡμᾶς ὁ χρόνος,
 ἄνθους δὲ καιρὸς εἶχεν ὥς δὲ καὶ χλόης
 θάλλοντας εὐθηνοῦντας ἀγαθῶν χύσει.
 οὐδὲν γὰρ ἀπὴν τῶν καλῶν τῶν ἐν βίῳ,
 60 ὅσα κρατούντων ἡδύνουσι καρδίας
 καὶ κῦδος αὐτοῖς προξενοῦσι καὶ κλέος·
 πάντα δὲ παρὴν δαψιλῶς καὶ πλησμίως,
 νῖκαι κατ' ἐχθρῶν, εὐτυχεῖς στρατηγίαι,
 κράτους πλατυσμός καὶ κατὰσχεσις πλάτους.
 65 ὑπὲρ τὸν Ἑλλήσποντον ἤρθη τὸ κράτος,
 εἰς Εὐρώπην ἔφθασεν ἐκ τῆς Ἀσίας
 καὶ τὴν Θρακῶν ἐπέσχε καὶ Μακεδόνων
 καὶ τῶν πυλῶν ἔψαυσε τῆς Κωνσταντίνου.
 ἀνδραποδισμὸς Ἰταλῶν καὶ ζωγρία
 70 καὶ συνεχῇ λάφυρα τούτων καὶ σκύλα
 καὶ παντελὴς δίωξις ἐκ γῆς Αὐσόνων,
 ἐκ τοῦ πρὸς ἀνίσχοντα φωσφόρον κλίτους
 κάκ τοῦ δυτικοῦ καὶ πρὸς Εὐρώπην μέρους·
 οὐ νῆσος οὐκ ἡπειρος αὐτοῖς εἰς λάχος,
 75 φρούριον αὐτοῖς ἡ Κωνσταντίνου μόνη.
 ἀλλ' ἦλθεν αἶφνης φεῦ τὸ θανάτου ξίφος
 ἄελπτον ἀδόκητον ὥσπερ ἐκ λόχου
 καὶ με πρὸ ὥρας ἐκθερίζει τοῦ βίου·
 οὐκ ἔσχε φειδῶ τῆς ἐμῆς ἡλικίας,
 80 οὐ τὴν ἄωρον ἐκτομὴν ὑπεστάλη,
 ἀνθοῦσαν ἐξέκοψεν ὥς ὦμὸν στάχυν,

20^α

59 Theod. Prod. auf Andronikos, V. 20 72 vgl. Theod. Prod. an Io. Komn., PG 133, 1395A

52 φρένος *Heisenberg* 55 παρηγγίκαμεν vel παρεγγίκειμεν conī. Βάσης
 57 ὥς δὲ: ὥστε conī. *Heisenberg*: ὥς δὴ *Horna* fort. recte 63 νίκαι C
 70 σκύλα *Horna*: σκῦλα C *Heisenberg* 72 προσανίσχοντα C | φωσφόρον
Horna: φωσφόρου C *Heisenberg* 73 Εὐρώπη C

- πρὸρριζον ἀνέσπασεν ὡς φυτὸν φθίνον.
 τὸ καρτερικὸν ἐν μάχαις τοῦ συζύγου,
 τὸ δ' αὖ περιδέξιον εἰς δεινῶν λύσιν
 85 ἤλεγξεν οἷμοι τοῦ πάθους ἢ στερρότης·
 ἄργον γὰρ αὐτῷ πᾶν ξίφος καὶ πᾶν δόρυ
 καὶ πᾶν μάχης ὄργανον ἄπρακτον φθάνει·
 πρὸς γὰρ ἀσάρκους δυσμενεῖς τί καὶ δράσει;
 μόνους δὲ κλαυθμοῖς καὶ γόοις προσανέχει
 90 πᾶννυχον ἅμα καὶ πανήμερον χρόνον.
 οἷμοι τίς αὐτῷ τὸν πολὺν στήσει γόον
 ἢ τίς ἐπίσχη τὴν φορὰν τῶν δακρύων;
 τίς τῶν στεναγμῶν μετριάσει τὸν κτύπον;
 τίς δὲ πραῦνεῖ τοῦ λογισμοῦ τὴν ζάλην;
 95 τῆς καρδίας τίς ἡμερώσει τὸν σάλον;
 τίς παρακαλῶν καὶ παρήγορος φθάνων
 ἐξευμαρίσει τὸ τραχύνον τῆς λύπης;
 ὡς δειλιῶ – καλὸς γὰρ ἐστὶ καὶ νέος –
 μὴ τοῖς ὀδυρμοῖς συντακῇ καὶ τοῖς γόοις.
 100 ποθῶ γὰρ αὐτὸν ἐς πολὺν ζῆσαι χρόνον,
 ἄωρον αὐτὴ καὶ ἔλιπον τὸν βίον·
 πνέω δὲ τοῦτον, καὶ τελῶ πνοῆς δίχα.
 τοιοῦτον εὔρον τέρμα τοῦ βίου, ξένη.
 ἀλλὰ πρὸς αὐταῖς τοῦ βίου ταῖς ἐξόδοις
 105 μακρὰν σκορακίσασα τὴν ἀλουργίδα
 καὶ σύμβολον πᾶν ἀρχικὸν καὶ τοῦ κράτους
 τὸ τῶν μοναχῶν εὐτελὲς τουτὶ ῥάκος
 ὡς κόσμον ἐντάφιον ἐστολισάμην.
 κλῆρος δέ μοι νῦν ἐκ τοσούτου τοῦ κράτους
 110 βραχὺ μέρος γῆς καὶ τραχὺς οὗτος λίθος,
 ἃ τὴν ἐμὴν κρύπτουσιν ἐνθαδὶ κόνιν.

86 vgl. Theod. Prod. auf Andronikos, V. 87 112 vgl. Rm. 12, 15
 116 vgl. Nikolaos Kallikles passim 117 vgl. Theod. Prod., Gegen
 Barys, PG 133 ,1416 A.

82 φυτὸν *Horna Praechter*: φθιτὸν C *Heisenberg* 87 φθάνει: φαίνει Βάσης
 88 δρα^σ C: δράση *Heisenberg* 97 τραχύνον C Βάσης 98 καλὸς γὰρ ἐστὶ
 C *Heisenberg*: καλὸς γὰρ ἐστὶ *Horna* 108 ἐνστολισάμην *Heisenberg* 112
 κλαίουσιν *Heisenberg*

- σὺ δ'εἴ γε τοῖς κλάουσιν οἷδας συγκλάειν
καὶ συλλυπεῖσθαι συμπαθῶς τοῖς ἐν λύπαις,
τὸ φιλόκοινον ἦθος ἀσπαστὸν κρίνων
- 115 λιταῖς τὸ θεῖον εὐμενὲς ἡμῖν τίθει,
ὥς τὴν Ἐδὲμ λάβοιμεν εἰς κλῆρον νέον
καὶ πραέων γῆν εἰς αἰδίων λάχος.

114 κρίνων *Horna*: κρίνον C: κρῖνον *Heisenberg*.

Zur Gestaltung des Textes: iota subscriptum wird in der Handschrift nie geschrieben. δὲ und γὰρ werden fast immer als Enklitika behandelt, wie dies ja auch ihrem metrischen Wert entspricht; lediglich das zweite δὲ in V. 57 trägt einen Akzent, wohl weil es nach ὥς nicht enklitisch sein kann (oder sollte der Akzent auf das von Horna angenommene ursprüngliche δὴ zurückgehen?). Orthographische Fehler sind sehr selten. πρόσχες statt πρόσσches in V. 17 ist nicht etwa, wie Preger (Berl. philol. Wochenschr. 24, 1904, 1542) meint, ein Druckfehler der Heisenbergschen Ausgabe, sondern eine sehr naheliegende Verschreibung, die sich übrigens auch in allen Handschriften der Parallelstelle bei Prodromos findet.

Wir haben hier einen Epitaph jenes geläufigen Typus vor uns, in dem der Tote selbst zu einem am Grabe vorbeigehenden ξένος spricht, ihn bittet, ein wenig am Grabe zu verweilen und die Geschichte von Leben und Sterben des hier Begrabenen teilnahmsvoll zu vernehmen, und ihn dann mit der Bitte um Gebet weiterziehen läßt. Daß das Gedicht tatsächlich die Grabinschrift der Kaiserin bildete oder zumindest dafür vorgesehen war,⁸ ist möglich, wenn auch bei der großen Länge des Gedichtes nicht sehr wahrscheinlich.

Die einleitenden Verse 1–17 weisen auf das Ansehen und die hohe Stellung der Verstorbenen hin, zugleich auf die Vergänglichkeit des Lebens und alles irdischen Glanzes. Dieses Thema wird in der byzantinischen Poesie immer wieder behandelt⁹ und hat naturgemäß gerade in den Epitaphien seinen festen Platz: vgl. z.B. Ioannes Geometres, Epitaph auf Ioannes Tzimiskes,¹⁰ Ioannes Mauropus, Gedichte 81,

⁸ So Heisenberg a.a.O., S. VII.

⁹ Vgl. F. Dölger, Die byzantinische Dichtung in der Reinsprache, Berlin 1948, S. 27 f.

¹⁰ PG 106, 903 ff.

82 Lagarde¹¹ und Theodoros Prodromos, Epitaph auf Leon Tzikandyles.¹²

V. 18–34 wird die Abstammung der Verstorbenen ausführlich und eindeutig dargestellt: ausdrücklich genannt werden der Großvater mütterlicherseits, der Kaiser Alexios aus dem Komnenenhouse (= Alexios III. Angelos), und der Vater, Theodoros Laskaris. Bemerkenswert ist die Verwendung des Augustos-Titels (V. 24), der sonst in der mittel- und spätbyzantinischen Literatur nicht vorkommt und um diese Zeit nur mehr in den Auslandsbriefen belegt ist.¹³

Schon vom Mutterleib, von der Geburt und von den Windeln an war Eirene Erbin der kaiserlichen Macht und Würde (V. 30–34). Damit wird darauf hingewiesen, daß wegen des Fehlens eines männlichen Nachkommens für Theodoros I. Eirene in Anwendung einer geläufigen Praxis¹⁴ als Trägerin der Erbfolge angesehen wurde. Ganz ähnlich, möglicherweise in Abhängigkeit von unserem Gedicht, formuliert dies ein Brief Heinrichs I. von Zypern an Eirene in der Modellbriefsammlung des Codex Vat. Pal. gr. 367: Τῇ ἐξ αὐτῶν τῶν σπαργάνων τῆς βασιλείας ἐντραφείσῃ καὶ ἀναχθείσῃ καὶ κλῆρον πατρῶον τὴν βασιλείαν ἀπολαβοῦσῃ πανευσεβεστάτῃ αὐγούστῃ καὶ ὑπερέτῃ πασῶν γυναικῶν καὶ αὐτοκρατορίσῃ Ῥωμαίων κυρᾷ Εἰρήνῃ Κομνηνῇ...¹⁵ Diesem dynastischen Gedanken entspricht es auch, wenn der folgende, von der Ehe Eirenes handelnde Hauptteil des Gedichtes (V. 35–75) mit dem Satz beginnt: "Dann, als ich das Jungmädchenalter erreicht hatte, erhielt ich einen Genossen des Lagers und der Herrschaft" (V. 35–36). Dieser Gatte ist Ioannes Batatzes, dessen Abstammung aus dem Hause Dukas hervorgehoben wird (V. 39) – die Ehe Eirenes

¹¹ P. de Lagarde, *Iohannis Euchaitorum metropolitae quae in codice vaticano graeco 676 supersunt* (Abh. k. Ges. Wiss. Göttingen 28 [1881]), Göttingen 1882, S. 39 f.

¹² ed. V. Vasiljevskij, *Viz. Vrem.* 3 (1896) 580–581.

¹³ Vgl. F. Dölger, *Die Entwicklung der byzantinischen Kaisertitulatur*, *Byzantinische Diplomatie*, Ettal 1956, S. 130–151; dort vor allem S. 131 f., 141 ff.

¹⁴ Vgl. St. Maslev, *Die staatsrechtliche Stellung der byzantinischen Kaiserinnen*, *Byzantinoslavica* 27 (1966) 334 f.

¹⁵ So bei Sp. Lampros, *Κυπριακά καὶ ἄλλα ἐγγράφα, Νέος Ἑλληνομνήμων* 14 (1917) 41. Vgl. K. Chatzepsaltes, *Σχέσεις τῆς Κύπρου πρὸς τὸ ἐν Νικαίᾳ Βυζαντινὸν Κράτος*, *Κυπριακαὶ Σπουδαί* 15 (1951) 65–82 (mir unzugänglich).

mit Konstantinos (oder Andronikos) Palaiologos¹⁶ wird überhaupt nicht berührt. Die gute und glückliche Ehe mit Ioannes wird lang und mit Hilfe zahlreicher rhetorischer Topoi geschildert. Νέος Δαυίδ (V. 40) ist eines der gängigsten Epitheta für Kaiser,¹⁷ Νέος Σαμψών (V. 41) dagegen ist selten; es findet sich in ähnlicher Verwendung bei Michael Choniates.¹⁸ V. 65–75 rühmen die militärischen Erfolge des Kaisers: Er hat die Herrschaft über den Hellespont hinaus auf europäisches Gebiet ausgedehnt, Thrakien und Makedonien eingenommen und ist bis zu den Toren Konstantinopels vorgedrungen; er hat den Ἰταλοί schwere Verluste zugefügt und sie allerorten, im Osten wie im Westen, aus dem byzantinischen Gebiet verdrängt: weder Inseln noch Festland besitzen sie, Konstantinopel ist ihnen als einziger Stützpunkt geblieben. Nun aber fürchtet Eirene, daß ihr früher Tod den Gatten in seinem Tatendrang hemme und der Schmerz ihn verzehre.

Gegen Schluß des Gedichtes (V. 104–111) wird angedeutet, daß die Kaiserin kurz vor ihrem Tode den Purpur mit dem Nonnenschleier vertauschte. Heisenberg¹⁹ meinte aus dieser Stelle ohne Zweifel schließen zu können, daß Eirene Nonne wurde und mit jener Eirene Laskarine Palaiologine mit Nonnennamen Eudokia identisch sei, die als Autorin des von Meyer²⁰ edierten Typikons für das Kloster τοῦ Φιλανθρώπου Σωτῆρος bekannt ist. Abgesehen davon, daß es undenkbar ist, die Tochter Theodors I. Laskaris als Stifterin eines Klosters in Konstantinopel²¹ anzusehen – die Autorin des Typikons wurde inzwischen von Laurent²² identifiziert –, besagt unsere Stelle

¹⁶ Vgl. D. I. Polemis, *The Doukai*, London 1968, S. 156.

¹⁷ Vgl. O. Treitinger, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee*, 2Darmstadt 1956, S. 130 f.

¹⁸ Μιχαήλ Ἀχομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα ἐκδιδόμενα ὑπὸ Σπ. Λάμπρου, Ἀθήναι 1879–1880, A' 166, 14, 21. 224, 24. 320, 13. B' 63, 5.

¹⁹ Georgii Acropolitae opera, vol. II, p. XVI.

²⁰ Ph. Meyer, *Bruchstücke zweier Typika Ktetorika*, BZ 4 (1895) 57.

²¹ R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin* I 3, Paris 1953, S. 541–544.

²² V. Laurent, *Une princesse byzantine au cloître*, EO 29 (1930) 31–36.

nicht mehr als daß die Kaiserin nach gängiger byzantinischer Sitte²³ auf dem Totenbette den Schleier nahm.

Die Frage nach der Person des Autors dieses Gedichtes wurde bisher noch nicht mit befriedigender Sicherheit beantwortet. Krumbacher²⁴ hatte entsprechend dem handschriftlichen Titel von einem "unbekannten Großblogariasten" gesprochen. Heisenberg schrieb das Gedicht Akropolis zu, "quod finis carminis (v. 116, 117) plane consentit cum ultimis versuum in imaginem Virginis scriptorum (p. 7 v. 16, 17)."²⁵ Nun haben bereits Horna²⁶ und Praechter²⁷ es mit Recht als höchst bedenklich bezeichnet, auf Grund einer solchen Übereinstimmung eine Zuweisung vorzunehmen, zumal da ja die beiden Stellen nur sehr wenig gemeinsam haben: Es ist lediglich die Bitte um Leben im Paradies (Ἑδέμ), die – nicht einmal mit denselben Worten – an beiden Stellen vorgebracht wird, und diese Bitte kommt in dieser oder jener Form in Epitaphien immer wieder vor; vgl. etwa die Epitaphien des Theodoros Prodromos für Leon Tzikandyles²⁸ und für Eirene Piroska²⁹ oder auch das Gedicht des Manuel Philes an seine Seele,³⁰ besonders häufig findet sich die Bitte um Leben nach dem Tode in Eden bei Nikolaos Kallikles.³¹

In diesem Zusammenhang sei auch darauf hingewiesen, daß zwei Verse unseres Gedichtes (V. 17, 59) eine wörtliche bzw. fast wörtliche

²³ Vgl. R. Guiland, *Οἱ βυζαντινοὶ αὐτοκράτορες καὶ τὸ θέλημα τοῦ μοναστηρίου*, EEBΣ 21 (1951) 215–234, frz. (Les empereurs de Byzance et l'attrait du monastère) in: R. Guiland, *Études byzantines*, Paris 1959, S. 33–51. Die Liste Guillands ist nicht vollständig: außer der Tochter Theodoros I. fehlt auch Eirene-Piroska, die Gattin Ioannes II. (Vgl. Theod. Prod., PG 133, 1396; dazu E. Kurtz in BZ 16 [1907] 71, 73).

²⁴ Krumbacher, GBL 768.

²⁵ Georgii Acropolitae opera, vol. II, S. XV.

²⁶ Horna, *Analekten*, S. 18.

²⁷ Praechter in BZ 13 (1904) 526.

²⁸ S.o. Anm. 12.

²⁹ Ed. J. Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, vol. VII, Hamburg 1727, S. 713.

³⁰ Manuelis Philae Carmina ed. E. Miller, vol. II, Paris 1857, S. 421 f.

³¹ Nicolai Calliclis Carmina ed. L. Sternbach, Cracoviae 1903, Index s.v. Ἑδέμ; dort Verweis auf weitere Parallelstellen.

Entsprechung haben in V. 4 bzw. V. 20 des Epitaphs des Theodoros Prodromos auf den Sebastokrator Andronikos Komnenos, den Bruder Manuels I.³² Wenngleich es sich auch hier um geläufige Gedanken handelt, so läßt die Genauigkeit der Entsprechung doch den sicheren Schluß zu, daß der Autor unseres Gedichtes bei der Abfassung die Passage des Prodromos im Ohr hatte.

Ist also die Übereinstimmung des Schlusses unseres Epitaphs mit dem des Akropolites-Gedichtes auf die Theotokos ein nur schwaches Argument für Heisenbergs Identifizierung, so spricht diese doch auch aus anderen Gründen an. Daß Akropolites, der seit seinem sechzehnten Lebensjahr unter der Obhut der kaiserlichen Familie lebte, der Kaiserin, mit der er noch kurz vor ihrem Tode ein Gespräch über Sonnenfinsternisse geführt hatte,³³ einen Epitaph widmete, ist plausibel; ebenso plausibel ist, daß die große Ehre, die der junge Mann bei Hofe genoß, sich auch in einem Titel manifestierte und man dazu den Titel des Großlogariasten wählte. Das Amt des μέγας λογαριαστής, unter Alexios I. gegründet, hatte im 12. Jahrhundert große Bedeutung;³⁴ im nikänischen Reich, wohl mit dem Bruch von 1204, wird es aber bereits zu dem bloßen Titel ohne Funktion herabgesunken sein, als der es bei Kodin³⁵ erscheint. Es ist daher auch nicht weiter erstaunlich, daß keine der Quellen zum Leben des Akropolites, weder sein eigenes Geschichtswerk noch die Schriften von Theodoros Laskaris, Nikephoros Blemmydes und Georgios Pachymeres, über die Verleihung dieses Titels an den Historiker berichtet. Die Verschiedenheit der Amtsbezeichnungen in den Überschriften der einzelnen Werke in einem und demselben Codex – der Brief an Ioannes Tornikes³⁶ wird im Cod. Laur. Conv. soppr. 627 als Werk τοῦ σοφωτάτου μεγάλου

³² Ed. M. Gedeon, Ειρήνης σεβαστοκρατορίας ανέκδοτον ποίημα (1143) ἐκ χειρογράφου τῆς ἐν Πάτρῳ βιβλιοθήκης. Ἐξετυπώθη Ἀθήνῃσι, αωοθ'.

³³ Georgii Acropolitae Opera rec. Heisenberg, vol. I, p. 63.

³⁴ Vgl. H. Ahrweiler, Byzance et la mer, Paris 1966, S. 203. Ein Artikel von R. Guiland über den Logariastes und den Megas Logariastes wird in Band 18 (1969) des Jahrbuchs der Öst. Byz. Ges. erscheinen.

³⁵ Pseudo-Kodinos, Traité des Offices ed. J. Verpeaux, Paris 1966, S. 182, 26.

³⁶ Zur Person des Ioannes Tornikes vgl. G. Schmalzbauer, Die Tornikioi in der Palaiologenzeit. Prosopographische Untersuchung zu einer byzantinischen Familie, Jahrb. Öst. Byz. Ges. 18 (1969) im Druck.

λογοθέτου ausgewiesen – illustriert die Tatsache, daß die verstreut überlieferten Scripta Minora des Georgios Akropolites nicht etwa einer ursprünglichen Sammlung entstammen, sondern daß sie jedes für sich zu seiner Zeit und seinem Anlaß bekanntgemacht wurden.

Metrisch weist das Gedicht keine großen Besonderheiten auf. Ein Vers (V. 29) schließt proparoxyton. 71 Versen mit B 5 stehen 46 mit B 7 gegenüber, das entspricht einem Verhältnis von 60, 68 : 39, 32. Oxytonon bei B 7 kommt nicht vor, Proparoxytonon bei B 5 immerhin dreimal (V. 35, 43, 80). Relativ häufig kommt es vor, daß in der Versmitte ein zweisilbiges Wort oder zwei einsilbige Wörter stehen und somit sowohl nach der fünften als auch nach der siebenten Silbe ein Einschnitt entsteht (V. 2, 11, 42, 56, 57, 103, 114; davon haben m.E. die Verse 2, 11, 114 als Hauptzäsur B 7, die übrigen B 5). In V. 9 und 98 mußte die Akzentuierung metri causa gegenüber der Handschrift und auch gegenüber Heisenberg geändert werden; sie entspricht nun zwar nicht den antiken Akzentregeln, wohl aber der Gesetzmäßigkeit des byzantinischen Zwölfsilbers, die eine Enklise über die Zäsur hinweg nicht zuläßt. Ein analoger Fall ist übrigens V. 60 des Einleitungsgedichtes des Georgios Akropolites zu den Briefen des Theodoros Laskaris.³⁷ Dort ist zu lesen: *μὴ φράσεως ἡδυσμα τι παραδράμης*.

Was die Beachtung der Prosodie betrifft, so bleibt die Quantität der Dichrona nur in Eigennamen unberücksichtigt. Dazu gehört natürlich auch Δουκογενοῦς (V. 39), weshalb Hornas Änderung zu – γενοῦς unnötig erscheint. Ansonsten findet sich nur ein schwerer (= sichtbarer) prosodischer Verstoß: V. 48 *ἐστεργόμην*. Auch damit bleibt unser Dichter durchaus im Rahmen dessen, was auch in den sicheren Gedichten des Akropolites zu beobachten ist, und es erweist sich somit die seinerzeit etwas spärlich begründete Identifizierung Heisenbergs auch nach einer genaueren inhaltlichen, stilistischen und formalen Betrachtung des Gedichtes als tragfähig.

Das Dramation des Michael Haplucheir

Michael Haplucheirs Dramation ist in zwei Versionen überliefert, einer mit 123 und einer mit 56 Versen. Die längere, originale Version

³⁷ Georgii Acropolitae Opera rec. Heisenberg, vol. II, p. 9.

wurde, wie S. G. Mercati³⁸ gezeigt hat, erstmals von Gottfried Tilmann³⁹ 1554 ediert und dann auf der Grundlage dieser Editio princeps ohne Hinzuziehung von Handschriften von Morel,⁴⁰ Maittaire⁴¹ und Dübner⁴² abgedruckt. M. Treu⁴³ edierte das Gedicht 1874 aus Cod. Neap. II. C. 37, einer Handschrift, die übrigens auch die *Katomyomachia* des Theodoros Prodromos enthält; Treu wies nach, daß der Dichter nicht, wie einige Handschriften angeben, Plocheiros sondern Haplucheir hieß, und brachte einige Belege für die Existenz dieses Namens um 1200 bei.⁴⁴

Die kürzere Version des Gedichtes galt auf Grund einer eher willkürlichen Zuweisung Matrangas⁴⁵ lange Zeit hindurch als ein Werk des Ioannes Tzetzes. G. Hart⁴⁶ erkannte als erster, daß das angebliche Werk des Tzetzes nichts anderes ist als eine Kurzfassung des Dramatisations des Haplucheir. P. Maas⁴⁷ stellte die Verspartien zusammen, aus denen die Kurzfassung besteht; da diese Zusammenstellung nicht ganz korrekt ist, gebe ich hier eine Konkordanz der beiden Versionen.

³⁸ S. G. Mercati, *Giovanni Tzetzes e Michele Haplucheir*, Byzantion 18 (1948) 196–206.

³⁹ D. Ioannis Chrysostomi homiliae duae ... una cum dramate lepidio nec aspernabili Pluchiri Michaelis, Godefrido Tilmanno Cartusiae Parisiensis monacho interprete ... Parisiis, Apud Sebastianum Nivellium 1554.

⁴⁰ F. Morel, Paris 1593 und 1598 (mir unzugänglich, zitiert nach Mercati, a.a.O.).

⁴¹ M. Maittaire, *Miscellanea graecorum aliquot scriptorum carmina*, London 1722, S. 118–128.

⁴² F. Dübner, in: *Euripidis perditarum fabularum fragmenta* ed. G. Wagner, Paris 1846, S. 79–82.

⁴³ Hapluchiris Michaelis versus e cod. Neapol. ed. Max. Treu. Städtisches Ev. Gymnasium in Waldenburg i. Schl. Ostern 1874, S. 1–6.

⁴⁴ M. Treu, Michael Haplucheir, BZ 1 (1892) 338–339.

⁴⁵ *Anecdota Graeca* ed. P. Matranga, Rom 1850, S. 21 f., 622–624.

⁴⁶ G. Hart, *De Tzetzarum nomine vitis scriptis*, *Fleckeisens Jahrbücher für classische Philologie*, 12. Supplementband, Leipzig 1881, S. 74 f.

⁴⁷ P. Maas, *Der byzantinische Zwölfsilber*, BZ 12 (1903) 315 Anm. 2.

Matranga	Treu	Matranga	Treu
		34-36	58-60
1-14	1-14	37	100
15-16	19-20	38	101, 103
17-22	23-28	39	104
23-25	81-83	40-41	102-103
26	48	42	105
27-29	62-64	43	66
30-31	92-93	44	---
32	97	45-55	67-77
33	96	56	80

V. 38 bei Matranga ist aus V. 101 und 103 des Dramation kontaminiert. V. 44 der Kurzfassung ist der einzige Vers, der keine Entsprechung in Treus Text hat; das zeigt, daß man für eine kritische Edition auch die Handschriften der Kurzfassung heranziehen wird müssen. S. G. Mercati⁴⁸ hat die einzelnen Handschriften auf ihre Herkunft hin untersucht und Art und Zeit der Entstehung der Kurzfassung hinlänglich geklärt.

Einen wesentlichen Aspekt hat Q. Cataudella⁴⁹ erstmals beleuchtet: Er wies darauf hin, daß eine gewisse Ähnlichkeit besteht zwischen unserem Dramation und dem Plutos des Aristophanes. Plutos wird bei Aristophanes als alt, lumpig und blind dargestellt, bei Haplucheir muß sich Tyche dieselbe Beschreibung gefallen lassen; Plutos verläßt das Haus des Patrokles, um in das des Chremylos einzutreten, Tyche geht am Hause des Weisen vorbei, um in das des Bauern zu gehen. Heißt es bei Aristophanes V. 146 von der Macht des Plutos

ἄπαντα τῷ πλουτεῖν γάρ ἐσθ' ὑπήκοα

so entsprechen dieser Feststellung die Verse 31-32 bei Haplucheir

ἐγὼ κρατῶ γῆς, πρὸς τὸν αἰθέρα φθάνω,

ἐμοὶ καθυπεύκουσι πάντα μακρόθεν.

Schließlich hat Haplucheirs Aufzählung der Handwerker, die alle mehr besitzen als der arme σοφός (V. 66 ff.) eine deutliche Entsprechung bei Aristophanes (V. 162 ff.).

⁴⁸ S.o. Anm. 38.

⁴⁹ Q. Cataudella, Michele Apluchiro e il "Pluto" di Aristofane, *Dioniso* 8 (1940/41) 88-93.

Cataudellas Argumente überzeugen insofern, als zweifellos einige der von ihm herausgearbeiteten Züge letztlich auf Aristophanes zurückgehen.⁵⁰ Die Ähnlichkeiten beruhen aber nicht, wie Cataudella meint, auf Aristophanes-Lektüre Haplucheirs; seine direkte Quelle ist vielmehr Theodoros Prodromos.⁵¹

Wenn schon Krumbacher⁵² feststellte, daß das Dramation "eng verwandt ... mit dem Ideenkreise des Prodromos" ist und "daß V. 33 unseres Stückes mit V. 1 des dem Prodromos zugeschriebenen Gedichtes 'Gegen eine lüsterne Alte' identisch ist," so erweisen sich bei näherer Untersuchung die Entlehnungen als viel zahlreicher. Dabei dienten Haplucheir neben dem Gedicht gegen die lüsterne Alte⁵³ vor allem die Versus indignabundi in providentiam⁵⁴ als Grundlage für die Komposition seines Dramation.

Wörtlich genau hat er von Prodromos folgende Verse übernommen:

Dramation V. 33 = Lüsterne Alte V. 1

Dramation V. 71 = Indignabundi V. 75

Dramation V. 73 = Indignabundi V. 82

Dramation V. 77 = Indignabundi V. 90

Darüber hinaus kann der "Dramatiker" an zahlreichen Stellen seine Vorlage nicht verleugnen. So klingt V. 24, wo von der Podagra der Tyche die Rede ist, deutlich an V. 32 der Lüsterne Alten an,

⁵⁰ Zum blinden Plutos allerdings überliefert Tzetzes ein Hipponax-Fragment (Frg. 20 Bergk); vgl. K. Holzinger, *Krit.-exeget. Kommentar zu Aristophanes' Plutos* (Sb. Ak. Wien, phil.-hist. Kl. 218, 3), Wien 1940, S. 20–21.

⁵¹ Ähnlich mag es sich bei Ioannes Grassos verhalten: Gigante (Poeti italobiz. del secolo XIII, Napoli 1953, S. 19) meint: "l'uso di *λατταταιάξ* mostra chiaramente che il nostro autore conosceva Aristofane. Questa irrefutabile constatazione ..." Grassos braucht aber dazu auch nur die Satire des Prodromos gegen einen alten Langbart (ed. J. Boissonade, *Anecdota Graeca* IV 430–435) oder die *Katomyomachia* (s.u. Anm. 56) gekannt zu haben. Vgl. S. G. Mercati, *Osservazioni intorno ai Poeti Italobizantini*, BZ 47 (1954) 42.

⁵² Krumbacher, GBL 767.

⁵³ Ed. M. Birgerus Thorlacius, *Prolusiones et opuscula academica argumenti maxime philologici*, vol. 3, Havniae 1815, S. 65–68 als Werk des Manuel Philes; ebenso E. Miller, *Manuelis Philae Carmina*, vol. 2, Paris 1857, S. 306–311. Das Gedicht, das Maas in BZ 12 (1903) 318 aus metrischen Gründen ohne Zögern Philes absprach, ist handschriftlich ausgezeichnet für Prodromos belegt.

⁵⁴ Cyri Theodori Prodromi epigrammata ..., Basileae 1536, v 1 – v 4; daraus abgedruckt in PG 133, 1333–1340.

V. 108 entspricht V. 2 desselben Gedichtes, und V. 109 ist etwa zur Hälfte wörtlich übernommen aus V. 18 der Lüsternen Alten. V. 110 ist zusammengesetzt aus der ersten Hälfte von Indignabundi V. 126 und der zweiten Hälfte von Graus V. 36. V. 8 erinnert sehr an V. 162–163 der Indignabundi; als Parallele für den Vorwurf der Blindheit an die Göttin in V. 11 ist V. 126 der Indignabundi zu nennen (hier ist allerdings das Gold gemeint). V. 84–85 entspricht etwa V. 101 der Indignabundi, für V. 98 des Dramation ist V. 150 und für V. 99 schließlich V. 92 der Indignabundi als Vorbild anzusehen.

Zu der Behauptung der Tyche in V. 31–33, sie beherrsche die Welt und alles sei ihr untertan, finde ich bei Prodomos keine genaue Entsprechung; man mag an ähnliche Aussprüche der Amicitia exsulans⁵⁵ (V. 138, 250) denken.

V. 67–80 die Klage des Weisen über Glück und Übermut der Ungebildeten und Unwürdigen mit der Aufzählung der Handwerker ist ein teilweise leicht modifizierter und durch eigene (d.h. besser: durch anderswo hergenommene) Verse erweiterter Auszug aus der entsprechenden Passage des Prodomos. Ich stelle die beiden Stellen hier zusammen, sodaß die Art der Entlehnung deutlich erkennbar wird.

Michael Haplucheir, Dramation

- 67 ποθῶ γενέσθαι βυρσοδέψης, λατόμος
 ἥ καί τις ἄλλος τῆς βαναυσίδος τέχνης.
 καὶ γὰρ σκυτεὺς τις ὀψοπώλης ἄσοφος,
 70 ὁ μὴδὲ τὸ γρὺ προσλαλεῖν εἰδῶς ἔτι,
 ἐν τῷ λαλεῖν δὲ σιέλων χέει πίθους,
 σόλοικος αἰσχροὺς πᾶμπαν ἡγροικισμένος,
 προέρχεται μὲν τῆς λεωφόρου μέσον
 ὑπὸ προπομπῆς ἀρχικῶς ἐσταλμένος,
 75 γαῦρους δὲ πολλοὺς ἐξερεύγεται λόγους,
 ἄλλος δὲ σεμνός, εὐγενὴς τὰ πρὸς λόγους
 ἀνέστιος πρόεισιν, ἄθλιος πένης.
 παράφρονας μὲν ἐν συνεδρίῳ βλέπω,
 79 σοφοὺς ἀτίμους, ἀσόφους τιμωμένους·

⁵⁵ Ed. F. Dübner, a.a.O. (s.o. Anm. 42), S. 83–90; PG 133, 1321–1332.

Theodoros Prodromos, Indignabundi in providentiam.

- 57 ἦ πῶς ὁ τέκτων, ὁ κναφεύς, ὁ λατόμος,
 58 ὁ βυρσοδέψης, ὁ σκυτεύς, ὁ γηπόνος,
 59 ὁ λοιπὸς ὄχλος τῆς βαναυσίδος τύχης...
 64 καὶ τίς μὲν ὀψόπωλιν αὐχῶν μητέρα...
 75 ἐν τῷ λαλεῖν δὲ σιέλων χέων πίθους...
 82 προέρχεται δὲ τῆς λεωφόρου μέσον...
 85 ἄλλος δὲ σεμνός, εὐγενὴς τῶν ἐξ ἔω...
 90 ἀνέστιος πρόεισιν, ἄθλιος πένης...
 102 ἰδὼν σοφοὺς μὲν ἐν μέσῳ συνεδρίῳ...
 104 παράφρονας δὲ πλουσίους τιμωμένους.

Diese zahlreichen Entlehnungen zeigen, daß Haplucheir das Prodromos-Oeuvre gut kannte, und berechtigen zu der Annahme, daß auch andere Werke des Prodromos bei der Konzeption des Dramation Pate standen. Was die "dramatische" Form betrifft, so ist hier am ehesten an die Katomyomachia⁵⁶ zu denken, aber auch an die oben erwähnte Amicitia exsulans oder an die Prosopopoeia virtutum et vitiorum.⁵⁷

Der Gram über das Gelehrtenelend tritt natürlich in mehreren Werken des Prodromos in den verschiedensten Ausprägungen zutage. In unserem Zusammenhang sind nur jene Stellen erwähnenswert, an denen wie in den Versus indignabundi und dann bei Haplucheir nach dem aristophanischen Modell die Klage über die Armut des Weisen mit dem Hinweis auf den Reichtum der Handwerker und Ungebildeten verbunden ist. Es ist dies der Fall in dem Gedicht an Anna Dukaina⁵⁸ und in einem der unter dem Namen des Prodromos überlieferten volkssprachlichen Gedichte.⁵⁹ Die leidenschaftliche,

⁵⁶ Jetzt kritisch ediert von H. Hunger, *Der byzantinische Katz-Mäuse-Krieg* (Byzantina Vindobonensia 3), Graz 1968.

⁵⁷ Ed. N. Piccolos, *Supplément à l'anthologie grecque*, Paris 1853, S. 220–224.

⁵⁸ Ed. S. Papadimitriu, *Feodor Prodrom*, Odessa 1905, S. 89–92.

⁵⁹ Gedicht IV edd. D. C. Hesseling-H. Pernot, *Poèmes prodromiques en grec vulgaire* [Verh. K. Ak. Wetensch. Amsterdam, Afd. Letterk., N.R. XI 1], Amsterdam 1910, S. 72 ff. Es ist hier nicht der Ort, um einmal mehr die Frage nach dem Autor der *Poèmes prodromiques* zu erörtern. Die kategorische Forderung H. Eideneiers (*Zur Sprache des Michael Glykas*, BZ 61 [1968] 5 f.) aller-

empörte Ablehnung der Aufforderung, sich von Gras und Kräutern zu nähren, findet sich, wenngleich anders formuliert als bei Haplucheir, in einem Gedichte des Prodromos an den Kaiser⁶⁰ und wiederum in einem der Vulgärgedichte.⁶¹

Es bleibt nun noch ein Rest von Aristophanes-Anklängen, die nicht auf eines der bekannten Werke des Prodromos zurückgehen. Die Frage muß offen bleiben, wer für diese Verse Mittelsmann ist; vielleicht hatte Haplucheir Werke des Prodromos vor sich, die inzwischen verloren gegangen sind, vielleicht ist er aber auch dem größten Aristophanes-Kenner des 12. Jahrhunderts, Ioannes Tzetzes verpflichtet. Sicher ist nur, daß aus keiner Stelle des Dramations auf eine direkte Aristophanes-Lektüre Haplucheirs geschlossen werden kann. Wir können mit Krumbachers⁶² Charaktisierung schließen, die sich nun als treffender denn je erweist: "Haplucheir gehört demnach... zu jenen Spätlingen der byzantinischen Dichtkunst, welche selbst der welcke Ruhm eines Ptochoprodromos nicht schlafen ließ.

dings, daß "spätestens nach der Einleitung zur Ausgabe der *Poèmes prodromiques* von Hesselings-Pernot der Zuteilung der Prodromika an Theodoros Prodromos endgültig der wissenschaftliche Boden entzogen sein sollte," ist schon deshalb nicht annehmbar, weil sie einerseits die diskutablen Argumente Maiuris (*Un poeta mimografo bizantino, Atene e Roma* 13 [1910] No. 133-134, Sp. 17-26. *Una nuova poesia di Teodoro Prodromo in greco volgare*, BZ 23 [1920] 397-407) außer acht läßt und andererseits verschweigt, daß auch Hesselings und Pernot (a.a.O., S. 22) ausdrücklich die Möglichkeit nicht ausschließen, daß Theodoros Prodromos der Autor der Vulgärgedichte sein könnte.

⁶⁰ PG 133, 1369 C.

⁶¹ Gedicht II, V. 101 ff. edd. Hesselings-Pernot, a.a.O., S. 47.

⁶² Krumbacher, GBL 767.

DIE SOGENANNT FETTAUGEN-MODE IN GRIECHISCHEN HANDSCHRIFTEN DES 13. UND 14. JAHRHUNDERTS

HERBERT HUNGER / WIEN

Mit Tafeln I—VII

In meinem 1961 veröffentlichten Abriß der griechischen Paläographie, erschienen im Rahmen der "Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur,"¹ verwendete ich zum erstenmal die Bezeichnung Fettaugenstil für eine besonders um die Wende des 13. zum 14. Jahrhundert zu beobachtende Manier griechischer Minuskelhandschriften. In diesen Codices werden vor allem Omikron, Sigma und Omega, manchmal auch Alpha in runder Form und andere Buchstaben so geschrieben, daß diese übergroßen, meist geschlossenen Rundungen auf dem "engen Kleinzeug der anderen Buchstaben wie Fettaugen auf einer Suppe zu schwimmen scheinen."² Ich führte damals als markantes Beispiel den Vindob. Phil. gr. 149 aus dem Jahr 1290 an. Heute möchte ich diese Erscheinung in der griechischen Schriftgeschichte an einer größeren Zahl von Beispielen vorführen und ihrem Wesen auf den Grund zu gehen versuchen.

Zunächst eine Korrektur zur Terminologie: Es geht nicht an, von einem Fettaugen-Stil zu sprechen, da die soeben skizzierte Manier zu schreiben sich in Handschriften verschiedenen Stils und verschiedenen Duktus findet, wie im folgenden gezeigt werden soll. Ich ziehe es daher vor, von einer Fettaugen-Mode zu reden, die im Grunde nicht länger als ein bis zwei Generationen um die Wende des 13. zum 14. Jahrhundert zu beobachten ist.

Fragen wir uns nach dem Woher dieser Mode, so stoßen wir bei der formalen Betrachtung der Entwicklung der griechischen Schrift auf die Tatsache, daß nicht nur die bekannten großen Gruppen der litera-

¹ Bd. 1, Zürich 1961: Antikes und mittelalterliches Buch- und Schriftwesen, S. 27–147; griechische Paläographie, S. 72–107.

² A. a. O., S. 101f.

rischen und Urkundenschrift (bzw. Buchschrift und Kursive), sowie die Zweizeilen- bzw. Vierzeilenschrift (Majuskel-Minuskel) durch die Jahrtausende hindurch einander gegenüberstehen oder nebeneinander herlaufen. Ein anderes wichtiges formales Kriterium ist die Frage der Ausgeglichenheit oder Diskrepanz in Bezug auf die Einheitlichkeit und Größe der Buchstaben. Während viele Hände denselben Buchstaben stets in derselben Form schreiben, weisen andere Schreiber manchmal bis zu 4 oder 5 verschiedene Formen für denselben Buchstaben auf. Während manche Schriften durch Ebenmäßigkeit in der Größe der Buchstaben auffallen, springen bei anderen bedeutende Größenunterschiede in die Augen.

Eine Parallele zu dieser auffallenden Diskrepanz in der Größe der Buchstaben innerhalb derselben Schrift liegt in den zahlreichen Denkmälern der bildenden Kunst aus den Reichen des alten Orients einschließlich Ägyptens vor, wo Götter, Könige und gewöhnliche Sterbliche bewußt in verschiedener Größe dargestellt werden. Es ist evident, daß diese Eigentümlichkeit vorwiegend aus weltanschaulichen und gesellschaftlichen Motiven zu erklären ist. Sie findet im christlichen Mittelalter ihre Fortsetzung in einer großen Zahl von Stifterbildern im byzantinischen und westlichen Bereich. Für Byzanz erinnere ich nur an das Widmungsbild im Wiener Dioskurides-Codex (f. 6^v) – die kleine Allegorie der Künste in Proskynese vor der großen thronenden Patrikierin Juliana Anikia – und an das Mosaik in der Martorana zu Palermo, auf dem der Stifter Georgios von Antiocheia in tiefer Proskynese vor der Theotokos liegt (12. Jh.).

In der byzantinischen Kursive der Spätantike beobachten wir eine zunehmende Ausprägung der Größenunterschiede der Buchstaben vom 4. zum 6. Jahrhundert. Schon im 4. Jahrhundert wird diese Schrift durch die vielen mit Ober- und Unterlänge geschriebenen Buchstaben zu einer Vierzeilenschrift. Beta, Eta, Iota, Kappa wachsen über die Oberzeile hinaus, ebenso auch Delta, das jetzt gerne die Form des lateinischen d annimmt. Besonders charakteristisch ist Epsilon mit seinem weit über die Oberzeile vorstoßenden Schnabel. Auffallende Unterlängen zeigen dagegen Beta, Gamma, Iota, Rho, Phi, Chi, Psi und auch My, ferner Lambda, das unter die Zeile gesunken ist.³ Während die Majuskel dieser Jahrhunderte nur einzelne

³ Beispiele bei W. Schubart, *Griechische Paläographie*, München 1925, und

Hypertrophien weniger Buchstaben aufweist, die in der späteren sogenannten koptischen Unziale ihre Fortsetzung finden, scheint diese starke Tendenz zum Größenunterschied in der byzantinischen Kursive zwei Wurzeln zu haben. 1. Es liegt offenbar ein Erbe der jüngeren römischen Kursive vor, die schon zu Beginn der Kaiserzeit analoge Züge aufweist.⁴ Leider wissen wir noch immer zu wenig über ihre weitere Entwicklung.⁵ 2. Die Gegenüberstellung besonders großer und besonders kleiner Buchstaben wurde von den römischen Kanzleien, vor allem der hohen Dienststellen, gepflegt. Das Musterbeispiel ist die von Schubart vorgeführte Verfügung des Statthalters Subatianus Aquila aus der alexandrinischen Kanzlei von 209,⁶ deren Stil in frühbyzantinischen Kanzleitexten fortlebt.⁷

Die Tausende griechischer Papyrusurkunden des 4. bis 6. Jahrhunderts in ihrer zunehmenden Tendenz zur Markierung der Größenunterschiede sind m.E. nur vor dem sozialen Hintergrund der Zeit zu verstehen. Die wachsenden Gegensätze zwischen Reich und Arm, Hoch und Niedrig, die auch im Titelwesen und in den Umgangsformen (Anreden und Adressen) deutlich zum Ausdruck kamen, charakterisieren die Gesellschaft einer Epoche, die zur vollen Ausprägung des christlichen Dominats bis in die Zeit Justinians I. führte. Das Schriftbild der byzantinischen Kursive erscheint als ein Spiegelbild dieser sozialen Verhältnisse.

Seit dem 8. Jahrhundert wurden mit der Entstehung der Minuskel

in vielen periodischen Papyruspublikationen wie den Pap. Ox., PSI u.a., zuletzt etwa R. Seider, *Paläographie der griech. Papyri*, Stuttgart 1967, Bd. 1, Nr. 48, 50, 54.

⁴ Österr. Nationalbibliothek, Pap. Lat. 1.

⁵ Von ihr zu trennen ist die kaiserliche Reservatschrift der sog. *Litterae caelestes*, die für unser Problem außer Betracht bleibt. Vgl. O. Kresten, *Zur Frage der "Litterae caelestes,"* in: JÖBG 14 (1965) 13–20; Ders., *Die "verlängerte" Schrift in lateinischen und griechischen Papyri der Papyrussammlung der ÖNB in Wien*, in: AKPOΘINIA, Wien 1964, S. 63–76; Ders., *Diplomatische Auszeichnungsschriften in Spätantike und Frühmittelalter*, in: MIOG 74 (1966) 1–50.

⁶ Schubart, *Papyri Graecae Berolinenses*, Bonn 1911, Nr. 35.

⁷ Z.B. Österr. Nationalbibliothek, Pap. Gr. 19799/800 von 325; vgl. *Geschichte der Textüberlieferung*, Bd. I, S. 88 und Abb. 14.

die charakteristischen Größenunterschiede der Buchstaben in der literarischen Schrift zwar gebändigt. Die Kanzleischrift jedoch setzte die alte Gewohnheit fort, ja übersteigerte sie in den mittelbyzantinischen Jahrhunderten. Allerdings kennen wir Originale von Kaiserurkunden – abgesehen von dem sogenannten Kaiserpapyrus von St. Denis (843/44) und dem berühmten Tragos, der Stiftungsurkunde für die Athosklöster, – erst aus der Mitte des 11. Jahrhunderts. Die Dokumente der byzantinischen Kaiserkanzlei, die in den Dölgerschen Faksimiles bequem einzusehen sind, weisen nicht nur die von den übrigen Schriften abweichenden Reservatbuchstaben, sondern auch ins Groteske und Megalomane reichende Schlingen, etwa des Epsilon, Zeta und der Kürzung für $\alpha\alpha$ auf, sowie Ober- und Unterlängen (des Delta, Eta, Phi), die das 5- bis 7-fache der Größe normaler Zweizeilenbuchstaben erreichen. Dem gegenüber drängen sich die vielen kleinen Normalbuchstaben eng aneinander und stehen in auffallendem Gegensatz zu den großzügigen Schlingen und Kurven der großen; besonders das 7-8 strichige Ny trägt zu dem Eindruck der Kleinlichkeit und Enge der Zweizeilenbuchstaben bei.

Die Übersteigerung des Gegensatzes von Groß- und Kleinbuchstaben weist in noch krasseren Formen die Protokollschrift dieser mittelbyzantinischen Urkunden auf, die allerdings nur in wenigen Beispielen von Intitulationszeilen erhalten ist. Hier sind – wie einst die Kleinbuchstaben in der Kanzlei der römischen Kaiserzeit – Teile von Buchstaben in winzigen Kümmerformen an die imaginäre Oberzeile gehängt, so daß sie wie auf riesigen unproportionierten Stelzen zu stehen scheinen.

Diese Charakteristika der Schrift der mittelbyzantinischen Kaiserkanzlei wurden – wenn auch nur in bescheidenem Ausmaß und in modifizierter Form – von den Ausstellern von Privaturkunden nachgeahmt. Als Beispiel sei die Schenkungsurkunde der Äbtissin Muriella von 1146 angeführt, die neben bemerkenswerten ausfahrenden Schlingen die übergroß geschriebenen Buchstaben Omikron, Omega und Epsilon aufweist, die hundert Jahre später Elemente der Fettaugen-Mode bilden sollten.⁸ Ähnliche Merkmale zeigt die Subscriptio eines Wiener Codex, des Theol. gr. 162 (f. 216^v) von vielleicht 1253,^{8a} in der

⁸ Par. Suppl. gr. 1315, 1: A. Guillou, *Les Actes grecs de S. Maria di Messina*, Palermo 1963, pl. V b, c.

^{8a} Zur schwierigen Datierung vgl. E. Kakulide, in: *Hellenika* 16 (1958-59) 232-236.

der Schreiber Omikron, Sigma, Omega, Delta, Zeta und Beta zu richtigen Fettaugen aufbläst. Es ist zu betonen, daß im Text dieser Handschrift die genannten Eigenheiten in viel geringerem Grade in Erscheinung treten als in der Subscriptio. Analog weist der archaisierend geschriebene Vat. gr. 863 (a. 1301) Fettaugenmerkmale nur in der Subscriptio (f. 209^v) auf.

Die in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts eintretende Verwilderung der griechischen Minuskel erfaßte die Buchschrift ebenso wie die Kanzleischrift. Als Zeuge für die Kaiserkanzlei sei ein Chrysobullos Logos des ersten Palaiologenkaisers Michael VIII. angeführt, dessen Schrift sich mit der Zucht oder vielmehr überzüchteten Stilisierung der mittelbyzantinischen Dokumente keineswegs messen kann, trotzdem aber der Tendenz zum Größenunterschied der Buchstaben treu blieb. Allerdings ist sie hier auf die großen geschlossenen Schlingen des Beta, Omikron und Omega reduziert und bietet somit ein typisches Beispiel für die nun einsetzende Fettaugen-Mode. Dieselbe Erscheinung, erweitert um große Schlingen von Sigma, Alpha, Delta sowie Epsilon-Iota und $\kappa\alpha\iota$, zeigt eine Privaturkunde aus der Regierungszeit Andronikos' II.⁹ Natürlich suchten auch die Kopisten von Urkunden diese Eigenheiten nachzuahmen; im Kopialbuch des Lembiotissa-Klosters (Vindob. Hist. gr. 125) von ca. 1300 tritt dies klar zutage.

In der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts dringt die Fettaugen-Mode in viele mehr oder weniger kalligraphisch geschriebene Codices ein. Wir treffen sie in der Aristeides-Handschrift der Theodora Palaiologina Rhaulaina von 1261–82 (Vat. gr. 1899, f. 116^r = Turyn 36),¹⁰ im Vat. Borghianus 18 von 1273 (mit zusätzlichem Epsilon-Xi), im Vat. gr. 690 von 1279 (Turyn 33; zusätzlich Theta, zwei Formen des Epsilon und Epsilon-Xi), im Vat. gr. 641 in der Subscriptio des Mönches Gerasimos von 1286 (Turyn 171 d), im Par. gr. 1715, einem Zonaras-Codex von 1289 (zusätzlich Epsilon-Rho, Tau über Omikron, Oberschlinge des Delta), im Vat. Ottob. gr. 214 von 1290 (stilistisch dem Kopialbuch des Lembiotissa-Klosters nahestehend; hervor-

⁹ J. Bompaire, *Actes de Xéropotamou*, Paris 1964, Nr. 12/II, pl. XXII: Kaufvertrag des Konstantinos Spartenos von 1295.

¹⁰ Turyn bedeutet hier und im folgenden: A. Turyn, *Codices Graeci Vaticani saeculis XIII et XIV scripti annorumque notis instructi*, Vatikan 1964.

tretend vor allem Beta, Ypsilon, Phi, aber auch Sigma, Rho, Alpha, Epsilon-Pi; in Omega involvierte Kleinbuchstaben) – undatiert, aber ähnlich Vat. gr. 1345 (vgl. besonders Ypsilon in δὺο) – im eingangs genannten Vindob. Theol. gr. 149 (1290), in den Wiener Handschriften Suppl. gr. 91 und Phil. gr. 117 (Homer), im Aristoteles-Kommentar des Psellos Vat. Barb. gr. 164 von 1294 (Turyn 52; in Omega involvierte Buchstaben, Epsilon-Xi, Epsilon-Omikron; δὺο), im Ptolemaios- und Diophanttext des Vat. gr. 191 von 1296 (Turyn 63, f. 330^v; in Omega involviertes Ny, Epsilon-Xi, Sigma; Turyn 64, f. 365^v stilistisch anders, aber auch Fettaugen: Theta, Epsilon, Ypsilon, Tau über Omikron; winzige Kleinbuchstaben), im Par. gr. 2572, einer Moschopulos-Handschrift aus demselben Jahr 1296 (charakteristisch die mit Farbe hervorgehobenen Fettaugen-Buchstaben), im Vat. Barb. gr. 161 von 1304 (Turyn 76, f. 166^r; Theta, Omega, Sigma).

Aus dieser Reihe datierter Handschriften mit Fettaugen-Charakteristika, die sich ohneweiters verlängern ließe, ergibt sich eine Datierungshilfe für andere Handschriften, die als Pendants zu einzelnen der genannten Codices angesehen werden können. So erscheint der Bruxell. 4476–78 (Wittek 29, f. 60^v; Beta, Delta-Epsilon, Epsilon-Rho, Omega) ¹¹ als Gegenstück zum Vindob. Hist. gr. 125; der Vat. gr. 1696 (Alpha, Delta, Omikron, Omega) und der Escor. Y-III-13 (Kleinbuchstaben, z.B. Ypsilon-Ny u.ä.) hingegen sind als Verwandte des Vindob. Theol. gr. 149 zu bezeichnen.¹²

Wie ich schon eingangs bemerkte und wie die vorangehenden Beispiele zeigten, treten die Fettaugen-Elemente in Handschriften verschiedenen Stils auf. Allein, diese Mode konnte nicht überall mit gleicher Wirksamkeit durchdringen. Allgemein bekannt ist der stark archaisierende Stil theologischer Handschriften des 13. und 14. Jahrhunderts, der auf die Perlschrift des 11. Jahrhunderts zurückgeht. Selbst diese Codices blieben nicht von der Fettaugen-Mode verschont. Die ihnen eigene starke Stilisierung führte jedoch zu einer fast vollständigen Integrierung der Fettaugen-Elemente in den archaisierenden Stil. In dem Menaion Vat. Reg. gr. 63 von 1259/60 (Turyn 19, f.

¹¹ Wittek = M. Wittek, *Album de Paléographie grecque*, Gand 1967.

¹² Weitere Wiener Handschriften mit Fettaugen-Elementen wären: Suppl. gr. 91 (f. 233–310); Phil. gr. 96, 117, 131; Theol. gr. 35, 40, 46, 65, 71, 82, 88, 89, 118, 141, 144, 167, 173, 176, 177, 191, 201, 225, 275; Iur. gr. 3.

124^f) lassen sich breites unziales Theta und offenes Minuskel-Theta, Zeta, Omikron, Rho, Phi, Epsilon-Iota und sonstige Schlingenbildungen nachweisen; der Gesamteindruck bleibt jedoch derjenige der archaisierenden Minuskel alten Stils. Ähnliches gilt vom Vat. gr. 644 von 1280 (wo zusätzlich auf Xi, Epsilon und Ypsilon hinzuweisen wäre), sowie vom Vindob. Theol. gr. 90 (f. 459^r).

Eine archaisierende Schrift derselben Zeit, die sich von der Fettaugen-Mode völlig freihält, bietet der Vat. gr. 29, eine Ilias-Handschrift von 1291/92 (Turyn 49, f. 443^r).

In anderen Fällen gingen die bei genauem Zusehen nachweisbaren Fettaugen-Elemente in der Formlosigkeit und dem Gedränge einer reinen Gebrauchsschrift unter. Das mag der Vat. gr. 191 von 1296 veranschaulichen (Turyn 57, f. 96^v, Schreiber C) oder der Laur. Conv. soppr. 627 (Ende des 13. Jh.), der die Romane des Longos, Achilleus Tatios, Xenophon von Ephesos und Chariton auf kleinem Format und in gedrängter Schrift enthält.¹³

Voraussetzung für das Erkennen der Fettaugen-Elemente ist ihre Proportion zu den übrigen Buchstaben und die betonte Tendenz zum Größenunterschied. Wo diese fehlt, können auch einzelne Charakteristika nicht den Eindruck einer Fettaugen-Handschrift vermitteln. Ein Beispiel dafür ist der 1281/82 geschriebene Vat. Reg. gr. 31 (Turyn 38, f. 62^v).

Ich habe früher zu zeigen versucht, daß die Fettaugen-Mode historisch aus der mittelbyzantinischen Kanzleischrift herzuleiten und zu verstehen ist. Wir werden uns daher keineswegs wundern, wenn wir in den Urkunden der frühen Palaiologenzeit, vor allem unter Andronikos II., dessen Regierungsjahre (1282-1328) mit der Blütezeit der Fettaugen-Mode zusammenfallen, auch in den Originalen immer wieder auf die wohlbekannten Fettaugen-Elemente stoßen. Zunächst sei auf zwei Prostagmata dieses Kaisers von 1295 hingewiesen, die von Bompaire in den Xeropotamu-Urkunden publiziert wurden.¹⁴ Wir treffen wieder auf die vergrößerten geschlossenen Schlingen von Omikron, Sigma, Phi, Omega, Ypsilon und Delta, aber auch auf die in Omikron und Omega involvierten Kleinbuchstaben.

¹³ Eine Abbildung z.B. bei R. Merkelbach u. H. van Thiel, Griechisches Leseheft zur Einführung in Paläographie und Textkritik, Göttingen 1965, Nr. 21.

¹⁴ Bompaire, a.a.O., Nr. 13, 14.

Auch die Kalligraphen der Kaiserkanzlei, denen die Abschrift der feierlichen Chrysobulloi Logoi anvertraut war, konnten sich der damals verbreiteten Fettaugen-Mode nicht entziehen. Dies gilt von den vier seinerzeit von F. Dölger untersuchten Schreibern A-D der Kanzlei Andronikos' II.,¹⁵ ebenso für den Schreiber des berühmten Chrysobullos Logos von 1312, in dem die Athosklöster der Jurisdiktion des Patriarchen von Konstantinopel unterstellt wurden.¹⁶ Bei aller Gepflegtheit und Ebenmäßigkeit der Schrift sind die Fettaugen-Elemente (Alpha, Sigma, Omega, zahlreiche Involutionen) nicht zu übersehen. Durch diesen Schreiber und einige seiner Kollegen drangen diese modischen Elemente auch in jene kalligraphischen Handschriften ein, die uns das Oeuvre des Theodoros Metochites überliefert haben. Der langjährige μεσάζων und Freund des Kaisers bediente sich offenbar der besten Kalligraphen der Kaiserkanzlei, um seine umfangreichen Werke im Rahmen einer von ihm vorbereiteten Gesamtausgabe der Nachwelt zu überliefern.¹⁷ Diese Handschriften der besten Kalligraphen der Zeit wirkten so vorbildlich, daß ich in meinem Abriß der griechischen Paläographie den von ihnen kreierten Stil als Metochites-Stil bezeichnen und charakterisieren konnte.¹⁸ So kann man für die ersten Jahrzehnte des 14. Jahrhunderts auch von einer Art Symbiose von Kanzlei- und Buchschrift in Byzanz sprechen.

Dabei beschränkte sich die Übernahme von Fettaugenelementen keineswegs auf die Kaiserkanzlei. Wir beobachten sie ebenso stark in den Parakeulseis des Despoten Demetrios I. (Xeropotamu Nr. 23 von 1324; Dölger, Schatzkammern 28 von 1322) wie in einer gleichzeitigen Beamtenurkunde (Dölger, Schatzkammern 61 von 1321) oder in den Briefen des Patriarchen Isaias (Dölger, Schatzkammern 94 und 101, beide von 1330). Dieser dem Metochites-Stil noch sehr

¹⁵ Archiv für Urkundenforschung 15 (1938) 400 f.

¹⁶ Dölger, Schatzkammern, Nr. 5.

¹⁷ Zu dieser Ausgabe vgl. u.a. I. Ševčenko, Observations sur les recueils des discours et des poèmes de Théodore Métochite et sur la bibliothèque de Chora à Constantinople, in: Scriptorium 5 (1951) 279–288; etwas modifizierend I. Ševčenko, Études sur la polémique entre Théodore Métochite et Nicéphore Choumnos, Bruxelles 1962, S. 184, 282 u. Anm. 3.

¹⁸ Geschichte der Textüberlieferung, Bd. 1, S. 102 f.

nahestehende Schrifttypus hält sich in zahlreichen Handschriften bis in die zweite Hälfte des 14. Jahrhunderts. Gegen Ende des Jahrhunderts verlieren sich seine anderen charakteristischen Eigenschaften, aber auch seine Fettagenelemente.

An sich konnten die Fettagugen-Charakteristika auch in anderen Jahrhunderten auftreten. Von den mittelbyzantinischen Urkunden war bereits die Rede. Aber auch im 16. Jahrhundert finden sich noch gelegentlich Handschriften mit Fettagugenelementen (z.B. Vindob. Theol. gr. 208, etwa f. 143^v). Das sind aber vereinzelte Rückgriffe auf eine Mode, die in konzentrierter Form in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts und in den ersten Jahrzehnten des 14. Jahrhunderts das Bild vieler literarischer Codices und Urkunden beherrschte. Ich hoffe, daß diese Beobachtung den Paläographen der griechischen Schrift eine neue Datierungshilfe an die Hand geben wird.

NIKÄA ALS "MITTELPUNKT DES GRIECHISCHEN PATRIOTISMUS"

JOHANNES IRMSCHER / BERLIN

Im Nachlaß von Karl Marx befindet sich ein Konvolut von Zetteln, das Friedrich Engels mit der Aufschrift "Chronologische Auszüge I (- 91 bis + 1320 c.)" versah.¹ Diese Exzerpte hat Marx nach 1870, offenbar um die Wende von den siebziger zu den achtziger Jahren, also in der letzten Phase seines Lebens, angelegt;² der deutsche Originaltext ist noch nicht ediert, vielmehr müssen jene Notizen vorerst noch in einer russischen Übersetzung vom Jahre 1938³ benutzt werden. Die byzantinische Geschichte, erfaßt auf der Grundlage der weitwirkenden "Weltgeschichte für das deutsche Volk" aus der Feder des demokratischen Gelehrten und Publizisten Friedrich Christoph Schlosser,⁴ nimmt in den Auszügen einen breiten Raum ein. Sie sind S. 199 ff. (der russischsprachigen Ausgabe) entsprechend dem Kolumnentitel bei Schlosser⁵ unter die Überschrift "Das Lateinische Kaisertum in Konstantinopel und das Kaiserreich Nikäa (1204-1261)" gestellt, von S. 205 an wird die Regierungszeit Johannes' III. Vatatzes (1222-1254⁶) behandelt und S. 206 eine zusammenfassende Bewertung dieser für das Kaisertum Nikäa wie für die gesamte byzantinische Geschichte höchst bedeutsamen Epoche, wie folgt, vorgenommen: "Unter *Vatatzes* stellte *Nikäa* den

¹ Archiv Marksa i Engels'²⁵ (hgg. von v. Adoretsky Moskau 1938, III).

² Archiv a.a.O. IV.

³ Archiv a.a.O. I ff.

⁴ Über seine Byzanzkonzeption vgl. Johannes Irmischer, *Klio* 43-45, 1965, 554 ff.

⁵ F. C. Schlosser, *Weltgeschichte für das deutsche Volk*, 7, bearbeitet von G. L. Kriegk, Frankfurt 1847, 171 ff.

⁶ Bei Marx, Archiv a.a.O. 205: 1255 im Anschluß an Schlosser a.a.O. 185.

Mittelpunkt des griechischen Patriotismus dar. Hier findet er seine Stütze in der *Nationalreligion*, während zur selben Zeit im übrigen Griechenland das *päpstliche Dogma* herrscht."⁷ Die Formulierungen entsprechen in allem Entscheidenden denen Schlossers;⁸ dagegen gehen die Hervorhebungen auf Karl Marx zurück ebenso wie die Herausstellung des Schlosserschen Kontextes als einer Einschätzung der Epoche.

Diese Einschätzung, die in wesentlichem Ausmaße sogar von dem rationalistischen Obrectator der byzantinischen Geschichte⁹ Edward Gibbon vorweggenommen worden war,¹⁰ hat die moderne Byzanzforschung durchaus bestätigt;¹¹ zugleich aber wirft die Marxsche Formulierung, von ihrem Urheber sicher unbeabsichtigt, eine Frage auf, die durchaus noch der Beantwortung harret: Heißt griechischer Patriotismus Bekenntnis zur byzantinischen Reichsidee, oder bedeutet solcher Patriotismus geradezu das Gegenteil, nämlich ein Überbordwerfen des Byzantinismus zugunsten eines aufkeimenden neugriechischen Bewußtseins? Es ist offenkundig, daß von der Antwort auf diese Frage sehr viel abhängt, sowohl für das spezielle Problem der griechischen Nationwerdung wie für die Problematik der Entstehung der modernen europäischen Nationalstaaten ganz generell.¹²

⁷ Rückübersetzung aus dem Russischen nach Archiv a.a.O. 206; Unterstreichungen im Anschluß an Marx.

⁸ Bei Schlosser a.a.O. 185 lesen wir (Orthographie modernisiert): "Nikäa war der Mittelpunkt des griechischen Patriotismus geworden, und während im übrigen Griechenland das päpstliche Dogma herrschte, hatte dort die Nationalreligion ihre Stütze."

⁹ Vgl. die Würdigung von A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire* 324-1453, 2. engl. Aufl. Oxford 1952, 8 ff.

¹⁰ Vgl. seine Darlegungen in: Eduard Gibbon, *Geschichte des Verfalls und Untergang des Römischen Reichs*, 17, Leipzig 1806, 110 ff.

¹¹ Vgl. etwa D. M. Nicol in: *The Cambridge Medieval History*, IV 1 (J. M. Hussey), Cambridge 1966, 295: "The Byzantine Empire was born again in Nicaea; and for the eastern Greeks, at least, there was a new rallying-point and new hope."

¹² Einige, jedoch keineswegs alle Fragen dieses Problemkreises deuten an P. M. Rogatschew und M. A. Swerdlin (deutsch von H. Schulze), *Gesellschaftswissenschaftliche Beiträge*, 1966, 1, 652 ff.

Das Thema ist unter diesem Aspekt, soweit ich sehe, zum ersten Male von dem griechischen Historiker Apostolos E. Vakalopoulos¹³ in seiner nach Umfang wie Inhalt gleichermaßen gewichtigen Geschichte des Νέος Ἑλληνισμός gesehen und dargestellt worden.¹⁴ Der erste Band des Werkes setzt es sich zum Ziele, den Anfängen und der Herausbildung ebendieses neugriechischen Bewußtseins nachzuspüren, und betrachtet zu diesem Zwecke die spätbyzantinische Geschichte vom 13. Jahrhundert an retrospektiv von der modernen griechischen Entwicklung her, ein Verfahrensmodus, der, wie der Verfasser mit Recht feststellt, neue Aspekte zu eröffnen geeignet ist.¹⁵ In den Akritenliedern des 10. Jahrhunderts und dem Aufkommen der Volkssprache als poetischen Idioms sieht Vakalopoulos die Vorboten jenes Νέος Ἑλληνισμός¹⁶ und in der fränkischen Eroberung von 1204 seinen Ausgangspunkt,¹⁷ insofern als dieses Ereignis gegenüber dem Abendland nicht nur die kirchlichen, sondern auch die ökonomischen und kulturellen Eigenheiten deutlich werden ließ: "Die neugriechische Nation bildet sich demnach heraus in den schweren Kämpfen um ihr Überleben."¹⁸ Der in Nikäa konzentrierte griechische Patriotismus, um die Marxsche Formulierung wiederaufzugreifen, wäre somit ein neugriechischer Patriotismus gewesen.

Demgegenüber wird an anderen, zumal marxistischen Autoren wie Kordatos, Rusos und Zoidis zwar eine griechische λαότης¹⁹ innerhalb des byzantinischen Vielvölkerstaates anerkannt²⁰ und auch mit der Frankenherrschaft die Herausbildung eines Νέος Ἑλληνισμός sowie

¹³ Geboren 1909 in Volos, seit 1951 Professor der neugriechischen Geschichte an der Universität Thessaloniki (Ἑλληνικόν Who's who, 2. Aufl. Athen 1965, 51).

¹⁴ Bisher liegen vor: Ἀποστ. Ἐ. Βακαλόπουλος, Ἱστορία τοῦ νέου ἑλληνισμοῦ, 1, Thessaloniki 1961, 2, 1, ebd. 1964.

¹⁵ Βακαλόπουλος a.a.O. 1, 11.

¹⁶ Βακαλόπουλος a.a.O. 1, 50 f.

¹⁷ Βακαλόπουλος a.a.O. 1, 55.

¹⁸ Βακαλόπουλος a.a.O. 1, 58 f.

¹⁹ = russisch narodnotst'; zur Begriffsbestimmung vgl. Γιώργης Ἰ. Ζωίδης, Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος. Νέοι χρόνοι, 1, Warschau 1963, 68 Anm. 1.

²⁰ Πέτρος Ροῦσος, Ζητήματα τῆς ἱστορίας μας, ο. ο. 1955, 111 f.; Ζωίδης a.a.O. 70 f.

einer νεοελληνική λαότης verbunden,²¹ die eigentliche Nationwerdung jedoch erst in das 18. Jahrhundert gesetzt, als nämlich die neuen kapitalistischen Produktionsverhältnisse eine neue Klasse, die Bourgeoisie, hervorgebracht hatten.²² In einer solchen Sicht könnte der griechische Patriotismus von Nikäa sowohl restaurativer Byzantinismus wie auch die Vorahnung eines neugriechischen Nationalbewußtseins gewesen sein. Wir wollen uns bemühen, auf die offene Frage eine Antwort zu finden.

Suchen wir zunächst nach den Fundamenten dieses nikänischen Patriotismus, so stellen wir fest, daß die Bevölkerung des in Kleinasien, dem Kernlande des byzantinischen Reiches,²³ gelegenen Kaisertums von Nikäa,²⁴ überwiegend aus Griechen bestand bzw. völlig gräzisiert war;²⁵ selbst die auf den vorgelagerten Inseln ansässig gewordenen Franken wurden offenbar rasch von diesem Trend der Gräzisierung ergriffen.²⁶ In sozialökonomischer Hinsicht erweist sich das nikänische Kaisertum als Feudalstaat in vollem Sinne. Zur Zeit seiner Entstehung war Kleinasien in selbständige feudale Grundherrschaften zerrissen,²⁷ eine Zersplitterung, der, wie nicht zu bestreiten ist, Johannes III. Vatatzes und sein Sohn Theodoros II. Laskaris (1254–1258) mit politischen Mitteln entgegenzuwirken suchten: durch militärische Stärkung der Staatsmacht,²⁸ durch wirt-

²¹ Ροῦσος a.a.O. 116; Ζωίδης a.a.O. 71.

²² Ροῦσος a.a.O. 130; Ζωίδης a.a.O. 72; Γιάννης Κ. Κορδάτος, 'Ιστορία τῆς νεωτέρας Ἑλλάδος, 1, Athen 1957, 11 ff.

²³ Herbert Hunger in: *Historia mundi*, begründet von Fritz Korn, hgg. von Fritz Valjavec, 6, Bern 1958, 392.

²⁴ Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl. München 1952, Karte V.

²⁵ Βακαλόπουλος a.a.O. 1, 48 f.

²⁶ Βακαλόπουλος a.a.O. 1, 39. Von der Kraft des Ἑλληνισμός zeugt auch das Faktum, daß sich Abendländer schon sehr bald des Vulgärgriechischen als poetischen Idioms bedienten: dazu Irmscher bei J. M. Hussey, D. Obolensky, S. Runciman, *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford 1967, 307 f.

²⁷ B. T. Gorjanov, *Posdnevizantijskij feodalizm*. Moskau 1962, 77.

²⁸ Gorjanov a.a.O. 78.

schaftliche Autarkiebestrebungen und Protektionismus,²⁹ durch die Ansiedlung von Wehrbauern (Stratioten),³⁰ durch die Zentralisierung der Verwaltung.³¹

Doch änderte das alles nichts an dem feudalistischen Charakter des nikänischen Staatswesens, der im Gegenteil durch die Einwirkungen, die von dem Lateinischen Kaisertum ausgingen, noch unterstrichen und gefestigt wurde. Das heißt, es blieb bei der Herrschaft der Großgrundbesitzer, die sich auf die Arbeit abhängiger Paröken gründete, und das System der Pronoia stand in voller Blüte.³² Dabei macht eine Notiz des Historikers Pachymeres, der, 1242 in Nikäa geboren,³³ noch eine gewisse persönliche Anschauung der Geschehnisse besaß, den Unterschied von Stratioten und Pronoiaren deutlich; allen, die πρὸς τοῖς ὄρεσιν wohnten, so lesen wir, galt die Aufmerksamkeit der Zentralmacht, durchweg genossen sie Abgabefreiheit (ἀτέλεια), πρόνοιαι dagegen nur ἐκ τούτων οἱ ἐπιδοξότεροι.³⁴ Diese μεγιστᾶνες, wie sie der dem Kreise des Kaisers Theodoros' II. zugehörige³⁵ Theodoros Skutariotes nennt,³⁶ kamen im Laufe der Jahre zu Reichtum und Vermögen; zwar hatten sie das εἰς πρόνοιαν zugewiesene Land lediglich zu Lehen, doch was hinderte sie daran, darüber hinaus käuflich Land von der numerisch³⁷ verhältnismäßig starken freien Bauernschaft als Eigentum zu erwerben?³⁸ Jedenfalls zahlte sich

²⁹ Ostrogorsky a.a.O. 353 f.

³⁰ Ostrogorsky, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, französisch von Henri Grégoire, Brüssel 1954, 62 f.

³¹ Βακαλόπουλος a.a.O. 1, 72.

³² Ostrogorsky a.a.O. 63; Gorjanov a.a.O. 79.

³³ Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, 1, 2. Aufl. Berlin 1958, 280.

³⁴ Georgius Pachymeres, *De Michaelē et Andronico Palaeologis libri tredecim*, 1, recogn. Immanuel Bekker, Bonn 1835, 16.

³⁵ Moravcsik a.a.a.O. 526.

³⁶ Augustus Heisenberg, *Georgii Acropolitae Opera*, 1, Leipzig 1903, 283.

³⁷ J. A. Kosminski und S. D. Skaskin, *Geschichte des Mittelalters*, 1, deutsch von Wolfgang Müller, Berlin 1959, 467.

³⁸ Zur Problematik Ostrogorsky a.a.O. 68 ff.

die Privilegierung für die Pronoiare aus, wenn wir Pachymeres glauben dürfen, der da schreibt: Παρ' ὅσον δ' ἐκείνοις ἐξευθηνεῖσθαι ξυνέβαινε τοῖς κατὰ τὸν βίον, παρὰ τοσοῦτον καὶ πρὸς τοὺς ἐναντίους ἐθάρρουν, καὶ πολλοῖς τοῖς ἐκεῖθεν ἐτρύφων, νυκτολοχοῦντες καὶ ὁσημέραι τὴν τῶν ἐναντίων περικόπτοντες καὶ τὰ πολλὰ ληϊζόμενοι.³⁹ Daß die Pronoialehen, ursprünglich als bedingtes und befristetes Besitztum unvererbbar, partiell bereits durch Michael VIII. (1261–1282) in erbliches Besitztum umgewandelt wurden⁴⁰ und solche Veränderungen die zentrifugalen, liquidatorischen Kräfte stärkten, ist bekannt; für die Dauer der Existenz des nikänischen Kaisertums traten jedoch diese negativen Erscheinungen hinter den positiven Auswirkungen zurück: das Pronoiasystem funktionierte im Dienste des nikänischen Patriotismus. Das Vordringen des italienischen Handels- und Wucherkapitals aber – und mit diesem die Ansätze zur Herausbildung der kapitalistischen Manufaktur⁴¹ – wurden durch staatliche Maßnahmen mit Erfolg eingedämmt.⁴² Nikäa stand somit – das sei unterstrichen – im Zeichen des vollentwickelten Feudalsystems.

Konsequenterweise sahen sich daher die nikänischen Kaiser als legitime Fortsetzer der byzantinischen und erblickten ihre historische Aufgabe in der Wiedergewinnung der Hauptstadt und der Restauration des einstigen Reiches. In bewußter Traditionstreue wurden Überlieferungen, Einrichtungen und Bräuche des byzantinischen Staates übernommen.⁴³ Ungeachtet zahlreicher Schwierigkeiten – der aus den ersten Familien Konstantinopels bestehende zahlreiche Hofstaat war in dem sehr viel kleineren Nikäa⁴⁴ zu einem Lagerleben gezwungen – bemühte man sich nicht ohne Erfolg, das byzantinische Zeremoniell soweit nur irgend möglich beizubehalten.⁴⁵ 1208 wurde

³⁹ Pachymeres a.a.a.O. 16.

⁴⁰ Ostrogorsky, Geschichte a.a.O. 382.

⁴¹ Vgl. das Beispiel von Florenz bei Kosminski und Skaskin a.a.O. 379.

⁴² Ostrogorsky a.a.O. 353 f.

⁴³ Hunger a.a.O. 467.

⁴⁴ Die Monographie von Věra Hrochová, *Byzantská města ve 13.–15. století*, Prag 1967, geht seltsamerweise auf Nikäa nicht ein.

⁴⁵ M. A. Andreeva, *Očerki po kulture visantijskago dvora v XIII veke*, Prag 1927, 6 f. sowie die Detailsführungen 55 ff.

Theodoros I., der bis dahin den Despotes-Titel trug, durch feierliche Krönung und Salbung zum βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ τῶν Ῥωμαίων erhoben; dieser Akt sollte ihn als einzig rechtmäßigen Kaiser legitimieren⁴⁶ mit allen juristischen Konsequenzen und moralischen Ansprüchen, welche die Titular in sich barg.⁴⁷ Kurz vorher aber war ebenfalls in Nikäa auf Drängen breiter Volksmassen,⁴⁸ aber ohne Zustimmung des Papstes der gelehrte Michael Autoreianos zum ökumenischen Patriarchen von Konstantinopel gewählt⁴⁹ und durch diese Wahl um ein zusätzliches Mal die Illegitimität der fränkischen Okkupanten herausgestellt worden; zu seiner ersten Amtshandlung wurde die eben berichtete Krönung des Theodoros.⁵⁰ Wenn man berücksichtigt, wie wenig an realer Macht hinter der Regierung des kleinen nikäischen Staates stand, die in der Epoche der Restauration überdies langwierige militärische Auseinandersetzungen nicht nur mit den Lateinern, sondern außerdem mit dem Sultanat Rum, mit der großkomnenischen Herrschaft am Schwarzen Meer, dem Despotat Epirus, mit dem Bulgarenreich und mit dem Königreich Thessaloniki zu führen hatte,⁵¹ so wird deutlich, mit welch überzeugtem patriotischen Sendungsbewußtsein seine Repräsentanten zielgerichtet daran gingen, das vorübergehend besetzte Imperium zurückzugewinnen, indem sie sich Rechtstitel auf Rechtstitel sicherten und nicht müde wurden, im Namen aller Glieder des Reiches zu sprechen (so etwa,

⁴⁶ Ostrogorsky a.a.O. 341.

⁴⁷ Dazu Otto Treitinger, Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell – Vom oströmischen Staats- und Reichsgedanken, 2. Aufl. Darmstadt 1956, 186 ff.

⁴⁸ Vgl. August Heisenberg, Neue Quellen zur Geschichte des Lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion, 2, München 1923, 25 ff.: Δετηρίον ἀπὸ τῶν Κωνσταντινουπολιτῶν πρὸς τὸν βασιλέα Ῥωμ[αίων] τὸν Κομνηνὸν κῦρ Θεόδωρον τὸν Λάσκαριν περὶ τοῦ συναθροισθῆναι τὴν ἐν τῇ ἀνατολῇ τῶν ἀρχιερέων σύνοδον μετὰ τῶν ἀπαράντων ἐκείσε δυτικῶν ἐφ' ᾧ ἐπικηρυχθῆναι τὸν τῆς Κωνσταντινουπόλεως; 29 ff. "Ὅμοιον εἰς τὴν αὐγούσαν τὴν θυγατέρα τοῦ βασιλέως κῦρ Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ; 33 f. Εἰς τὸν υἱὸν αὐτῶν ὅμοιον; 34 f. Ἡ βασιλικὴ γραφὴ.

⁴⁹ Ἀντώνιος Μηλιαράκης, Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου (1204–1261), Athen 1898, 42.

⁵⁰ Heisenberg a.a.O. 5 f.

⁵¹ Einzelheiten bei Ostrogorsky a.a.O. 340 ff.

wenn Theodoros I. zur Patriarchenwahl namentlich die Geistlichen Konstantinopels einlud und schriftlich zu votieren aufforderte, wenn jemand verhindert sei).⁵² Dem gleichen Ziele dienten die wirtschafts-politischen Maßnahmen, die vornehmlich mit dem Namen Johannes' III. verbunden sind: sein Kampf gegen die feudale Opposition, die Entwicklung der Domänenwirtschaft, die Verstärkung des Handels mit den Seldschuken.⁵³ In der Tat erstarkte Nikäa von Jahr zu Jahr mehr und wurde je länger, um so intensiver zur Hoffnung aller byzantinischen Patrioten (mit Ausnahme vielleicht derjenigen, die im Bannkreis des Despotats von Epirus standen).⁵⁴ Doch noch immer bleibt die Frage, ob solche Hoffnungen auf das mittelalterlich-universalistische Reich von Byzanz gerichtet waren oder ob sie bereits tastend auf einen künftigen Staat griechischer Nation hinwiesen.

Nikäas Position war nicht nur politisch und wirtschaftlich, sondern vielleicht sogar noch mehr kulturell begründet;⁵⁵ es galt als eine τῶν λόγων θαυμασία καὶ πολυέραστος πηγὴ,⁵⁶ wie der nachmalige Patriarch Gregorios II. Kyprios⁵⁷ in seiner berühmten Selbstbiographie bezeugt – trotz des Unbehagens, das er selber zu Füßen seiner nikänischen Lehrer empfunden hatte.⁵⁸

Gleich nach 1204 war Nikäa für *Niketas Choniates* zum Zufluchtsort geworden, den Staatsmann und Historiker, dessen Geschichtswerk von 21 Büchern in schwülstiger Sprache ein zusammenhängendes Bild der Zeit von 1176 bis 1206 vermittelt.⁵⁹ Es hat augenscheinlich in der

⁵² Heisenberg a.a.O. 8, der Text ebd. 15; Franz Dölger, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches, 3, München 1932, 3.

⁵³ *Istoria Vizantii* 3, Moskau 1967, 35 f.

⁵⁴ Bemerkt von Herbert Hunger, *Byzantinische Geisteswelt*, Baden-Baden 1958, 198.

⁵⁵ *Istoria Vizantii* a.a.O. 257.

⁵⁶ J. P. Migne, *Patrologiae cursus completus, Series Graeca* 142, Paris 1865, 24.

⁵⁷ Hans-Georg Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München 1959, 685.

⁵⁸ Migne a.a.O. 24 f.

⁵⁹ Moravcsik a.a.O. 445 ff. Die unterschiedlichen Einschätzungen des Quellenwertes verzeichnet Bruno Lehmann, *Die Nachrichten des Niketas Choniates, Georgios Akropolites und Pachymeres über die Selçuquen*, Diss. Leipzig 1939, 16 Anm. 1.

neuen Heimat des Verfassers seine abschließende Gestalt gefunden; doch läßt das Opus kaum etwas von dem zielbewußten Optimismus verspüren, der das Wirken Theodoros' I. leitete, dem Niketas als Berater diente.⁶⁰ Vielmehr beklagt dieser in langen Tiraden die mangelnde Verteidigungsbereitschaft seiner Landsleute⁶¹ und schließt mit dem Gedanken, daß τὰ τῶν Ῥωμαίων ἀπαξάπαντα ἀκράτου ποτηρίου καὶ τρυγοφόρου κύλικος bedürftig seien.⁶² Noch mehr wuchert die Rhetorik in drei Prosaschriften, die Niketas auf Veranlassung Theodoros' I. abfaßte, seinem Σελέντιον (= σιλέντιον, dissertatio),⁶³ in dem er den Nikänern Mut und Zuversicht zuspricht,⁶⁴ und seinen beiden Λόγοι zu Ehren des Auftraggebers, die von hoffnungsvollen militärischen Ereignissen ihren Ausgang nehmen.⁶⁵ Das patriotische Gefühl und die patriotische Absicht wird man dem inzwischen in Nikäa heimisch gewordenen Autor schwerlich absprechen können; aber alle Aussagen erfolgen im Bilde antiker oder biblischer Mythologie und Geschichte, vorgetragen in einer Diktion, der die Form ungleich wichtiger ist als der Inhalt.

Da führte freilich *Nikolaos Mesarites*,⁶⁶ Niketas' jüngerer Zeit-

⁶⁰ Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2. Aufl. München 1897, 282.

⁶¹ Mehr darüber bei Erwin Fenster, *Laudes Constantinopolitanae*, München 1968, 169 f.

⁶² Nicetas Choniates, rec. Immanuel Bekker, Bonn 1835, 852.

⁶³ Carolus du Fresne – du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, Neudruck Paris 1943, 1370; Ioannes Meursius, *Glossarium Graeco-barbarum*, 2. Aufl. Leiden 1614, 500.

⁶⁴ Text bei K. N. Σάθας, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη*, 1, Venedig 1872, 97 ff.; zur Erläuterung vgl. Fedor Uspenskij, *Vizantiskij pisatel' Nikita Akominat' iz Chonè*, Petersburg 1874, 205 ff.

⁶⁵ Text bei Σάθας a.a.O. 107 ff. und 129 ff.; zur Erklärung Uspenskij a.a.O. 211 ff. und 217 ff. sowie (zu der ersten der beiden Reden) B. Sinogowitz, *Byzantinische Zeitschrift* 45, 1942, 345 ff.

⁶⁶ 'Α. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, *Vizantijskij Vremennik* 11, 1904, 383 ff. behandelt unter der irreführenden Überschrift *Νικόλαος Μεσαρίτης* lediglich ein prosopographisches Einzelproblem und gibt keineswegs, wie man erwarten könnte, eine Charakteristik des Genannten.

genosse, der diesen um wenige Jahre überlebte – Niketas starb 1213,⁶⁷ Mesarites um 1220⁶⁸ –, eine deutlichere Sprache. Den patriotischen Kleriker hatte der neuernannte Patriarch Michael Autoreianos zu seinem Referendarios berufen, in ein Amt, dem der schriftliche Verkehr des Patriarchats mit der kaiserlichen Kanzlei oblag; bald avancierte jedoch Mesarites zum Metropolit von Ephesos und Ἐξάρχος πάσης Ἀσίας.⁶⁹ In solcher Qualität wurde er 1214 zu Verhandlungen mit dem Kardinallegaten Pelagius von Albano nach Konstantinopel entsandt;⁷⁰ der Bericht, den er darüber abfaßte – er ist anscheinend nicht ganz vollständig überliefert⁷¹ –, erweist sich in vieler Hinsicht als aufschlußreich.⁷²

Εἶπω δέ σοι καὶ τήτινον τοῦ ἐμοῦ βασιλέως κατόρθωμα, spricht Mesarites Kapitel 20 zu seinem Verhandlungspartner, um darauf die katastrophale Situation des Jahres 1204 in die Erinnerung zurückzurufen: Τῆς ἡμετέρας πατρίδος (man achte auf die emotionale Diktion!) κατὰ κράτος ἀλούσης ἄλλος ἄλλη πη τῶν ἐκ τῆς βασιλικῆς συγγενείας γῆν Ῥωμαῖδα ὡς ἴδιον κλῆρον ἐσφετερίσατό τε καὶ ᾠκειώσατο, καὶ ἤθελε τοῖς Ἰταλοῖς ὑμῖν ὑποτάσσεσθαι ἤ⁷³ ὁμογνίῳ αἵματι καὶ φυλῇ.⁷⁴ Damit aber habe sich Theodoros nicht abgefunden, sondern die Decouragierten ermutigt und durch die Unterwerfung Paphlagoniens seine Basis entscheidend verbessert.

Mesarites erwies sich als konsequenter Bestreiter aller päpstlichen Ansprüche, doch wurde er an Schärfe noch übertroffen durch *Germanos II.*, der von 1222 bis zu seinem Tode im Jahre 1240 den Patriarchenthron innehatte.⁷⁵ Dieser verfaßte polemische Traktate über die

⁶⁷ Moravcsik a.a.O. 445.

⁶⁸ Beck a.a.O. 666.

⁶⁹ Heisenberg a.a.O. 3.

⁷⁰ Heisenberg a.a.O. 4. Zur Person vgl. Walter Norden, *Das Papsttum und Byzanz*, Berlin 1903, 213 ff

⁷¹ Beck a.a.O. 666.

⁷² Text bei Heisenberg a.a.O. 6 ff.

⁷³ Mesarites gebraucht nach Heisenberg a.a.O. 77 ἢ im Sinne von μᾶλλον ἢ.

⁷⁴ Heisenberg a.a.O. 25.

⁷⁵ Beck a.a.O. 667.

zwischen Rom und Byzanz strittigen Fragen des Ausgangs des Heiligen Geistes, des Gebrauchs der Azymen sowie des Fegefeuers⁷⁶ und trug, indem er die vermeintlichen Irrlehren mit den Waffen des rechten Glaubens bekämpfte, durch theologische Mittel dazu bei, die Kluft zum Westen zu vertiefen und das nikänischen Selbstbewußtsein zu festigen.⁷⁷ Aus solchem Selbstbewußtsein heraus schrieb er an Papst Gregor IX. 1238 eine ausführliche Epistel, in der er nach einer Verbrämung durch theologische Phrasen die Greuel der Lateiner mit eindeutigen Worten anprangerte und, die eigene Orthodoxie herauskehrend, die Wiederherstellung des kirchlichen Friedens forderte.⁷⁸ Den gleichen orthodoxen Standpunkt begründete er durch Bibel- und Väterzitate in einer langen Professio,⁷⁹ welche den päpstlichen Legaten übergeben wurde, die zu der für das Frühjahr 1234 von Johannes III. nach Nymphaion einberufenen Synode erschienen waren,⁸⁰ und versäumte auch sonst keinen Anlaß, den griechischen Standpunkt durch Wort und Tat zu vertreten.⁸¹

Mit dem Patriarchen Germanos befreundet⁸² war der um eine Generation jüngere, 1197 in Konstantinopel geborene Polyhistor *Nikephoros Blemmydes*, der sich auf philosophischem wie auf theologischem Gebiete betätigte, rhetorische Deklamationen ebenso wie Epigramme und andere Poesien schrieb,⁸³ aber auch geographische Schriften und – was in unserem Zusammenhang wichtig – eine Selbstbiographie

⁷⁶ Beck a.a.O. 667.

⁷⁷ Ähnlich Hans-Wilhelm Haussig, *Kulturgeschichte von Byzanz*, Stuttgart 1959, 487.

⁷⁸ Text bei Ioannes Dominicus Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Ed. novissima, 23, Nachdruck Paris 1903, 47 ff.

⁷⁹ Text bei Mansi a.a.O. 307 ff.

⁸⁰ Μηλιαράκης a.a.O. 313 ff.

⁸¹ Beispiele bei Beck a.a.O. 667 f. Treffend bemerkt A. Ehrhard bei Krumbacher a.a.O. 174: "Germanos selbst ließ sich an Abneigung gegen die Lateiner von niemandem übertreffen."

⁸² Μηλιαράκης a.a.O. 312.

⁸³ *Storia Vizantii* a.a.O. 257. – Außer dem durch die älteren Ausgaben Erschlossenen vgl. J. A. Bury, *An unpublished poem of Nicephorus Blemmydes*, *Byzantinische Zeitschrift* 10, 1901, 418 ff.

bzw., wenn man lieber will, einen Autopanegyrikos verfaßte.⁸⁴ Die Lektüre des Werkes, das ja eine im byzantinischen Schrifttum nicht eben häufige literarische Gattung vertritt, erweist sich freilich als weniger ergiebig, als von ihrer Thematik her zu erwarten wäre. 2,4⁸⁵ spricht Blemmydes von Βυζάντιον als seiner πατρίς, die von den Ἰταλοὶ eingenommen wurde – wobei Ἰταλοὶ als Synonym für Λατῖνοι⁸⁶ anzusehen sein dürfte –, und fährt dann in seinem Bericht, ohne ein Prädikat zu setzen, fort: καὶ ἡμεῖς μετανάσται πρὸς Βιθυνίαν. Eines weiteren Kommentars schien ihm der Untergang des byzantinischen Kaisertums nicht wert zu sein, genauso wie er 2,13 emotionslos von den λογίων τῷ τηνικάδε κατὰ τὴν τῆς Βιθυνίας μητρόπολιν Νίκαιαν ἐκ τῆς Ῥωμαϊκῆς ἐπικρατείας ἐνδεδημηκότων ἀνδρῶν spricht;⁸⁷ die eigene Person ist dem Autor offenbar sehr viel wichtiger als die Drangsale seines Vaterlandes.⁸⁸ Immerhin findet die erwähnte Wendung von der πατρίς τὸ Βυζάντιον ihr komplettierendes Gegenstück in der Floskel μήτηρ Ἑλλάς, die sich in einem geistlichen Gedicht Ἀκολουθία εἰς τὸν ἅγιον Γρηγόριον τὸν θεολόγον 5, 18⁸⁹ findet, während ein im gleichen Zusammenhang begegnender Hinweis auf die Ἑλλήνων πλάνη (5, 82)⁹⁰ offensichtlich Ἑλλήνες im Sinne von Pagani⁹¹ faßt.

Doch wie gering die persönlichen Zeugnisse eines patriotischen Bewußtseins bei Nikephoros Blemmydes auch sein mögen, die objektive bewußtseinsbildende Wirkung seiner Lehr- und schriftstellerischen Tätigkeit wurden schon bald, wie zum Beispiel von dem im 13. Jahrhundert schreibenden Historiker Nikephoros Gregoras, er-

⁸⁴ Krumbacher a.a.O. 447.

⁸⁵ Nicephorus Blemmydes, Curriculum vitae et carmina, ed. Aug. Heisenberg, Leipzig 1896, 55.

⁸⁶ Belege dafür in der zitierten Ausgabe a.a.O. 135.

⁸⁷ Ausgabe von Heisenberg a.a.O. 63.

⁸⁸ So schon Krumbacher a.a.O. 447.

⁸⁹ Ausgabe von Heisenberg a.a.O. 128.

⁹⁰ Ausgabe von Heisenberg a.a.O. 130.

⁹¹ Du Fresne – du Cange a.a.O. 375.

kannt und hervorgehoben⁹² und kann gar nicht hoch genug eingeschätzt werden; denn im gleichen Maße, wie die kaiserlichen Maßnahmen auf politischer Ebene Nikäa bei den Zeitgenossen als den rechtmäßigen byzantinischen Staat propagierten – und die Errichtung des Lateinischen Kaisertums als illegitime Usurpation perhorreszierten –, machte die Leistung eines Blemmydes Nikäa zum sichtbaren Repräsentanten einer ungebrochenen kulturellen Tradition, die man – ob zu Recht oder zu Unrecht, mag hier unerörtert bleiben – von der Antike bis zur eigenen Gegenwart hinführte. Das lange Zeit hindurch vernachlässigte Gebiet der Exegese⁹³ nahm Blemmydes mit seinem Psalmenkommentar wieder auf,⁹⁴ seine Handbücher der Logik und der Physik,⁹⁵ die im besten Sinne “legacy of the classical antiquity” lebendig verkörperten und mit ihrer Darlegung des Weiterwirkens der antiken Ideen in Byzanz zugleich selbständige Leistungen des Autors aufwiesen, übten eine langandauernde, weite Wirkung;⁹⁶ sein Fürstenspiegel Λόγος, ὁποῖον δεῖ εἶναι τὸν βασιλέα,⁹⁷ an den nachmaligen Kaiser Theodoros II. gerichtet,⁹⁸ greift, wie die einschlägigen Zitate nachhaltig verdeutlichen, auf die Linie zurück, die mit Xenophons “Kyrupädie” eingeleitet wurde. Soviel nur über die Hauptwerke des Blemmydes, zu denen noch eine Vielzahl kleinerer

⁹² Vgl. z. B. sein Urteil über Blemmydes in seinem Geschichtswerk 2, 7 (Nicephorus Gregoras, *Byzantina historia*, ed. Ludovicus Schopen, 1, Bonn 1829, 46): Ἄνθρωπος δὲ οὗτος πολλὰς περιηγησάμενος ταῖς ἀρεταῖς καὶ πολλῇ τῇ σοφίᾳ ἐξησκημένος, ὁπόσῃν τε Ἑλλήνων ὕμνοῦσι παῖδες, καὶ ὁπόσῃν οἱ τῆς καθ’ ἡμᾶς ἐκκλησίας προστάται καὶ ῥήτορες εἰς ἡμετέραν ὠφέλειαν προὔθηκον

⁹³ Vgl. Ehrhard bei Krumbacher a.a.O. 135.

⁹⁴ Zum Text bei Migne a.a.O. 1321 ff. vgl. Beck a.a.O. 673.

⁹⁵ Texte bei Migne a.a.O. 685 ff. bzw. 1021 ff.

⁹⁶ Pan. S. Codellas bei E. W. Beth, H. J. Pos und J. H. A. Hollak, *Proceedings of the Tenth International Congress of Philosophy*, 2, Amsterdam 1949, 1117 f.

⁹⁷ Text bei Migne a.a.O. 611 ff., auf erweiterter Grundlage bei Kurt Emminger, *Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln*, 1, Programm München 1906, 8 ff. (dazu S. G. Mercati, *Byzantinoslavica* 9, 1948, 182 ff.).

⁹⁸ Vgl. dazu die einschlägigen Briefe des Blemmydes an den Kaiser bei Nicolaus Festa, *Theodori Ducae Lascaris Epistulae CCVIII*, Florenz 1888, 302 ff.

Veröffentlichungen tritt, von denen manches bis heute unediert ist!⁹⁹

Des Blemmydes Schüler war, wie bemerkt, Kaiser *Theodoros II.* Als sein Vater Johannes III. Dukas Vatatzes, der als Feldherr und Politiker sowie als Wiederhersteller des Reiches im Volke sehr bald zu legendärem Ansehen gelangte,¹⁰⁰ am 3. November 1254 verstarb,¹⁰¹ übernahm der 32-jährige ein gefestigtes Staatswesen, das beträchtliche Räume Kleinasiens und den größeren Teil der Balkanhalbinsel umfaßte, während das Lateinische Kaisertum immer offenkundiger dem Siechtum verfiel; zu den Türken bestanden freundschaftliche Beziehungen, und die öffentlichen Finanzen waren wohlgeordnet.¹⁰² So ist die kurze Regierungszeit Theodoros' II. außenpolitisch im wesentlichen durch das Bestreben gekennzeichnet, den Status quo zu erhalten;¹⁰³ um so mehr bot sich dem hochgebildeten Fürsten die Möglichkeit zu umfassenden "encouragements donnés aux lettres,"¹⁰⁴ wurde der nikänische Hof vollends zum geistigen Mittelpunkt des Griechentums. Und wie weit wurde er zugleich zum Mittelpunkt des griechischen Patriotismus dürfen wir mit Berechtigung fragen.

Über die Gegenstände seiner Ausbildung hat der nachmalige Kaiser, der sich als ein eifriger Korrespondenzpartner erwies,¹⁰⁵ in einem Brief an den Metropolit von Ephesos sich ausgelassen; er erwähnt die Lektüre der Klassiker, Musik, Mathematik, Physik, Geometrie, Astronomie und nicht zuletzt die Philosophie in allen ihren Zweigen.¹⁰⁶ Solche Traditionsverbundenheit ist zweifelsohne ein Faktum auch von politischem Gewicht, da am konstantinopolitanischen Hofe westliches Denken und westliche Ideale schon seit langem in hoher Geltung

⁹⁹ Vgl. die Prolegomena der Ausgabe von Heisenberg, a.a.O. CXXII sowie Beck a.a.O. 671 ff.

¹⁰⁰ A. Heisenberg, *Byzantinische Zeitschrift* 14, 1905, 160.

¹⁰¹ Ostrogorsky a.a.O. 354.

¹⁰² Jean B. Pappadopoulos, *Théodore II Lascaris, Empereur de Nicée*, Paris 1908, 56 ff.

¹⁰³ Ostrogorsky a.a.O. 355.

¹⁰⁵ Pappadopoulos a.a.O. 85.

¹⁰⁶ Pappadopoulos a.a.O. 29.

¹⁰⁶ Brief 105 bei Festa a.a.O. 143 ff

gestanden hatten und Themen der abendländischen Literatur allenthalben im einstigen Reichsgebiet Verbreitung fanden.¹⁰⁷ Neben solchen Einflüssen aber wirkte eine bewußte politische Erziehung von seiten des Vaters, über die der bereits erwähnte Historiker der ersten Paläologen, Georgios Pachymeres, voller Bewunderung berichtet,¹⁰⁸ zwar verliert sich dieser Bericht in moralisierenden Details, trotzdem läßt er soviel deutlich werden, daß sich Johannes III. sichere Garantien für die Fortführung seiner politischen Linie schaffen wollte. Dabei dürfte ihn berechtigte Sorge geleitet haben; denn Theodoros litt an schwerer Epilepsie, er neigte zur Exzentrizität¹⁰⁹ und besaß weitgehende, für einen angehenden Herrscher vielleicht zu weitgehende literarische Ambitionen.¹¹⁰ Diese umfaßten beinahe genauso viele Gebiete¹¹¹ wie die Studien, auf welche die Interessen des Prinzen gelenkt worden waren, und machten ihn zu einem Vorläufer des enzyklopädischen Polyhistorismus, wie er, die byzantinische Literatur der letzten Jahrhunderte kennzeichnend, eine wesentliche Voraussetzung des europäischen Humanismus bildete.¹¹² Die Überzahl von Theodoros' Werken¹¹³ ist in unserem Zusammenhang lediglich als Faktum, nicht nach den Details ihrer Inhalte von Belang; um so mehr verdienen deshalb diejenigen Beachtung, die in das Zeitgeschehen unmittelbar einzugreifen versuchen.

Da gibt es zunächst eine Lobrede auf den 1250 verstorbenen deutschen Kaiser Friedrich II. Roger,¹¹⁴ jenen unerbittlichen Widersacher des Papsttums, der in der Korrespondenz mit Theodoros' Vater die

¹⁰⁷ N. Iorga, *Études byzantines*, 1, Bukarest 1939, 287 ff.

¹⁰⁸ Pachymeres a.a.O. 37 ff.

¹⁰⁹ Ostrogorsky a.a.O. 355.

¹¹⁰ Pappadopoulos a.a.O. 156 f.

¹¹¹ Zusammenfassend Pappadopoulos a.a.O. 158 ff.; vgl. ferner Krumbacher a.a.O. 478 und Beck a.a.O. 673 f.

¹¹² Krumbacher a.a.O. 18 f.

¹¹³ Darüber Migne a.a.O. 140, Paris 1865, 759 ff., wo 763 ff. und 1259 ff. einige seiner Schriften abgedruckt sind.

¹¹⁴ Zur Vita H. Gericke in: *Biographisches Lexikon zur deutschen Geschichte*, Berlin 1967, 132 f.

schärfsten Angriffe gegen die Kurie erhoben und ihr die Schuld an der Kirchenspaltung zugeschoben hatte.¹¹⁵ Es war daher schon ein politischer Akt von beträchtlicher Tragweite, wenn der Anwärter auf den nikäischen Thron ein *Ἐγκώμιον εἰς τὸν βασιλέα τῶν Ἀλαμανῶν* abfaßte,¹¹⁶ mag sich dieses auch, wie es einer *Oraison funèbre* entspricht, der konkreten Details enthalten und auf die für das Thema üblichen rhetorischen Floskeln beschränken.¹¹⁷

Eindeutig nahm Theodoros dagegen *κατὰ Λατίνων* in einer Schrift *Περὶ τοῦ Ἀγίου Πνεύματος* Stellung, die als *Λόγος ἀπολογητικὸς πρὸς ἐπίσκοπον Κοτρώνης*¹¹⁸ figuriert – gemeint ist anscheinend der 1254 zum Bischof von Cotrone in Kalabrien präkonisierte Nikolaos von Dyrrhachion, der sich zum gleichen Thema im römischen Sinne ausgelassen hatte.¹¹⁹ Während sich die dogmatischen Partien der Streitschrift in den festgefügtten Geleisen byzantinischer Apologetik bewegen,¹²⁰ verdienen die von dem Verfasser herausgestellten politischen Gesichtspunkte Beachtung. Nicht die Spitzen der geistlichen Hierarchie, so belegt er an historischen Beispielen, führten die großen Konzilien zusammen, ἀλλὰ πᾶσαι (scil. σύνοδοι) ἐκ κελεύσεως βασιλικῶν συνηθροίσθησαν.¹²¹ Demgemäß habe auch für die Gegenwart zu gelten: Εἴ ἐστιν ἀναγκαῖον σύνοδον συγκροτηθῆναι εἰς τὴν τῆς ἀληθείας ἐξέτασιν, οὕτω δεῖ γενέσθαι, καὶ προστάγμασι βασιλικοῖς συνελθεῖν ἅπαντας ἐν ᾧ ἂν ἐπιτάξῃ τόπῳ ὡς ἂν καὶ ἀναλωμάτων ἐν αὐτῷ συναγωγὴ γένηται καὶ τῶν χρειωδῶν ἐπισώρευσις· καὶ ὁ βασιλεὺς καθίσει μέσος, ὡς ἂν διακρίνῃ τοὺς λέγοντας κατὰ τὴν παλαιὰν ἐκείνην συνήθειαν.¹²² Man darf diese Sätze wohl als eine geradezu klassische Formulierung des Grundprinzips

¹¹⁵ Johannes Dräseke, *Byzantinische Zeitschrift* 3, 1894, 505 f.

¹¹⁶ Dräseke a.a.O. 508.

¹¹⁷ Der Text bei Pappadopoulos a.a.O. 183 ff.

¹¹⁸ Theodorus Lascaris Junior, *De processione Spiritus Sancti Oratio apologetica*, ed. H. B. Swete, London 1875, 1.

¹¹⁹ Beck a.a.O. 675.

¹²⁰ Dräseke a.a.O. 511.

¹²¹ Ausgabe von Swete a.a.O. 20.

¹²² Ausgabe von Swete a.a.O. 21 f.

des Cäsaropapismus¹²³ bezeichnen, gleichgültig, ob man diese Benennung für legitim¹²⁴ ansieht oder ihre Zweckmäßigkeit in Zweifel zieht.¹²⁵ Darüber hinaus aber verdient noch ein weiterer Gedanke des Λόγος Beachtung: Μὴ θροεῖτω δέ τις, lesen wir im gleichen Zusammenhang, τὸ ὁμόγλωττον ἢ ἀλλόγλωττον; vielmehr laute die Regierungsmaxime des hochgestellten Autors: Οὐ γὰρ ὁμογλώττοις πλεῖον χαρίζεται βασιλεὺς, ἀλλὰ πᾶσιν ἴσος ἐστὶ καὶ ὁμοίως ἐν πᾶσι τοῖς ὑπὸ χεῖρα διάκειται, καὶ ἀληθείας ἐστὶ κριτὴς καὶ διαγνώμων τοῦ ἀκριβοῦς. Angewandt wird der Grundsatz, wie angedeutet, zunächst auf religionspolitischem Gebiet – 'Ἐπεὶ ποτε τῆς Ἑλληνος γλώττης ὄντας αἰρετίζοντας ὁμόγλωττος ὢν αὐτοῖς ὁ βασιλεὺς ὡς αἰρετικούς κατέκρινε τε καὶ ἀπεπέμψατο· καὶ τοὺς ἑτερογλώττους ὄντας ὡς ἀληθεῖς παρεδέξατο, καὶ ἄλλως πάλιν ἐπ' ἄλλοις¹²⁶–, aber es kann wohl keinem Zweifel unterliegen, daß er generelle Gültigkeit besitzen sollte und durch das Vorbild des Hohenstaufen Friedrich II. bestimmt war, des hochbegabten, vielseitig unterrichteten Mannes, der in der morgenländischen wie in der lateinischen Welt gleichermaßen heimisch war und dessen Kaisertum kaum mehr noch als ein deutsches angesprochen werden konnte.¹²⁷ Aber auch das darf von unserer Problematik her nicht übersehen werden: Einen solchen Standpunkt hatte mittelalterlicher Universalismus, nicht nationalstaatliches Denken geprägt.¹²⁸

Theodoros hat die Politik Johannes' III. ohne Bruch weitergeführt,

¹²³ Der Terminus ist, worauf Deno J. Geanakoplos, *Byzantine East and Latin West: Two worlds of Christendom in Middle Ages and Renaissance*, New York 1966, 56 hinweist, modern; wann er zum ersten Male begegnet, vermochte ich nicht zu ermitteln.

¹²⁵ So z. B. Hans Erich Feine, *Kirchliche Rechtsgeschichte*, 1, 2. Aufl. Weimar 1954, 69 mit den Parallelvorschlägen "Byzantinismus" und "Théocratie byzantine."

¹²⁵ So etwa Geanakoplos, der a.a.O. 82 stattdessen den freilich wenig attraktiven Terminus "Caesaroprocurement" vorschlägt; ebd. 159 f. eine wichtige Auswahlbibliographie zum Thema.

¹²⁶ Ausgabe von Swete a.a.O. 21.

¹²⁷ Johannes Haller, *Das altdeutsche Kaisertum*, 10.–21. Tausend Stuttgart 1944, 241.

¹²⁸ Auch nicht nationalstaatliches italienisches Denken, wie Haller a.a.O. 241 in bezug auf Friedrich II. meint.

und zwar in voller Bewußtheit, wie ein bisher nur partiell ediertes Enkomion bezeugt, das der Sohn bald nach dem Ableben des Vaters niederschrieb: Θεοδώρου Δούκα τοῦ Λάσκαρι τοῦ υἱοῦ τοῦ ὑψηλοτάτου βασιλέως κυρίου Ἰωάννου τοῦ Δούκα ἐγκώμιον εἰς τὸν πατέρα αὐτοῦ, τὸν αὐτὸν ὑψηλότατον βασιλέα κύριον Ἰωάννην τὸν Δούκαν.¹²⁹ Nikephoros Blemmydes' schon vorhin erwähnter Regentenspiegel Ἀνδριᾶς βασιλικός hat unzweifelhaft auf den kaiserlichen Schriftsteller eingewirkt. In langen Tiraden preist dieser die außen- und innenpolitischen Leistungen Johannes' III., ohne dabei zu vergessen, die Orthodoxie des Kaisers und seine Vorrangstellung gegenüber der Kirche auch hier hervorzuheben: Ἀρχων ἐστὶν ὁ βασιλεὺς ὅποταν στηρίζῃ τὰ τῆς ἐκκλησίας¹³⁰, ja diese Vorrangstellung gar ins Metaphysische zu übersteigern: Πᾶσα βασιλικὴ γλῶσσα τὰ ἀπόρρητα φθέγγεται.¹³¹

Aber nicht nur darin berührt sich das Enkomion mit der Schrift über den Heiligen Geist, vielmehr verbindet beide Opuskula nicht minder das gleiche historische Weltbild. Am Ende der Rede werden nämlich die Tugenden des Verstorbenen zu geschichtlichen Exempla in Vergleich gesetzt, und es ist recht bezeichnend, daß dabei in der Synkrisis die Weltreichsgründer Alexander und Cäsar an erster Stelle stehen und unter den sonstigen Namen kein einziger zu finden ist, der dem klassischen Hellas zugehört,¹³² – die Tatsache, daß der Makedone König der Hellenen genannt und Johannes III. als ὁ τοῦ χριστωνόμου λαοῦ βασιλεὺς tituliert wird, der sich der lateinischen, persischen, bulgarischen, skythischen und manch anderer πολυαρχία zu erwehren habe,¹³³ deutet durchaus auf einen ökumenischen Universalitätsanspruch, auch wenn dessen reale Grenzen nicht übersehen werden.

Neben dem Lobpreis des Kaisers steht der Lobpreis der Kaiserstadt: ein Pariser Kodex (Supplementum Graecum 37) verwahrt nicht nur das Enkomion auf Johannes III., sondern auch ein Ἐγκώμιον εἰς τὴν

¹²⁹ M. A. Andreeva, *Annales de l'Institut Kondakov* 10, 1938, 133.

¹³⁰ Andreeva a.a.O. 139.

¹³¹ Andreeva a.a.O. 139.

¹³² Vgl. die Resümées der Texte bei Andreeva a.a.O. 141 f.

¹³³ Text bei Andreeva a.a.O. 141.

μεγαλόπολιν Νίκαιαν.¹³⁴ Lobreden auf Städte gibt es mindestens seit der römischen Kaiserzeit,¹³⁵ insofern ist vieles durch den Genuszwang vorgezeichnet und entsprechend konventionell, und dennoch bleibt die Schrift recht aussagekräftig. Die Antike rückt gegenüber der universalen Sicht, welche sich in der Trauerrede auf den Kaiser kundgab, durchaus in den Vordergrund, allerdings nicht als politische, sondern als kulturelle Potenz. Dadurch ergibt sich beinahe zwangsläufig der Vergleich mit dem "goldenen Athen,"¹³⁶ dessen Misere und Niedergang im ausgehenden Mittelalter der Bruder des Niketas Choniates,¹³⁷ der athenische Erzbischof Michael,¹³⁸ in einem berühmten Gedicht geschildert hatte.¹³⁹ Nikäa war nunmehr – so Theodoros' Aussage – in die Rolle des klassischen Athens eingetreten, war zum Zentrum der Paideia geworden, in der sich die Lehren der alten Philosophenschulen, Rhetorik, Poesie und Musik, Mathematik und Medizin verbanden.¹⁴⁰ Aber Nikäa erwies sich darüber hinaus als die reine Quelle, in der φιλοσοφία und εὐσέβεια in eins geflossen waren.¹⁴¹ So wurde es befähigt, eine höhere Mission zu übernehmen, die der Orator, die Stadt anredend, in die Worte kleidet: Καὶ τὴν βασιλικὴν ὑπεδέξω ἀρχήν, καταδυναστευομένην παρὰ τῶν ἀντιπάλων, καὶ ὥσπερ ἄρρηγῆς πέτρα ταύτην φυλάττουσα καὶ τὰς τῶν ἐχθρῶν ἀποσοβοῦσα ὀρμάς,

¹³⁴ Ludovicus Bachmannus, Theodori Ducae Lascaris imperatoris in laudem Nicaeae urbis oratio, Rostock 1847, V; über weitere Handschriften vgl. Pappadopoulos a.a.O. X f. Eine Analyse des Inhalts bei Fenster a.a.O. 178 f.

¹³⁵ H. Vretska in: Konrat Ziegler und Walther Sontheimer, Der kleine Pauly, Lieferung 8, Stuttgart 1965, 270.

¹³⁶ Ausgabe von Bachmannus a.a.O. 5.

¹³⁷ Über die Familie vgl. Carl Neumann, Griechische Geschichtsschreiber und Geschichtsquellen im zwölften Jahrhundert, Leipzig 1888, 103 f.

¹³⁸ Moravcsik a.a.O. 429.

¹³⁹ Charakteristische Probe bei Gustav Soyter, Byzantinische Dichtung, Heidelberg 1930, 27. Michael schrieb auch eine Monodie auf den Tod seines Bruders Niketas (bei Migne a.a.O. 1247 ff.), die jedoch in unserem Zusammenhang über das bereits aus anderen Quellen Erlaßte hinaus keine neuen Gedanken bringt.

¹⁴⁰ Ausgabe von Bachmannus a.a.O. 5.

¹⁴¹ Ausgabe von Bachmannus a.a.O. 6.

ἀμβλύνεις τούτων τὰ δόρατα, καὶ καθαρεύουσα τὴν τούτων ἰσχὺν καὶ φυλάττουσα τοὺς οἰκείους, ἀμὶλλωμένη τοῖς ἐναντίοις ἀσφαλῶς παρὰ σεαυτῇ τὰ ἀνειμένα καὶ ἐκλελυμένα τῆς ἀρχῆς μέρη στηρίζεις.¹⁴² Daß aber die Erfüllung dieser Mission Nikäas real sei, dafür bürgten dem Autor die Leistungen seiner Vorgänger, die Taten eines Theodoros (I.) Laskaris und eines Johannes (III.) Dukas.¹⁴³ Man darf zweifelsohne in den entscheidenden Gedanken dieses Enkomions eine Art Regierungsprogramm seines Verfassers erkennen.¹⁴⁴

Zu diesem Regierungsprogramm gehörte nikänischer Tradition gemäß als vordringliches Anliegen die Pflege der Kultur in allen ihren Zweigen, und wenn von der Verwirklichung dieses Programms gesprochen werden soll, so muß nach dem Kaiser sogleich *Georgios Akropolites* (geboren 1217 zu Konstantinopel, seit 1233 in Nikäa lebend) genannt werden, Geschichtsschreiber, Theologe, Rhetor und Poet, ferner noch Staatsmann und (wenig erfolgreicher) Imperator in einer Person.¹⁴⁵ Auch er hatte einen Epitaph auf Johannes III. verfaßt,¹⁴⁶ und zwar noch vor dem Enkomion Theodoros' II.¹⁴⁷, so daß dieser von seinem Vorgänger nicht unbeeinflußt blieb.¹⁴⁸ In unserem Zusammenhang ist jedoch die Klärung jener literarischen Abhängigkeiten von mindermem Belang, als es hier vielmehr darauf ankommt, die den nikänischen Patriotismus verkörpernden Elemente, ihre Träger und ihre Wirkungen zu erfassen.

Daß der in der Tradition byzantinischer Bildung Aufgewachsene für seine Grabrede sich gleichermaßen auf antike Topik zu stützen

¹⁴² Ausgabe von Bachmannus a.a.O. 10.

¹⁴³ Ausgabe von Bachmannus a.a.O. 11 f.

¹⁴⁴ Eine wertvolle Ergänzung dazu, die dem hier Vorgetragenen in keinem Punkte widerspricht, bietet ein noch unedierter Traktat des Kaisers über das Verhältnis von Herrscher und Untertan, den Eurydice Lappa-Zizicas in: Actes du VI^e Congrès international d'études byzantines, 1, Paris 1950, 117 ff. vorläufig erschlossen hat.

¹⁴⁵ Moravcsik a.a.O. 266.

¹⁴⁶ Text in: Georgius Acropolita, Opera, rec. Augustus Heisenberg, 2, Leipzig 1903, 12 ff.; dazu Moravcsik a.a.O. 267 f.

¹⁴⁷ Andreeva a.a.O. 134.

¹⁴⁸ Andreeva a.a.O. 134 ff.

vermochte wie Theodoros II. bei seiner Lobschrift auf Nikäa, ist manifest; daß er dies jedoch in einer durchaus selbständigen, die vorgezeichneten Bahnen weithin durchbrechenden Weise tat,¹⁴⁹ zeugt von der starken Individualität seiner Persönlichkeit. Über das Formale reicht jedoch solcher Progreß nicht hinaus; vielmehr ist das Bewußtsein, aus dem heraus die Rede abgefaßt ist, durchaus byzantinisch. Wo von den *Ῥωμαῖοι* und ihren Schicksalen wie von ihren Hoffnungen¹⁵⁰ gesprochen wird – und das geschieht beinahe in jedem Kapitel –, so sind damit die Byzantiner gemeint,¹⁵¹ und die Romulusstadt erhält regelmäßig den Zusatz *πρεσβυτέρα*, wo immer nur eine Verwechslung mit der Konstantinsstadt möglich sein könnte.¹⁵² Das Wort *Ἰταλοί* aber bezeichnet die Westler im weitesten Sinne, entspricht also den *Φράγγοι*, und in der Tat verwendet Georgios in seinem Geschichtswerk, von dem sogleich die Rede sein soll, die Termini *Ἰταλοί*, *Λατῖνοι* und *Φράγγοι*¹⁵³ als Synonyme.¹⁵⁴ Um der Vollständigkeit willen sei bemerkt, daß in jenem Epitaphios geradezu von einer *Ἰταλικῇ νόσος* geredet wird, an der *τὰ τῶν Ῥωμαίων πράγματα* zugrunde gegangen seien (*ἐτεθνήκει... καὶ νενέκρωται*),¹⁵⁵ und daß Akropolites auch die einem jeden byzantinischen Gelehrten seiner Epoche auferlegte Pflichtleistung erbrachte, in Gestalt zweier *Logoi κατὰ Λατίνων* über den Ausgang des Heiligen Geistes¹⁵⁶ zu handeln. Er verfaßte die beiden Abhandlungen in einer für ihn persönlich mißlichen Situation, als er nämlich 1257 als Oberbefehlshaber in die Gefangenschaft

¹⁴⁹ Dargelegt von Karl Praechter, *Byzantinische Zeitschrift* 14, 1905, 479 ff.

¹⁵⁰ So wird z. B. Kapitel 4 Theodoros I. apostrophiert, *ὁς τῆς τῶν Ῥωμαίων νηὸς κλυδαζομένης συνεπελάβετο καὶ ἐπὶ τῶν οἰάκων κεκάθικε καὶ ταύτης κυβέρνησιν ὑπὸ θεοῦ καὶ τῆς αὐτοῦ δεξιωτάτης φύσεως ἀνεδέξατο* (Ausgabe von Heisenberg a.a.O. 14).

¹⁵¹ Vgl. den Index in Heisenbergs Ausgabe a.a.O. 118 und ebd. 1, Leipzig 1913, 362.

¹⁵² Vgl. den Index in Heisenbergs Ausgabe 1, 362 und 2, 118.

¹⁵³ Dazu Krumbacher a.a.O. 31.

¹⁵⁴ Index bei Heisenberg a.a.O. 1, 350.

¹⁵⁵ Ausgabe von Heisenberg a.a.O. 2, 14.

¹⁵⁶ Die Texte in Heisenbergs Ausgabe a.a.O. 2, 30 ff. und 45 ff.

des Despoten von Epirus geraten war.¹⁵⁷ In den kontroversen Fragen vertrat er zwar einwandfrei die Auffassungen der Orthodoxie, in der Tendenz zeigte er sich jedoch versöhnlicher, indem er das christliche Leben für wichtiger herausstellte als die dogmatische Korrektheit. Von einer solchen Einstellung war es nur ein kleiner Schritt bis zur Anerkennung, ja bis zur Verteidigung der Kirchenunion; nach der Wiederherstellung des griechischen Kaisertums hat der alt gewordene Akropolites auf der Synode von Lyon 1274 tatsächlich diesen Schritt getan, die seine gewandelte Position begründende Schrift wurde jedoch wenig später den Flammen übergeben.¹⁵⁸

Die gewichtigste Leistung des Mannes, dem sein kaiserlicher Schüler Theodoros II. ein Enkomion widmete,¹⁵⁹ liegt in seinem Geschichtswerk, seiner *Χρονική συγγραφή*, die dank der hervorragenden Unter richtung ihres Verfassers sowie ihrer sachlichen und klaren Darstellung die wertvollste Quelle für die Zeit der lateinischen Herrschaft und der Restauration des byzantinischen Kaiserreichs darstellt.¹⁶⁰ Obgleich sie erst nach der Wiedergewinnung der Hauptstadt abgefaßt wurde, kann sie daher hier nicht außer acht bleiben. Nicht anders als die *Scripta minora* zeugt das Geschichtswerk von der klassischen Bildung seines Autors – selbst *sine ira et studio* zu schreiben, hat er sich vorgenommen,¹⁶¹ – und nicht anders als etwa in dem Epitaphios für Johannes III. wird er doch niemals zum Sklaven der Tradition. Trotzdem ist und bleibt Akropolites ganz und gar Byzantiner. Seine Erzählweise zum Beispiel hält sich durchweg an die Form sachlicher Darstellung und vermeidet jegliche Reflexion; wo aber der Autor ausnahmsweise der Emotionalität Raum gibt, nämlich bei der Schilderung der Wiedergewinnung Konstantinopels, ist sein Blick durchaus auf die Vergangenheit zurückgewandt. *Ἡ Κωνσταντίνου προνοία θεοῦ*

¹⁵⁷ Beck a.a.O. 675.

¹⁵⁸ Beck a.a.O. 675.

¹⁵⁹ Krumbacher a.a.O. 286.

¹⁶⁰ Ostrogorsky a.a.O. 334. Zu den philologischen Problemen vgl. August Heisenberg, Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und der historischen Classe der k. B. Akademie der Wissenschaften zu München 1899, 2, 463 ff.

¹⁶¹ Ausgabe von Heisenberg a.a.O. 1, 4.

καὶ αὖθις ὑπὸ χεῖρα τοῦ βασιλέως τῶν Ῥωμαίων ἐγένετο κατὰ λόγον δίκαιόν τε καὶ προσήκοντα, heißt es gegen Ausgang des 85. Kapitels,¹⁶² und über dasselbe Geschehnis läßt der Verfasser Kapitel 88 unter anderem Aspekt verlauten: Ἐν εὐφροσύνῃ γοῦν καὶ θυμηδία πολλῇ καὶ ἀπλῆτῳ χαρᾷ τὸ Ῥωμαϊκὸν τῷ τότε γεγένηται πλήρωμα. Ῥωμαϊκὸν πλήρωμα,¹⁶³ da ist im besten Sinne das Volk der Römer mit seinem Staats- und Rechtsbewußtsein, seiner Bindung an universales Kaisertum¹⁶⁴ und Orthodoxie und seinem nicht zu übersehenden orientalischen Traditionsgut.¹⁶⁵

Mit Berechtigung können wir, da es erst nach 1282 entstand, das Werk des *Theodoros Skutariotes* übergehen,¹⁶⁶ obgleich auch jener dem Kreise um Theodoros II. zugehörte,¹⁶⁷ und zu der eingangs gestellten Frage zurückkehren: War der nikänische Patriotismus ideologisch nach rückwärts gewandt oder nach vorwärts gerichtet, orientiert auf die Wiederherstellung des byzantinischen Reiches oder aber auf die Herausbildung eines nationalgriechischen Staates? Mir will scheinen, die vorgetragenen Fakten und Belege redeten eine eindeutige Sprache: Gerade das breitesten Volksschichten gemeinsame Bewußtsein der Legitimität und Kontinuität, die Überzeugung, nicht nur den rechten Glauben zu besitzen, sondern zugleich das Erbe der Antike zu verwalten, gepaart mit der Zurückdrängung der zentrifugalen feudalen Kräfte bei gleichzeitiger Förderung der Interessen des

¹⁶² Ausgabe von Heisenberg a.a.O. I, 183.

¹⁶³ Zur Wortbedeutung vgl. du Fresne – du Cange a.a.O. 1181: Universitas, coetus, plenitudo.

¹⁶⁴ Dieser Gedanke speziell findet sich auch in der Grabrede auf Johannes III.; vgl. Vladimir Valdenberg, *Byzantinische Zeitschrift* 30, 1929/30, 92.

¹⁶⁵ Dazu Iorga a.a.O. 313 ff.

¹⁶⁶ Wir übergehen ebenfalls, da für unsere Fragestellung minder wichtig, die Entwicklungen der Jahre 1258–1261 mit der politischen Ausschaltung des letzten Laskariden Johannes IV. und der Machtübernahme durch den Paläologen Michael VIII. und verweisen dafür auf Geanakoplos, *Emperor Michael Palaeologus and the West*, Cambridge Mass. 1959, 33 ff. sowie auf den Aufsatz von Hélène Glykatzī-Ahrweiler, "La politique agraire des empereurs de Nicée," *Byzantion* 28, 1958, 51 ff. Erinnert sei ferner an die ältere Darstellung von Conrad Chapman, *Michel Paléologue*, Paris 1926, 25 ff.

¹⁶⁷ Moravcsik a.a.O. 526.

städtischen Handwerks und Handels sowie der freien Bauern und der Stratioten, gaben dem kleinen nikänischen Staatswesen die Kraft, die *Restauratio imperii* zu vollziehen. Daß dieses wiedererstandene Imperium etwas durchaus anderes war als die frühmittelalterliche Weltmacht Byzanz, ist allbekannt; vielmehr hatte die nikänische Periode – und darin besteht ihre welthistorisch progressive Bedeutung – sehr wohl die Fundamente gelegt, auf denen sowohl der die Renaissance vorbereitende¹⁶⁸ spätbyzantinische Humanismus erwuchs,¹⁶⁹ wie sich andererseits die mählich zur modernen Nation heranreifende *νεοελληνική λαότης* festigte.¹⁷⁰ Doch der Unterschied ist unübersehbar: Die Ideologie und das aus ihr abgeleitete politische Handeln orientierte sich nach einem in der Vergangenheit liegenden Vorbild, während, seinen Trägern unbewußt, ja von ihnen wohl sogar ungewollt, dank der objektiven Gesetzmäßigkeit der Geschichte infolge solchen Überlegens und Handelns im Schoße des Alten sich bereits die Entwicklungen ankündigten, denen dereinst die Zukunft gehören sollte.

¹⁶⁸ Dazu *Istoria Vizantii* a.a.O. 331 ff. (mit wichtigen, in unserem Zusammenhang nicht weiter ausführbaren Differenzierungen).

¹⁶⁹ Belegt von Herbert Hunger, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft* 8, 1959, 136 ff.

¹⁷⁰ Πέτρος Ρούσος, *Βοήθημα νέας ιστορίας τῆς Ἑλλάδος*, ο. ο. 1958, 25 Anm. 1.

MATHEMATISCHE SYMBOLIK IN DEN BEIDEN SCHRIFTEN
DES KAISERS THEODOROS II. LASKARIS:
ΔΗΛΩΣΙΣ ΦΥΣΙΚΗ UND ΠΕΡΙ ΦΥΣΙΚΗΣ ΚΟΙΝΩΝΙΑΣ

ENDRE v. IVÁNKA/WIEN

Die Schrift des Kaisers Theodoros II. Laskaris *Περὶ φυσικῆς κοινωνίας* verläuft weitgehend parallel mit seiner *Δήλωσις φυσική*, so daß sich manche Abschnitte der beiden Werke so lesen, als ob jeweils der eine die Paraphrase des anderen wäre. Nur gelegentlich bietet der eine oder der andere Abschnitt eine Ergänzung. Es läßt sich aber wohl schwer feststellen, welcher Abschnitt jeweils die Priorität hat. Was aber die Abschnitte über mathematische Symbolik betrifft (in der *Δήλωσις* *φυσική* sind sie in die Abhandlung über die Kugelgestalt des Kosmos eingelagert), scheint es ganz deutlich, daß das, was in der Schrift *Περὶ φυσικῆς κοινωνίας* an Mathematischem gesagt wird, die Ergänzung und Ausführung der in der *Δήλωσις φυσική* gegebenen symbolischen Deutungen ist, ohne daß die Schrift *Περὶ φυσικῆς κοινωνίας* deutlich aussprechen würde, was diese mathematischen Erörterungen zu symbolisieren haben. Erst aus der Vergleichung der beiden Schriften scheint sich uns der Sinn dieser mathematischen Ausführungen in der Schrift *Περὶ φυσικῆς κοινωνίας* zu erschließen.

Bei der Behandlung dieses Problems müssen wir also von der *Δήλωσις φυσική* ausgehen. Man würde Theodoros unrecht tun, wenn man bei der Feststellung stehen bliebe, die H. Hunger in seinem Aufsatz "Von Wissenschaft und Kunst der frühen Palaiologenzeit" (Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft VIII, 1959, 123 ff.) auf S. 131 bei Gelegenheit der Inhaltsangabe der *Δήλωσις φυσική* gemacht hat (die übrigens nicht unediert ist, wie Hunger S. 128 sagt, sondern 1897/98 und 1899 von Festa im "Giornale della Società Asiatica Italiana" ediert wurde). Hunger sagt, Theodoros II. Laskaris habe die Kugelgestalt des Uranos zunächst aus der kreisförmigen Bahn der Gestirne und der Kugelgestalt der Himmelskörper bewiesen,

dann aber auch aus der Gegenüberstellung von Uranos und Nus, die er nach dem alten Schema Makrokosmos-Mikrokosmos durchführe, "wodurch er unversehens zu der mit seiner früheren Behauptung von der ἀυλότης des Nus schwer vereinbaren These von der Kugelgestalt des Nus gelange."

Das ist insofern nicht richtig, als Theodoros hier nur von Kugelgestalt im übertragenen Sinne redet, wie sich bei näherer Betrachtung des darauffolgenden Textes ergibt. Denn er schließt ja gerade aus der Kugelgestalt des NUS, als dem Höchsten in der Schöpfung überhaupt, also dem höchsten geschaffenen GEISTWESEN, auf die Kugelgestalt (im räumlichen Sinn) des Uranos, als des Höchsten in der sichtbaren Welt, und wenn er sagt, der Nus sei "kugelförmig," so meint er die geistige Tatsache des in sich Zurückkehrens, in sich Geschlossenenseins, der πρόοδος und ἐπιστροφή in der erkennenden Rückkehr zu sich selbst; daran schließt sich der Abschnitt, in dem er vom Nus sagt, er sei zugleich auch ein τρίγωνον, insofern die gegenseitige Bezogenheit und die gegenseitige Abhängigkeit der Dreieckseiten ein Bild für die einander abgrenzenden und einander bedingenden Begriffsbestimmungen ist, die der Nus alle, als Gesamtheit und Einheit, in sich umfaßt. Zugleich ist auch der Nus, sagt Theodoros, ein τετράγωνον, weil er sich in der Vierheit der stufenweisen Erkenntnisformen und der Vierheit der Kardinaltugenden entfaltet. Aber dieses τρίγωνον ist auch eine Kugel, weil eben alle diese Begriffsbestimmungen im Nus eine kohärente Einheit ausmachen, und das τετράγωνον ist auch eine Kugel, weil die Entfaltung der Erkenntnisformen wieder zur Einheit des erkennenden Geistes zurückführt, und die Entfaltung in den vier Haupttugenden doch die Einheit des vollkommenen geistig-noëtischen Daseins aufbaut. Diese Allegorismen der Δήλωσις φυσική werden nun in der Schrift Περὶ φυσικῆς κοινωνίας durch die dort vorgetragenen mathematischen Erwägungen offenbar ergänzt, obwohl Theodoros nicht ausdrücklich sagt, was mit diesen mathematischen Erörterungen veranschaulicht werden soll. Stellt man aber das hier Vorgetragene den Allegorismen der Δήλωσις φυσική gegenüber, so ergibt sich der gegenseitige Bezug schon aus der Beobachtung, daß Theodoros hier folgende Probleme behandelt:

1. den Übergang vom Quadrat zum Kreis (im Kreis sind die Diameter alle gleich, im Quadrat ist der Unterschied zwischen Seite und

Diagonale – die Seite ist gleich der Teilungslinie des Quadrats – am größten, wobei Theodoros Wert darauf legt, Seite und Diagonale gleichermaßen als Diameter aufzufassen, aber eben in ihrer Länge variable Diameter, während der Diameter des Kreises konstant ist).

2. Die Relation und, in seinem Sinne, den Übergang vom Quadrat zum Dreieck (das Problem des platonischen Menon, nämlich das Verhältnis – ein irrationales Verhältnis – der Diagonale zu den zwei anliegenden Seiten, und überhaupt das Problem, daß Dreieckseiten prinzipiell in irrationalen Verhältnis zueinander stehen müssen, zumindest zwei rationale zu einer dritten irrationalen, und nur in ihren Quadraten in rationalem Verhältnis zueinander stehen können).
3. Schließlich den Übergang vom Dreieck zum Kreis (der Kreis ist approximativ gleich dem sechsfachen gleichseitigen Dreieck, das aus dem Kreisradius – der zugleich die das Sechseck bildende Kreissehne ist – gebildet werden kann).

Diese gegenseitigen Bezüge erhalten offenbar ihren symbolischen Sinn durch die Bedeutung, die, im geistigen Sinne, in der *Δήλωσης φυσική* dem Kreisförmigen, Dreieckigen und Quadratischen zugeschrieben wurden. Sie sind offenbar die Projektionen der im Nus festgestellten geistigen Formrelationen ins Sichtbare und Räumliche.

Eine Vermutung, die ich dem Urteil der Kunsthistoriker unterbreiten möchte, ist die, daß man zumindest in der Umgebung des Theodoros der Tatsache der gegenseitigen Irrationalität des Linearen, der Dreieckseiten und der gekrümmten Linie – also von Kreis, Dreieck und Quadrat – eine symbolische Beziehung auf die Dreifaltigkeit beilegte. Oder ist nicht das trinitarische Symbol, das in der Palaiologenzeit auf Verklärungssikonen vorkommt (ein Kreis vor zwei im Winkel von 90 Grad übereinandergelegten Quadraten, deren Enden aber wie Dreieckspitzen geschweift sind), eigentlich eine Kombination von Kreis, Dreieck und Quadrat?. Jedenfalls würde das den Protest erklären, von dem Beck (in "Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich," S. 679) spricht, der gegen den Mönch Hierotheos erhoben wurde, als er das Dreieck allein als Trinitätssymbol –

im Sinne der "Prozessionen" der lateinischen Theologie – ausdeuten wollte.

Bemerkenswert scheint mir auch die Ähnlichkeit dieses Verfahrens, mit "Übergängen" von einer geometrischen Gestalt zur anderen zu arbeiten, mit der Symbolik des Nicolaus Cusanus, der gerade aus solchen Übergängen (die Kreislinie, wenn man den Radius unendlich groß annimmt, wird ebenso zur Geraden, wie der Winkel von 180 Grad, der dadurch seine *κλάσις* verliert) die Symbole für das Unendliche und die *coincidentia oppositorum* im Unendlichen bezieht.

NOTES SUR LE ΛΑΤΙΝΙΚΟΝ DANS L'ARMÉE ET LES HISTORIENS DE NICÉE

P. KARLIN-HAYTER/BRUXELLES

Cet article n'a pas la prétention d'apporter du nouveau, mais uniquement de faire le bilan de nos connaissances dans ce domaine. Je crois, malgré tout, qu'on possède mieux ce qui a été inventorié et que ce qui n'a pas été écrit est perçu avec un certain flottement. Je n'en veux citer que deux exemples. D. J. Geanakoplos, dans une note excellente sur la garde varègue à Nicée, constate la présence des Celtes pelecyphores, mais conclut que celle de la garde varègue, quoique vraisemblable, n'est pas prouvée.¹ Est-ce le mot "Celtes" qui l'a rendu méfiant? Mme Ahrweiler, dans son très beau travail sur Smyrne, écrit que le *Λατινικόν* est surtout composé de Francs, mais ne nous dit pas ce qu'il faut entendre par cette précision.²

Mais d'abord, avant d'en venir aux mercenaires, voyons certains des termes ethniques les plus importants employés par les historiens de Nicée pour les peuples occidentaux et dans quelle mesure leur acception peut être précisée.

L'historien de Nicée par excellence est, bien entendu, le grand logothète Georges Akropolitès.³ Pachymère⁴ commence avec le règne

¹ D. J. GEANAKOPLS, *Emperor Michael Palaeologus and the West*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1959. N. 57, p. 43.

² H. AHRWEILER, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317) particulièrement au XIII^e siècle*, Travaux et Mémoires I, Paris, E. de Boccard, 1965, p. 23.

³ *Georgii Acropolitae Annales*, recens. I. BEKKERUS, Bonn, 1836; ed. employée: *Georgii Acropolitae opera*, recog. A. HEISENBERG, Lipsiae, Teubner, 1903, L. I.

⁴ *Georgii Pachymeris De Michaelis Palaeologo*, recog. I. BEKKERUS, Bonn, 1835. Le P. V. Laurent, qui prépare une édition critique du *De Michaelis* et du *De Andronico* a répondu longuement à mes questions sur d'éventuelles variantes intéressantes des termes ethniques dans la tradition manuscrite, et je lui en exprime ici ma vive reconnaissance.

de Michel Paléologue; tout ce qui précède la mort de Théodore II est schématisé très brièvement. Choniate⁵ rédigeait son oeuvre pendant la période qui nous intéresse et en principe tout ce qu'il écrit peut avoir une incidence sur la question. Mais, vu les problèmes accessoires qui devaient fatalement être soulevés et l'absence, particulièrement fâcheuse pour cet auteur, d'une édition critique, je ne l'ai utilisé que pour éclairer tel cas spécifique chez les autres auteurs. Grégoras,⁶ écrivant au XIV^e siècle, est tributaire de ses prédécesseurs connus et inconnus. Je n'ai rien pu trouver chez lui pour la question qui nous occupe. Par contre, Scutariote⁷ aide, nous le verrons, à préciser la valeur d'un terme intéressant.

Notons tout de suite que pour la période de Nicée et même pour tout le règne de Michel VIII, ni Grégoras ni Pachymère n'utilise le terme de *Franc*. Chez Pachymère, toutefois nous trouvons Φραγγία (ῥήξ Φραγγίας: 317, 12; 361, 6) et Φραντζίσκοι (ῥήξ τῶν Φραντζίσκων: 185, 15). (Φραντζίσκοι est le terme qu'emploie également Choniate).

Chez Akropolitès, par contre, j'ai relevé onze fois *Francs*, mais quarante-huit fois *Latins* et cinquante et une fois *Italiens*. Ces deux termes ont, chez tous nos auteurs, la même signification d'*Occidental*, en particulier *Croisé*, et sont parfois employés simultanément dans un même passage pour désigner un seul groupe de personnes.⁸

L'emploi de Φράγγος doit être examiné de plus près. Akropolitès nous donne dès l'abord une indication précieuse: ἐπεὶ δὲ τῷ τότε τύχοι πλήθι πολλὰ εἰς ἓν συναχθῆναι τῶν Ἰταλῶν, οἱ μὲν ἐξ αὐτῆς Ἰταλίας, οἱ δὲ ἐκ τῆς τῶν Φράγκων ἀρχῆς, ἐκ δ' Ἑνετῶν ἕτεροι καὶ ἐξ ἄλλων ἄλλοι (Aber. 5, 12). Les *Francs* d'Akropolitès sont-ils toujours *français*-originaires de certaines contrées, parlant une certaine langue, sujets du roi Φραγγίας ou τῶν Φράγγων?⁹ Une seule fois cette interprétation

⁵ *Nicetas Choniates Historia*, ex. rec. I. BEKKERI, Bonn, 1835.

⁶ *Nicephori Gregorae Byzantina Historia*, vol. I, cura L. SCHOPENI, Bonn, 1829.

⁷ Théodore Scutariote édité par SATHAS dans *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη* VII sous le titre de Ἀωνόμου Σύνοψις χρονική. Bibliographie dans MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*.

⁸ AKROPOLITES: 28, 9 et 29, 18; 24, 7.

⁹ Le terme de définition décisif est évidemment la dépendance du roi de France. La Flandre et le Hainaut sont, bien entendu, français.

présente quelque difficulté. Le plus simple sera donc d'achever la revue des mentions qui rendent un même son avant de revenir à celle-ci. Par trois fois le terme se définit par rapport à Henri de Flandre: il est Φράγκος τὸ γένος (*ibid.* 28, 12); il redoute le contingent de Francs au service de Théodore I que celui-ci osait employer même contre leurs ὁμογενεῖς (*ibid.* 27, 9); après sa campagne en Asie Mineure un traité règle la question des régions qui seront sous la domination τοῦ τῶν Φράγγων γένους (*ibid.* 28, 2). Trois mentions, dans le contexte des efforts de Baudouin II pour trouver de l'aide en France, parlent du roi τῶν Φράγγων (*ibid.* 57, 24), de l'armée que Baudouin ramène de France et des croisés qui préfèrent se rendre directement en Syrie.¹⁰ Un passage concerne le siège de Rhodes: les *Latins* assiégés font une sortie et l'auteur distingue entre οἱ μὲν Φράγγοι οἱ ἱππεῖς (détachés de l'armée du prince d'Achaïe) et οἱ πεζοὶ Γεννοῦνται (88, 5). Enfin deux dernières mentions se rattachent également à l'armée de ce prince, et la seconde concerne Ansel de Cahieu,¹¹ malheureusement le mot Φράγγων est suivi d'une lacune.

Revenons maintenant au cas qui fait difficulté. Il s'agit de la partition de Romanie: τῶν Ἰταλῶν εἰς πολυμέρειαν τὰ τῆς Ῥωμαίδος κληρωσαμένων, καὶ τοῦ μὲν ἐκ Φλάντρας ὠρμημένου Βαλδουίνου βασιλέως ἀναγορευθέντος, τοῦ δὲ δουκὸς Βενετίας, ὃς καὶ αὐτοπροσώπως συνῆν, μερίδα οὐ σμικρὰν ἐσχηκότος καὶ δεσποτικῶ ἀξιώματι τιμηθέντος, ἔχειν τε ἐξ ὅλου, πρὸς τὸ ὅλον ὃ τὸ τῶν Φράγγων ἐκτήσατο γένος, τὸ τέταρτον καὶ τοῦ τετάρτου τὸ ἥμισυ.... (*ibid.* 15, 6). Ceux qui ont conquis "le tout" ce sont évidemment les "Pèlerins" et les Vénitiens ensemble. Pourtant, il faut avouer que ce passage ἔχειν τε ἐξ ὅλου πρὸς τὸ ὅλον ὃ τὸ τῶν Φράγγων ἐκτήσατο γένος a quelque chose de gênant. En outre la proximité du passage, cité plus haut, qui définit les Φράγγοι comme des Ἰταλοὶ de France par contraste avec les Vénitiens, la confirmation donnée à cette acceptation par tous les autres passages, et l'opposition apparente, même dans le passage présent, entre les *Francs* et les Vénitiens permettait de retenir l'équivalence Φράγγοι - Français. C'est ici que nous ferons appel à Scutariote. Il reprend ce passage mot-à-mot, c'est à dire que chaque mot significatif se retrouve chez

¹⁰ *Ibid.* 58, 2 et 58, 14; 87, 2. Voir J. LONGNON, *Empire Latin*, p. 181.

¹¹ *Ibid.* 168, 13; 174, 12. Voir J. LONGNON, *Empire latin et Henri de Brienne*, index: Ansel de Cahieu.

lui, mais que le résultat n'est pas tout à fait le même. Avant de le citer, soulignons un détail: Scutariote remplace ici le Φράγγοι par Φραγγίσκοι alors que, dans les sept autres cas où il reproduit un Φράγγος d'Akropolitès¹² il conserve ce terme, mais emploie Φραγγίσκοι pour un Φραντζίσκοι de Choniate. Voici donc ce passage tel qu'il se lit chez Scutariote: τῶν γὰρ Ἰταλῶν εἰς πολλὰ μέρη τὰ τῆς Ῥωμαϊδος κληρωσαμένων, ὁ μὲν ἐκ Φλάντρας Βαλδουῖνος βασιλεὺς ἀνηγορεύθη καὶ καθολικὸς ἦν ἄρχων, τοὺς Φραγγίσκους κεκτημένους περὶ αὐτόν. ὁ δὲ τῆς Βενετίας δοῦξ δεσπότης τιμηθεὶς πρὸς τοῦ Βαλδουίνου ἔχειν ἐτάχθη μετὰ τῶν ὁμογενῶν ἐξ ὅλου οὗ τὸ τῶν Ἰταλῶν κοινῶς ἐκτήσατο ἔθνος, τὸ τέταρτον καὶ τοῦ τετάρτου τὸ ἡμισυ (453, 15). De toute évidence Scutariote a compris Φράγγοι – Φραγγίσκοι comme *Français*. L'expression d'Akropolitès: τὸ τῶν Φράγγων ἐκτήσατο γένος, semble correspondre à deux éléments chez Scutariote: τοὺς Φραγγίσκους κεκτημένους περὶ αὐτόν, où s'exprime le fait que Baudouin était le candidat des *Français*, et ἐξ ὅλου οὗ τὸ τῶν Ἰταλῶν κοινῶς ἐκτήσατο ἔθνος. Heisenberg ne note aucune difficulté dans la tradition de ce passage chez Acropolite, néanmoins il ne rend pas un son vraiment satisfaisant et on peut se demander si Scutariote ne reflète pas plus fidèlement ce qui pourrait fort bien être une transcription ou même une traduction d'une source commune. Choniate, s'il ne reproduit pas ce texte, oppose néanmoins par deux fois, dans le contexte de la *Partitio*, Φράγγοι à Βενετικοί.¹³

J'ai dit que *Latin* et *Italien* étaient rigoureusement interchangeable. En fait, nous constatons un curieux phénomène de distribution: tant chez Pachymère que chez Akropolitès, c'est *Italien* qui prédomine dans toute la première partie de l'oeuvre.¹⁴ Chez Pachymère,

¹² SATHAS, Μεσ. βιβλ. VII, 462, 26; 463, 25; 480, 26; 482, 12; 482, 15; 499, 21; 500, 9. Mais Φραγγίσκων (*ibid.* 439, 14) provenant de Choniates, 730, 23.

¹³ Ἐκλέγονται ψηφηφόροι πέντε μὲν ἐκ τοῦ τῶν Φραγγίσκων καὶ Λαμπάρδων γένους... ἐκ δὲ τῶν Βενετικῶν ὁμοίως ἑτεροὶ πέντε (789, 6), et il ajoute que Baudouin était le candidat, non des Λαμπάρδοι qui favorisaient Boniface de Montferrat, mais des Φραγγίσκοι parce qu'il était originaire τῶν κάτω Γαλλίων. Le second exemple vient du *De Signis*: τῆς γὰρ ἡμετέρας βασιλείας ἄρτι διαπεττευθείσης εἰς τοὺς Φραγγίσκους, ὁμοίως καὶ τῆς ἀρχιερωσύνης κληρωθείσης τοῖς Βενετικοῖς (*loc. cit.* 855).

¹⁴ Chez Akropolitès *Italien* est employé pour la dernière fois à la p. 60 (siège de Tzurulon). Chez Pachymère le phénomène⁵ est encore plus marqué et la coupure

où il remplace aussi le Φράγγος d'Akropolitès (Φραγγία, Φραντζίσκοι, signalés plus haut, sont rares et toujours postérieurs à la reconquête¹⁵); leur emploi est très étendu. Outre la valeur générale d' "Occidental" "Croisé," il sert exclusivement pour désigner certains groupes ethniques que distinguent, à l'occasion, d'autres auteurs: les chevaliers du prince d'Achaïe, l'armée de S. Louis. Pour une période postérieure, c'est l'équivalent de "Latin" dans le sens religieux de partisan du *Filioque*, ennemi de l'Orthodoxie.

Pachymère nous permet d'aborder la question des mercenaires. Nous trouvons chez lui, en rapport avec la prise du pouvoir par Michel Paléologue, un petit groupe de mentions de ces derniers. D'abord le texte bien connu: τὸ δ' ἄξιωμα [celui de μέγας κονοσταῦλος] προνόμιον εἶχεν ἐκ παλαιοῦ εἰς χεῖρας ἄγειν τὸν ἔχοντα τοῦτο ἅπαν τὸ ἐξ Ἰταλῶν στρατιωτικόν. Laissant de côté la question de l'ὑπήκοον, on peut se demander si tous les mercenaires occidentaux sans exception dépendaient du μέγας κονοσταῦλος. Il semble bien que non. Quoi qu'il en soit, c'était Michel Paléologue qui, à la mort de Théodore II était revêtu de cette charge, et c'est pourquoi Pachymère insiste tellement sur l'emprise qu'elle lui donnait sur les mercenaires. Son partisan, Akropolitès, se contente de souligner le dévouement qu'il leur inspirait (comme, d'ailleurs, à toute l'armée) dévouement qui se manifeste quand les soupçons de l'empereur pèsent sur lui injustement (Akr. 99, 3) mais surtout par l'apport de leur "voix" pour son "élection" (*ibid.* 158, 16). Pour en revenir à Pachymère, il énumère les griefs que nourrissaient les τῶν ξενικῶν Ἰταλοὶ οὐς δὴ καὶ ὑπὸ χεῖρα εἶχεν ὁ μέγας κονοσταῦλος (*ibid.* 54, 15) contre le régent: 1. du vivant, déjà, de l'empereur ils avaient été frustrés par les Muzalon des ῥόγαι convenues; 2. ils avaient été dédaignés là où il aurait fallu les honorer; 3. ils avaient perdu leur παρρησία auprès de l'empereur à la suite des insinuations des Muzalons; 4. ils étaient traités de façon déshonorante par ordre du protovestiaire (*ibid.*). La παρρησία, le franc-parler des Latins est attesté par ailleurs. Acropolitès écrit: οὗτοι ἐλευθερώτερον χρῶνται τῇ γλώττῃ πρὸς τοὺς δεσπότης (Acr. 99, 5). Ces griefs et d'autres analogues avaient allumé la haine des "Italiens," τὸ ξανθὸς καὶ ἀρει-

plus frappante, puisqu'elle coïncide avec l'installation de Michel VIII à Constantinople. Pour la période de Nicée j'ai relevé une fois le terme: *Latin*.

¹⁵ ῥήξ Φραγγίας: 317, 12; 361, 6 – ῥήξ τῶν Φραντζίσκων: 185, 15.

μάνιον γένος (Pach. 55, 1) contre les Muzalons et ils les égorgèrent dans l'église de Sosandra pendant l'office pour l'empereur défunt, encouragés secrètement par le μέγας κονοσταῦλος, c'est du moins ce que disait la rumeur publique rapportée par Pachymère qui ajoute que l'issue des événements la rendait vraisemblable.

L'"Italien" qui porta le premier coup au protovestiaire s'appelait Κάρουλος et reparait dans l'histoire quelques années plus tard, au nombre des douze conjurés qui entourait Φραγγόπουλος qui était, dit Pachymère, οἰκεῖος βασιλεῖ (ibid. 284, 17). Pachymère ne les appelle pas καβαλλάριοι. Comme il emploie ce terme non seulement pour les chevaliers d'Achaïe ou de Manfred mais aussi pour des hommes au service du βασιλεύς grec, rien ne nous autorise à les y assimiler et le mieux sera de considérer ces derniers séparément. Une nièce de Michel Paléologue fut mariée contre son gré à un certain Basile τῷ τοῦ Καβαλλάριου υἱῷ εὐγενεῖ ὄντι (ibid. 34, 8). Michel, monté sur le trône, délivra sa nièce de ce mariage détesté. Basile était devenu ὁ καβαλλάριος (ibid. 109, 4). Les autres καβαλλάριοι au service de l'empereur, mentionnés par Pachymère appartiennent à l'époque postérieure au retour à Constantinople.¹⁶ Cependant ce sont peut-être les archives qui fournissent les renseignements les plus intéressants sur les καβαλλάριοι et les plus suggestifs quand au rôle qu'ils jouaient dans la vie de l'empire.¹⁷

Revenons à l'émeute où périrent les Muzalon. Akropolitès cherche à cacher plutôt qu'à révéler ce qui s'est passé. Il vaut mieux se fier au récit de Pachymère (qui n'était pas présent mais s'est informé auprès de parents et autres qui l'étaient) pour l'évocation matérielle des faits qui se sont déroulés entre les deux pôles de Sosandra, où la cour assistait aux cérémonies du neuvième jour pour l'empereur défunt, et du palais où était resté le petit Jean IV. Au palais également, on avait laissé, "en prévision," les forces armées (τὸ στρατιωτικὸν ἐκ προνοίας καὶ μᾶλλον κάτω περὶ τὸν βασιλέα ἐγκαταλέλειπτο - Pach. 55, 18). Au moment où les Muzalon entourés de leur maison se mirent

¹⁶ Ils obtiennent des postes très élevés: δομέστικος τῆς τραπέζης (Pach. 324, 13) et même μέγας κονοσταῦλος (ibid. 411, 20; 412, 16).

¹⁷ En attendant la publication annoncée par Mme Ahrweiler du cartulaire de Lembos, voir MIKLOSICH et MÜLLER IV, 94; 79; 7 et 36; 37 et 81. Voir OSTROGORSKY, *Feodalité* 72-79; 86; 117.

en route pour Sosandra, ce στρατιωτικόν, et en particulier l'Ἰταλικόν, se mêla à la foule, appelant à grands cris l'empereur et dénonçant les "hommes sans foi," c'est à dire les Muzalon. On se rappelle que ceux qui étaient chargés de sa garde – οἱ τὴν βασιλικὴν φυλακὴν τετραμμένοι – produisirent l'enfant, et sur un geste de la main que lui suggéra son entourage les émeutiers, comme au signal donné, se précipitèrent à Sosandra.

Ainsi donc, le petit empereur était resté en bas, avec un entourage réduit puisque tous les grands assistaient à la liturgie, notamment Michel Paléologue. Le στρατιωτικόν aussi était resté, dans ses quartiers sans doute. Il ne s'agit pas de la garde palatine. Cela ressort de plusieurs éléments: le verbe ἐγκαταλέλειπτο ne saurait indiquer la présence normale de la garde à son poste; le ἐκ προνοίας montre aussi qu'il ne s'agit pas d'une mesure de routine. On peut croire aussi que si c'était la garde qui avait quitté son poste pour se livrer à une émeute, Pachymère l'aurait dit clairement. Mais surtout, l'auteur a précisé, quelques pages plus tôt, que le protovestiaire avait confié la garde de l'empereur et celle du trésor à des hommes sûrs commandés par le logothète des troupeaux, Hagiothéodoritès (*ibid.* 53, 12-15). Quels étaient ces hommes, nous l'apprendrons un peu plus tard: c'étaient les Celtes armés de haches et pendant les premiers jours qui suivirent l'émeute ils interdirent à Michel Paléologue l'accès du trésor (*ibid.* 71, 10). Ils étaient donc "sûrs" en premier lieu parce qu'ils ne dépendaient pas du grand connétable. En disant que tous les "Italiens" dépendaient de ce dernier, paraissait-il superflu d'excepter explicitement la garde palatine? Ou faut-il se demander si le terme "Italien-Latin" ne s'appliquait proprement qu'aux occidentaux du "continent" et non aux "insulaire," qu'ils soient danois ou anglais, distinction que chacun marquait à sa façon, Pachymère en appelant ces derniers des Celtes?¹⁸ Les Muzalons se fiaient d'autre part à la garde Varègue parce qu'elle était commandée par Hagiothéodoritès. Ce commandement était confié par les empereurs à tous les hommes dont ils se sentaient sûrs. Il est normal d'identifier cet Hagiothéodoritès avec

¹⁸ Possinus, dans ses notes à Pachymère, signale que le paraphraste du Vatican remplace (au passage 486, 17 seulement?) *Celte* par *Alaman* (Pachymère I Bonn, 571-572). Je doute qu'on puisse tirer aucune conclusion de ceci. Le mot 'pélécypnore' indique la garde varègue. C'est la seule donnée sûre dans l'expression de Pachymère.

le correspondant de Théodore II. Deux lettres de ce dernier sont parvenues jusqu'à nous. De l'une Hagiothéodoritès est seul destinataire, de l'autre co-destinataire avec Muzalon. Elles sont rédigées toutes deux dans les termes de la plus vive amitié.¹⁹ Toutefois Michel, une fois régent, ne tarda pas à se rendre maître des pélécyphores. La promotion d'Hagiothéodoritès au rang de logothète τῶν οἰκειακῶν est enregistrée (Pach. 109, 21).

Parmi les mercenaires occidentaux de Nicée nous avons donc constaté la présence d'un élément qui semble surtout "français" dans un sens très large, et puis de la garde Varègue, dont le mode de recrutement et l'origine nous échappent, me semble-t-il, complètement pour cette époque. Mais quel rôle militaire est joué par les uns et par les autres? Nous ne les voyons à l'ennemi qu'une seule fois, quand les chevaliers "francs" de Théodore I sont massacrés par l'armée du sultan d'Iconium. Une explication se présente à l'esprit: Akropolitès déplore la perte de ce corps de "Francs," perte d'autant plus grave que l'empereur pouvait, circonstance tout à fait exceptionnelle, se fier à eux, même contre leurs ὁμογενεῖς. Pachymère, de son côté écrit que le Σκυθικόν servait contre les "Italiens" et l'Ἰταλικόν contre les "Perses." Or cet engagement avec le sultan d'Iconium fut suivi d'une longue paix. Les guerres de Nicée furent menées en Occident. Le P. Laurent, dans une lettre riche en aperçus suggestifs, se demande si "l'élément latin, particulièrement ce qu'on appelait toujours les Varangues" n'avait pas surtout "des tâches policières ou de sécurité (garde palatine et prisons politiques)." Et il ajoute: "Les mercenaires occidentaux n'ont, ce me semble, été engagés à fond et de façon continue que sur le front oriental. Et c'est bien explicable."

Je crois que ceci est en grande partie exact, mais, de temps en temps, un détail inattendu apparaît dans les sources pour nous rappeler combien leur récit est schématique, et nous suggère de nuancer nos conclusions. Je songe surtout à la première campagne de Théodore II. Quelques indications, assez peu précises, paraissent au fil du récit

¹⁹ *Theodori Ducae Lascaris Epistulae CCXVII* nunc primum edidit Nicolaus FESTA, Firenze, 1898: Μεδς [Γεώργιον τὸν Μουζάλωνα καὶ Ἀγιοθεοδωρίτην] (267-8); Πρὸς τὸν Ἀγιοθεοδωρίτην (269-70).

Cf. Choniata: ὁ τῶν πελεκυφόρων δὲ κατάρχων Βρεττανῶν οὗς νῦν φασὶν Ἰγγλίνους (*loc. cit.* 547, 3) que Scutariote rend par: ὁ [ῥήξ] τῶν πελεκυφόρων Γερμανῶν, οὗς Ἰγγλίνους φασμέν (Μεσ. Βιβλ. νύ, 398, 4).

sur le recrutement de l'élément indigène sans que les mercenaires soient mentionnés (Akr. 111, 3-7; 113, 10; 113, 19; 115, 18 *sqq.*; 120, 6) qu'il s'agisse des Turcs ou des Occidentaux. La présence des deux nous est cependant révélée, tout à fait par hasard: à un moment donné, l'empereur, désireux de pousser en avant malgré la saison avancée et des difficultés de toutes sortes, réunit un conseil des ἡγεμόνες de l'armée, οὗ τῶν 'Ρωμαϊκῶν μόνον ἀλλ' ἤδη καὶ τῶν ἐξ ἔθνους Λατίνων τε καὶ Σκυθῶν (120, 23). Quant à la seconde campagne, Théodore recruta une armée encore plus importante, dépassant en effectifs toutes celles qu'avait levées Vatatzès, il y incorpora des éléments normalement exempts du service; on peut difficilement douter qu'elle comptait des contingents occidentaux bien qu'Akropolitès n'en parle pas. Le contingent turc doit d'être mentionné au seul fait que l'empereur, au moment de retourner en Asie Mineure, en détache quelque trois cents hommes qu'il laisse avec une petite force de Paphlagoniens à la garde des territoires conquis. Des Occidentaux ont dû participer à la campagne, mais ils repartent en Asie Mineure avec le βασιλεύς, pour deux raisons bien évidentes: la première c'est que certains de ces contingents étaient formés par la garde palatine et restaient attachés à la personne de l'empereur; la seconde, c'est que les Occidentaux pouvaient servir contre leurs ὁμογενεῖς tant que l'empereur lui-même était présent, mais que les laisser en Europe quand il était parti, c'était les inviter à rejoindre leurs compatriotes.

Y EUT-IL DES RELATIONS DIRECTES ENTRE DUBROVNIK (RAGUSE) ET L'EMPIRE DE NICEE ?

BARIŠA KREKIĆ

La question posée ainsi peut sembler inutile, plusieurs historiens modernes ayant déjà refusé, avec nous, toute crédibilité aux informations concernant ces relations, que nous apportent les anciens historiens et chroniqueurs de Dubrovnik. Il nous a semblé intéressant, cependant, de faire à cette occasion une révision du problème et de tâcher d'arriver à des réponses moins négatives. Pour faire cela, voyons d'abord quels sont les renseignements que les textes nous donnent sur les contacts directs entre Dubrovnik et Nicée.

Le premier texte qu'il faut prendre en considération est celui de Jakov Lukarević (Giacomo di Pietro Luccari), dans son "*Copioso ristretto degli annali di Ragusa*," publié au commencement du XVII^e siècle.¹ Lukarević est, généralement, assez confus dans sa chronologie et ne manque pas d'imagination dans son exposé de l'histoire ragusaine et slave, mais voyons ce qu'il a à dire sur les relations entre Dubrovnik et l'Empire de Nicée:

"Mando ancora il nostro dominio (sc. ragusain) gli ambasciatori a Teodoro Lascari, genero di Alessio fratricida, il quale aveva trasportato l'Imperio della sua nazione in Nicea, città di Bitinia, e facendogli intendere che essendo l'Imperio di Costantinopoli dissolto, ma non già morto con la persona degl'Imperatori, poichè s'era trasferito in lui, erano venuti a ricevere da esso nuovo e legittimo Imperatore gli antichi privilegi ed offerirgli l'opera loro in luogo di servigi. Teodoro fece loro buon viso e concesse quello che avevano domandato, trattenendogli alcuni di ne'piaceri, facendo loro acquistar l'animo de'fratelli Comneni a poter trafficar in Ponto."²

¹ Première édition: Pesaro 1605, seconde édition: Dubrovnik 1790. Nous nous servons de la seconde, puisque la première ne nous est pas accessible.

² Luccari, p. 55-56.

Lukarević a, aussi, d'autres choses à nous dire sur les relations entre Dubrovnik et l'Égypte, le commerce "di Soria e d'India" et puis de nouveau sur l'Asie Mineure: "Si apri appresso alli nostri la via a'traffichi di Bursia, città di Bitinia, dove mori Annibale Cartaginese; medesimamente si suscitrono nuovi negozi in Efeso, che oggi si chiama Palazia ... sulle quali facende i Ragusei guadagnarono di grosso."³

Les informations de Lukarević, relativement détaillées et, à première vue, assez précises, donnent une impression de choses bien connues par l'auteur. Néanmoins, nous ne disposons d'aucun document authentique qui prouverait l'exactitude de ces données. Cela veut-il dire qu'il faut les rejeter "à limine" comme pure fantaisie? Avant de répondre à cette question, regardons un autre texte qui mentionne lui-aussi – quoique d'une autre façon – les contacts directs entre Ragusains et Nicéens.

La meilleure chronique ragusaine, "Chronica ragusina" de Junius Restić (Resti),⁴ raconte, sous l'année 1230, que les Ragusains étaient ennuyés par leur comte vénitien, Giovanni Dandolo, et désiraient s'en débarrasser. L'occasion se présenta bientôt:

"Questa (sc. occasione) se gli offeri per mezzo di Giovanni Vatacio, imperatore greco, e de 'Genovesi, mentre ambedue questi principi guerreggiavano nell 'Arcipelago contro i Veneziani. Il Vatacio, unito coll imperatore di Ponto, aveva già tolto molti luoghi ai Francesi e Veneziani e nella Romania e nell 'Arcipelago, e la nemicizia de 'Veneziani e Genovesi essendo dal non voler una nazione ceder all 'altra il dominio del mare, i Genovesi facevano grandissimo sforzo per impedire l'impresa di Candia ai Veneziani. Onde, esacerbati gli animi di queste due nazioni, si procuravano mutui danni. I Ragusei, vedendo poter esser spalleggiati dalle due nazioni, s'insinuarono secretamente, tanto alla corte di Grecia, quanto a Genova, ed accolti con propensione, furono ajutati, mentre l'armate greche e genovesi, uscite assieme, dopo corse l'isole

³ Luccari, p. 60.

⁴ Restić vécut de 1671 à 1735, mais son texte est basé sur des sources beaucoup plus anciennes. Cependant, sa Chronique s'arrête en 1451. *Chronica ragusina Junii Restii item Joannis Gundulac*, ed. Sp. Nodilo, Mon. spect. hist. Slav. Merid., vol. XXV, Zagreb 1893, p. VI.

dell' Arcipelago, entrarono nell 'Adriatico, ed i Ragusei, pigliando pretesto di non aver nemica un armata così potente, come aderenti de' Veneziani, licenziarono con ogni sorte d'amorevolezza il conte Dandolo e lo mandarono a Venezia''.⁵

Sans doute, il y a beaucoup de vérité dans ce texte: l'hostilité vénétogénoise, la collaboration de Vatatzès avec les Génois contre Venise, les incursions des flottes grecques et génoises contre les Vénitiens – toutes ces choses sont bien connues et établies.⁶ De même, il est vrai, que les Ragusains avaient expulsé le comte vénitien et qu'ils le recurent de nouveau seulement après avoir conclu un traité avec Venise, en mai 1232.⁷ Cependant, nous n'avons pas de preuves sûres que les Ragusains aient établi des contacts directs avec la cour de Nicée, ni qu'une flotte byzantine soit entrée dans l'Adriatique avec les Génois, enfin, que les Ragusains se soient appuyés sur une telle flotte pour se débarrasser de leur comte vénitien.

Evidemment, ces deux textes, n'étant appuyés par aucun document, dont l'authenticité serait hors de question, semblent destinés à être rejetés sans hésitation. Il y a, cependant, des choses qui intriguent dans les données des deux auteurs ragusains: non seulement ils sont assez détaillés, mais tous les deux mentionnent un contact direct entre Dubrovnik et la cour de Nicée, quoique pour des raisons différentes et en des temps différents. Était-il possible qu'un tel contact existât réellement? Sinon, y eut-il, peut-être, d'autres relations entre Ragusains et Nicéens?

Pour répondre à ces questions et voir si l'on peut trouver des preuves, au moins indirectes, des contacts entre Dubrovnik et la région byzantine à l'époque, il faut avoir recours aux documents d'archives. Malheureusement, les Archives historiques de Dubrovnik ont conservé très peu de documents d'avant 1278, en particulier très peu de ceux qui pourraient être utiles à notre sujet. Nous les prendrons en considéra-

⁵ Resti, p. 79.

⁶ V. J. Longnon, *L'Empire Latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, Paris 1949, pp. 171–175. F. Thiziet, *La Romanie vénitienne* p. 94–102. G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, Oxford 1968, pp. 435–437.

⁷ S. Ljubić, *Listine o odnosajih izmedju Juznoga Slavenstva i Mletačke republike*, vol. I, Zagreb 1868, pp. 46–49.

tion ici, ainsi que ceux – très peu nombreux, eux aussi – des Archives d'Etat de Venise.

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que les Ragusains avaient obtenu, déjà en 1192, un privilège commercial de l'empereur Isaac II Ange. Dans ce privilège on mentionne le trafic ragusain dans l'Empire byzantin et en Bulgarie et les marchandises qui avaient été confisquées aux Ragusains, notamment à Andrinople.⁸ Il y a, ensuite, le prostagma de Manuel Comnène-Ducas, despote de Thessalonique, de 1234, qui accorde une liberté presque totale au commerce ragusain dans cette région.⁹ Même si ce document semble être plutôt une invitation aux marchands ragusains à venir à Thessalonique, qu'un reflet de leur présence là-bas, il n'est pas sans importance. Et puis il faut mettre ce prostagma en relation avec le privilège accordé vers 1230 aux Ragusains par Jean Assen II de Bulgarie. Dans ce document, Jean Assen garantit la liberté et la sécurité aux marchands ragusains qui vont en Serbie, Bulgarie, Macédoine et Albanie, ainsi que *v Soluni*, à Thessalonique.¹⁰

Ces trois chartes indiquent, selon nous, que la présence ragusaine dans la partie sud-orientale de la Péninsule Balcanique, aux environs de Thessalonique et à Constantinople elle-même, était, sinon forte et constante, certainement possible et très probable, dans la première moitié du XIII^e siècle. Ceci implique, par conséquent, la présence des Ragusains dans le bassin de la Mer Egée aussi, puisqu'il est bien connu que les contacts entre Dubrovnik et les régions levantines, à cette époque et plus tard, furent toujours maintenus beaucoup plus par mer que par les voies terrestres de l'intérieur balcanique.

⁸ L'original de ce document n'existe pas, mais son authenticité est acceptée comme sûre d'après la traduction italienne très détaillée dans Resti, *Chronica*, pp. 65–66. V. B. Krekić, Dubrovnik (Raguse) et le Levant au Moyen âge, Paris-La Haye 1961, pp. 21–22.

⁹ M. Marković, *Vizantiske povelje Dubrovačkog arhiva*, Zborn. rad. Viz. inst. SAN, vol. I, Beograd 1952, pp. 217–218. Krekić, *o.c.*, pp. 27–28.

¹⁰ Datation selon Smičiklas. T. Smičiklas, *Codex diplomaticus Regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae*, vol. III, Zagreb 1905, no. 296. En 1253, mentionne, lui-aussi, les marchands ragusains en Bulgarie et dans le pays de Pierre le "sebastocrator", beau-fils de Michel. Smičiklas, *Codex*, vol. IV, Zagreb 1906, no. 462. Cf. *Istoria na Bulgaria*, vol. I, Sofia 1954, p. 193. Ostrogorsky, *o.c.*, pp. 435–437, 440.

Or il y a d'autres documents qui confirment, précisément, ce point – la présence ragusaine dans la région égéenne lors de l'existence de l'Empire de Nicée en Asie Mineure. Ainsi, en 1206 et en 1210 on trouve un marchand ragusain à Thessalonique et à Constantinople, engagé évidemment dans le trafic maritime, avec des marchands vénitiens.¹¹ En 1224 un Ragusain, en partant de Venise vers le Levant avec son navire, jure au doge de ne pas aller à Alexandrie et en Egypte en général,¹² ce qui indique, certainement, que son voyage devait le porter très loin vers l'est, probablement dans les terres des croisés. On trouve, en outre, une mention des Ragusains à l'occasion, d'un voyage en Morée, en 1233,¹³ tandis qu'en 1242 un marchand de Melfi raconte qu'étant arrivé avec son navire de Saint-Jean d'Acre à Modon, le navire lui fut confisqué par les Vénitiens dans ce port et ce furent deux Ragusains, qui étaient arrivés à Modon probablement de Crète, qui payèrent la rançon et libérèrent le navire. La suite de l'affaire fut réglée à Dubrovnik.¹⁴

Il est vrai qu'aucun de ces documents ne confirme les textes de Lukarević et de Restić, qu'aucun ne prouve l'existence des liens directs entre Dubrovnik et Nicée. Mais tous indiquent qu'il y eut certainement une présence ragusaine dans la région égéenne à l'époque. Ainsi, à la question que nous nous sommes posé dans le titre: "Y eut-il des relations directes entre Dubrovnik et l'Empire de Nicée," on pourrait répondre avec une assez grande probabilité: oui, au niveau des Ragusains ordinaires, capitaines, marchands et autres qui s'y rendaient pour leurs affaires; non, au niveau des relations d'Etat à Etat dont parle Lukarević et auxquels Restić fait allusion; et non à la question de la flotte nicéenne dans l'Adriatique, dont parle Restić.

Mais, en jugeant négativement les données des deux auteurs anciens, l'on peut se demander si ce jugement peut être très catégorique ? Il

¹¹ R. Morozzo della Rocca – A. Lombardo, Documenti del commercio veneziano nei secoli XI–XIII, Torino 1940, no. 519. V. Foretic, Hrvat Dobramir i hos neki nasi ljudi kao pomorski privrednici u Mlecima u XII i XIII stoljecu, Pom. zbor. vol. I, Zadar 1963, p. 400.

¹² Ljubić, o.c., pp. 33–34.

¹³ Smičiklas, o.c., vol. III, Appendix, no. 6.

¹⁴ Smičiklas, o.c., vol. IV, no. 129. Le document dit des Ragusains: "venerant de Creta ...".

ne faut pas oublier, en effet, que l'attitude négative que nous devons prendre est plutôt le résultat de l'absence de preuves positives; elle n'est pas due à l'existence de preuves négatives sur le problème.¹⁵

¹⁵ On peut cependant, considérer comme fantaisiste l'assertion de Lukarević selon laquelle les Ragusains, avec l'aide de Theodore Lascaris, avaient obtenu des privilèges pour leur commerce dans la Mer Noire. L'intérêt des Ragusains pour cette région à l'époque était probablement inexistant. Ce sera seulement vers les années 70 du XIII^e siècle qu'on trouvera les premières mentions des navires ragusains dans la Mer Noire, et celles-ci sont bien vagues. Même au XIV^e siècle les Ragusains mentionnés sur les côtes de cette mer semblent y être venus sur des navires vénitiens, plutôt que sur les leurs propres. V. Ljubić, o.c. pp. 113-114. Krekić, o.c., p. 67, n.l.

ZUM LEHRBUCH DER PHYSIK DES NIKEPHOROS

BLEMMYDES

WOLFGANG LACKNER / GRAZ

Der große Aufschwung, den die Philosophie und im besondern eines ihrer Teilgebiete, nämlich die Wissenschaft von der Natur, im Byzanz der frühen Palaiologenzeit nahmen, wurde schon in den voraufgehenden Jahrzehnten durch die geistigen Bestrebungen im konsolidierten Reich von Nikaia vorbereitet. Zeugnis dafür sind die Schriften des Nikephoros Blemmydes, einer der bedeutendsten Gestalten dieser Zeit, mit der die nachfolgenden Gelehrten generationen durch unmittelbares oder mittelbares Schülerverhältnis verbunden sind. War er in älteren Darstellungen nur ein Kompilator, dem das Fehlen jeglicher denkerischen Originalität vorgeworfen wurde, so beurteilt man ihn heute milder, weil sachgerechter: Jemandem, der nicht mehr als Schulbücher für die Unterrichtspraxis schreiben will, Mangel an philosophischer Eigenständigkeit anzukreiden, ist unbillig.¹ Einer sachlich begründeten Wertung steht aber noch immer entgegen, daß die schon von Krumbacher und Heisenberg erhobene Forderung nach einer Untersuchung der Quellen seiner beiden wichtigsten Schriften, der Lehrbücher der Logik und der Physik, nicht erfüllt ist.² Der Verfasser dieses Berichts hat sich die Aufgabe gestellt, das Physikkompendium auf seine Quellen und seine Stellung innerhalb des einschlägigen byzantinischen Schrifttums zu untersuchen und seine eventuellen Nachwirkungen im byzantinischen Bereich zu erfassen. Die Beschränkung auf den zweiten Teil des Unterrichtswerkes

¹ Der erste, der für eine gerechtere Einschätzung plädierte, war A. Heisenberg in seinen Prolegomena zu Nicephori Blemmydae curriculum vitae et carmina (Leipzig 1896), LXI f.; ähnlich auch B. Tatakis, *La philosophie byzantine* (Paris 1959), 234.

² Vgl. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur* (München 1897), 446; A. Heisenberg, *Byzantin. Zeitschr.* 22 (1913), 540; B. Tatakis, a.a.O. 232.

ist durch den Umstand geboten, daß eine quellenkritische Bearbeitung der Logik wegen der Fülle des ungedruckten Vergleichsmaterials zur Zeit noch ein aussichtsloses Unterfangen ist. Die folgenden Zeilen wollen einen Einblick in den derzeitigen Stand der Untersuchungen geben, in denen naturgemäß die überlieferungsgeschichtlichen und literarhistorischen Vorfragen und quellenkritische Probleme im Vordergrund standen, während den Fragen der Nachwirkung und der philosophiegeschichtlichen Einordnung noch nicht eindringender nachgegangen wurde.

I

Zunächst ist es vonnöten, das gesamte, Blemmydes in Handschriften und auch in der Sekundärliteratur zugeschriebene philosophische Schrifttum zu sichten und auf seine Authentizität zu prüfen, um eine gesicherte Ausgangsbasis für die folgenden Untersuchungen zu schaffen. A. Wartelle hat in seinem nützlichen *Inventaire des manuscrits grecs d'Aristote et de ses commentateurs* (Paris 1963), das allerdings nicht durchwegs mit der wünschenswerten Sorgfalt gearbeitet ist, neben den beiden Einführungsschriften in die Logik und in die Physik eine Reihe von Kommentaren des Blemmydes zu Aristoteles-schriften verzeichnet. Eine Überprüfung dieser Angaben anhand der Handschriften oder oft auch nur der Kataloge ergibt aber:

1. Der angebliche Kommentar zu Aristoteles' *Περὶ ψυχῆς* (Wartelle nennt Cod. 25 der Parlamentsbibliothek Athen und Cod. Vat. gr. 1398) ist identisch mit dem längst bekannten *Λόγος περὶ ψυχῆς* des Blemmydes, der aber keineswegs eine Erläuterung der aristotelischen Schrift sein will.

2. Der Kommentar *In categorias* ist nichts anders als die einschlägigen Kapitel der Logik (Cod. 21 der Stadtbibliothek von Gallipoli, Cod. Hierosol. sti. sep. 412, Cod. Mosqu. Syn. 496, Cod. Mon. gr. 400, Cod. Vind. phil. gr. 99; Cod. Vind. hist. gr. 28 bietet unter dem Namen des Blemmydes einen älteren, anonymen Abriß der Logik).

3. Ebenso verhält es sich mit dem Kommentar zu *Περὶ ἐρμηνείας*, der das 26. Kapitel der Logik ist (Cod. Marc. gr. 601).

4. Genau so mit dem Kommentar zu den *Σοφιστικοὶ ἔλεγχοι* (Cod. Scor. T. I. 10, Cod. Mon. gr. 399, Cod. Par. gr. 1937, Cod. Par. gr. 1938), der nur die Kapp. 37 und 38 der Logik darstellt.

5. Auch einen Kommentar zu *Περὶ οὐρανοῦ* gibt es nicht, sondern die von Wartelle angeführten Handschriften (Istanbul, Met. sti. sep. cod. 190, 304, 315, Cod. 15 der Stadtbibliothek von Ioannina, Cod. 49 der Bibliothek von Zagora) enthalten nur die Kapp. 24 ff. der Physik.

6. Nicht anders steht es mit einem Kommentar zu den Meteorologika: Cod. 304 und 315 des Metochion sti. sep. (Istanbul) und Cod. Mosqu. Syn. 445 enthalten nur Abschnitte der Physik. Was schließlich auf f. 153r – 155v des Cod. 168 des Wiener Supplementum graecum steht, hat mit Blemmydes, wie Wartelle und H. Hunger (in seinem Katalog dieser Handschriftensammlung) meinen, nichts zu tun, sondern ist die Einleitung zur Physikparaphrase des Georgios Pachymeres.

7. Einem Lapsus L. Bréhiers verdankt Blemmydes die Autorschaft des angeblich unedierten Traktats *Περὶ οὐρανοῦ καὶ γῆς, ἡλίου, σελήνης, ἀστέρων, χρόνου καὶ ἡμερῶν* im Cod. Par. gr. 854. Dieses Stück voll krauser Gelehrsamkeit trägt aber in der Handschrift gar nicht seinen Namen und steht zudem mit seinem ersten Teil, der sich an die Kosmologie des Kosmas Indikopleustes anlehnt, in scharfem Gegensatz zum ptolemäischen Weltbild des Blemmydes. Außerdem ist es schon längst von Cramer in den *Anecdota bibl. Par. I*, 332 ff. ediert.³

8. Ein dürftiges Traktätlein über die vier Elemente, das in den Handschriften sehr oft auf den *Λόγος περὶ ψυχῆς* folgt, wird nie mit seinem Namen verbunden; H. Stevensons Zuschreibung ist also abzulehnen.⁴ Zu prüfen sind noch: ein Traktat *Περὶ γεωμετρίας* im Cod. Bodl. Barocc. 106, *Excerpta de mundo* im Cod. Par. gr. 2494, ein *Excerptum de meteoris* im Cod. Par. gr. 103 und eine Abhandlung *Περὶ γνώσεως πάντων ἀνθρωπίνων* im Cod. Taur. gr. 258. Höchstwahrscheinlich handelt es sich aber auch hier um *Pseudepigrapha* oder um Abschnitte aus schon bekannten Werken, da sie jeweils nur in einer einzigen Handschrift überliefert sind.

Das philosophisch-wissenschaftliche Schrifttum des Nikephoros Blemmydes besteht somit aus:

³ L. Bréhier, Nicéphore Blemmydès, in: *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastiques* 9 (Paris 1937), 182, ebenso in: *La civilisation byzantine* (Paris 1950), 445 f. Darnach D. D. Kotsakis, in: *ΕΕΒΣ* 24 (1954), 212, Anm. 4 und J. Theodorides, *La science byzantine*, in: *Histoire générale des sciences* 1 (Paris 1957), 495.

⁴ H. Stevenson, *Codices manuscripti graeci Reg. Suec.* (Rom 1888), 112.

1. Dem Kompendium zur Logik, 2. dem Kompendium zur Physik, 3. dem Λόγος περὶ ψυχῆς 4. dem Λόγος περὶ σώματος, 5. der Ἱστορία περὶ τῆς γῆς ἐν συνόψει, 6. der Γεωγραφία συνοπτική.⁵

II

Zum Physikkompendium, dem allein die weiteren Bemühungen gelten, gibt es noch eine Reihe offener überlieferungs- und literaturgeschichtlicher Vorfragen:

1. Überliefert ist es uns in einer sehr großen Zahl von Handschriften; da Heisenbergs Zusammenstellung⁶ begreiflicherweise überholt ist, diejenige Wartelles aber auch nicht annähernd vollständig und in vielen Einzelheiten korrekturbedürftig ist, versuche ich, eine möglichst lückenlose Handschriftenliste zu erstellen. Bisher haben meine Recherchen ergeben: 68 vollständige Überlieferungszeugen (davon enthalten 38 beide Kompendien), 25 Handschriften mit größeren oder kleineren Teilabschnitten. Die zeitliche Streuung stellt sich folgendermaßen dar: 13. Jh.: 4, 14. Jh.: 15, 15. Jh.: 17, 16. Jh.: 29, 17. Jh.: 7, 18. Jh.: 18, 19. Jh.: 1, unbestimmte Zeit: 2; natürlich ist bei dieser Aufstellung mit Ungenauigkeiten zu rechnen, da die Datierungen der Kataloge ja nicht immer zuverlässig sind.

Die Zahl der Handschriften, die allerdings von der Überlieferungsdichte der Logik wesentlich übertroffen wird, zeigt sehr deutlich die Beliebtheit und weite Verbreitung dieses Lehrbuches: Im Osten war es bis ins 18. Jahrhundert herauf, also solange das aristotelisch-ptolemäische Weltbild Gültigkeit besaß, das Elementarbuch schlechthin; viele Handschriften, besonders aus dem 15. und 16. Jahrhundert, dürften aber auch erst im Westen geschrieben worden sein, ja die Erstausgabe des Augsburger protestantischen Schulmannes J. Weggelin aus dem Jahre 1605 ist für den praktischen Gebrauch im Unterricht gedacht, als Leitfaden zur aristotelischen Naturphilosophie.⁷ Weiteres zur Wirkungsgeschichte des Buches könnte eine Untersuchung der einschlägigen byzantinischen und postbyzantinischen

⁵ Nicht zum eigentlich wissenschaftlichen Schrifttum gehört die Abhandlung *Περὶ χρυσοποιίας*, deren Echtheit übrigens nicht gesichert ist; vgl. A. Heisenberg, Proleg. in Niceph. Blemm. curr. vitae et carmina, CIX f.

⁶ a.a.O. LXXIX ff.

⁷ Vgl. die Praefatio seiner Ausgabe in PG 142, 1013/1014, 1. Absatz.

Literatur und sicherlich auch der westlichen des 15. und 16. Jahrhunderts zu Tage fördern, ein Unternehmen, das freilich dadurch erschwert wird, daß das meiste Vergleichsmaterial nur in Handschriften oder in fast unzugänglichen alten Ausgaben vorliegt. Bis jetzt wurde festgestellt, daß Joseph Rhakendytes in seine Enzyklopädie beträchtliche Abschnitte übernommen hat.⁸ Ob auch Georgios Pachymeres in seiner *Φιλοσοφία*, einer Summe der aristotelischen Philosophie, es ähnlich gehalten hat, wäre noch zu erhellern.⁹ In seinem Geschichtswerk jedenfalls nennt er Blemmydes höchst respektvoll.¹⁰ Für Nikephoros Chumnos konstatierte J. Verpeaux den Einfluß der Physik des Blemmydes.¹¹ Im Rahmen der geplanten Arbeit wird zumindest für das byzantinische Schrifttum auf diesen Fragenkreis eingegangen werden.

2. Der Titel des Werkes ist durch ein Selbstzitat gesichert. In seinem Kommentar *εἰς τινὰς ψαλμούς*, der wohl zu scheiden ist vom großen, dem ganzen Psalter gewidmeten Kommentar, führt Blemmydes seine Physik an: *ἐν τῷ δευτέρῳ βιβλίῳ τῆς παρ' ἡμῶν συντεταγμένης εἰσαγωγικῆς ἐπιτομῆς* (PG 142, 1363 A). Das deckt sich vollkommen mit dem Befund in den Handschriften, wo die Überschriften der beiden Kompendien lauten: *Νικηφόρου μοναστοῦ καὶ πρεσβυτέρου (τοῦ Βλεμμύδου) εἰσαγωγικῆς ἐπιτομῆς βιβλίον πρῶτον*, bzw. *βιβλίον δεύτερον*, mitunter noch mit dem Zusatz *περὶ λογικῆς* bzw. *περὶ φυσικῆς (ἀκροάσεως)*. Das bedeutet also, daß Logik und Physik als ein einheitliches Unterrichtswerk konzipiert sind. Sehr oft findet sich hinter dem Autornamen noch der Zusatz *τοῦ κτήτορος*, ein Umstand, der vermuten läßt, daß die gesamte Überlieferung der beiden Schriften auf eine im Kloster von Emathia, der Stiftung des Blemmydes, aufliegende Gesamtausgabe seiner Schriften zurückgeht.¹²

⁸ Vgl. G. Mercati u. P. Franchi de' Cavalieri zu Cod. Vat. gr. 111 (s. 14) in: Bybl. Apost. Vat. codices manuscripti, Codd. Vat. gr. 1 (Rom 1923), 132 f.; G. Vitelli zu Cod. Riccardianus 31 in: Studi italiani di filologia classica 2 (1896), 491.

⁹ F. Littig, Die *Φιλοσοφία* des Georgios Pachymeres, Programm des Maximilians-gymnasiums (München 1891), 96 behauptet dies jedenfalls.

¹⁰ Georgios Pachymeres, De Michael Palaeologo 5, 2, ed. Bonn. 1, 338, 18 ff.

¹¹ J. Verpeaux, Nicéphore Choumnos (Paris 1959), 127, 130, 140.

¹² Vgl. H. -G. Beck, in: Geschichte der Textüberlieferung 1 (Zürich 1961), 462.

3. Einige seiner Werke hat Blemmydes selbst in der Überschrift mit einer genauen Datierung (Monat, Indiktion, Weltjahr) versehen, so etwa die beiden Autobiographien, nicht aber die beiden Lehrbücher. Wir haben somit für ihre Datierung nach anderen Anhaltspunkten zu suchen. Ein sicherer Terminus post quem für die Physik ist das Jahr 1258, das Todesjahr Theodors II.; den ndie totale Mondfinsternis vom 18. auf den 19. Mai dieses Jahres wird in Kap. 26 (PG 142, 1265 C) erwähnt.¹³ Sie muß aber vor dem Kommentar εἰς τινὰς ψαλµοὺς entstanden sein, da er auf sie zurückverweist. Aus diesem Kommentar nun – dessen war Kardinal Mercati noch ungewiß,¹⁴ weil dieser Abschnitt noch nicht ediert ist – zitiert er in der 1263 verfaßten ersten Autobiographie (S. 18, 20 ff. ed. A. Heisenberg) eine Stelle zu Ps. 14, 5, wie ich in Cod. Mon. gr. 225, f. 338^v feststellen konnte. Die beiden Lehrbücher – die Querverweise in beiden verbieten, sie zeitlich zu trennen – hat Blemmydes also um das Jahr 1260 niedergeschrieben, d.h. erst zu einem relativ späten Zeitpunkt seines Lehrerlebens. Zweifellos aber faßte er dabei nur den Unterrichtsstoff, den er während seiner langen pädagogischen Tätigkeit erarbeitet hatte, zusammen und gab ihm die abschließende Formung.

4. Ganz kurz sei noch auf eine letzte überlieferungsgeschichtliche Frage hingewiesen. Sie betrifft den in fast allen Handschriften der Physik überlieferten Zusatz aus dem Kommentar εἰς τινὰς ψαλµοὺς. In der Exegese des 8. Psalms nämlich bringt Blemmydes zum 4. Vers ("Ich schaue den Himmel, das Werk Deiner Finger, den Mond und die Sterne, die Du geschaffen") einen verhältnismäßig ausführlichen astronomischen Exkurs, der weithin nur ein Resümee der einschlägigen Abschnitte der Physik darstellt. Wie oben gezeigt, ist dieser Psalmenkommentar nach der Epitome entstanden, der Exkurs ist mithin ein Selbstplagiat. Wenn nun dieses Stück an die Physik angehängt wird, so läßt sich dies schwer dem Autor selbst zuschreiben, sondern man ist versucht, einen späteren Redaktor dafür verantwortlich zu machen. Gegen eine solche Erklärung steht aber, daß sich an diesen Zusatz aus dem Psalmenkommentar noch einige Ausführun-

¹³ G. Mercati, Blemmidea, in: *Opere minori* 3 (= *Studi e testi* 78, Rom 1937), 431.

¹⁴ G. Mercati, *Il Niceforo della catena di Daniele Barbaro e il suo commento del salterio*, in: *Biblica* 26 (1945), 160, Anm. 2.

gen über die Planeten schließen, die dort nicht enthalten sind, in denen der Autor aber ausdrücklich auf das Vorhergehende als auf seine Arbeit zurückverweist. Es bleibt also keine andere Deutung übrig, als daß Blemmydes selbst diese Ergänzung – wahrscheinlich anlässlich einer Revision seiner beiden Lehrbücher für die Gesamtausgabe seiner Werke, von der in direkter Linie der Cod. Mon. gr. 225 herzurühren scheint – vornahm. Rätselhaft ist vorläufig allerdings, was ihn dazu bewog, dieselbe Materie mit nur teilweise anderen Formulierungen zu wiederholen.

III

Das Hauptziel der in Vorbereitung befindlichen Arbeit ist es, die Quellen der Physik aufzuspüren und ihre Verwendung zu untersuchen. Die bisherigen Äußerungen zu diesem Thema gehen über beiläufige Vermutungen nicht hinaus.¹⁵ Die beste Vorarbeit hiezu leistete der Erstherausgeber Wegelin, der am untern Rand die bei Aristoteles entsprechenden Stellen notierte, freilich nicht so sehr in der Absicht, eine Quellenanalyse zu geben, als vielmehr aus praktisch-didaktischen Überlegungen. Wie für alle derartigen Untersuchungen spätantiken und byzantinischen Schulschrifttums gilt auch hier die Maxime, die P. Courcelle für Macrobius, Boethius und Cassiodor aufstellte: "Il ne s'agit pas, en effet, de déterminer à quel ancêtre lointain, Aristote ou Platon, remontent ces théories tardives, mais leurs sources immédiates."¹⁶ Das aber sind in unserem Fall vor allem die spätantiken Kommentatoren des Aristoteles.

Die Physik behandelt in den ersten zehn Kapiteln die wichtigsten Themen aus den *Φυσικαὶ ἀκροάσεις* (die Begriffe *ἀρχή* und *αἰτία*, φύσις, Materie, Form, Privation, Ruhe und Bewegung, Zeit und Raum, das Unendliche), in Kapitel 11 die Elementenlehre nach *Περὶ γενέσεως*

¹⁵ M. Karapiperis, *Νικηφόρος ὁ Βλεμμίδης ὡς παιδαγωγὸς καὶ διδάσκαλος* (Jerusalem 1921), 11 und P. S. Codellas, Nikephoros Blemmydes' philosophical works and teachings, in: Proceedings of the tenth international Congress of Philosophy (Amsterdam 1949), 1117 nennen Aristoteles als Quelle, Chr. Zervos, *Un philosophe néoplatonicien du XI^e siècle*, Michel Psellos (Paris 1920), 228 und B. Tatakis, a.a.O. 232 verweisen auf die Kommentatoren.

¹⁶ P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident* (Paris 1948), XIV.

καὶ φθορᾶς, in den Kapiteln 12–23 den Stoff der Meteorologika; Kapitel 24 handelt vom Himmel und bekämpft vor allem die aristotelische Lehre von der Ewigkeit des Kosmos; die Kapitel 25–30 besprechen das Wichtigste aus der Astronomie, während das letzte dem κενόν gewidmet ist.

Die Quellenuntersuchung hat bisher ergeben:

1. Für die Kapitel 1–11 bediente sich Blemmydes zur Hauptsache des reichhaltigen Kommentars des Simplicios zur Physik.

2. Im 11. Kapitel verwertete er vor allem den Kommentar des Johannes Philoponos zu Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς.

3. In den Kapiteln 12–23 ist die Hauptquelle der Meteorologika-Kommentar des Alexander von Aphrodisias, zu Ende der einzelnen Kapitel sind meist die entsprechenden Stellen aus der pseudo-aristotelischen Schrift Περὶ κόσμου eingearbeitet.

4. Der erste Teil des 24. Kapitels ist aus des Simplicios Kommentar zu Περὶ οὐρανοῦ geschöpft.

5. Für die Kapitel 25–30 und zumindest teilweise auch für das 31. Kapitel bezieht er das meiste aus Kleomedes, daneben muß er aber auch noch eine weitere astronomische Quelle benützt haben.

Aber Blemmydes hatte nicht nur die Kommentare vor sich, sondern auch den Text des Aristoteles selbst. Denn allenthalben sind aristotelische Formulierungen anzutreffen, die weder in den Lemmata der Kommentare noch in ihren Paraphrasen enthalten sind.

Was hier genannt wurde, ist nur das Ergebnis einer ersten, vorläufigen Analyse. Für eine große Zahl von Abschnitten ist der Herkunftsort noch ausfindig zu machen, etwa für die Argumentationsreihe gegen die Ewigkeit des Kosmos im 24. Kapitel, für einen Exkurs zur Physiologie der Gesichtswahrnehmung im 21. Kapitel, daneben aber vor allem noch für viele Einzelpassagen, die nicht den Hauptquellen entstammen können.

Soweit dies der derzeitige Stand der Untersuchung erlaubt, sei nun versucht, einiges zur Art der Quellenverwertung festzuhalten.

1. In der Anordnung des Stoffes folgt Blemmydes in großen und ganzen der wissenschaftstheoretisch und zugleich pädagogisch begründeten Reihenfolge der Aristotelesschriften, wie sie schon in der spätantiken Schule eingehalten wurde: Physik, Περὶ γενέσεως καὶ

φθορᾶς, Περὶ οὐρανοῦ, Meteorologica.¹⁷ Περὶ οὐρανοῦ freilich verwendet er erst nach den Meteorologica. Und gar das letzte Fünftel der Physik führt ganz von Aristoteles weg: Die Einbeziehung der Astronomie an dieser Stelle scheint sein eigener Gedanke zu sein, der höchstens von der Wissenschaftssystematik angeregt ist, nach der auf die Wissenschaft vom körperlichen Sein (Physik) diejenige vom unkörperlichen, das aber im körperlichen hypostasiert, also die vier μαθήματα (Arithmetik, Geometrie, Musik, Astronomie) als Brücke zur Metaphysik (Theologie) als der Wissenschaft vom rein geistigen Sein zu folgen habe.

2. Die Auswahl seiner Vorlagen traf er – so mag es vorerst scheinen – sehr sorgfältig und überlegt: Er bevorzugte unter den Aristoteleskommentaren die gehaltvolleren; für die Physik wählte er den Kommentar des Simplikios vor denen des Johannes Philoponos und des Michael Psellos, für die Meteorologie den des Alexander von Aphrodisias vor denen des Johannes Philoponos und des Olympiodoros. Indes – er folgte damit nur der im 13. Jahrhundert allgemein üblichen Wertung der Kommentatoren. Denn eine Bücherliste im Cod. Hierosol. 106 aus dem Ende des 13. Jahrhunderts, die neben empfehlenswerten Büchern zu andern Fachgebieten auch die Aristotelesschriften und Kommentare dazu verzeichnet, erwähnt ausschließlich dieselben Erklärer, die Blemmydes verwendete.¹⁸

3. In der Intensität der Quellenverarbeitung können wir drei Stufen unterscheiden: a) Wörtliche oder fast wörtliche Übernahme des Quellentextes, im besondern bei Definitionen oder Aufzählungen von Phänomenen; vor allem die Stellen aus Περὶ κόσμου wurden so behandelt. b) Übernahme mit leichten Streichungen, geringfügigen Umstellungen und Wort austausch; dies gilt für den allergrößten Teil der Epitome. c) In den Einleitungssätzen eines Kapitels, in denen das Thema umrissen und zumeist eine kurze Übersicht darüber gegeben wird, ist Blemmydes in seinen Formulierungen am selbständigsten. Begreiflich, denn in einem fortlaufenden Kommentar fand er

¹⁷ Vgl. etwa Olympiodor, Prolegomena in philosophiam, Commentaria in Aristotelem graeca XII, 1 (Berlin 1902), 7, 31 ff.

¹⁸ Vgl. Praefatio zu Alexandri in librum de sensu commentarium, Commentaria in Aristotelem graeca III, 1 (Berlin 1901), XVIII.

solches ja nicht, er konnte nur Einzelelemente daraus verwenden.

4. Aber er beschränkt sich nicht allein auf stilistische Eingriffe, sondern ändert und streicht im besondern aus zwei Gründen: erstens aus pädagogischen Überlegungen: Eine schwierige mathematische Passage etwa in den Meteorologica wird weggelassen, ebenso meist Eigennamen, wozu längere Erklärungen notwendig gewesen wären. Eine genaue Prüfung all dessen, war er ausgelassen und übergangen hat, dürfte noch viele Aufschlüsse über seine Vorgangsweise und seine Absichten bringen. Zum zweiten – und dies war wohl meist das Motiv – waren es dogmatische Bedenken, die ihn zu Retuschen, Auslassungen oder auch zu ausdrücklicher Ablehnung so manchen Lehrsatzes veranlaßten. Als Beispiel für eine leichte Retusche dieser Art führe ich an: Wenn Kleomedes den Planeten eine πορεία προαιρετική zuspricht, korrigiert Blemmydes dies auf das unvergängliche πορεία πλανητική (PG 142, 1257 B). Neben solch stillschweigenden Korrekturen gibt es auch Polemiken: So wird gegen die These von der Ewigkeit der Materie der Einwand, daß sie geschaffen sei und daher nicht ohne Anfang und Ende sein könne, gebracht, freilich ihr aber auch in einem eingeschränkten Sinn die Prädikate ἀγέννητος und ἄφθαρτος zuerkannt (PG 142, 1037 C–D). Ein anderer Streitpunkt ist die aristotelische Lehre von der Ewigkeit des Kosmos. Ihm widmet Blemmydes einen kurzen Absatz im 5. Kapitel (PG 142, 1076 D–1077A) und eine ausführliche und sorgfältig ausgearbeitete Widerlegung im 24. Kapitel (PG 142, 1224 B–1229 B). Immer ist seine Polemik ruhig und besonnen argumentierend, wird nie ausfällig oder gehässig. Doch nicht nur dann, wenn es gilt, mit dem Dogma unvereinbare Lehrsätze zu widerlegen, bringt er christliches Gedankengut zur Sprache, häufiger noch läßt er es in der positiven Absicht einfließen, das aus der "hellenischen" Philosophie übernommene Lehrgut zu ergänzen und seine Geltung auf das geschaffene Sein einzuschränken. Auch hiefür wieder nur wenige Beispiele: So etwa legt er im 3. Kapitel Περὶ αἰτιατῶν (PG 142, 1048 B–C) dar, daß die Begriffe αἴτιον ποιητικόν und ποιούμενον im eigentlichen Sinn nur zur Darstellung des Verhältnisses Schöpfer-Geschöpf verwendet werden dürfen, keinesfalls aber für die Umschreibung innertrinitarischer Relationen geeignet sind; noch einmal berührt er das Thema im 5. Kapitel (PG 142, 1064 D–1065 A) bei Behandlung der aristotelischen Begriffssyzygie γένεσις – φθορά: die γένεσις des Sohnes sei wohl zu scheiden von der alles Geschöpflichen.

Oder eine andere derartige Ergänzung: Im 7. Kapitel (PG 142, 1093 C) wird dem Begriffspaar *κατὰ φύσιν* – *παρὰ φύσιν* der christliche Begriff des Übernatürlichen (*ὑπὲρ φύσιν*) zugefügt. Besonders liegt ihm daran, Gott als allweisen Schöpfer zu erweisen (etwa Kap. 8, PG 142, 1097 C–D). Des Aristoteles Definition der Natur als *ἀρχὴ κινήσεως καὶ ἡρεμίας* (Kap. 7, PG 142, 1089 C–1092 A) und ihre Bezeichnung als *causa efficiens* (Kap. 8, PG 142, 1096 D–1097 B) tadelt er, weil ihr dies ja nur in uneigentlichem Sinn zukomme, im eigentlichen Sinn aber nur Gott, und zieht dieser Bestimmung die Platons, der die Natur als *αἴτιον ὁργανικόν* auffasse, als mit der christlichen Anschauung verträglicher vor.

5. Zuletzt bleibt noch zu fragen, wie des Nikephoros Blemmydes Lehrbuch in die byzantinische kosmologisch-physikalische Literatur einzuordnen ist. Wenn man das einschlägige Schrifttum der Byzantiner durchmustert, ergeben sich zwanglos drei Gruppen: die erste Gruppe, die ganz und gar den spätantiken Vorbildern nachgestaltet ist, ja eigentlich nur ihre Fortsetzung darstellt, sind die philosophischen Schulkommentare zu Aristoteles. Als Beispiel stehe der noch unedierte Physikkommentar des Michael Psellos, über den L. Benakis einiges mitgeteilt hat.¹⁹ Eine zweite Gruppe bildet die Quästionenliteratur (*Ἀπορίαι καὶ λύσεις, ἀποκρίσεις συνοπτικαί* usw.), eine Form, die auch bis in die Antike zurückzuverfolgen ist. Meist ohne klare Disposition wird Kapitel an Kapitel gereiht. Hierher gehört etwa des Michael Psellos sogenannte *‘Omnifaria doctrina,’* in der er sich für die physikalischen Abschnitte weitgehend auf die spätantiken Aristoteleskommentare stützt, wie G. Westerink in seiner Ausgabe nachgewiesen hat. Ausschließlich kosmologischen Fragen sind des Psellos *Ἐπιλύσεις σύντομοι φυσικῶν ζητημάτων* und Symeon Seths *Σύνοψις τῶν φυσικῶν* gewidmet. Zu einer dritten schließen sich endlich jene theologischen Werke zusammen, die die Lehre von der Schöpfung oder die Auslegung des Hexaemeron zum Anlaß nehmen, kosmologisches Wissen auszubreiten, also etwa die theologischen Summen des Johannes Damaskenos oder Niketas Choniates. Sie sind nicht aus dem Schulbetrieb heraus entstanden, sondern lehnen sich an das betreffende

¹⁹ L. Benakis, Studien zu den Aristoteles-Kommentaren des Michael Psellos, in: Archiv f. Gesch. der Philos. 43 (1961), 215 ff., *ibid.* 44 (1962), 33 ff.

Väterschrifttum, an die Werke des Basileios, Gregor von Nyssa und Nemesios von Emesa an.

Aber an keine dieser Traditionen läßt sich die Epitome physike anschließen. Am ehesten ist sie vergleichbar mit einem noch nicht publizierten Traktat des Theodor von Smyrna, des Nachfolgers des Johannes Italos als ὑπατος τῶν φιλοσόφων. Das Werk, das noch einer näheren Untersuchung harrt, trägt den Titel Ἐπιτομή τῶν ὅσα περὶ φύσεως καὶ τῶν φυσικῶν ἀρχῶν τοῖς παλαιοῖς διέληπται und steht im Cod. Vindob. theol. gr. 134, f. 238r–262v, leider unvollständig, wie noch nicht bemerkt wurde; denn von den vier in der Überschrift genannten τμήματα fehlt das letzte. Hier darüber nur soviel: Ohne des Aristoteles Namen zu nennen, bringt Theodor – offenkundig für die praktische Verwendung im Unterricht – eine zusammenhängende Darstellung der aristotelischen φυσικαὶ ἀκροάσεις. Er hat also die Form des fortlaufenden Kommentars, in dem Lemma für Lemma angeführt und dann erläutert wird, verlassen. Inhaltlich ist bemerkenswert, daß er zwar Gregor von Nazianz zitiert, die ἐξω σοφοί, deren Lehre er ja eigentlich darstellen will, aber nie namentlich anführt, eine begreifliche Vorsichtsmaßnahme nach dem Prozeß von 1082, in dem über Johannes Italos das Anathem gesprochen wurde. Was Theodor also für eine Schrift des Aristoteles geleistet hat, dehnte Blemmydes auf einen ganzen Schriftenkomplex aus. Dieses Verfahren, nicht mehr Schritt für Schritt kommentierend dem Text zu folgen, sondern ihn in übersichtlicher und daher leichter faßlicher Weise zusammenzufassen, wird im folgenden Jahrhundert weitergepflegt und sogar auf den gesamten Aristoteles angewendet: Die “Summen” des Georgios Pachymeres und des Joseph Rhakendytes sind seine konsequente Fortsetzung auf noch breiterer Basis.

Wir haben also festzuhalten: In seinem um 1260 entstandenen Lehrbuch der Physik, das den zweiten Teil der Εἰσαγωγικὴ ἐπιτομή darstellt, verwendete Nikephoros Blemmydes als Quellen die zu seiner Zeit benützten Aristoteleskommentare und Kleomedes’ Abriß der Astronomie. In der Umstilisierung seiner Vorlagen geht er unterschiedlich weit, am selbständigsten ist er in den einleitenden Abschnitten der einzelnen Kapitel. Christliches Gedankengut bringt er teils in polemischen Passagen zur Sprache, teils, um das “hellenische” Lehrgut zu ergänzen. Er erweist sich damit als echter Vertreter jenes

christlichen Humanismus in Byzanz, wie ihn H. Hunger für diese Zeit erwiesen und so feinsinnig geschildert hat.²⁰ Literargeschichtlich einzuordnen ist das Werk in eine Entwicklungslinie, die vom Traktat des Theodor von Smyrna zu den philosophischen "Summen" des 14. Jahrhunderts führt. Ihr gemeinsames Merkmal ist die Darbietung der aristotelischen Philosophie nicht mehr in Kommentarförm, sondern in zusammenhängender Darstellung.

²⁰ Vgl. H. Hunger, Von Wissenschaft und Kunst der frühen Palaiologenzeit, in: Jahrbuch der Österr. byzantinischen Gesellschaft 8 (1959), 136 ff. und ders., Reich der neuen Mitte (Graz, Wien, Köln 1965), 355 ff.

THE RELATIONS OF CHARLES OF ANJOU WITH NIKEPHOROS OF EPIROS

DONALD M. NICOL / EDINBURGH

Among the many problems that remain to be more thoroughly investigated in the history of the late Byzantine period is that of the survival of the separatist states of Epiros and Thessaly. The only substantial monograph on the Despotate of Epiros after 1261 is still that of Ioannes Romanos published in Corfu in 1895.¹

Romanos was heavily indebted to Karl Hopf's *Geschichte Griechenlands*, a work noted for its enterprise but not always for its reliability.² Even the title of the study of Romanos is now disputed, since B. Ferjančić has shown that the word 'Despotate,' though used as a colloquial convenience, had no territorial or constitutional significance in Byzantine terminology.³ It is evident that the separatist rulers of Epiros, at least, managed to preserve their independence in the latter part of the 13th century partly by the fact of their geographical distance from Constantinople, and partly by the fact of their geographical proximity to Italy. The purpose of this paper is to examine one small chapter of the relationship between Epiros and Italy in the years between 1261 and 1282. The subject has been explored before, most recently by D. J. Geanakoplos.⁴ But a number of other pieces

¹ I. A. Romanos, *Περὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου ἱστορικὴ πραγματεία* (Kerkyra, 1895); reprinted in *Ἰωάννου Ῥωμανοῦ ἱστορικὰ ἔργα*, ed. K. Daphnes (Kerkyra, 1959), pp. 1-87.

² K. Hopf, *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit*, in J. S. Ersch and J. G. Gruber, *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste*, LXXXV, LXXXVI (Leipzig, 1867, 1868). Cited hereafter as Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, II.

³ B. Ferjančić, *Despoti u Vizantiji i južnoslovenskim zemljama* (Belgrade, 1960).

⁴ D. J. Geanakoplos, *Emperor Michael Palaeologus and the West, 1258-1282. A study in Byzantine-Latin relations* (Cambridge, Mass., 1959). Cf. E. Dade, *Versuche zur Wiedererrichtung der lateinischen Herrschaft in Konstantinopel* (Jena, 1938).

of evidence can be adduced to add a few precisions to the chronology and to the facts of the case. Particularly important in this respect is, of course, the continuing reconstruction of the Angevin archives of Naples; but mention must also be made of the contribution of Fr. R. J. Loenertz.⁵

When Michael II Komnenos Angelos Doukas, Despot in Epiros, died about 1268 his dominions in northern Greece were divided between his eldest son Nikephoros and his illegitimate son John, generally called John Doukas. Of his two younger sons, Demetrios or Michael called Koutroulis and John, the former was entrusted to the guardianship of Nikephoros; John had been sent to Constantinople as a hostage while still a child.⁶ Nikephoros Gregoras, who gives a full account of these affairs, takes pains to define the extent of territory that fell to each of the heirs of Michael II. His description is phrased in pedantically archaic Greek terms, but it presents an intelligible picture. John Doukas received that portion of northern Greece which comprised the country of the Pelasgians and Phthiotians, the Thessalians and the Ozolian Lokrians – a district bounded on the north by Mount Olympos and on the south by Mount Parnassos. Nikephoros inherited that portion of north-western Greece known as Old Epiros, as distinct from New Epiros and Albania. The geographical limits of Old Epiros are defined by Gregoras thus: it included the lands of the Thesprotians, Akarnanians and Dolopes, as well as the islands of Kerkyra (or Corfu), Kephallenia and Ithaka. It was bounded on the west by the Adriatic and Ionian Seas, on the north by the mountains known as Pydnos

⁵ *I Registri della Cancelleria Angioina*, ricostruiti da Riccardo Filangieri (Testi e Documenti di Storia Napoletana pubblicati dall' Accademia Pontaniana) (Naples, 1950 ff., in progress). Cited hereafter as Filangieri, *Registri*. Particularly valuable for the present study is R. J. Loenertz, "Mémoire d'Ogier, protonotaire, pour Marco et Marchetto nonces de Michael VIII Paléologue auprès du Pape Nicholas III. 1278 printemps-été," *Orientalia Christiana Periodica*, XXXI (1965), pp. 375–408 (cited hereafter as Loenertz, *Mémoire*).

⁶ George Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, III, 27: I, p. 243; IV, 26: I, pp. 307–308 (Bonn, 1835); Nikephoros Gregoras, *Byzantina Historia*, IV, 9: I, pp. 109–110 (Bonn, 1829). For the date of the death of Michael II of Epiros see now B. Ferjančić, 'Kada je umro Despot Michailo II Angeo?', *Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*, IX (1966), pp. 29–32. The fact that it occurred at least three years before 1271 necessitates a reconsideration of much of the chronology of this period proposed by Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, pp. 297–300.

and the Akrokeraunians, on the east by the river Acheloos, and on the south by Corfu and Kephallenia.⁷ The distinction between Old and New Epiros is carefully recorded; and the dividing line seems to have been in the region of the Akrokeraunian promontory and the bay of Avlona or Valona. The Emperor Michael VIII in his so-called Autobiography claimed that after the battle of Pelagonia in 1259 his troops had occupied Epiros, 'both the one and the other,' as well as part of Illyria, and had advanced as far as Dyrrachium or Durazzo.⁸ They were soon driven out, however, at least from most of Old Epiros; and the territory which Nikephoros inherited in 1268 extended from Ioannina in the north to Naupaktos on the Gulf of Corinth. His capital was at Arta on the Ambracian Gulf. Beyond Ioannina it is hard to say how far north his word was law; but certainly the port and city of Durazzo and the inland fortress of Berat or Bellagrada remained for the time being in imperial control.

Nikephoros was very well connected. One of his sisters had married William of Villehardouin, Prince of Achaia; another, Helena, had become the wife and was by 1268 the widow of King Manfred of Sicily; and the dowry that she had brought to her late husband in 1259 had included several places on the coast of Epiros. Nikephoros had been granted the rank and title of Despot by the Emperor John III Vatatzes of Nicaea in 1253, and three years later he had married the same Emperor's grand-daughter. He had been actively involved in the battle of Pelagonia in 1259, and afterwards escaped with his father to Kephallenia, whence he was sent to Manfred's court in Italy to beg for further military help. He returned with a company of Italian troops to Arta early in 1260; and with them he defeated the imperial army commanded by John Palaiologos at Trikorpho near Naupaktos, and captured Alexios Strategopoulos.⁹ For some three years after 1261 his father continued to make war on the Byzantine government, now reinstated in Constantinople. He was encouraged and supported by Manfred of Sicily, who had hopes of retrieving the coastal territories

⁷ Gregoras, iv, 9; I, p. 110 lines 7-20.

⁸ 'Imperatoris Michaelis Palaeologi De Vita Sua,' ed. H. Grégoire, *Byzantion*, XXIX-XXX (1959-60), p. 455, § VII.

⁹ Cf. D. M. Nicol, *The Despotate of Epiros* (Oxford, 1957), pp. 149-50, 154, 159-60, 173, 181, 186-189; Geanakoplos, *Emperor Michael*, pp. 47-74.

in Epiros which he considered to be his. The part played by Nikephoros in these campaigns is not told. But in 1264, after his father's defeat by the Emperor Michael VIII, he became once again the agent of an alliance between Epiros and Byzantium. Michael VIII arranged that his own niece Anna should become the second wife of Nikephoros. His first wife had died some years before, either from natural causes or as the result of her husband's ill treatment. Anna was the third daughter of Michael VIII's favourite sister Eirene, who had by 1261 become a nun with the name of Eulogia. The marriage was arranged while the Emperor was in Thessalonica; and when he got back to Constantinople early in 1265 he despatched his niece with an escort to the West, where her marriage to Nikephoros duly took place in the same year. Nikephoros then accepted an invitation to Constantinople, and the Emperor there confirmed him in his rank of Despot and sent him back to Epiros laden with gifts.¹⁰

For some years thereafter there was peace between Epiros and the Byzantine government. Doubtless under the influence of Anna it became a comparatively quiet outpost of the revived Empire. For, as George Pachymeres says, Nikephoros, after the death of his father, remained peaceful and content with the territory which he had inherited. His widowed mother, the saintly Theodora, retired into the convent which she had founded at Arta and detached herself completely from the things of this world.¹¹ And it seems that Anna Kantakouzene Palaiologina, the new *basilissa* of Epiros, became the dominating influence in affairs. So she remained for the next forty years or so. But the state of contentment was short lived. Anna had to reconcile

¹⁰ Pachymeres, *De Michaelē Palaeologo*, III, 26: I, pp. 242–243; Gregoras, *Iv*, 3: I, p. 92; v, 3: I, p. 130. Cf. F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, III (Munich-Berlin, 1932), no. 1931. On the career of Anna, the third daughter of Eirene-Eulogia Palaiologina and John Kantakouzenos, see D. M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus)*, ca. 1100–1460. *A Genealogical and Prosopographical Study* (Dumbarton Oaks Studies, XI, Washington, D. C., 1968), no. 16, pp. 20–24. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 297, says that the Emperor demanded the surrender of Ioannina as part of the deal; but the Byzantine sources at least do not seem to indicate this.

¹¹ Pachymeres, *De Michaelē Palaeologo*, *Iv*, 26: I, pp. 307–308. Nicol, *Despotate*, pp. 201–203.

her devotion to the family and the interests of the house of Palaiologos with the tradition of independent sovereignty in Epiros itself, of which her husband was the symbol and the heir. The inhabitants of Epiros, long accustomed to managing their own affairs, were not disposed to accept Michael VIII Palaiologos as their Emperor. But both he and they were aware of the fact that their territory was the most vulnerable to the attacks and schemes of the most dangerous western enemy of the restored Byzantine Empire, Charles of Anjou. Charles, who emerged victorious over Manfred of Sicily and his heirs at the battles of Benevento and Tagliacozzo in 1266 and 1268, openly advertised his intention of using the coast-line of Albania and Epiros as his beach-head for the conquest of Constantinople. At the same time, the Emperor Michael VIII's desperate negotiations with the Papacy to forestall this eventuality played into the hands of all his political enemies and all who were for whatever reasons opposed to his rule. This was particularly true in Epiros and Thessaly. It was bad enough that the Emperor was a usurper, and that he had been excommunicated by his Patriarch. But when he began to bully the Orthodox Church into submission to the Papacy then the rulers of Epiros and Thessaly felt that they had a moral right to assert or re-assert their complete independence from the central government in Constantinople. For had not they and their ancestors, when face to face with the heretical Latins in Greece, struggled to uphold and defend the purity of that Orthodox faith which the Emperor Michael was now perverting? Even the Emperor's niece Anna was shocked and turned against him, especially when she learnt that her own mother Eulogia had been persecuted and imprisoned in Constantinople for refusing to compromise her Orthodoxy.¹²

But for Michael VIII's determination to pursue his policy of Union with the Roman Church it is possible that the state of Epiros might have settled down to becoming a western dependency of Byzantium under Nikephoros and Anna. It was that policy, however, which fanned the flames of anti-Byzantine feeling in Epiros and drove Nikephoros into the arms of Michael VIII's arch-enemy Charles of Anjou.

¹² For the opposition of Eirene-Eulogia and her daughters to the ecclesiastical policy of Michael VIII and the consequent persecution and imprisonment of Eulogia, see Pachymeres, *De Michaelē Palaeologo*, vi, 1: I, p. 427; *De Andronico Palaeologo*, i, 2: II, pp. 14-15.

After his victory over Manfred in 1266, Charles quickly laid claim to the Greek and Albanian territories that Manfred had acquired seven years before through his marriage to Helena, sister of Nikephoros. At Viterbo in May 1267 the famous treaty or series of treaties was drawn up between Charles of Anjou, the Latin Emperor of Constantinople Baldwin II, and Prince William of Villehardouin. On 27 May Baldwin made over to Charles 'all the territory which Michaelicus the Despot had granted... either as dowry or by any other title to his daughter Helena, widow of the late Manfred Prince of Taranto, and which the same Manfred and the late Philip Chinardo, his admiral in the said kingdom, had held as long as they lived.'¹³ In other words, the dowry of Helena was, by the Treaty of Viterbo, acknowledged to belong to Charles by right. It is hard to determine the actual extent of territory involved in 1267. It is not much easier to discover the original extent of Helena's dowry in 1259. Sanudo has it that Manfred originally acquired through his marriage to Helena the harbours of Durazzo and Valona or Avlona, and the island of Corfu, which last he presented to his admiral Philip Chinardo or Echinard, a native of Cyprus.¹⁴ But there is independent documentary evidence that Manfred was already in possession of all the coast of New Epiros, from Durazzo down to Avlona, by February 1258, over a year before his marriage to Helena.¹⁵ Domenico Forges-Davanzati, who wrote a dissertation on the subject in 1791, maintained that Helena's dowry consisted of the stretch of coast-line to the south of Avlona and opposite Corfu, down as far as Butrinto.¹⁶ Several later scholars have

¹³ *Acta et Diplomata Res Albaniae Mediae Aetatis illustrantia*, edd. L. de Thallóczy, C. Jireček, E. de Sufflay, I (Vienna, 1913), no. 253, p. 73 (cited hereafter as *Acta Albaniae*, I). Cf. Dade, *Versuche*, pp. 27-30; J. Longnon, *L'empire latin de Constantinople et la Principauté de Morée* (Paris, 1949), pp. 236-237; E. G. Léonard, *Les Angevins de Naples* (Paris, 1954), p. 104; S. Borsari, 'La politica bizantina di Carlo I d'Angiò dal 1266 al 1271,' *Archivio storico per le province napoletane*, N. S., XXXV (1956), pp. 328-330; Geanakoplos, *Emperor Michael*, pp. 197-200.

¹⁴ Marino Sanudo Torsello, *Istoria del Regno di Romania*, ed. C. Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues* (Berlin, 1873), p. 107.

¹⁵ F. Miklosich and J. Müller, *Acta et Diplomata Graeca medii aevi sacra et profana*, III (Vienna, 1865), p. 239 f.; *Acta Albaniae*, I, no. 246, p. 71.

¹⁶ Domenico Forges-Davanzati, *Dissertazione sulla seconda moglie del Re Manfredi e su' loro figliuolo* (Naples, 1791), pp. 38-41.

given the matter further attention; but it seems impossible now to discover exactly how much territory was appropriated either by Manfred himself or in his name by his formidable admiral Philip Chinardo, and how much of it all later passed into the possession of the Angevins under the general title of Helena's dowry. Furthermore, some of the northern parts of the territory that Manfred had conquered or acquired, notably the city of Durazzo, were recovered by the imperial armies of Nicaea after the battle of Pelagonia in 1259. A Greek bishop, Niketas from Thessalonica, was appointed to the See of Durazzo by the Patriarch before the end of 1260; and the city was, as we shall see, in Byzantine hands until 1271.¹⁷

However, one thing is clear. Charles of Anjou had to do some hard bargaining with Philip Chinardo and his heirs and supporters before he could lay his hands on any of the Epirote territories assigned to him by the Treaty of Viterbo. George Pachymeres tells the following tale. Chinardo remained as regent of Manfred's lands in Epiros after 1266, with his headquarters at Kanina near Avlona. Michael II of Epiros, apprehensive of Chinardo's ambitions, arranged for him to marry the sister of his own wife Theodora, and granted him possession of Kanina as well as the island of Corfu as her dowry. Shortly after the wedding Michael had Chinardo assassinated, evidently in the hope of recovering Kanina for himself. But the 'Italians' then living there, namely the supporters of the late Chinardo, refused to surrender to Michael and opened negotiations with Charles of Anjou. Charles sent troops over from Italy to garrison the fortress, and Kanina became the base for his projected campaign against the Byzantine Empire.¹⁸

¹⁷ G. del Giudice, 'La Famiglia di Re Manfredi,' *Archivio storico per le province napoletane*, III (1878), p. 19; IV (1879), pp. 92-93; A. Meliarakes, 'Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου (Athens, 1898), p. 519; M. Dendias, 'Ἑλένη Ἀγγελίνα Δούκαινα βασίλισσα Σικελίας καὶ Νεαπόλεως,' *Ἡπειρωτικὰ Χρονικά*, I (1926), pp. 219-224; D. J. Geanakoplos, 'Greco-Latin relations on the eve of the Byzantine restoration. The Battle of Pelagonia - 1259,' *Dumbarton Oaks Papers*, VII (1953), pp. 103-105; Dade, *Versuche*, pp. 29-30; Nicol, *Despotate*, p. 183 n. 5. Niketas was appointed to the See of Durazzo by the Patriarch Nikephoros, who died at the end of 1260. Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, II, 22: I, p. 126.

¹⁸ Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, vI, 32: I, pp. 508-509. Cf. P. J. Alexander, 'A chrysobull of the Emperor Andronicus II in favor of the See of Kanina in Albania,' *Byzantion*, XV (1940-41), p. 194.

The date of these events must be 1266, or at least before the death of Michael II and the succession of Nikephoros as Despot in Epiros. Kanina was one of the most important fortresses near the coast of New Epiros, about an hour's journey to the south-east of the harbour of Avlona. It commanded the southerly access to the ancient Via Egnatia, which ran across the mountains to Thessalonica by way of Ochrida and Vodena.¹⁹ The northerly access was through Durazzo which, in 1266, was still in Byzantine control. Almost equidistant from Durazzo and Avlona, but well inland from the coast, lay the strongly fortified city of Berat or Bellagrada, which also remained in Byzantine hands.²⁰ The occupation of Kanina by 1266 may well, as Pachymeres suggests, have represented the first stage in the campaign of Charles of Anjou to gain possession of Manfred's territories in the Balkan peninsula. But in other places his claim was disputed by those already in control. The fortress and harbour of Avlona next door to Kanina held out against Charles for several years under its castellan Jacopo de Balsignano, who had been a loyal servant of the late Philip Chinardo. Not until 1273 was he persuaded to surrender; and in 1274 Avlona with Kanina were entrusted to the command of a French governor, Henri de Courcelles. Similarly, in Corfu, although an Angevin captain-general was appointed as early as 1267, it was not until 1272 that the whole island was under the control of Charles. By then he was well on the way to substantiating his claim to the whole of Manfred's inheritance in New Epiros.²¹

¹⁹ On the topography of this part of Epiros and Albania, see especially P. J. Alexander, *op. cit.*, pp. 189 f., where the older literature is cited. Cf. Nicol, *Despotate*, pp. 222–223; N. G. L. Hammond, *Epirus. The geography, the ancient remains, the history and the topography of Epirus and adjacent areas* (Oxford, 1967), especially pp. 130–131.

²⁰ Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, vI, 32: I, pp. 509–510, describes the impregnable position and strategic importance of Berat or Bellagrada.

²¹ Cf. K. Jireček, 'Valona im Mittelalter,' in *Illyrisch-Albanische Forschungen*, ed. L. von Thallóczy, I (Munich-Leipzig, 1916), especially pp. 177–178; W. Miller, 'Valona,' *Journal of Hellenic Studies*, XXXVII (1917), pp. 186–187; Borsari, *op. cit.*, pp. 320–328; *Acta Albaniae*, I, no. 267 and pp. 76–77. For the list of feudal territories and properties that went with the castles of Kanina and Avlona in 1274, see *Acta Albaniae*, I, no. 319, pp. 93–94. That Avlona was still accessible to the Byzantines in the summer of 1270 is indicated by

The greatest encouragement was given to his ambitions by the surrender of Durazzo, abandoned by its Byzantine garrison. This unlikely event came about as the result of a devastating earthquake which completely destroyed the city, except for its acropolis. The survivors, among them the Greek bishop Niketas, fled, leaving the ruins to be plundered and eventually re-occupied by the neighbouring Albanians. Pachymeres gives a vivid description of this disaster at Durazzo. He dates it, with his customary pedantry, to 'the beginning of the month of Kronios,' which in his pseudo-Atticizing language signifies the month of March. The year was surely 1271, and not, as has generally been proposed, 1273. For, as Pachymeres says, it was the rebellious Albanians squatting in the ruins of Durazzo who got in touch with the agents of Charles of Anjou at nearby Kanina; and it was the abandonment of the city by the Byzantine garrison and administration following the earthquake that made it possible for Charles to ship infantry across to it from Brindisi.²² Certainly by February

the passage through it of the Emperor Michael VIII's emissaries to Louis IX of France. Being unable to cross over to Brindisi for fear of Louis' brother Charles, the imperial envoys went by horse as far as Avlona, whence they sailed to Sicily. Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, v, 9: I, pp. 361-362. George Metochites, Michael VIII's ambassador to Pope Gregory X in 1275, seems to have thought that Avlona was still in Byzantine control at that time. For he reported that the Pope was prepared to travel down to Brindisi while the Emperor went as far as Avlona, and that a meeting between the two could then be arranged on whichever side of the Adriatic seemed to offer the greater security. See the report of Metochites in C. Giannelli, 'Le récit d'une mission diplomatique de Georges le Métochite (1275-1276) et le Vat. gr. 1716,' *Studi e Testi*, 129 (Vatican City, 1947), p. 439 (reprinted in *Scripta Minora di Ciro Giannelli* [= *Studi Bizantini e Neellenici*, X, Rome, 1963], p. 108 lines 4-7): αὐτὸς δὲ ... ἐξελθὼν ἐλεύσεται πρὸς Βρεντήσιον, ὃ τε βασιλεὺς ἀφίξεται πρὸς Ἀβλῶνα, ἔθθα πορθμὸς ὁ ἔσπενωμένος ἐκατέρων ἡπείρων, τῆς τε ἡμετέρας καὶ τῆς ἐκείνου....

²² Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, v. 7: I, pp. 355-358; VI, 32: I, p. 508. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 299 A, writes of an abortive attack on Durazzo by Charles of Anjou in 1270. The earthquake that destroyed the city is dated to 1273 by, e.g., P. Possinus, in Pachymeres (ed. Bonn), p. 759; Hopf, *op. cit.*, p. 300 A; K. Jireček, 'Die Lage und Vergangenheit der Stadt Durazzo in Albania,' in *Illyrisch-Albanische Forschungen*, ed. L. von Thallóczy, I, p. 161; *Acta Albaniae*, I, p. 88 n. 5; V. Grumel, *La Chronologie* (Traité d'Études Byzantines, I, Paris, 1958), p. 481. It is dated to March 1269 by E. de Muralt, *Essai de Chronographie Byzantine, 1057-1453* (Paris, 1871), p. 420. But the

1272 Charles was in control of Durazzo and had won the support of the Albanian population. For in that month he made a formal treaty with them and was elected King of Albania by common consent of their 'bishops, counts, barons, soldiers and citizens,' having guaranteed to protect them from their enemies and to honour all the pledges and privileges accorded to them by former Emperors in Romania.²³ As vicar-general of his new Kingdom of Albania Charles appointed Gazo Chinardo, son of the late Philip Chinardo; but he was replaced by a French governor, Anselm de Chau, in 1273.²⁴

context in which Pachymeres describes it seems to be that of the year 1270-1271. The events preceding his description are: (I) the marriage of Maria Palaiologina to Constantine Tich of Bulgaria about 1270 (Pachymeres, I, p. 342 f.; cf. Dölger, *Regesten*, III, nos. 1969, 1970); (II) Michael VIII's treaty with Nogaj about 1271 (Pachymeres, I, p. 344; cf. Dölger, *Regesten*, III, no. 1977); (III) the proposed marriage of Anna Palaiologina to Stephen Milutin of Serbia about 1268 and after (Pachymeres, I, p. 350 f.; cf. Dölger, *Regesten*, III, nos. 1953, 1954). There follows his account of the earthquake. He then gives a recapitulation of the career of Charles of Anjou and of Michael VIII's negotiations with the Papacy (Pachymeres, I, pp. 358-367); an account of the Byzantine embassy to Louis IX about June 1270 and of the death of Louis at Tunis in August 1270; of the election of Pope Gregory X in September 1271; of the embassy of John Parastron to Constantinople at the end of 1272 or beginning of 1273; and of the events leading up to the Second Council of Lyon in 1274 (Pachymeres, I, pp. 361-399). Furthermore, Pachymeres connects the destruction of Durazzo with its occupation by Charles of Anjou; and since Charles is known to have been in possession of the city at latest by February 1272, the earthquake should perhaps be antedated to March 1271. Cf. Pachymeres, *De Michaelē Palaeologo*, v, 8: I, p. 358 lines 17-20: ... πλείσταίς μὲν ταῖς ναυσὶν ἐξηρτῦετο (ὁ Κάρουλος), πολλῶ δὲ καὶ τῷ κατὰ γῆν περικτῶ δια βρεντησίῳ περαιωθησόμενος εἰς τὸ τοῦ Δυρραχίου ἐπίνειον, ἐρήμου ὄντος ἢ καὶ μᾶλλον παρ' ἐκείνου κατεχομένου.... There seems to have been more than one earthquake in the area about this time. Cf. *Acta Albaniae*, I, no. 305, p. 88 (of 18 December 1273) concerning the return home of some citizens of Durazzo who had fled 'timore terremotus, quo civitas ipsa frequenter hactenus quassabatur.' Cf. *Acta Albaniae*, I, no. 492, pp. 147-148 (of 14 October 1284).

²³ *Acta Albaniae*, I, nos. 268, 269, p. 77 (of 20 and 21 February 1272) (= Filangieri, *Registri*, VIII, pp. 173-174, nos. 435, 436). A Latin Archbishop of Durazzo had been appointed by 1 September 1272; *Acta Albaniae*, I, no. 283, p. 81.

²⁴ *Acta Albaniae*, I, no. 270, p. 77; no. 299, p. 86. For Gazo Chinardo (or Echinard) and Anselm de Chau (not 'de Cayeux'), see P. Durrieu, *Les Archives*

The loss of Durazzo was a matter of the greatest concern to the Emperor Michael VIII, and he made strenuous efforts to drive the Angevin troops out of the district and to prevent them advancing further inland. The fortress of Berat was the key point in this operation; and it was from here that Michael VIII's armies attacked in 1264, driving Charles's men back to the coast. There seems to have been almost continuous warfare in the hinterland of Durazzo and Avlona between 1274 and 1276. Byzantine soldiers also appear to have penetrated south into Old Epiros and to have occupied the harbour of Butrinto or Bouthroton on the mainland opposite Corfu. Presumably the intention was to launch an invasion of Corfu itself. But it was at this stage that Nikephoros of Epiros became directly involved in the defence of his rights against the Byzantines. For Butrinto lay well within the limits of his territory.²⁵

So far as Charles of Anjou was concerned an alliance with Nikephoros would be helpful, just as an alliance with his more militant brother John Doukas in Thessaly might have its uses. But so long as he had access to the Balkans by way of Durazzo and Avlona neither alliance was vital to his purposes. The time-honoured route for would-be Italian conquerors of Byzantium lay along the Via Egnatia through New Epiros or Albania. This was the way the Normans had

Angevines de Naples. Etudes sur les registres du roi Charles Ier (1265-1285), II (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 51, Paris, 1887), pp. 304, 315. Cf. Geanakoplos, *Emperor Michael*, pp. 233-235.

²⁵ For the Byzantine campaigns in Albania and Epiros in 1274-1276 see especially Geanakoplos, *Emperor Michael*, pp. 279-280. In January 1277 the imperial commander of Berat and the coastal district of Spinariza (or Sfirnasa) to the north of Avlona was one Stanos with the title of *sebastos*. Butrinto was garrisoned by Byzantine troops under the command of one Lithorites in May 1277. See G. L. F. Tafel and G. M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, III (1857) (= *Fontes Rerum Austriacarum Diplomataria et Acta*, XIV), 'Judicium Venetorum in causis piraticis contra Graecos decisiones,' p. 182: 'Stano Savasto, capitaneo Belgradi et Spinarize pro domino Imperatore ...,' p. 243: 'Butrinto, castrum domini Imperatoris, cuius erat capitaneus quidam vocatus Lithoriti ...'. Cf. *Acta Albaniae*, I, nos. 368, 491, pp. 109, 147; Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 300 B (who gives Lithorites the name Theodoros). See also I. A. Romanos, 'Περὶ Βουθρωτοῦ,' *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἑθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, III (1891); reprinted in 'I. Πωμανοῦ ἱστορικὰ ἔργα, ed. K. Daphnes (Kerkyra, 1959), p. 112.

gone in the 12th century; the way that the Latin Emperor Peter of Courtenay had attempted to go in 1217; the way that Manfred had hoped to go. John of Thessaly, who had successfully fought off a Byzantine attempt to bring him to heel in 1271, was in active contact with Charles of Anjou from at least as early as 1273. Charles liked to call him his 'carissimus amicus.' But the record of their dealings between 1273 and 1278 is sparse and tells only of commercial transactions, the purchase of horses and the sale of silk.²⁶ John Doukas may have been the friend of Charles and in some sense his ally. The Byzantine ambassadors to Pope Innocent V represented him as being in league with Charles and with Philip of Courtenay, and urged the Pope to excommunicate him. But there is no evidence that he ever entered into a formal alliance with Charles or became his vassal.²⁷

John's brother Nikephoros of Epiros was nearer the scene of action; and it was precisely in the year 1276, when Byzantine imperial troops were pressing hard both in Albania and in Epiros, that he seems first to have entered into relations with Charles of Anjou. On 12 June 1276 Charles gave orders to his vassal William of Villehardouin, Prince of Achaia, to receive on his behalf an oath of homage from his relative Nikephoros Komnenos Doukas. It appears that Charles made over some landed property in Achaia to Nikephoros in return for his allegiance.²⁸ Nikephoros was, of course, the brother-in-law of Ville-

²⁶ Eight documents relating to dealings between John Doukas and Charles of Anjou, the first dated 4 April 1273, the last dated 31 March 1278, are to be found in the following publications: C. Minieri-Riccio, 'Il regno di Carlo I^o d'Angiò ...', *Archivio Storico Italiano*, ser. 3, XXII (1875), pp. 16-17, 19, 237-238; ser. 4, I (1878), p. 9; Filangieri, *Registri*, IX, p. 207 no. 45, pp. 209-210 no. 62; XI, p. 129 no. 186, pp. 150-151 no. 302; XVIII, p. 382 no. 791, p. 413 no. 852. Cf. Loenertz, *Mémoire*, p. 398 nos. 18 and 19, p. 204 no. 45, p. 405 nos. 49, 50. Other now lost Angevin documents which referred to John Doukas were dated 1275 and 1276; cf. Filangieri, *Registri*, XII, p. 187 no. 6 ('Mentio egregii viri Ducis Neopatrie, carissimi amici sui'); XIII, p. 182 no. 21 ('Mentio Caloiohannis, Ducis Patere').

²⁷ See Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 290 and n. 58. Cf. M. H. Laurent, 'Georges le Métochite, ambassadeur de Michel VIII Paléologue auprès du B. Innocent V,' *Studi e Testi*, 123 (*Miscellanea Giovanni Mercati*, III, Vatican City, 1947), p. 8.

²⁸ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 3, XXV (1877), p. 181 (= Filangieri, *Registri*, XIII, p. 173 no. 500). Cf. C. de Lellis, *Regesta Chartarum*

hardouin and on friendly terms with him. It is hard to say whether this arrangement amounted to a direct feudal relationship between Charles and Nikephoros at this stage; though Karl Hopf in his mysterious way makes out that Nikephoros swore to become the vassal of Charles in July 1276.²⁹ But in the following year we hear of two separate embassies from Epiros to Italy. The first was led by an envoy called 'Sotinos Lauros' and returned to Greece in April 1277.³⁰ The second was composed of two envoys, described as 'the ambassadors of his magnificence Nikephoros the Despot,' with the curious names of 'Stomatos and Focinos.' They went home by way of Brindisi in October 1277.³¹

No details are known of the negotiations conducted by these ambassadors. But the purpose of their missions can be surmised. They were concerned with something more significant than a mere business deal, such as John Doukas of Thessaly was in the habit of transacting with Italy. This sudden evidence of a common interest between Nikephoros and Charles in 1276 and 1277 is surely to be explained in the light of contemporary events. In the first place the Angevin Kingdom of Albania was being subjected to repeated attacks from the armies of the Emperor Michael VIII based on Berat. In the second place the Emperor Michael had embittered many of his subjects and most of his potential allies among the Greeks by pushing through the Union of the Greek and Roman Churches at the Second Council of Lyon in 1274. Nikephoros of Epiros, like John of Thessaly, was violently opposed to this policy; and he was fully supported in his opposition to it by his wife Anna, devoted though she was in other respects to the cause of the house of Palaiologos.

Italiae. Gli Atti perduti della Cancelleria Angioina, ed. R. Filangieri, Part I, Vol. II, ed. B. Mazzoleni (Rome, 1943), p. 123 no. 929. Dade, *Versuche*, p. 54; Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 328.

²⁹ Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 301 A: '... der Despot Nikephoros eine zweideutige Stellung einnahm und erst im Juli 1276 dem Könige huldigte.' Cf. Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 328 n. 90.

³⁰ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 3, XXVI (1877), p. 14; Filangieri, *Registri*, XV, p. 42 no. 171 (of 14 April 1277).

³¹ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 3, XXVI (1877), p. 421; Filangieri, *Registri*, XIX, p. 30 no. 110 (of 4 October 1277). Cf. Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 328 n. 89.

The Emperor's impatience with his opponents aggravated the situation. In the winter of 1276-1277 the Patriarch John Bekkos convened a council to ratify the Union of the Churches proclaimed at Lyon and excommunicate all who refused to accept it. Almost at the same time John Doukas of Thessaly held an anti-Unionist council of bishops and abbots at Neopatras, at which the Patriarch, the Emperor and the Pope were all anathematized as heretics. Whether or not his brother Nikephoros was party to this council he was no doubt in sympathy with its conclusions. For early in 1277 Michael VIII sent special envoys to him and to John Doukas to try to persuade them both to put a stop to their anti-Unionist activities. Shortly afterwards he sent on to them the sentence of excommunication laid upon all enemies of the Union of Lyon. And on 16 July 1277, three months after Michael VIII and his son Andronikos had solemnly confirmed in writing the profession of faith that had been declared in their names at Lyon, the Patriarch reaffirmed the excommunication of all who refused to accept it, among them being the Despot Nikephoros and his brother John.³²

Michael VIII's protonotary Ogerius composed a celebrated memoir for Pope Nicholas III in 1278, which provides an insight into the strength and influence of the anti-Unionist party beyond as well as within the city of Constantinople. He remarks on the manner in which Nikephoros, and also his brother John, the 'vassals and subjects' of the Emperor, both openly rebelled after hearing of the Emperor's pledge of loyalty to the Pope. The Emperor sent an army to force them into submission, but some of its commanders, even though related to the imperial family, went over to the side of the rebels. Ogerius also laments the fact that the Latin rulers of Thebes, Athens, Negroponte and Achaia were constantly giving aid and comfort to Nikephoros and John Doukas. The Byzantine feeling against Michael VIII's ecclesiastical policy was so strong that he was hard put to it to find officers whom he could trust. And Nikephoros of Epiros retaliated partly by confirming his alliance with Charles of Anjou,

³² The chronology of these events is that proposed by Loenertz, *Mémoire*, pp. 379-380, 400-403. Cf. Geanakoplos, *Emperor Michael*, pp. 306-309. The anti-Unionist council in Thessaly has previously been dated to December 1277 by V. Grumel, 'En Orient après le IIe Concile de Lyon,' *Echos d'Orient*, XXIV (1925), pp. 322-323. But see now Loenertz, *Mémoire*, pp. 385-386.

and partly by direct military action against the Byzantine armies on his northern frontier. The harbour of Butrinto, which the Emperor's soldiers had occupied and which was still in their hands in June 1277, was recovered by Nikephoros in 1278 or 1279.³³

There was, however, at least one important defector in the opposite direction. The younger brother of Nikephoros, Demetrios or Michael Koutroulis, left his native land and went over to the Emperor in Constantinople. He was perhaps motivated more by family reasons than by any other consideration, feeling that he had been given a raw deal in the sharing out of his father's inheritance, as Gregoras implies. But he may have been seduced as well, since Pachymeres suggests that he had received letters from the Emperor promising him the rank of Despot and the hand of a princess in marriage if he would come over. The fact of his defection may have been provoked by his brother's negotiations with Charles of Anjou, or by the anti-Unionist policy of both of his brothers. For his flight to Constantinople must be dated to the year 1277 or 1278.³⁴ In November 1278 the Patriarch Bekkos granted a special dispensation for the marriage of Demetrios-

³³ Ogerius, ed. Loenertz, *Mémoire*, p. 390 § 5, p. 393 § 18. That Butrinto was still in Byzantine imperial control in May and June 1277 seems to be indicated by Venetian documents referring to those dates among the 'Judicium Venetorum decisiones piraticae,' in Tafel and Thomas, *Urkunden ... der Republik Venedig*, III, pp. 226, 243, 272-273. But it was evidently in the hands of Nikephoros at least by March 1279. See below.

³⁴ On Demetrios-Michael (Koutroulis) see now D. I. Polemis, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography* (University of London Historical Studies, XXII, London, 1968), no. 51, p. 96. For the meaning of the name or nickname of Koutroulis ('beardless' or 'bald') see H. Moritz, *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten* (Programm des k. humanistischen Gymnasiums in Landshut, II [1897/98]), p. 49. Gregoras, vI, 9: I, p. 204 line 5, alone among the Byzantine historians refers to Demetrios-Michael as ὁ Κουτρούλης. The *Chronicle of the Morea* (ed. P. P. Kalonaros, Athens, 1940), p. 150 line 3470, attributes the name Koutroulis to Nikephoros of Epiros. The *Libro de los Fechos et Conquistas del Principado de la Morea* (ed. A. Morel-Fatio, Geneva, 1885), p. 14 § 53, describes the father of Nikephoros and Demetrios-Michael as '... dispot de la Arta, Quir Miqali, dicho Crutuli & senyor de la Blaquia.' Perhaps the name was acquired because baldness ran in the family. The father of Michael I of Epiros, the grandfather of Nikephoros and Demetrios-Michael, was more than once derided for his bald pate. See references in Polemis, *op. cit.*, no. 40, p. 87.

Michael to Anna, the daughter of Michael VIII. The text of this document exists, unnecessary though it appears to have been; since, as the Patriarch points out, a sixth degree of affinity had not constituted an impediment to marriage, at least for persons of imperial rank, since the Sixth Oecumenical Council. Demetrios-Michael thus became, as it were, Despot of Epiros in exile, legitimately married to the Emperor's daughter and the sworn 'vassal' of the Emperor.³⁵ The episode is an interesting example of the matrimonial diplomacy of Michael VIII, whom nature as well as marriage supplied with a useful crop of nubile daughters.

But to return to Nikephoros. His own limited success against the Byzantine imperial army, which resulted in his recovery of Butrinto, brought him into a closer association with Charles of Anjou. He could not make Charles his son-in-law, as his father had done with Manfred.³⁶ But he could employ somewhat similar tactics in order to promote the common interest which he now held with Charles, to embarrass and perhaps to unseat the Emperor in Constantinople. Nikephoros seems therefore to have decided to make over to Charles the few strategic assets that he had to offer. On 14 March 1279 he declared himself to be the vassal of Charles, and handed over to him not only the port of Butrinto which he had recently recaptured, but also the places known as Sybota and Panormus. As a guarantee of his good intentions he delivered up his son Michael to the castellan of Avlona, to be transported to Clarentza in the Morea, there to be held as a hostage.³⁷

³⁵ A. Papadopoulos-Kerameus, 'Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, IV (St. Petersburg, 1898), p. 382, no. 59; text in M. Gedeon, *Νέα Βιβλιοθήκη ἐκκλησιαστικῶν συγγραφέων*, I (1903), cols. 106-108, and 'Ἀρχεῖον ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας, I (1911), pp. 48-50. Loenertz, *Mémoire*, pp. 406-407, no. 56. Cf. Pachymeres, *De Michael Palaeologo*, vi, 6: I, pp. 439-441. After his marriage Demetrios-Michael was bound to the Emperors by something like a feudal relationship; Pachymeres, I, p. 441 line 4: ... καὶ ἦν ἐντεῦθεν ὁ μὲν Μιχαὴλ βασιλεῦσι δοῦλος ἐν ἔργοις.

³⁶ Tamar, the second daughter of Nikephoros and Anna, did eventually marry Philip, grandson of Charles I of Anjou, in 1294. Their eldest daughter, Maria, married John I Orsini, Count of Cephalonia, about 1293. See Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos*, p. 24.

³⁷ G. del Giudice, 'La famiglia di re Manfredi,' *Archivio storico per le provincie napoletane*, IV (1879), p. 361 n. 2; cf. *Acta Albaniae*, I, no. 390, p. 114 n.

The details of the transaction were worked out in a series of diplomatic exchanges a few weeks later. The three envoys whom Nikephoros had sent over to Italy in March to negotiate the surrender of Butrinto passed through Apulia on their way home on 8 April 1279. The local harbour-masters were ordered to grant them and their horses free exit from the country as the respected ambassadors of the Despot Nikephoros Komnenos Doukas who were going home with their mission accomplished. Among them was a Franciscan friar, Giacomo, whom one is not surprised to find acting as an intermediary between South Italy and Greece. The other envoys are named as 'Kirio Magulco' and Niccolò Andricopolo, or Andritsopoulos, an Epirote family known from other sources.³⁸

But while these three were in Italy, Charles had sent two ambassadors of his own to Nikephoros to draft the text of a formal treaty. On 10 April he ratified its terms and nominated the same two ambassadors as his agents to receive in his name the Despot's signature of it and his oath of homage as the vassal of Charles. Their names were Roger, Archbishop of Santa Severina, and the knight Ludovico de Roheriis or Royer. The treaty was most probably signed and the oath of homage sworn at Clarentza in Achaia rather than at Arta. It was at Clarentza that the son of Nikephoros was detained as a hostage.³⁹

But Charles seems not to have wasted time in waiting for the treaty to be formalised. On the same day, 10 April, he empowered his captain and vicar-general in Corfu, Giordano di San Felice, to receive

³⁸ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, II (1878), p. 198; G. Golubovich, in *Bessarione*, XI (1906), p. 50. Sp. Lampros, "Αννα ή Καντακουζηνή. Βυζαντινική έπιγραφή έξ Αιτωλίας," Νέος Έλληνομνήμων, I (1904), pp. 41-42, identifies this 'Nicholaum Andraccopolum' with a son or brother of Kosmas of the family of Andritsopoulos mentioned in an inscription from Mokista in Aitolia of the end of the 13th or beginning of the 14th century.

³⁹ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, II (1878), p. 199. For Ludovico de Roheriis or Loys de Royer, see *Durrieu, op. cit.*, II, p. 375; Filangieri, *Registri*, XX, p. 222, no. 580, and index *s.v.* Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 328, writes that Ludovico 'received the homage of Nikephoros for his sovereign' at Clarentza in 1278; Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 323, has it that the two ambassadors went to Epiros to receive the Despot's oath of homage. Cf. Longnon, *L'Empire latin*, p. 259.

in his name from the Despot Nikephoros not only the castle of Butrinto but also all the other castles, villages and lands which Manfred and Chinardo had once possessed, before they passed into the hands of Nikephoros.⁴⁰ It thus appears that Nikephoros had been persuaded to make over to Charles all the outstanding portion of the territory that he claimed by terms of the Treaty of Viterbo. As a result Charles's Albanian kingdom was enlarged by the addition of a very substantial part of the coast-line of Old Epiros, from the bay of Avlona and the Akrokeraunian promontory down as far as Butrinto and Sybota. Sybota, variously transcribed in the Italian sources as Subotum or Siponto, was the name given to the small islands off the southern tip of Corfu, and also to a harbour on the mainland of Epiros opposite, well to the south of Butrinto. Panormus, which also changed hands, was a port on the stretch of coast between Butrinto and the Akrokeraunian promontory.⁴¹ Here also lay the town of Chimarra, which was included in the deal. A castellan was appointed for the three castles of Butrinto, Sybota and Chimarra.⁴² The Despot Nikephoros continued

⁴⁰ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, II (1878), p. 199 (giving the date as 10 April). Del Giudice, *op. cit.*, *Arch. stor. per le prov. napol.*, IV (1879), p. 361 no. 6; *Acta Albaniae*, I, no. 390, pp. 113-114 (both giving the date as 12 April). A. Mustoxidi, *Delle Cose Corciresi* (Corfu, 1848), p. 443, describes this document and dates it to 1278. For Giordano di San Felice (Iordanus de Sancto Felice) see Durrieu, *op. cit.*, II, p. 385.

⁴¹ For the islands and the port of Sybota see Hammond, *Epirus*, pp. 674-675, Map 16. Panormus is to be identified with the port in the bay of Panermon or Palermo, a few miles to the south of Chimarra (Himarë). Hammond, *ibid.*, pp. 124, 700, Map. 18. One of Chinardo's men had begun to build a castle there, according to Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 323 B. Cf. A. Delatte, *Les Portulans Grecs* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. CVII, Paris, 1947), p. 204 line 12 f. (τὰ Σύβοτα); p. 27 lines 3-4 (τὸ Πάνερμον); p. 31 lines 5-6 (ἡ Χημάρα. τὸ Πανέρμω. τὸ Σωποτόν); p. 203 lines 27-28 (ἀπὸ τὸ Πανόρμω εἰς τὸ Σοποτό, σιρόκο λεβάντη, ἔναι μίλλια 5'...).

⁴² Del Giudice, *op. cit.*, *Arch. stor. per le prov. napol.*, V (1880), p. 317; *Acta Albaniae*, I, no. 432, p. 130. The evidence for the inclusion of Vonitza in the transaction, as indicated by Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 323 B, and by Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 328, is hard to find. Léonard, *Les Angevins de Naples*, p. 134 (citing L. Halphen, *L'Essor de l'Europe XI^e-XIII^e siècles* [Paris, 1932], p. 492), writes that Charles, having persuaded Nikephoros to give him Butrinto, 'puis il s'assure deux autres bases de débarquement sur la côte d'Epire, à Mourtoï (*sic*), en face de l'extrémité méridionale de l'île de Cor-

to rule over the southern part of Old Epiros, from Sybota to the Gulf of Corinth. But he did so now not simply as the ally of Charles of Anjou but as Charles's vassal and subject. Such, as Charles wrote in his rescript to his captain on Corfu, were the terms agreed upon between himself and Nikephoros. The final details were arranged by further envoys from Nikephoros, for whose return home by way of Barletta and Brindisi letters of safe conduct were issued on 12 April 1279.⁴³

The Angevin bridgehead on the Balkan mainland was in this way firmly established from Durazzo down to Butrinto and the mainland opposite Corfu by 1279; and effectively, since Nikephoros was now the sworn vassal of Charles, it extended as far south as Naupaktos and the Gulf of Corinth. And it was from this bridgehead, as Pachymeres, Gregoras and Sanudo all agree, that Charles proposed to mount his offensive overland first against Thessalonica and then against Constantinople itself.⁴⁴ Pachymeres goes on to relate that Charles's hopes of victory were so high that his officers even began to divide the towns and provinces of the Empire among themselves, as the knights of the Fourth Crusade had done in 1204.⁴⁵ On 13 August 1279 Charles appointed as commander-in-chief of all his Albanian and Epirote territories the Burgundian knight Hugues le Rousseau de Sully. Sully was given the title of captain and vicar-general of Albania, Durazzo, Avlona, Butrinto, Sybota and Corfu. Throughout 1279 and 1280 arms and supplies were shipped across to him from Italy in great quantities, in preparation for the offensive. This was to begin with the capture of the fortress of Berat, which was still strongly held

fou, et à Venitza (*sic*), sur le golfe d'Arta.' The source of this information is not quoted. Hopf, *loc. cit.*, writes of Angevin garrisons in Butrinto, Sybota and Vonitza in 1280, under the command of one Peter de Gloriano.

⁴³ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, II (1878), p. 199.

⁴⁴ Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, vi, 32: I, p. 509; Gregoras, v, 6: I, p. 146; Sanudo, ed. Hopf, pp. 129, 131. Cf. Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 330 (though it should be noted that Sully did not have to seize Kanina as a prelude to his operations, for Kanina had been Angevin since about 1266).

⁴⁵ Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, vi, 32: I, p. 509 lines 111-14: ἐπὶ τοσοῦτον δ' ἐθάρρουν τῇ κατ' αὐτοὺς δυνάμει ὥστε καὶ κατ' ἐλπισμὸν τὸν κρείττω διαμερίζειν καὶ χώρας καὶ πόλεις ἑαυτῷ ἔκαστον τῶν προυχόντων.

by Byzantine troops.⁴⁶ The part played in these preparations by Nikephoros is not told, nor is there evidence that he supplied soldiers for the campaign, as the vassal of Charles. But no doubt his advice on local conditions was valuable; and there is record of his messengers passing back and forth to Italy in August 1279 and again in March 1280.⁴⁷

The Emperor Michael VIII was fully aware that, if the line was broken in Albania and Epiros, the flood gates would be open. Since it was now clear that Charles of Anjou's long premeditated invasion was to be made by land and not by sea, every effort must be made to hold the western approaches along the Via Egnatia. The Emperor therefore rushed reinforcements to Berat, under the command of the Grand Domestic Michael Tarchaneiotes and the *megas stratopedarches* John Synadenos. With them went the renegade brother of Nikephoros, Demetrios-Michael Koutroulis.⁴⁸ His experience as a soldier was limited, especially by comparison with such men as Tarchaneiotes and Synadenos; but he knew the country to which he was being sent, and there may have been a hope that his presence would dissuade his brother from joining in on the enemy side. As it was the coalition of the successor of Manfred with the rulers of Epiros, Thessaly and the Morea, quite apart from those of Serbia and Bulgaria, must have reminded Michael VIII of the preparations for the battle of Pelagonia in 1258–1259.

In the event the final Angevin attack on Berat in the spring of

⁴⁶ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, II (1878), p. 355. For Sully and his preparations for the campaign in Albania and Epiros in 1279 and 1280, see especially Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 329 f. and references.

⁴⁷ On 15 August 1279 Charles ordered the 'portolano' of Brindisi to issue an exit permit to Theodore, ambassador of the Despot Nikephoros Komnenos Doukas, returning home with his mission accomplished; and on 14 March 1280 Simone di Belvedere, vice-admiral of the coast from Tronto to Cotrone, was ordered to hold one ship ready in the harbour at Brindisi to transport 'to the Morea' the returning envoys of the Despot Nikephoros. Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, II (1878), p. 356; III (1879), p. 8. Reinforcements were sent to the castles of Butrinto and Sybota (Butriontoi and Subotoi) at the end of March 1280 (*ibid.*, p. 9).

⁴⁸ Pachymeres, *De Michaelae Palaeologo*, VI, 32: I, p. 512 (the fourth commander was Andronikos Eonopolites). Cf. Gregoras, v, 6: I, pp. 146–148; Sanudo, ed. Hopf, p. 129.

1281 was beaten off by the Byzantine armies. Sully was captured and his troops were driven back to the coast on all sides. The significance as well as the facts of this Byzantine victory have been admirably demonstrated by D. J. Geanakoplos. In his view it was 'probably the most important military encounter of Palaeologus with the Latins during his entire reign.'⁴⁹ Michael VIII commemorated it in writing in his own autobiography and in art with a fresco painting on the wall of the Blachernai Palace. Fifteen years later Maximos Planoudes still recalled the memorable sight of the imperial triumph that was celebrated in Constantinople in 1281.⁵⁰

Following up their victory at Berat the Byzantine armies advanced on the Angevin bases at Kanina and Avlona to the south and on Durazzo to the north. The Albanian fortress of Kroia in the mountains behind Durazzo was in imperial control soon after July 1281.⁵¹ Avlona was being besieged at about the same time, though its Angevin castellan was still in command of the citadel in September 1284.⁵² The governor of Durazzo, Giovanni Scotto, was sending urgent requests to Italy for reinforcements to hold for the Byzantine troops in December 1281; but here too the Angevin garrison was still resisting as late as 1284.⁵³ In the end, however, as Sanudo says, Kanina,

⁴⁹ Geanakoplos, *Emperor Michael*, pp. 332–334; Léonard, *Les Angevins de Naples*, p. 134; S. Runciman, *The Sicilian Vespers* (Cambridge, 1958), pp. 195–196.

⁵⁰ 'Imperatoris Michaelis Palaeologi De Vita Sua,' ed. Grégoire, *loc. cit.*, pp. 459–461, § IX. Pachymeres, *De Michaele Palaeologo*, vi, 33: I, p. 517. *Maximi monachi Planudis epistulae*, ed. M. Treu (Breslau, 1890), no. CXII, p. 151 (cf. p. 264).

⁵¹ Michael VIII issued a charter of privileges for the city and bishopric of Kroia (Kroai) shortly after July 1281. *Acta Albaniae*, I, no. 456, p. 135. See Dölger, *Regesten*, III, no. 2058.

⁵² Documents concerning the resistance of Avlona under its castellan Johannes de Taxi, in Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, IV (1879), p. 14 (July 1281); pp. 174, 176 (April and May 1282); p. 350 (September 1282); *Acta Albaniae*, I, no. 488, p. 146 (letter of Charles to Johannes de Taxi congratulating him on his stand at Avlona, dated 7 September 1284).

⁵³ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, IV (1879), p. 18 (reply of Charles to Giovanni Scotto of Durazzo, dated 25 December 1281 [= *Acta Albaniae*, I, no. 460, pp. 137–138]). Cf. *Acta Albaniae*, I, nos. 457, 461, 462,

Avlona and Durazzo were all restored to the Byzantine Emperor.⁵⁴

The disaster at Berat and its consequences persuaded Charles of Anjou to abandon the idea of sending his army overland to Constantinople, and to mount his invasion by sea. On 3 July 1281 at Orvieto a new treaty was concluded between Charles, the Latin Emperor Philip of Courtenay, and Venice for the preparation of a new campaign against the Byzantine Empire. Venice was to supply the warships to patrol the sea and the troop-carriers for the transport of an army to Constantinople by April 1283.⁵⁵ There is no mention of the participation of Nikephoros of Epiros in the Treaty of Orvieto, although as the vassal of Charles he was no doubt subject to its terms. But not long afterwards another treaty was drawn up between Charles, the Latin Emperor and the Doge of Venice, with Nikephoros as an equal partner. Exactly what role he was to play in this new grand alliance against the Emperor Michael VIII is not stated. But on 25 September 1281 we find Charles of Anjou writing to the Marshal of the Regno and Baillie of Achaia informing him that such a treaty had been signed. At the same time Charles commanded that the son of Nikephoros, Michael, who had been held as a hostage at Clarentza since April 1279, was now to be handed back to his father or to his father's representative by 1 November 1281. In other words, Nikepho-

pp. 135, 138; Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 334 n. 120. For Giovanni Scotto, or Jehan Lescot, see Durrieu, *op. cit.*, II, p. 338. The latest 13th-century document referring to an Angevin castellan (Michael Sardus) and captain (Guillelmus II Bernardi) of Durazzo is dated 20 October 1284 *Acta Albaniae*, I, no. 494, p. 148. A Byzantine bishop (Niketas?) was re-elected to the See of Durazzo by 1289. K. Rhalles and M. Potles, *Σύνταγμα τῶν θεῶν καὶ ἱερῶν κανόνων* (Athens, 1852-59), V, p. 122.

⁵⁴ Sanudo, ed. Hopf, p. 129: 'alla fine il detto Castello della Gianina, che è in la Vallona, e Duraccio fù restituito all'Imperador de Greci predetto.' 'Gianina' here means Kanina, which was certainly in Byzantine imperial control by 1307 and probably before 1294. It was recovered by the Byzantine general Michael Doukas Glabas Tarchaneiotes, whose exploits in Epiros and elsewhere were celebrated in a poem by Manuel Philes, ed. E. Miller, *Manuelis Philae Carmina*, II (Paris, 1857), no. CCXXXVII, pp. 240-255, on which see especially P. J. Alexander, *op. cit.*, *Byzantion*, XV (1940-41), pp. 195-196, 204-207.

⁵⁵ Geanakoplos, *Emperor Michael*, pp. 335-338 and references.

ros had by now faithfully fulfilled his obligations to King Charles as an obedient and trusted 'friend and ally.'⁵⁶

Six months later the Sicilian Vespers put paid to Charles's eastern ambitions, and nine months after that, in December 1282, the Emperor Michael VIII died. After the death of the heretical Emperor, the separatist rulers of northern Greece could no longer justify their actions on religious grounds, or pose as the pious defenders of true Byzantine Orthodoxy. For the first thing that the new Emperor Andronikos II did on his accession was to renounce the Union of Lyon and proclaim the restoration of the Orthodox faith throughout his Empire. His aunt Eulogia was, we are told, the prime mover in influencing him to this decision. And her daughter Anna, the *basilissa* of Epiros, set out for Constantinople as soon as she heard of her mother's release from the detention in which she had been held. Nikephoros sent his own personal ambassador to the new Emperor. He was the Bishop of Kozyle near Arta in Epiros; and because of his impeccable orthodoxy, untainted by contamination with the Unionist clergy, the good Bishop of Kozyle found himself quite unexpectedly involved in consecrating the new Orthodox Patriarch of Constantinople, Gregory of Cyprus, on 28 March 1283.⁵⁷ It is possible that Anna of Epiros was present at the synod held in the Blachernai Palace in May 1283, at which the Union of the Churches was formally repudiated. It is certain that she attended the synod held at Atramyttion in the winter of 1283-1284, in company with her mother and one of her sisters.⁵⁸

It looked as though the death of Michael VIII and the defeat of Charles of Anjou would make it possible for Epiros and Byzantium to revert to a state of peaceful co-existence, or even of active co-operation. The *basilissa* Anna indeed made a secret pact with the Emperor Andronikos II while she was in Constantinople in 1284 to kidnap the heir-apparent to the troublesome principality of Thessaly. But the

⁵⁶ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, IV (1879), p. 17. Cf. Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 339. Charles describes Nikephoros as 'dilectum amicum, fidelem nostrum.'

⁵⁷ Pachymeres, *De Andronico Palaeologo*, I, 14, 18: II, pp. 42-45, 52-56. Gregoras, vI, 1: I, pp. 164-165.

⁵⁸ Pachymeres, *De Andronico Palaeologo*, I, 21: II, pp. 58-59.

Byzantine troops still operating in the area of Epiros and Albania in 1283 were clearly not yet informed of any change of policy. The last record that we have of any dealings between Nikephoros and Charles of Anjou comes from a letter written by Charles on 5 December 1283. Nikephoros had evidently written to Charles's son asking for reinforcements to be sent to help in the defence of Epiros against the imperial army of Andronikos II. Charles replied that he had given instructions to the Duke of Athens and to the Vicar-general of Achaia to go the Despot's help with what forces they could spare.⁵⁹

Perhaps they did their work more thoroughly than Nikephoros had intended; for there is independent evidence that the city of Naupaktos, which had always belonged to the rulers of Epiros, passed into Italian control in 1284 or 1285.⁶⁰ But not many months later Charles of Anjou was dead. His son and heir Charles II was a prisoner of the Aragonese until 1289. His son-in-law, Philip of Courtenay, the titular Latin Emperor of Constantinople, had died in 1283, leaving his title to his infant daughter Catherine. Pope Martin IV also died in 1285. All of the most interested parties to the Treaty of Orvieto were now gone. The Doge of Venice shed a tear and changed his tactics. In 1285 he made an agreement of his own with the new Byzantine Emperor. The pretensions of the house of Anjou to the conquest of the Byzantine Empire had perforce to be dropped. But they were not forgotten; and Charles II, as well as his son Philip, still claimed possession of Albania and New Epiros, and still regarded Nikephoros and his heirs in Old Epiros as potential friends, allies or subjects.

In 1294 Philip of Anjou married Thamar, daughter of Nikephoros

⁵⁹ Minieri-Riccio, *op. cit.*, *Arch. Stor. Ital.*, ser. 4, V (1880), p. 361. C. de Lellis, *Regesta Chartarum Italiae. Gli Atti perduti della Cancelleria Angioina*, ed. R. Filangieri, Part I, Vol. I, ed. B. Mazzoleni (Rome, 1939), p. 573 no. 58. Cf. Romanos, *Περὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου*, pp. 44-45; Geanakoplos, *Emperor Michael*, p. 369, n. 6; D. A. Zakythenos, *Le Despotat Grec de Morée*, I (Paris, 1932), pp. 59-60.

⁶⁰ Miklosich and Müller, *Acta et Diplomata Graeca*, I, no. CCXII (Πρᾶξις συνοδικῇ ἐπὶ τῷ Ἰωαννίνων, N.D. [? 1365]), p. 469:... ἤψατο καὶ ταύτης δὴ τῆς Ναυπάκτου μεταβολή, οἷα δὴ τὰ ἀνθρώπινα, κατὰ γὰρ που τὸ ἐξοικισχίλιστον ἐπτακοσιοστὸν ἐνενηχοστὸν τρίτον ἔτος ἀπεσπάσθη καὶ αὐτὴ ἀπὸ τῆς Ῥωμαϊκῆς ἐξουσίας ὑπὸ τῶν ἀλαζόνων καὶ ἀγερώχων τούτων καὶ πλεονεκτῶν Ἰταλῶν.

and Anna of Epiros. The arrangements made for Philip's inheritance and for Thamar's dowry have a familiar ring. Charles II granted to Philip, among other things, the island of Corfu, the harbour of Avlona and the Kingdom of Albania. And Thamar's dowry consisted of four of the most important towns in her father's dominions – Vonitza, Angelokastron, Vrachori (or Agrinion), and Naupaktos.⁶¹ It was by treaty and by marriage contract, not by conquest, that the Angevin foothold in Epiros was maintained after the death of Charles I. For latterly, as John Cantacuzene observed to the Epirotes in 1340, the Italians were never able to conquer a single town on the Greek mainland, either by assault or by siege. Their only acquisitions were those places, such as Vonitza, Naupaktos and Butrinto, which the rulers of Epiros had voluntarily made over to them in order to have their support against the Byzantine Emperor.⁶²

⁶¹ Pachymeres, *De Andronico Palaeologo*, III, 4: II, pp. 200–202. Cf. Longnon, *L'Empire latin*, pp. 268–269, 272–273.

⁶² John Cantacuzenus, *Historiae*, II, 37: I (ed. Bonn, 1828), p. 529 lines 8–14: πόλεως δὲ οὐδεμιᾶς ἡδυνήθησαν κύριοι γενέσθαι, οὔτε δπλοις βιασάμενοι οὔτε πολιορκίᾳ ἀναγκάσαντες ὁμολογίᾳ παραδοῦναι, ... πλὴν εἰ μὴ ὧν αὐτοῖς ἐκόντες οἱ Ἀκαρνανίας ἄρχοντες παρεχώρησαν, Βοντίτζης καὶ Ναυπάκτου καὶ Βοθρεντοῦ, ὥστε ἔχειν αὐτοὺς συμμάχους πρὸς τὸν πρὸς βασιλέα Ῥωμαίων πόλεμον.

MARCHANDS PLACENTINS A L'AÏAS A LA FIN DU XIII^e SIECLE.

PIERRE RACINE/STRASBOURG

Au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle, le commerce chrétien à travers la Méditerranée connaît un rapide essor. Un port domine alors le trafic, qui devient le grand "emporium" occidental: Gênes. C'est depuis le port ligure que peuvent agir les hommes d'affaires italiens, qui en ont fait le siège de leurs opérations commerciales. Les Placentins en sont un exemple bien connu, qui se sont répandus depuis Gênes à travers toutes les grandes places méditerranéennes. Des documents de l'Archivio di Stato de Gênes nous permettront ici d'illustrer leur activité en l'un des ports de la Méditerranée orientale, voisin de l'Empire byzantin: L'Aïas.

Les textes auxquels nous pouvons nous référer pour situer les transactions de ces hommes d'affaires à L'Aïas sont, à la vérité, peu nombreux. Nous n'avons pu en relever que 14 pour les années 1274, 1277 et 1279, où nous les voyons trafiquer activement, tous textes dressés par l'intermédiaire de notaires génois instrumentant à L'Aïas, le notaire Federico de Platealunga en 1274 et le notaire Pietro Bargono pour les années 1277 et 1279. Certains de ces textes ont été déjà publiés par C. Desimoni à la fin du siècle dernier; d'autres, extraits de l'Archivio di Stato de Gênes, du fonds des "Notai ignoti," sont encore inédits.¹

Le contenu de ces actes est significatif de l'activité commerciale et bancaire des hommes d'affaires de Plaisance en Orient. Ainsi les

¹ C. Desimoni: Actes passés en 1271, 1274, 1279 à L'Aïas (petite Arménie) et à Beyrouth par devant des notaires génois, in *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 434-534, Paris 1881.

G. I. Bratianu: Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle, Paris 1929, p. 162, note I, avait attiré l'attention sur les actes des notaires génois déposés à l'Archivio di Stato de Gênes, fonds des "Notai ignoti." Nous désignerons désormais ces actes par l'abréviation A.S.G., notai ignoti.

voyons-nous pratiquer le change maritime entre l'Aïas et la Syrie: le 28 mars 1274, Guglielmo Gregorio reçoit de Pietro Bubiano, de Plaisance, des dirhems nouveaux d'Arménie qu'il s'engage à lui rendre à Acre (à lui ou son représentant) contre 150 besants saracénats d'or.² Le 10 mars 1279, Oberto Bellexio, de la "societas" de Roberto de Tayo (sans doute Roberto de Tado), reçoit du Gênois Nicolino Tartaro 12.000 dirhems nouveaux d'Arménie qu'il s'engage à lui rendre en 1.333 besants 8 carats saracénats d'Arménie à Acre.³ Ce sont cependant les actes commerciaux qui sont les plus nombreux, et là se détache la figure de Manfredo Napacio. Le 8 septembre 1277, il achète à Placentino Tornario "tantam draperiam," donc une certaine quantité de tissus que le notaire ne précise pas, pour 1.900 dirhems d'Arménie.⁴ Le 8 octobre 1277, il renouvelle une opération semblable avec les gênois Manuele Stripa, Boterico et Clerico Lercari pour un montant de 260 besants 6 carats saracénats d'Arménie.⁵ A la même date, il reçoit d'un certain Giacomo Rege une certaine quantité de tissus pour une somme de 2.203 dirhems et demi nouveaux d'Arménie.⁶ Le 19 novembre 1277, l'opération est, cette fois, détaillée: Manfredo Napacio prend à Guglielmo Vicedomino, représentant de la société des Borrini, 7 balles de drap d'Avignon, 2 biffes de Paris et 10 "frassestas" (soit 10 draps à bandes rayées) dont la provenance n'est pas indiquée. Le prix total de ces draps s'élève à 1.750 dirhems nouveaux d'Arménie.⁷ Deux documents de 1279 nous montrent le même Manfredo Napacio en train d'acheter de la "draperia" au notaire Ottolino de Planis pour une somme de 1.688 dirhems et demi nouveaux d'Arménie le 29 décembre 1279⁸ et à Palmerio Coadagnello de Plaisance pour 67 besants et demi sarracénats d'Arménie (à côté de savon pour 105 besants sarracénats d'Arménie) le 30 décembre 1279.⁹ C'est

² C. Desimoni: op. cit., n° XXXIV, p. 462.

³ C. Desimoni: op. cit., n° XXV, p. 508.

⁴ A.S.G. (= Archivio di Stato di Genova), notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 16r.

⁵ A.S.G. (= Archivio di Stato di Genova), notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 16r.

⁶ A.S.G. (= Archivio di Stato di Genova), notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 10r.

⁷ A.S.G. (= Archivio di Stato di Genova), notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 15r.

⁸ C. Desimoni: op. cit., n° LXXVI, p. 533.

⁹ C. Desimoni: op. cit., n° LXXVIII, p. 534.

ainsi le tiers de nos documents qui concerne ce Manfredo Napacio, lequel semble voué surtout au commerce de la draperie.

La société des Borrini, que nous avons déjà vue en relations d'affaires avec Manfredo Napacio, apparaît dans un autre document en date du 4 décembre 1277: c'est un vénitien, Giacomo Michiel qui reconnaît avoir reçu des représentants de la société: Guglielmo Vicedomino et Guglielmo de Rozo "tantum de tuis rebus" et s'engage à verser pour ces marchandises 487 besants sarracénats d'Acre.¹⁰ Ce même Guglielmo de Rozo, représentant des Borrini, règle les comptes d'une "commende" à un certain Guglielmo Anerio, épicier de Turin, procureur de son frère mort. Ce frère avait confié cette "commende" au placentin Giovanni de Rivalta, lequel avait sans doute agi pour le compte de la société des Borrini.¹¹

À côté des Borrini, sont mentionnés les Bagarotti, dans un document du 4 février 1279: Guglielmo Nigro dei Rustigazzi, procureur de Guglielmo de Cario, Nicolino Bagarotto, Janone Leccacorvo, Ardoino Bagarotto, Rollando de Rizolo, associés de cette société, donne quittance à Ruffino de Ronchovetere, Guglielmo Vicedomino et Ugueto de Malnepote, fidéicommissaires des biens de Durante Bagarotto à l'occasion de la reddition de comptes pour la succession de ce même Durante, qui était sans doute le facteur de la Compagnie à L'Aïas.¹²

Les textes précédents nous ont amené à noter l'action de représentants permanents à L'Aïas de ces compagnies placentines adonnées au trafic entre Méditerranée occidentale et orientale. L'un, Guglielmo Vicedomino, se révèle être l'agent des Borrini, mais le 1^{er} avril 1279, un document le montre agissant au nom d'un autre placentin, Rollando Fulgocio, pour qui il reçoit 40 dirhems nouveaux d'Arménie d'un certain Filippone, tailleur, à titre d'acompte d'une somme totale de 105 dirhems, règlement auquel ce dernier était astreint par instrument du notaire Giovanni de Rainerio en date du 2 février 1275.¹³ Il est à présumer, qu'établi sur place, ce Vicedomino est à même de

¹⁰ A.S.G., notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 17v.

¹¹ A.S.G., notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 17v.

¹² C. Desimoni: op. cit., n° II, p. 493-494.

¹³ C. Desimoni: op. cit., n° LIII, p. 523; repris par A. Ferretto in *Atti della Società ligure di storia patria*, vol. XXXI, I n° DLXXXII, p. 277.

recupérer les créances de ses compatriotes absents. Autre placentin qui était un des fidéicommissaires des biens de Durante Bagarotto, Ugueto de Malnepote place en dépôt près de son compatriote Rollando Gambera 700 dirhems nouveaux d'Arménie le 23 mars 1279.¹⁴ L'autre fidéicommissaire, Ruffino de Ronchovetere, désigne le 26 mars 1279, comme ses mandataires Acio Ferrario et Bonifacio de Tuna, sans doute à la veille d'une expédition commerciale.¹⁵

Tels sont les principaux textes qui nous montrent à l'action les hommes d'affaires de Plaisance entre 1274 et 1279; leur activité se partage ainsi entre la banque et le trafic commercial. Il est vrai que de la banque nous n'avons guère que deux exemples de change maritime et un exemple de dépôt. En revanche, le commerce des tissus est illustré par la figure de Manfredo Napacio. Les fournisseurs de ce Manfredo Napacio sont soit des Gênois, soit des compatriotes, et il est à peu près certain que ces tissus sont importés de Gênes en vue d'être vendus sur le continent asiatique. Le document le plus révélateur en ce sens est celui du 19 novembre 1277: là, Manfredo Napacio est en relations d'affaires avec Guglielmo Vicedomino, facteur de la société des Borriini; les draps sont originaires d'Avignon et Paris et sont assurément destinés à la redistribution vers l'Asie. Ainsi ce Manfredo Napacio apparaît comme l'intermédiaire entre les compagnies placentines installées à Gênes et sur les foires de Champagne, leurs facteurs à L'Aïas et des acheteurs asiatiques près de qui il s'efforce de revendre ces tissus.

Si l'exemple de Manfredo Napacio nous donne ainsi l'image d'un homme d'affaires tourné vers l'Asie, par contre les autres textes sont peu significatifs de cette activité commerciale. Il est difficile de mettre une réalité concrète derrière le "*tantum de tuis rebus*" par lequel sont désignées les marchandises que le Vénitien Giacomo Michiel achète aux représentants des Borriini, Guglielmo Vicedomino et Guglielmo de Rozo pour 487 besants saracénats d'Acre. Du fait que les monnaies diverses circulent à L'Aïas pour stipuler les règlements financiers, il n'y a guère moyen de tirer profit de cette indication, S'agit-il de denrées asiatiques? S'agit-il de denrées européennes? Faut-il penser que le Vénitien en question fait stipuler le règlement en besants saracénats

¹⁴ C. Desimoni: op. cit., n° XXX, p. 510.

¹⁵ C. Desimoni: op. cit., n° XXXVI, p. 514-515.

d'Acre du fait qu'il est en relations d'affaires avec Acre? Autant d'hypothèses plausibles, certes, mais qui ne peuvent recevoir une réponse satisfaisante dans l'état de notre documentation. De même, le seul texte où soit mentionnée une "commende," texte où Guglielmo d'Anerio donne quittance à Guglielmo de Rozo pour feu son frère Magistro Roberto, ne nous éclaire guère sur les directions du trafic maritime ou terrestre des hommes d'affaires de Plaisance depuis L'Aïas. Cependant, un relevé des textes publié par C. Desimoni fait apparaître une prédominance de "commendes" vers la Syrie ou l'Égypte (Damiette ou Alexandrie); d'autre part, les textes de change maritime que nous avons rencontrés nous ont indiqué comme lieu de change Acre. Or, en cette ville, les hommes d'affaires de Plaisance étaient solidement installés. L'on ne peut donc que supposer avec vraisemblance que cette "commende" pouvait concerner Acre, car nous n'avons pas trouvé de texte mentionnant des Placentins en relations d'affaires avec l'Égypte.

Semblable activité commerciale repose pour les Placentins sur une infrastructure bien assise. S'ils peuvent ainsi faire de L'Aïas une base de leur trafic en Orient, ils le doivent à leur implantation dans les grandes places commerciales méditerranéennes sous forme de colonies marchandes. Les "*Statuta antiqua mercatorum Placentiae*," dont la rédaction primitive remonte à la seconde moitié du XII^e siècle, du moins pour la première partie, précisent déjà à la rubrique 96 que là où il y aura au moins trois marchands seront élus deux consuls, sur le modèle de ceux représentant les marchands placentins à Gênes.¹⁶ Or, de l'activité de ces consuls placentins à L'Aïas, nous avons au moins un document: le 2 septembre 1295, est mentionné un certain Giovanni Bordi, consul des Placentins, qui délivre une attestation à un marchand de Marseille qui venait d'être dévalisé par l'équipage de plusieurs navires vénitiens.¹⁷ C'est donc là la reconnaissance de cette colonie placentine sur le plan officiel.

Or, cette colonie placentine dispose d'un local public, une "logia": les textes concernant ces marchands, sont le plus souvent instrumentés "in logia placentinorum." Et nous retrouverons par là l'un des traits

¹⁶ P. Castignoli-P. Racine: *Corpus statutorum mercatorum Placentiae*, Milan 1967, p. 46.

¹⁷ V. Langlois: *Le trésor des chartes d'Arménie*, Venise 1863, n^o XXIX, p. 164.

caractéristiques du trafic commercial chrétien en Orient, que ce soit en pays musulman sous la forme du fondouk, devenu fondaco à Venise, ou de la logia en pays chrétien. Chaque fois, il y a là un bâtiment public qui traduit la présence reconnue de marchands étrangers. Cette “logia” était le siège du tribunal consulaire; par là s’explique qu’y soient dressés les instruments notariés garantissant la régularité des affaires. Le fait que les Placentins aient ainsi leur logia à l’Aïas montre que leur trafic devait y atteindre une certaine ampleur.

Cette colonie placentine de L’Aïas revit aussi à travers les divers témoins cités dans les actes que nous avons analysés; et là, nous pouvons affirmer que ces actes ne peuvent représenter qu’une faible partie du trafic pratiqué par les Placentins. Certains actes, instrumentés chez Guglielmo Vicedomino, que nous avons vu être le facteur des Borrini, nous font connaître qu’il était donc installé à titre permanent à L’Aïas.¹⁸ D’autres sont instrumentés chez un certain Guglielmo, que nos textes disent être “speciarius,” épicier.¹⁹ La présence à ces actes de témoins placentins nous laisse supposer que ce Guglielmo devait être d’origine placentine. Les listes de témoins que l’on peut ainsi relever dans les textes instrumentés soit “in logia placentinorum,” soit “in domo quam habitat Guilielmus speciarius,” soit “in domo Guilielmi Vicedomini” nous apprennent que sont établis à L’Aïas des Placentins des plus grandes familles, un Pallastrelli,²⁰ deux Caponi,²¹ un Pagano,²² à côté de Placentins déjà nommés dans nos actes comme Manfredo Napacio,²³ Ugueto de Malonepote²⁴ ou Durante Bagarotto.²⁵

¹⁸ A.S.G., notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 15r et 17v.

¹⁹ A.S.G., notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 16r en date du 8/9/1277, f. 17v en date du 8/12/1277.

C. Desimoni: op. cit., n° XXV, p. 508; n° XXXVI, p. 514-515.

²⁰ Dionyxius Parastrellus, in C. Desimoni, op. cit., n° II, p. 493-494.

²¹ Iacobus Caponus in C. Desimoni: op. cit., n° II p. 493-494. Lanfrancus Caponus in C. Desimoni: op. cit., n° LXXVIII, p. 534.

²² Petrinus Paganus in A.S.G., notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 17v.

²³ C. Desimoni: op. cit., n° XXXVI, p. 514-515.

²⁴ C. Desimoni: op. cit., n° XXV, p. 508.

²⁵ A.S.G., notai ignoti, busta 14, fr. 128, f. 17v.

Ainsi, cette colonie placentine se révèle-t-elle relativement importante à travers ces divers témoins qui ne sont que les agents des grandes "societates," dont le siège central est fixé à Gênes.

Quand les Placentins se sont-ils implantés à L'Aïas? La documentation ne nous a laissé aucune trace de diplôme des rois d'Arménie, qui leur aurait accordé quelque privilège. Autant nous sommes relativement bien informés sur l'installation en Arménie des Gênois et des Vénitiens,²⁶ autant nous sommes démunis pour les Placentins. Néanmoins des hypothèses sont fort plausibles. Les Placentins avaient choisi Gênes comme base de leur trafic en Méditerranée dès la seconde moitié du XII^e siècle.²⁷ et nous savons que vers 1250, leur colonie est à Gênes la plus active de toutes les colonies de marchands italiens, qui y sont installées.²⁸ Il est permis de dire que l'extension du trafic des hommes d'affaires de Plaisance à travers la Méditerranée est parallèle à celle du rayon d'action des marchands gênois. Peut-on dire que ce sont les gênois qui ont entraîné dans leur sillage les placentins? Ou ne serait-ce pas le dynamisme des "terriens" placentins qui aurait pu exercer son influence sur l'activité des "marins" gênois? Débat ouvert, auquel seule une étude approfondie des cartulaires gênois pour la période des XII^e–XIII^e siècles permettrait d'apporter une réponse valable. Toujours est-il que les Gênois ont reçu dès 1201 un chrysobulle du roi d'Arménie Léon II, leur accordant en son royaume des privilèges commerciaux, notamment la liberté de commercer librement à travers son royaume et le droit de bâtir un fondouk à Sis, Mamistra et Tarse.²⁹ Le 23 décembre 1288, le roi d'Arménie Léon III donne aux Gênois un nouveau privilège, étendant les droits de péage qu'ils paient à L'Aïas sur des marchandises comme le vin, le bois, le blé, l'orge, les animaux (boeufs et moutons), les peaux

²⁶ Ces diplômes ont été recueillis par V. Langlois, *op. cit.*

²⁷ P. Vaccari: *Da Venezia a Genova. Un capitolo di storia delle relazioni, commerciali del Medio Evo*, in *Studi in onore di Gino Luzzatto* Milan, 1950 p. 86–95.

²⁸ Cf. les études de R. S. Lopez: *L'attività economica di Genova nel marzo 1253 secondo gli atti notarili del tempo* in *Atti della Società ligure di storia patria*, vol. LXIV, 1935, p. 163–270. *La prima crisi della banca di Genova* (Milan 1956).

²⁹ V. Langlois: *op. cit.*, n° I, p. 105 et *Liber Jurium* I, 468.

d'animaux, le fer et les esclaves aux autres villes du royaume; le même privilège fixe le péage entre L'Aïas et Gouglag (passage entre l'Arménie et l'Asie mineure puis la Perse et l'Inde) pour les marchandises suivantes: soie, draps de soie, indigo, épices, bois de brésil, étoffes franques, toiles, coton, sucre, corail, étain, cuivre, vif argent, savon.³⁰ Ces deux textes sont le témoignage de ce que les Gênois attendent de L'Aïas: un port pour la pénétration en Asie, un point de départ vers l'Asie, un point de rencontre pour l'échange des marchandises occidentales et orientales. L'Aïas est une des places qui permettent aux Gênois de dominer la Méditerranée orientale à la fin du XIII^e siècle. Le traité de Nymphée, en 1261, fournit aux Gênois l'occasion de refouler de l'Empire byzantin leurs ennemis, les Vénitiens; plus particulièrement il a livré à leur exploitation les rives de la Mer Noire. De la mer Noire, les Gênois peuvent gagner les steppes de l'Asie centrale où les Mongols imposent leur paix, tandis que L'Aïas est la porte d'entrée vers l'Irak, la Perse, l'Inde.

Les Placentins, ici, semblent n'avoir fait que mettre leurs pas dans ceux des Gênois. Car ce sont bien les Gênois qui après 1261 se sont rendus maîtres de la Méditerranée orientale où ils entreprennent de construire un empire colonial rival de l'empire vénitien. Aussi les marchands italiens implantés à Gênes ont-ils pu profiter de la situation en se glissant dans l'ombre des Gênois. Les Placentins, et le fait est significatif, sont présents partout où se rencontrent des colonies de marchands gênois. Leur implantation commerciale est liée dans la Méditerranée orientale à celle des Gênois. Ainsi peut-on dire qu'en cette fin du XIII^e siècle les hommes d'affaires de Plaisance s'accrochent dans la Méditerranée orientale aux positions gênoises, notamment lorsque se produit le reflux chrétien en Syrie en 1291.

Or, que représente alors L'Aïas dans le système commercial méditerranéen? Que viennent ainsi chercher les Placentins dans ce port arménien? Déjà le privilège du roi Léon III nous a permis d'entrevoir ce rôle. Marco Polo nous aidera à mieux comprendre l'intérêt de leur établissement à L'Aïas quand il écrit: "Il y a encore sur la mer une ville qui est appelée Layas, laquelle est de grand commerce. Car sachez que toute l'épicerie et les draps de soie et dorés de l'Euphrate, et toutes autres choses, se portent à cette ville. Et les marchands de

³⁰ V. Langlois: *op. cit.*, n° XXVI, p. 154 sv.

Venise et de Gênes et de tous autres pays y viennent vendre leurs marchandises et acheter ce dont ils ont besoin. Et chacun de ceux qui veulent aller vers l'Euphrate, marchands ou autres, partent de cette ville."³¹

Cette citation du grand voyageur que fut Marco Polo nous met donc bien en présence de ce que représente L'Aïas, un point de contact Orient-Occident. Et par là même se dessine le trafic que nous faisaient entrevoir les documents analysés ci-dessus. Les Placentins ou importent eux mêmes des draps, comme le facteur de la compagnie des Borrini, Guglielmo Vicedomino, ou les achètent à d'autres marchands italiens, comme Manfredo Napacio client de marchands gènois comme Manuele Stripa, Boterico et Clerico Lercari. Manfredo Napacio, qui travaillait pour le compte d'une "societas" que ne nous font pas connaître les documents que nous avons relevés, apparaît comme un intermédiaire entre les compagnies placentines ou italiennes et l'Asie. De L'Aïas, il gagne sans doute les pays de la soie ou des épices dont parle Marco Polo.

Les "societates" de Plaisance, type les Borrini, ont ainsi à L'Aïas leur facteur qui reçoit les marchandises venues de Gênes, tel Guglielmo Vicedomino. Ces représentants permanents des compagnies commerciales placentines sont en relations d'affaires avec des hommes d'affaires qui s'enfoncent à l'intérieur des terres où ils vont chercher épices, soie et étoffes précieuses. Certes, beaucoup n'ont pas laissé de traces à travers les documents qui nous sont parvenus; le cas de Marco Polo qui donne un récit de ses voyages en Asie reste exceptionnel. Mais s'impose le rapprochement de son récit avec le privilège accordé aux Gènois en 1288 où apparaissent avec les droits de péage entre L'Aïas et Gougla les caravanes de chameaux et de mulets pour le transport de ces marchandises: soie, épices, étoffes précieuses.

"L'importance internationale du commerce de Lajazzo dans la deuxième moitié du XIII^e siècle dépasse peut-être celle de Péra" remarquait déjà Bratianu,³² qui se référait d'ailleurs à nos textes. Ainsi, les Placentins, implantés à L'Aïas par les représentants permanents de leurs "societates" se trouvent au cœur du grand système commercial méditerranéen. L'Aïas est l'étape indispensable, le point

³¹ Marco Polo: *Le devisement du monde*, éd. A. t'Serstevens, Paris 1953, p. 19.

³² Bratianu: *op. cit.*, p. 161.

de contact vers les pays de l'Euphrate, l'un des ports où se procurer les produits orientaux pour les diriger sur Gênes. De L'Aïas, les "societates" placentines règlent leurs affaires financières vers les autres places orientales chrétiennes, ici Acre où les Placentins sont demeurés jusqu'à ce que la ville tombe aux mains des Musulmans et d'où ils se sont repliés sur Chypre. Mais ce qui mérite attention, c'est que les Placentins sont avant tout liés aux terres chrétiennes. Les textes publiés par C. Desimoni ne nous révèlent aucun contrat de "commende" ou de nolis de la part des Placentins vers Damiette, Alexandrie ou un autre point de l'Egypte. Les terres musulmanes ou "païennes" d'Orient n'apparaissent pas dans nos documents, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de relations entre Placentins et Musulmans: des documents déposés à l'Archivio di Stato de Plaisance, fonds des Hospices Civils, nous révèlent qu'au XIV^e siècle des Placentins trafiquent à Tabriz. En fait, les Placentins sont établis à Acre ou L'Aïas au débouché des routes qui viennent du monde musulman, là où se rencontrent routes terrestre et maritime.

Ainsi pouvons-nous dégager l'originalité du commerce pratiqué par les hommes d'affaires de Plaisance. Leur trafic s'appuie en Méditerranée sur des bases qu'ils ont patiemment établies entre le milieu du XII^e et le milieu du XIII^e siècle. En ces bases sont établis des facteurs qui sont les représentants permanents des grandes "societates" dont le siège central est établi à Gênes. Par ces représentants, les "societates" peuvent organiser l'échange des produits occidentaux et orientaux autant que la circulation des capitaux nécessaires au règlement financier de ce trafic. Mais Gênes même est un maillon de la grande chaîne commerciale qui unit les terres d'Orient aux foires de Champagne. Les hommes d'affaires de Plaisance, établis à L'Aïas, représentent les mêmes compagnies que celles qui animent les grandes villes de foires en Occident.

Terriens, les Placentins ont ainsi pu figurer aux côtés des hommes d'affaires des grands ports: Gênes, Pise, Venise sur toutes les grandes places de commerce méditerranéennes. Ils participent d'une organisation commerciale liée en fait au développement d'un grand port: Gênes, dont la supériorité éclate en cette fin du XIII^e siècle, d'une part grâce à ce traité de Nymphée qui permet aux Gênois de prendre la première place pour le trafic commercial dans l'Empire byzantin,

d'autre part grâce aux succès militaires des marins génois sur la flotte vénitienne. Mais les Placentins sont de ce fait entraînés dans les mailles du filet génois en Méditerranée orientale. Ils sont à la remorque de la marine génoise sous la protection de laquelle ils doivent placer leurs affaires; et leur position est déjà menacée par leurs concurrents florentins qui disposent d'un atout leur donnant une position de force sur les grands marchés méditerranéens avec leur monnaie d'or. Au cours de cette seconde moitié du XIII^e siècle se liquide la situation née des Croisades, tandis que des conditions nouvelles d'implantation du commerce chrétien en Méditerranée orientale se dessinent à travers la rivalité Gênes-Venise. Au XIV^e siècle, les Placentins seront alors impuissants à maintenir les positions acquises au temps des Croisades.

CHRONOLOGISCHES ZU DEN DIPLOMATARIEN DES PAULOSKLOSTERS AM LATMOS UND DER MAKRINITISSA

E. TRAPP / WIEN

Die Verknüpfung zwischen Chronologie und Prosopographie in der Byzantinistik wird wohl nirgends so deutlich, wie bei der Diplomatie. Müssen wir auf der einen Seite bei nicht oder nur ungenügend datierten Urkunden aus den vorkommenden Personennamen Schlüsse auf die Abfassungszeit zu ziehen versuchen – vorausgesetzt, daß uns andere Quellen dazu Material bieten –, so erfordert umgekehrt die Prosopographie zur Festsetzung von Lebenszeit, beruflicher Laufbahn und genealogischer Verbindung möglichst genaue chronologische Angaben. Vor dieses Problem sah sich nun auch der Verfasser dieses Aufsatzes gestellt, als er vor einigen Jahren die Ausarbeitung eines prosopographischen Lexikons der Palaiologenzeit an der Österreichischen Akademie der Wissenschaften übernahm. Dabei erwies es sich nämlich in einigen Fällen bald als notwendig, durch vorbereitende Studien das überlieferte Material zu sichten und einzuordnen. In diesem Sinne ist die vorliegende Arbeit zu verstehen, in der die beiden wichtigsten chronologisch noch nicht genügend untersuchten Urkundensammlungen aus der nikänischen und vor allem frühpalaiologischen Zeit hinsichtlich ihrer zeitlichen Reihung behandelt werden sollen.

Der 1870 erschienene 4. Band der bekannten Urkundenausgabe von Miklosich-Müller enthält vergleichsweise die meisten Stücke mit mangelnder oder unvollständiger Datierung, die in ihrer Hauptmasse aus dem 13. Jh. stammen. Was die drei aufgenommenen Sammlungen betrifft, so kann das Lembiotissa-Diplomatar für uns außer Betracht bleiben, da wir hiefür über den Aufsatz von F. Dölger¹ sowie neuerdings über die umfassende Arbeit von H. Ahrweiler² verfügen, in denen die

¹ Chronologisches und Prosopographisches zur byzantinischen Geschichte des 13. Jh., BZ 27 (1927) 291–320.

² L'histoire et la géographie de la région de Smyrne, Travaux et Mémoires 1 (1965) 1–204.

meisten chronologischen Probleme bereits erörtert bzw. geklärt sind. Demgegenüber sind die beiden übrigen Diplomatarien weit weniger ausführlich behandelt worden, weshalb wir sie im Folgenden hinsichtlich ihrer zeitlichen Fixierung – soweit sie das 13. Jh. betreffen – näher untersuchen wollen.

Wenden wir uns zunächst den Urkunden für das Pauloskloster³ am Latmos (bzw. Latros, wie der Mönchsberg in byzantinischer Zeit hieß) bei Milet zu, von denen uns eine kleine Sammlung von 16 Stücken des 10.–13. Jh. erhalten ist, die zum Teil nicht oder nur nach der Indiktion datiert sind. Einige aus der vornikanischen Zeit konnte E. Zachariä von Lingenthal⁴ datieren. Von den uns interessierenden hat Dölger⁵ die erste Urkunde zeitlich auf 1216 festgelegt (angegeben ist die 5. Indiktion). Die dritte hingegen weist überhaupt kein Menologem auf und sie läßt sich daher zunächst nur auf 1222–40, die Amtszeit des Patriarchen Germanos II., begrenzen, der das Kloster von der Einflußnahme der Exarchen befreit. Wir können aber mit dem terminus ante quem auf 1236 zurückgehen. In diesem Jahr treffen wir nämlich Germanos als Abt des Paulosklosters an, wie aus der fest datierten 6. Urkunde der Sammlung hervorgeht, während es in der dritten noch Paulos war. Bestätigt wurde dieses Privileg im Jahre 1246 vom Patriarchen Manuel II., von dem wir auch eine selbständige Urkunde besitzen, die 5. des Diplomatars, die ebenfalls keinerlei Datierungsvermerk trägt. Da in ihr auf die vorangegangene Bestätigung hingewiesen wird, läßt sich der zeitliche Spielraum auf die Jahre 1246–55 einengen. Schließlich könnte man die letzte Urkunde (Nr. 16), die immerhin einen Indiktionsvermerk aufweist, unter Umständen auf das Jahr 1263 festsetzen, falls man den in ihr genannten Protoproedros Nikolaos Kurtikes mit dem gleichnamigen Kastrophylax von Pardobunos auf Kos identifiziert, der 1271 belegt ist⁶.

Ungleich mehr chronologische Probleme bestehen bei der anschließenden Sammlung, welche die Urkunden für die Klöster Makrinitissa

³ Vgl. Beck, Kirche 211 f.

⁴ Einige ungedruckte Chrysobullen, *Mémoires de l'Académie de St. Pétersbourg*, VII^e série, 41/4 (1893).

⁵ Regesten Nr. 1693.

⁶ MM VI 228.

und Nea Petra (beide in der Nähe des heutigen Volos) beinhaltet. Während Giannopulos, der erste Forscher, der dieses Diplomatar untersuchte⁷, zu den Datierungsfragen kaum etwas beisteuerte, haben sowohl Dölger als auch B. Ferjančić in einigen Arbeiten, die weiter unten angeführt werden, die Abfassungszeit mancher nur mit Indiktionsangabe versehener Stücke bestimmt. Wir wollen nun aber versuchen, alle in Frage kommenden Urkunden möglichst genau zu datieren, wobei freilich in einigen besonders schwierigen Fällen ein gewisser zeitlicher Spielraum wird offenbleiben müssen.

Das Diplomatar beginnt mit drei Chrysobullen Michaels VIII., von denen das erste von 1272 und das zweite von 1274 stammt, während der dritte Chrysobullos Logos am Ende verstümmelt ist, sodaß wir überhaupt keinen direkten Datierungshinweis haben. Sicher ist zunächst nur, daß seine Abfassungszeit zwischen 1274 (2. Chrysobull) und 1282 (Tod Michaels VIII.) liegen muß. Zu einer weiteren Abgrenzung gelangte Dölger⁸ nicht. Diese ist aber möglich, wenn wir die Erwähnung des Hieromonachos Theodosios (S. 339) berücksichtigen, dessen Schenkungsurkunde vom August 1277 uns erhalten ist (S. 426–9). Überdies haben wir in einem Dokument vom Juli desselben Jahres (S. 419 f.) den einzigen sonstigen Hinweis dafür, daß Nea Petra in ein Männerkloster umgewandelt worden war, wovon wir eben aus dem dritten Chrysobull erfahren. Die Tatsache nun, daß Joasaph (mit dem weltlichen Namen Nikolaos) Maliasenos um die Bestätigung der beiden genannten Urkunden durch den Kaiser ersuchte, spricht mit großer Wahrscheinlichkeit für eine Datierung des Chrysobulls in die Zeit von September 1277 bis etwa 1278/9. Dabei ist besonders zu bedenken, daß die Übergabe der Kirche τοῦ Κουκουρά an Nea Petra durch Michael Panaretos, den Bischof der Demetrias, im Dezember 1279 noch nicht erwähnt ist.

Ebenfalls ohne jegliche Datierungsangabe sind die folgenden zwei Prostagmata Michaels VIII. für das Nea-Petra-Kloster. Dölger⁹ hat sie auf den Zeitraum Juli 1272 – September 1274 festgelegt, dabei aber die Reihenfolge vertauscht. Außerdem ist ihm dabei ein kleines

⁷ Αἱ παρὰ τὴν Δημητριάδα Βυζαντινὰί μοναί, ΕΕΒΣ Ι (1924) 210–40.

⁸ Regesten Nr. 2012.

⁹ Regesten Nr. 1988 und 1989.

Versehen unterlaufen, da er in der Erläuterung des zweiten Prostagmas ganz richtig Dezember 1272 als terminus post quem angibt. Aus diesem Monat besitzen wir nämlich die in der Urkunde genannte Patriarchalbestätigung (S. 366–9). September 1274, das Abfassungsdatum des zweiten Chrysobulls, ist natürlich terminus ante quem, so daß wir unter Berücksichtigung des zeitlichen Abstandes auf das Intervall von Jänner 1273 bis August 1274 kommen. Es gibt jedoch noch eine weitere, allerdings nur indirekte, Möglichkeit, eine genauere Abgrenzung zu erreichen. Aus der Nichterwähnung des Grundstücks 'Ησυχαστήριον, das von Patriarch Joseph im August 1273 (S. 369–71), vom Kaiser erst im September 1274 (S. 333) als Besitztum des Klosters Nea Petra bestätigt wird, ergibt sich wohl mit Sicherheit dieses Datum als präziserer terminus ante quem, da das 'Ησυχαστήριον ja sonst gewiß mitbestätigt worden wäre. Somit fällt unser Prostagma in die Zeit zwischen Jänner bis etwa Juli 1273. Da nun weiters das zweite Prostagma die Urkunden des Bischofs Michael Panaretos von September und Oktober 1272 (S. 414–6) voraussetzt, dieses jedoch im ersten Prostagma noch nicht als Besitz bestätigt ist, gehört letzteres notwendigerweise in die Zeit davor. Anderseits wird in ihm auf die Verfügung des Patriarchen vom Juli 1272 (S. 363) verwiesen, sodaß das erste Prostagma in den August 1272 gesetzt werden kann.

Dem nächsten Dokument, einem Argyrobull des Despoten Johannes Palaiologos, fehlt ebenfalls jegliche chronologische Angabe, da außer dem Beginn auch der Schlußteil verloren ist. Überdies erweist sich für eine Datierung nach inhaltlichen Gesichtspunkten die Tatsache als hinderlich, daß uns die frühere Verfügung des Johannes Palaiologos nicht erhalten ist, auf die (S. 344) Bezug genommen wird. Somit bleiben nur zwei Fakten übrig, die eine teilweise zeitliche Abgrenzung ermöglichen. Auf der einen Seite ist nämlich das Jahr 1259 als terminus post quem anzusehen, da Johannes Palaiologos erst 1260 zum Despoten erhoben wurde¹⁰, auf der anderen hingegen finden wir das Dorf Kapraina, dessen Rückgabe an das Makrinitissa-Kloster den hauptsächlichsten Inhalt der Urkunde ausmacht, in zwei späteren Schreiben erwähnt, die in die Jahre 1268 bzw. 1270 zu setzen sind (S. 388 f.). Die beiden letzteren stehen in direktem Zusammenhang und in dem zweiten

¹⁰ A. Papadopoulos, Versuch einer Genealogie der Palaiologen, München 1938, S. 5.

finden wir auch einen klaren Hinweis auf unser Argyrobull. Damit haben wir als sicheren zeitlichen Rahmen 1260–8 gewonnen.

Die elfte Urkunde, ein Sigillion des Patriarchen Joseph für das Kloster Nea Petra bricht mitten im Menologem ab; übriggeblieben ist nur der Monat Dezember. Wir sind jedoch in der Lage, aus inneren Gründen das genaue Jahr zu ermitteln. Einerseits geht nämlich aus zwei Urkunden vom November 1271 (S. 400 und 403) hervor, daß damals das genannte Kloster noch nicht erbaut war, andererseits aber ersehen wir aus dem zweiten Hypomnema des Patriarchen Joseph (S. 363–6), daß dies im Juli 1272 bereits der Fall war. Unser Dokument, welches die in den beiden Privaturkunden erwähnte Grundstückserwerbung *τόπος τοῦ Ἀρχοντίτζη* (auf dem das Kloster errichtet werden sollte) zur Voraussetzung hat, kann somit nur im Dezember 1271 abgefaßt worden sein. Daß in diesem Monat das Kloster Nea Petra schon im Bau war, ersehen wir aus dem Wortlaut einer weiteren Urkunde (S. 405): *τῆς μονῆς... τῆς παρὰ σοῦ τῆς Κομνηνῆς σὺν Θεῷ ἀνεγειρομένης*.

Die 18. Urkunde, in welcher Arsenios, der Bischof von Demetrias, dem Makrinitissa-Kloster das Stauropegrecht bestätigt, wurde von Ferjančić¹¹ auf 1215 datiert (Februar, 3. Indiktion ist im Text überliefert).

Die 19. Urkunde, ein Schreiben des Sebastokrators Johannes Palaiologos, hat Ferjančić¹² nach der Indiktion auf das Jahr 1259 festgesetzt, die 20. datierte Dölger¹³ auf 1273. Die vier folgenden Despotenurkunden (Nr. 21–24) stammen aus den Jahren 1267 und 1268.¹⁴ Ihre Chronologie bereitet weiters keine Schwierigkeiten, hingegen ist die Person des Basileios Metretopulos von prosopographischem Interesse. Er erscheint in den Jahren 1267–70 in unserer Sammlung (S. 386–90) als *γαμβρός* des Kaisers, aber auch des Johannes Palaiologos, sowie als *πανσέβαστος λογοθέτης τοῦ δρόμου*. Das erste Mal begegnet er uns 1265 in einer Urkunde für das Johannes-Theologos-

¹¹ Porodiza Maliasina u Tesaliji, Zbornik filozofskog fakulteta, VII/1, Beograd 1963, S. 243.

¹² Posedi porodize Maliasina u Tesaliji, ZRVI 9 (1966) 36.

¹³ Regesten Nr. 1985.

¹⁴ Dölger, Schatzkammern S. 80.

Kloster auf Patmos.¹⁵ Die Stelle ist vom paläographischen Standpunkt aus insoweit interessant, als Miklosich-Müller den Familiennamen des λογοθέτης τοῦ δρόμου, der damals noch Sebastos war, nicht entziffern konnten, Dölger hingegen¹⁶ Metretos lesen zu können glaubte. Tatsächlich erkennt man jedoch aus dem beigegefügtten Foto, daß diese Lesung nicht zutrifft, sondern die schwer erkennbare Unterschrift in Βασιλείου τοῦ Μετρητοπούλου aufzulösen ist. Ohne Nennung des Vornamens finden wir ihn schließlich in einem Chrysobull des Andronikos II. für das Athoskloster Chilandar aus dem Jahre 1299¹⁷ erwähnt. Damals war er bereits tot.

Die 25. Urkunde ist ein Schreiben des Kaisars Alexios Strategopulos vom Dezember, 14. Indiktion. Aus der Bezugnahme auf das Dokument des Despoten Johannes Palaiologos von 1267 (S. 386 f.) ergibt sich von selbst das Jahr 1270 als einzig mögliche Abfassungszeit.

Vor größere Schwierigkeiten stellt uns wieder die 33. Urkunde, die völlig ohne Datierungsvermerk ist, da sie nicht nur am Beginn, sondern auch am Ende infolge von Blattverlust verstümmelt ist. Dadurch sind sogar die Namen der Personen, die an Nikolaos Maliasenos einen Mühlenplatz verkaufen, verloren gegangen. Wir können jedoch aus dem Inhalt und insbesondere aus der wörtlichen Übereinstimmung mehrerer Passagen mit Sicherheit Michael Martinos und seine Frau Anna als Verkäufer erschließen. Ganz in derselben Weise klagen sie nämlich in einer Urkunde vom November 1271 (S. 399–402) über ihre Armut und den ihnen sowie ihren unmündigen Kindern drohenden Hungertod, weshalb sie beschlossen hätten, Teile ihres Besitztums zu veräußern. Mit dieser Parallelität ist zugleich auch eine zeitliche Nähe der beiden Kaufverträge gegeben. Eine genauere Präzisierung der Chronologie ist dadurch möglich, daß das Kloster Nea Petra als noch nicht erbaut erwähnt wird, woraus als zeitlicher Spielraum für die Abfassung unserer Urkunde Sept.–Dez. 1271 folgt. Denn einerseits scheint das Kloster Nea Petra erst seit Sept. 1271 in den Quellen auf – mit diesem Datum setzt die Reihe der Privatur-

¹⁵ MM VI 238, Datierung nach Dölger, Die Kaiserurkunden des Johannes-Theologios-Klosters auf Patmos, BZ 28 (1928) 368 f.

¹⁶ Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden, München 1931, Nr. 46 und Regesten Nr. 1935.

¹⁷ Vgl. Dölger, Regesten Nr. 2210 und 2215.

kunden ein (S. 391–414), welche Grundstücksverkäufe an das Kloster beinhalten – andererseits aber war es ja im Dez. 1271 bereits im Bau, wie oben gesagt wurde. Etwas merkwürdig ist freilich der Umstand, daß in der Bestätigung des Besitzstandes durch den Patriarchen Joseph vom Juli 1272 (S. 363–6) jeglicher Hinweis auf diese Urkunde bzw. das Verkaufsobjekt fehlt.

Keinerlei Schwierigkeiten bereitet die Datierung der drei folgenden Urkunden des Michael Panaretos, die nur Angabe der Indiktion aufweisen. Ferjančić hat danach die 34. und 35. in das Jahr 1272¹⁸, die 36. in das Jahr 1274¹⁹ gesetzt.

Auch das 37. Stück des Diplomatars, ein Schreiben des Pinkernes Raul vom Juli der 5. Indiktion ist leicht auf das Jahr 1277 zu datieren, da wir in ihm einen Verweis auf den 2. Chrysobullos Logos von 1274 (S. 334 f.) finden, in welchem dem Nea-Petra-Kloster unter anderem auch der Ort Brastos zugesprochen wird. Die 39. Urkunde brauchen wir ebenfalls nicht weiter zu behandeln. Ferjančić²⁰ hat sie nach der Indiktion auf das Jahr 1280 festgesetzt.

Hingegen haben wir mit der 40. Urkunde der Sammlung wieder ein am Ende verstümmeltes Schriftstück vor uns. Die Möglichkeiten, sie zu datieren, sind sehr gering. Fest steht nur 1274–82 als zeitlicher Rahmen, weil Nikolaos Maliasenos als Mönch Joasaph erscheint, was er erst im Oktober oder November 1274 wurde²¹, und Michael VIII. noch gelebt haben muß, wie aus der Verwandtschaftsbezeichnung hervorgeht. Da der in der Urkunde erwähnte Mühlenplatz in Belestinos sonst nirgendwo als Besitz des Nea-Petra-Klosters angeführt wird, besteht die einzige Möglichkeit einer weiteren Präzisierung der Abfassungszeit nur in dem *argumentum ex silentio*, daß sie infolge der Nichterwähnung im 3. Chrysobullos Logos, für den wir oben August 1277 als *terminus post quem* angesetzt haben, nach diesem Datum liegen müßte.

Schließlich ist das letzte nur indiktionsdatierte Dokument, das in

¹⁸ Posedi porodize Maliasina 35.

¹⁹ Porodiza Maliasina 247.

²⁰ Porodiza Maliasina 247.

²¹ Ib. 247.

der Ausgabe unmittelbar folgt, von Ferjančić²² auf 1279 datiert worden.

Damit sind wir am Ende unserer chronologischen Ausführungen angelangt, die vielleicht auch einen Beitrag für eine künftige Neuauflage bzw. Interpretation der beiden Diplomatarien liefern können.

²² Ib. 247.

LE ΠΕΡΙ ΨΥΧΗΣ DE NICÉPHORE BLEMMYDE PRÉLIMINAIRES A UNE ÉDITION CRITIQUE

MARTHE VERHELST/LOUVAIN

Le *Περὶ Ψυχῆς* de Nicéphore Blemmyde (1197–1272) a été composé vers le milieu du XIII^e siècle. Il a été édité avec d'autres oeuvres de l'érudit byzantin à Leipzig en 1784 ¹. Depuis, aucun éditeur ne s'est plus intéressé à ce petit traité de Blemmyde. Nous en préparons l'édition critique. Nous donnons ici un bref aperçu de l'état actuel de nos recherches concernant l'histoire du texte. La question des sources, qui n'est pas négligée pour autant, ne sera donc pas abordée.

Le texte est conservé dans un nombre assez élevé de manuscrits. Nous en avons repéré jusqu'à présent plus de quarante. La liste dressée par Heisenberg à la fin du siècle dernier n'en comprenait que douze. ² L'un d'eux, le Parisinus gr. 1999, figure à tort dans cette liste, puisqu'il n'a jamais contenu le texte du *Περὶ Ψυχῆς*. ³ Dans son *Inventaire des manuscrits grecs d'Aristote et de ses commentateurs*, M. André Wartelle, se limitant aux commentateurs proprement dits, a écarté le *Περὶ Ψυχῆς* de Blemmyde. ⁴

¹ Cf. E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au XVIII^e siècle*, Oeuvre posthume complétée et publiée par Mgr L. PETIT et H. PERNOT, tome II, Paris, 1928, no 1142, pp. 432–433.

² NICEPHORI BLEMMYDAE *Curriculum vitae et Carmina nunc primum edidit* Aug. HEISENBERG. *Praecedat dissertatio de vita et scriptis Nicephori Blemmydae* (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), Leipzig, 1896, p. LXXXIII.

³ M. VERHELST, *La tradition manuscrite de Nicéphore Blemmyde. A propos du manuscrit de Paris*, Bibliothèque nationale, Grec 1999, dans *Bulletin de Philosophie médiévale* (Louvain), tome 8–9 (1966–1967), pp. 111–118.

⁴ A. WARTELLE, *Inventaire des manuscrits grecs d'Aristote et de ses commentateurs. Contribution à l'histoire du texte d'Aristote* (Collection d'Etudes anciennes), Paris, 1963, pp. IX–X.

La tradition manuscrite directe du *Περὶ Ψυχῆς* (*inc.*: ἡ μὲν ὁρμὴ τοῦ λόγου διαλαβεῖν ... ou, dans certains manuscrits et l'édition princeps: ἡ μὲν οὖν ὁρμὴ τοῦ λόγου διαλαβεῖν ...) se présente sous deux formes: une recension longue (*expl.*: οὗτο καὶ ἡ κόλασις οἷς ἂν κληρωθεῖη μονιμωτάτη καὶ ἀτελεύτητος) et une recension brève (*expl.*: καὶ τῆς ὄντως μακαριότητος ἐς τὸ διηνεκὲς ἀξιώσαντος). Ces deux recensions ne diffèrent pas seulement entre elles par la présence ou l'absence de certains passages, mais par des divergences dans la rédaction de certains autres.

L'existence de cette double recension semble être passée entièrement inaperçue. Heisenberg n'y fait aucune allusion et sa liste de manuscrits du *Περὶ Ψυχῆς* englobe indistinctement des manuscrits du texte long et des manuscrits du texte court. Le Monacensis gr. 225 qu'Heisenberg décrit et l'édition de Leipzig (livre III, pp. 29–48) contiennent tous deux le texte long. Dans ce manuscrit de Munich et dans d'autres manuscrits du texte long, ce traité de Blemmyde porte une date précise. Il aurait été composé en 1263.

Parmi les manuscrits actuellement repérés, il y a un nombre à peu près égal de manuscrits du texte long et de manuscrits du texte court. Mais tandis que les plus anciens témoins du texte long remontent au XIV^e siècle et peut-être même, pour deux ou trois d'entre eux, à la fin du XIII^e, le manuscrit le plus ancien que nous connaissions pour le texte court date de la première moitié du XV^e siècle. Il s'agit du Marcianus gr. Z 333 (644) portant l'ex-libris du Cardinal Bessarion et écrit de sa main.⁵ L'inventaire de M. André Wartelle signale trois manuscrits contenant un *In de Anima commentarius* attribué à Blemmyde: il s'agit simplement de la recension brève du *Περὶ Ψυχῆς*.⁶ Dans ces trois manuscrits, comme du reste dans tous ceux qui présentent comme eux le texte de la recension brève, le traité de Blemmyde s'intitule λόγος περὶ ψυχῆς ἀναγκαιότατος ou, dans le cas d'un ou deux manuscrits très récents, λόγος περὶ ψυχῆς πάνυ ἀναγκαῖος.⁷

⁵ De l'avis de M. le professeur Elpidio Mioni qui a examiné pour nous ce manuscrit, le Marcianus gr. Z 333 est un manuscrit autographe de Bessarion.

⁶ M. VERHELST, *art. cit.*, p. 111, note 3.

⁷ Pour l'établissement du texte critique du *Περὶ ψυχῆς* nous avons choisi la recension longue, mais nous comptons souligner les passages qui n'apparaissent pas dans la recension brève et publier au moins un texte critique pour les passages

Il existe aussi une tradition manuscrite indirecte du texte long. Le *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde est en effet intégré presque totalement et de façon anonyme dans l'encyclopédie du philosophe Joseph, dit Joseph Rhacendytes (mort vers 1330). Cette encyclopédie comporte divers traités, entre autres un *Περὶ σώματος* et un *Περὶ ψυχῆς*. C'est dans ce dernier que se retrouve le *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde. Un des manuscrits de cette encyclopédie, le Riccardianus gr. 31 (K.II.4) a été décrit par Vitelli.⁸ Dans les lignes qui suivent c'est à ce manuscrit que nous nous référons.

Si Vitelli a pu identifier par exemple les emprunts faits par Joseph aux *Épitomés* de Logique et de Physique de Blemmyde, par contre, il n'a pas remarqué, semble-t-il, que le *Περὶ σώματος* (ff. 263–273) correspond à celui de Blemmyde et il ne traite pas non plus des sources du *Περὶ ψυχῆς* de Joseph (ff. 210–231v). M. Treu dans sa monographie *Der Philosoph Joseph* a utilisé la description de Vitelli sans combler ses lacunes.⁹ Le problème des sources du *Περὶ ψυχῆς* de Joseph sera abordé un peu plus tard par Nicola Terzaghi. Dans son article *Sulla composizione dell' Enciclopedia del filosofo Giuseppe* celui-ci compare notamment le *Περὶ ψυχῆς* de Joseph et le *Περὶ ψυχῆς* de Georges Pachymère. Il constate que le *Περὶ ψυχῆς* de Pachymère (1242–ca. 1310) est repris dans l'encyclopédie de Joseph mais à l'exclusion du chapitre de Pachymère sur les puissances de l'âme; que, par contre, le *Περὶ ψυχῆς* de Joseph se termine par un texte qui n'est pas de Pachymère, mais par "une note sur la façon de considérer l'âme selon les chrétiens et qui

de cette recension brève qui présentent des divergences par rapport à la recension longue. Nous nous intéressons également à l'origine de la recension brève. – Nous remercions d'avance les chercheurs qui auraient l'amabilité de nous signaler des manuscrits du *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde se trouvant dans des bibliothèques d'U.R.S.S. Nous connaissons seulement l'existence d'un manuscrit de la Bibliothèque d'Ukraine à Kiev. Nous leur serions également reconnaissante de nous signaler l'existence de manuscrits du texte court antérieurs au XVI^e siècle.

⁸ G. VITELLI, *Indice de' codici greci Riccardiani, Magliabechiani e Marucelliani* dans *Studi italiani di Filologia classica*, tome 2 (1894), pp. 490–493.

⁹ M. TREU, *Der Philosoph Joseph*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, tome 8 (1899), p. 46.

appartient à Blemmyde." Terzaghi se contente d'ajouter que s'il n'a pas pu consulter l'édition de Leipzig, il est cependant certain, pour l'avoir vu personnellement, que le chapitre en question se trouve dans le Monacensis gr. 225.¹⁰

Puisque Terzaghi ne s'est pas attardé sur la question des sources du *Περὶ ψυχῆς* de Joseph et que ce problème est encore en friche, nous croyons utile de signaler que le *Περὶ ψυχῆς* inédit de Joseph comprend un ensemble de quatorze chapitres ayant même *incipit*: τούτων δὲ διωρισμένων et même *explicit*: κατὰ τὴν θαυμαστὴν καὶ ἄρρητον οἰκονομίαν τῆς φύσεως que le *Περὶ ψυχῆς* de Georges Pachymère et un long chapitre final (*inc.*: καὶ ταῦτα μὲν δὴ τὰ τοῦ Ἀριστοτέλους ἐν συνόψει περὶ ψυχῆς. τὰ δὲ γε ἡμέτερα – *expl.*: οὕτω καὶ ἡ κόλασις οἷς ἂν κληρωθεῖ μονιμωτάτη καὶ ἀτελεύτητος); que ce dernier chapitre (ff. 225–231v) qui représente environ un peu moins du tiers du *Περὶ ψυχῆς* de Joseph, n'est pas présenté dans les manuscrits comme un quinzième chapitre et n'est pas divisé lui-même en chapitres. Il n'a pas de titre. Cependant, dans l'index écrit en grec au début du Riccardianus ce chapitre s'intitule ἐπὶ περὶ ψυχῆς, πῶς δοξάζομεν οἱ ὀρθόδοξοι (f. 2r).

Le texte du *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde est repris à partir de la phrase καὶ δὴ πρότερον αὐτὸ τοῦνομα, c'est-à-dire à l'endroit où Blemmyde indiquait le plan de son traité. Le début de la courte introduction de Blemmyde fait défaut (éd. de Leipzig, livre III, p. 29, lignes 8–17). Joseph lui a substitué une introduction plus étendue. Nous supposons que cette introduction au moins était due à Joseph et constituait le seul texte original de tout ce *Περὶ ψυχῆς*, jusqu'au moment où nous en avons retrouvé la majeure partie, avec de légères variantes, au début du *Περὶ θύσεως ἀνθρώπου* de Méléce le moine (IX^e siècle?)¹¹.

Le démarquage du *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde dans l'encyclopédie de Joseph fournit une tradition indirecte importante. Il s'agit, en effet, de la presque totalité du texte long et ce texte est conservé notamment dans plusieurs manuscrits du XIV^e siècle. De plus, grâce à son insertion dans l'encyclopédie de Joseph le texte de Blemmyde a bénéficié d'une diffusion plus large.

Nous ne nous écartons pas tout-à-fait de la tradition manuscrite en

¹⁰ N. TERZAGHI, *Sulla composizione dell'Enciclopedia del filosofo Giuseppe*, dans *Studi italiani di Filologia classica*, tome 10 (1902), pp. 130–131.

¹¹ P.G., tome LXIV, col. 1081 A–B, lignes 10–26.

nous tournant à présent vers la tradition imprimée. Nous parlerons d'abord de la tradition grecque.

L'édition princeps du *Περὶ ψυχῆς* a été publiée à Leipzig en 1784 à la suite d'autres oeuvres de Blemmyde. Deux autres *Περὶ ψυχῆς*, alors inédits, figurent dans le même recueil, le *Peri Psuchês* de Théophane, évêque de Médie, et un des *Περὶ ψυχῆς* de Georges Scholarios. L'édition de Leipzig est due, mais pas explicitement, à l'hiéromoine Dorothée Voulismas d'Ithaque. Les éditeurs des *Oeuvres complètes* de Georges Scholarios l'attribuent à Eugène Boulgaris, mais la lettre de Chrysanthé Karavias reproduite dans la *Bibliothèque hellénique* de Legrand ne peut laisser de doute sur l'identification de l'éditeur.¹²

Voulismas a non seulement gardé l'anonymat,¹³ mais il a de plus omis de citer ses sources. Nous pouvons néanmoins affirmer que son édition du *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde se rattache à un groupe de manuscrits du texte long caractérisé par certaines lacunes. Nous n'avons pas encore pu collationner tous les manuscrits que nous croyons appartenir à ce groupe, entre autres, un manuscrit autographe de Voulismas. L'édition du *Περὶ ψυχῆς* dépend d'un manuscrit de ce groupe et nous ne désespérons pas de pouvoir peut-être préciser le manuscrit qui a servi de base.

*

Le texte du *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde avait été démarqué dans l'encyclopédie de Joseph. C'est dans une édition imprimée que nous le trouvons à présent inséré. Il s'agit cette fois encore d'une encyclopédie, mais rédigée en latin. En effet, le livre XLVI de la volumineuse encyclopédie *De expetendis et fugiendis rebus* de l'humaniste Georges Valla (Plaisance 1447-Venise 1500), publiée après sa mort par son fils adoptif, Gian Pietro Valla Cademusto¹⁴ est consacré à la psychologie. Nous

¹² GEORGES SCHOLARIOS, *Oeuvres complètes* publiées pour la première fois par Mgr Louis PETIT, X. A. SIDERIDES et Martin JUGIE, tome I, Paris, 1928, p. LXI, note 3 et p. 486. E. LEGRAND, *op. cit.*, tome II, pp. 432-433.

¹³ Nous avons cependant remarqué à la fin du recueil la présence d'un acrostiche formant le prénom Dorotheos et auquel personne ne semble avoir fait attention.

¹⁴ Georgii VALLAE Placentini viri clarissimi *De expetendis et fugiendis rebus opus*, Venetiis, Aldus Romanus, impensa ac studio Joannis Petri VALLAE, 1501.

avons pu reconnaître entre autres dans cette compilation la majeure partie du *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde. On n'ignorait pas que l'encyclopédie de Valla contient une traduction latine de l'Épitomé de Physique de Blemmyde.¹⁵ Or, nous sommes en mesure d'affirmer que cette même encyclopédie contient aussi une traduction latine de la majeure partie du *Περὶ ψυχῆς* de l'écrivain byzantin. Le fait, à notre connaissance, n'a pas encore été relevé. L'introduction du *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde n'a pas été reprise et la fin, soit environ un cinquième de ce petit traité, est réduite à quelques lignes. La traduction elle-même, très dépendante de l'original grec, présente des gloses et des coupures. Cette traduction de Valla fera l'objet d'une étude séparée, c'est pourquoi nous nous contentons ici de signaler simplement notre découverte.

Pour composer son encyclopédie, Valla a utilisé des manuscrits grecs. C'est ce qu'atteste son biographe, qui est aussi l'éditeur du *De expetendis et fugiendis rebus*.¹⁶ Quel manuscrit du texte long, car c'est du texte long qu'il s'agit, a servi de base à la traduction du *Περὶ ψυχῆς* ? Sans doute la collation des manuscrits, en commençant par le manuscrit de Blemmyde dont Valla a été le possesseur, et l'étude de la traduction latine que nous allons entreprendre nous permettront-elles d'apporter une réponse à cette question.

La tradition imprimée du *Περὶ ψυχῆς* rejoint une fois encore la tradition manuscrite et fait apparaître l'influence de ce petit traité sur un des représentants de l'humanisme italien.

Nous venons de donner un aperçu des problèmes complexes que pose l'édition critique du *Περὶ ψυχῆς* de Blemmyde. L'histoire même du texte montre que, tant par son contenu (traité de l'âme) que par son auteur (Blemmyde), cette oeuvre a attiré l'attention d'humanistes tels que Bessarion et Georges Valla. L'intérêt qu'ils lui ont porté suffirait à justifier notre entreprise et nos efforts.

¹⁵ NICEPHORI BLEMMYDAE *Curriculum vitae et Carmina* ... pp. LXXXI–LXXXII.

¹⁶ "Post lectiones enim publicas opus suum de expetendis fugiendis rebus, quod exantlatis iam multis laboribus praemeditatus fuerat hauseratque ab eminentissimis authoribus Graecis, exscribebat" (J. L. HEIBERG, *Beiträge zur Geschichte Georg Valla's und seiner Bibliothek*, Beiheft XVI zum Centralblatt für Bibliothekswesen, Leipzig, 1896, p. 4).

WANDEL IM OSTEN: DAS SULTANAT KONYA IM 13. JAHRHUNDERT

ERNST WERNER / LEIPZIG

P. Wittek gelangte aufgrund eindringlicher Forschungen bereits 1936 zu dem Schluß, daß der Seldschukeneinfall und die Schlacht von Mantzikert 1071 für Kleinasien keinen kulturellen Bruch darstellten, sondern daß nur der byzantinische Firnis durch einen mohammedanischen ersetzt wurde, unter dem das lokale Substrat weiterlebte.¹ Die Seldschuken selbst hätten die Hochkultur des Hinterlandes repräsentiert und versucht, Anatolien in einen Staat zu verwandeln, der sich kulturell, politisch und administrativ mit den Fürstentümern Syriens und dem Iraq messen konnte. Daher kämpften sie erbittert gegen das von Ghāzī und turkmenischen Nomaden getragene Machtgebilde der Dānišmend, das erst gegen 1180 in das Rūmsultanat eingegliedert wurde.² Nicht der seldschukische Staat sei als Eroberer aufgetreten, sondern die Turkmenen, die sich in Grenzgebieten und Gebirgsgegenden einnisteten und den Städten die Lebensmittelfuhr abschnitten, wodurch ihnen als einzige Rettung die Unterwerfung unter Konya übrig geblieben sei.³ Dieser Dualismus von Eroberung und Landnahme fand in späteren Untersuchungen Bestätigung und Vertiefung. An erster Stelle ist hier Cl. Cahen zu nennen, der sich in enger Verbindung mit quellenkritischen Fragen ethnischen Problemen in Anatolien zuwandte. Er machte deutlich, daß infolge der inneren Schwäche des byzantinischen Reiches Kleinasien in 2 Etappen turkisiert wurde: im 11. und im 13. Jahrhundert. Vor allem der Ostteil des Landes verwandelte sich lange vor den Osmanen in die "Türkei,"

¹ P. Wittek, *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum*. "Byzantion" XI, 1936, S. 295.

² Ebd. S. 296.

³ Ders., *Von der byzantinischen zur türkischen Toponymie*. "Byzantion" X, 1935, S. 44.

da er nie wirklich gräzisiert worden war. Während in den Städten eine Islamisierung einsetzte, fand auf dem flachen Lande eine Turkisierung statt. Ähnlich wie in Azerbaidžan⁴ verringerte sich die Ackerzone zugunsten des Weidelandes.⁵ Zwischen 1185 und 1187 ergoß sich über Anatolien eine turkmenische Welle, die von einem gewissen Rustem angeführt wurde und die wahllos muslimische Kurden und georgische, armenische und syrische Christen niedermetzte.⁶ Nach O. Turan stieg Ende des 12. und im Laufe des 13. Jahrhunderts die türkische oder turkisierte Bevölkerung in Anatolien auf 70%, während nur 30% den Islam angenommen hatten.⁷ Wenn man auch diesen Zahlen, die rein hypothetischen Charakter tragen, nicht zustimmen vermag, so wird man doch sagen dürfen, daß je länger je mehr die Türken Anatolien ihren Stempel aufdrückten. Bereits im 11. Jhd. gründete sich ein Kampfgefährte Alp Arslans, Ahmed Ghazi, genannt Dānišmend (1071–1084), zwischen Sivas und Malatya ein Emirat, in dem sich "die magere Zivilisation der Eroberer, die wieder aus einem Gemisch von Elementen islamischer und byzantinischer Akritai hervorgegangen war,"⁸ etablierte. Einen Eindruck vom geistigen Klima, das in diesem Emirat herrschte, erhalten wir durch das unter Sultan Kaikaus I. (1210–1219) aufgezeichneten Heldenepos "Kıssa-i Melik Dānišmend," dessen Historizität ich mit V. S. Garbuzova gegen M. S. Akkaya und I. Mélikoff an anderer Stelle verteidigt habe.⁹ Meiner

⁴ Vgl. *Istorija Azerbaidžana*, t. 1. "Akademija Nauk Azerbaidžanskoj SSR., Institut istorii" Baku 1958, S. 140 f.; R. Gusejnov, *Sirijskie istočniki XII–XIII vv. ob Azerbaidžane*. "Akad. Nauk Azerb. SSR., Institut istorii," Baku 1960, S. 109.

⁵ Cl. Cahen, *Le problème ethnique en Anatolie*. "Cahiers d'histoire mondiale" vol. II, 2. Paris 1954, S. 349–352; 356. Zum Vorgehen Suleimans († 1086) R. Mantran, *Histoire de la Turquie*. "Que sais-je?" No. 539, Paris 1952, S. 18.

⁶ Cl. Cahen, *Seljukides, Turcomans et Allemands au temps de la troisième croisade*. "Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes" 56, 1960, S. 23.

⁷ O. Turan, *L'islamisation dans la Turquie du moyen âge*. "Studia islamica" X, 1959, S. 152.

⁸ P. Wittek, *Le Sultan de Rûm*. "Annuaire de l'Inst. de Phil. et d'Hist. orientales et slaves" VI, Bruxelles 1938, S. 367.

⁹ E. Werner, *Akritai und Ghāzī*, "Studia byzantina. Beiträge aus der byzantinistischen Forschung der Deutschen Demokratischen Republik zum XIII. Internationalen Byzantinistenkongreß in Oxford," Wissenschaftl. Beiträge der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, 1966/23, S. 27–47.

Meinung nach spiegelt sich in den überlieferten Zügen der "Erzählung" echte Geschichtlichkeit wider, die uns einen tiefen Blick in Methoden und Beweggründe der türkischen Conquista gestatten. Nicht von ungefähr unterdrückte der zweite Dänişmend, Melik Ghāzī, die Christen. Sein Sohn Mehmed (1132–1142) entwickelte sich zum religiösen Fanatiker und zerstörte christliche Kirchen, um deren Marmor zu Profanbauten für seine Residenz zu benutzen. Nach dem Einfall des byzantinischen Heeres 1141 rächte er sich grausam an seinen wehrlosen christlichen Untertanen. Zwar gaben seine Nachfolger diesen Terror auf, aber die Nomaden, auf die sie sich stützten, widersetzten sich toleranterer Haltung.¹⁰

Anders die Sultane von Konya. Sie waren an einem Ausgleich mit Byzanz und dem friedlichen Nebeneinander von Moslem und Christen interessiert. Die nomadisierenden Türken nannte man verächtlich *eträk-i bi-idrāk* (blöde Türken).¹¹ Bereits 1081 kam ein Vertrag zwischen Suleiman und Alexios I. Komnenos zustande, in dem der Basileus den status quo anerkannte, wogegen sich der Seldschuke zum Vasallen des Reiches erklärte und dem Kaiser Hilfstruppen im Kampf gegen Robert Guiscard zusagte. Natürlich handelte es sich bei der Vasallität nur um einen formalen Unterwerfungsakt ohne realpolitische Konsequenzen.¹² Johannes II. (1118–1143) und Manuel I. (1143–1180) bemühten sich daher die Gebiete von Pergamon, Chliara und Adramyttion wieder aufzubauen um die Ostfront zu stabilisieren. Manuel organisierte die wiedergewonnenen Landstriche und sicherte sie durch einen Festungsgürtel, der allen Durchbruchversuchen bis zur turkomanischen Invasion Ende des 13. Jhds. standhielt.¹³ Die größeren militärischen Auseinandersetzungen endeten 1176 mit der Schlacht bei Myriocephalon, die Byzanz drastisch vor Augen führte,

¹⁰ Vgl. O. Turan, *Les souverains seldjoukides et leur sujets non-musulmans*. "Studia islamica" I, 1953, S. 72 f.

¹¹ W. Björkman, *Die altosmanische Literatur*. "Philologiae turcicae fundamenta II" ed. L. Bazin, T. Gökbilgin, A. Bombaci, F. Iz, J. Deny, H. Scheel, Wiesbaden 1965, S. 405.

¹² G. Vismara, *Bisanzio e l'Islam. Per la storia dei trattati tra la cristianità orientale e le potenze mussulmane*. Milano 1950, S. 47 f.

¹³ Vgl. Glykatzi-Ahrweiler, *Les forteresses construites en Asie Mineure face à l'invasion seldjoucide*. "Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses München 1958, München 1960, S. 182–189.

daß eine radikale Revision der seit 1071 geschaffenen politischen Verhältnisse in Anatolien unmöglich geworden war – eine Tatsache, auf die Manuel selbst hinwies.¹⁴ Das Friedensbedürfnis des Kaiserreiches hielt auch an, als sich sein Schwergewicht nach 1204 nach Kleinasien verlagerte und die Laskariden um Nikäa ein neues Byzanz aufbauten.¹⁵ Für Ikonium aber begann die Akmè. "Jetzt erst schlug die islamische Hochkultur in Kleinasien Wurzeln, zumindestens in den Städten."¹⁶ Zu einem ähnlichen Urteil gelangt auch Cl. Cahen. Er schreibt: "Zweifellos hat Kleinasien in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts... einen der seltenen glücklichen Höhepunkte seiner Geschichte erlebt. Die Ordnung ist wiederhergestellt, und dank dem Reichtum des Bodens wie seiner Fruchtbarkeit, dank auch der Tatsache, daß das Land aus und für sich selbst lebt, unabhängig von größeren Mächten und kein Feld ihrer Auseinandersetzungen, bietet seine Wirtschaft in jeder Hinsicht ein Bild des Wohlstandes."¹⁷ T. T. Rice hebt vor allem unter 'Izzuddin Kaikaüs I. (1210–1219) die ökonomische Prosperität, die sich u.a. in der Ausdehnung des Ackerbaues zeigte, hervor und meint im Sultanat Konya einen mittelalterlichen Wohlfahrtsstaat entdeckt zu haben.¹⁸

Nach O. Turan hätten die Rümeldschuken durch ihre Erfahrungen mit dem byzantinischen Herrschaftssystem in Anatolien erkannt, daß die zur Krise führenden sozialen Gegensätze zwischen reichen Grundbesitzern und verarmten Massen nur durch eine kluge Ausgleichspolitik überwunden werden konnte, weshalb sie ihre Herrschaft auf das Prinzip sozialer Gerechtigkeit gründeten.¹⁹

¹⁴ Niketas Choniates berichtet, der Kaiser habe seine Niederlage mit der von Mantzikert verglichen: *χρονική διήγησις* Bonn 1835, S. 248.

¹⁵ Vgl. etwa H. Glykatzi-Ahrweiler, *La politique agraire des empereurs de Nicée*. "Byzantion" 28, 1958, S. 51–66.

¹⁶ P. Wittek, *Deux chapitres*, a.a.O., S. 298.

¹⁷ Cl. Cahen, *Der Islam I: Vom Ursprung bis zu den Anfängen des Osmanenreiches*. "Fischer Weltgeschichte" Bd. 14, Frankfurt/Main 1968, S. 305.

¹⁸ T. T. Rice, *The Seljuks in Asia Minor*. London 1966, S. 70 und 97.

¹⁹ O. Turan, *Türkiye Selçuklularında toprak hukuku. Mîrî topraklar ve hususî mülkiyet şekilleri* (Landrecht bei den Seldschuken der Türkei. Domänen und verschiedene Formen von Privateigentum an Land). "Belleten" 12, 1948, S. 468. Zu den Auffassungen I. Kafesoğlu über die Seldschuken vgl. die kri-

Derart idealisierenden Werturteilen wird man mit Vorsicht begegnen müssen, wenn man bedenkt, welch geringe Widerstandskraft das Sultanat Erhebungen wie der des Bābā Ishāq (1237) und des Ġimrī (1277–1278) oder aber äußeren Belastungen, wie dem Mongolensturm, entgegenzusetzen in der Lage war. Zu Beginn des 13. Jhds. profitierte Konya zweifellos aus dem Streben der Laskariden, Konstantinopel zurückzuerobern. Das erlaubte es Sultan Kaihōsrau I. der 1204 zum zweiten Male die Regierung übernahm, 1207 den Hafen Adalya zu besetzen und sich auf diese Weise den Zugang zum Mittelmeer zu eröffnen. Sein Sohn Kaikaūs I. zwang 1214 Kaiser Alexios v. Trapezunt zur Abtretung von Sinope, wodurch er einen Brückenkopf am Schwarzen Meer erhielt. Abgesehen von handelspolitischen Vorteilen erlaubte die aktive Außenpolitik nach 1214 Kaikaūs das Eingreifen in das Kräftespiel islamischer Staaten. 1216 trugen seine Truppen bereits ihre Standarten vor die Tore Kilikiens. Dagegen schlug ein Unternehmen gegen Nordsyrien fehl und Aleppo blieb in ayyūbidischem Besitz. Der Nachfolger Kaikaūs' 'Alāuddīn Kaiqobād I. (1219–1236), setzte die energische und zielstrebige Politik seines Vorgängers fort. Er nahm die Burg Kalonoros, die er zu einem wichtigen Hafen, Alaya, ausbauen ließ. Die Basileis von Nikäa und Trapezunt mußten ihm genau so Hilfstruppen stellen wie der König von Kleinarmenien.²⁰ In der Tat, eine imposante Machtstellung, die dem Sultanat die Vorherrschaft in Kleinasien garantierte. Versucht man sich nach dieser außenpolitischen Skizze ein Bild von der *inneren Struktur* des Sultanats zu machen, so muß man zwischen den Kerngebieten und den Randzonen unterscheiden. Während in den zentralen Regionen Muslime und Christen, Iranier, seßhafte Türken und Griechen fest in den Staat integriert waren, beherrschten in den Peripherien, vor allem im Osten, die unsteten turkmenischen Nomaden die Bühne. Sprache und Kultur waren im Zentrum persisch und arabisch, in den Randzonen türkisch. Byzantinische Traditionen verbanden sich mit iranisch-islamischen

tische Einschätzung vom gleichen Verf. unter dem Titel: Selçuklular hakkında yeni bir neşir münasebetiyle (Zu einer neuen Veröffentlichung über die Seldschuken) "Belleten" 29, 1965, S. 639–658.

²⁰ F. Taeschner, *The Turks and the Byzantine Empire to the end of the thirteenth century*. "The Cambridge Medieval History, vol. IV: The Byzantine Empire, part I: Byzantium and its Neighbours" Cambridge 1966, S. 746 f.

Vorbildern des großseldschukischen Reiches und eigenen Neuerungen.²¹ Diese Kultursymbiose sollte man nicht aus dem Auge verlieren, wenn man über das Ausmaß des iranischen Einflusses spricht, der zweifellos sehr groß war, der jedoch nicht, wie M. Th. Houtsma meint, das gesamte Kulturleben überwucherte und prägte,²² sondern in Konya sein spezifisches Gesicht erhielt. Das spiegelte sich vor allem in der Kunst wider, wo die Verbindung persisch-islamischer und byzantinisch-christlicher Elemente dominierte.²³

Neuere Beobachtungen ergaben jedoch, daß auch die innerasiatische Heimat der Seldschuken in Idee und Symbolik der künstlerischen Motivgestaltung präsent blieb. So läßt sich das beliebte Lebensbaum-Motiv auf schamanistische Vorstellungen zurückführen, die in ihm das Zentrum der Erde erblickten. Die Rosetten um den Baum versinnbildlichten wahrscheinlich die Gestirne. Die innerasiatischen Türken kombinierten Gestirnkult und Lebensbaum. Mit Hilfe der Schamanentrommel, welche die Lebensbaumdarstellung aufweist, und den Hilfsgeistern, steigt der Schamane bei der Zeremonie zum Lebensbaum und dann zum Himmel empor. Mit diesen Bildgruppen auf Türmen und Grabsteinen wie in Kayseri und Niğde verbinden sich noch andere alttürkische Traditionen, wie vogelgestaltige Seelen u.ä.²⁴ Dieses archaische Erbe gestaltete auch im Kernlande die Kulturphysiognomie mit und gehörte zum Wesen des Sultanats. Eine Parallele hierzu findet sich im Heerwesen, das zunächst auf der türkischen Militärorganisation basierte. Die Seldschuken vergaben an ihre Stammeskrieger Lehen (*askerî iktalar*), die jedoch bei den Großseldschuken nicht mit Land, sondern mit Geld oder Naturalien aus den Einkünften beglichen wurden.²⁵ Die den Byzantinern abgenommenen Immobilien wurden

²¹ So Cl. Cahen, *Der Islam I*, a.a.O., S. 304.

²² M. Th. Houtsma, *Over de geschiedenis der Seldjuken van Klein-Azie*. "Verslagen en Mededelingen der Koninkl. Akad. van Wetenschappen, afd. Letterk. 3. reeks, 9 d." Amsterdam 1893, S. 148.

²³ Vgl. V. A. Gordlevskij, *Izbrannye sočinenija*, t.I. Moskva 1960, S. 164.

²⁴ G. Oney, *Das Lebensbaum-Motiv in der seldschukischen Kunst in Anatolien*. "Belleten" 32, 1968, S. 37-50.

²⁵ O. Turan, *Türkiye Selçuklularında*, a.a.O., S. 451 f.; H. Horst, *Die Staatsverwaltung der Großselgüken und Hörazmšāhs (1038-1231)*. Eine Untersuchung nach Urkundenformularen der Zeit. "Akademie der Wissenschaften

devlet mülkü, mîrî, also Staatsland. Auf ihm basierte das Lehenssystem,²⁶ das gegenüber der älteren arabischen Zeit eine Wandlung erfuhr. Die ursprüngliche Kategorie der iqtâ'-Länder umfaßte die eroberten Gebiete und gehörte der muslimischen Gemeinde. Sie setzte sich aus byzantinischen und sassanidischen Kron- und Kirchengütern sowie aus verlassenen Grundbesitz zusammen. Derartige iqtâ' erhielten nur Muslime, die dafür den uşr, nicht aber den harâğ zu entrichten hatten. Der Iqtâdar besaß ursprünglich weder Privilegien noch Immunitäten. Mit dem Einbruch der Seldschuken in das klassische islamische Staatensystem erlangte das Iqtâland für Kriegsdienste gegenüber dem üblich gewordenen Sold erhöhte Bedeutung. Die iqtâ' wurde nunmehr nicht mehr in einer Geldsumme definiert, sondern in der Zahl der zu stellenden Soldaten.²⁷ I. H. Uzunçarşılı behauptet, daß unter den Rumseldschuken bereits das Timar auftauchte, das in den Quellen in der Regel jedoch mit iqtâ' umschrieben worden sei. Diese Vermutung ist verfehlt. Das Wort Timar taucht nur in der türkischen Bearbeitung als "Selcuknâme" Ibn Bibis durch Jazîcî-oğlu auf, der in osmanischer Zeit schrieb und iqtâ' mit timar übersetzte. Das Heer setzte sich aus Iqtâdaren, nomadischen Hilstruppen und Söldnern zusammen. Was die Iqtadare betrifft, so bezeichnete man sie mit dem persischen Wort sipahi. Sie konnten direkt im Besitze eines Dienstlehens sein oder aber von Offizieren verpflegt und ausgerüstet werden.²⁸ Solange die Zentralgewalt stark war, unterstanden die Sipahi direkt dem Sultan. Erst nach dem Mongoleneinfall wurden sie mediatisiert. Aber bereits zuvor ließ ihre Disziplin

und der Literatur, Veröffentlichungen der orientalischen Kommission" Bd. 18, Wiesbaden 1964, S. 63. Die Peträge schwankten zwischen 2000 und 30.000 Dinaren.

²⁶ O. Turan, Türkiye Selcuklularında, a.a.O., S. 455.

²⁷ Cl. Cahen, L'évolution de l'iqtâ du IX^e au XIII^e siècle. "Annales É.S.C." 8, 1953, S. 26-28, 42 f.

²⁸ I. H. Uzunçarşılı, Zemlja i narod u Anadoliji u XIV i XV stiljeću. "Prilozi za Orijentalnu Filol. i Istor. Jugoslav. Naroda pod turskom vladavinom" t. I, Sarajevo 1950, S. 169; ders., Osmanlı tarihi. I. cild, 2. başkî. "Türk Tarih Kurumu yayınlarından XIII, seri-No. 16 al." Ankara 1961, S. 31 f. Zur Heeresorganisation R. A. Gusejnov, Sel'džukskaja voennaja organizacija. "Palestinskij sbornik" 17 (80), 1967, S. 131-147.

zu wünschen übrig, was die Schlagkraft des Reichsheeres erheblich minderte. Aus diesem Grunde gingen die Sultane im 13. Jhd. immer mehr zur Anwerbung von Söldnern über, um sich eine ergebene Truppe zu schaffen.²⁹ In dieser Hinsicht läßt sich, genauso wie im Hofzeremoniell, am deutlichsten die Übernahme iranischer Vor- und Leitbilder beobachten.³⁰ Sie wurde in der religiösen Sphäre durch die Anlehnung an den persischen Sūfismus Ġalālu' dīn Rūmīs (1207–1273/74), der aus Balh stammte und in Konya den Mevleviorden der tanzenden Derwische gründete, forciert. Sultan 'Alāuddīn Kaiqobād I. und Ruknuddīn Kiliç Arslān IV. (1249–1257) verehrten ihn als ihren "Vater." Für die herrschende Klasse im Sultanat bestand die Bedeutung der Mevlevis vor allem in ihrem religiösen Ausgleichstreben unter strikter Beibehaltung des islamischen Primats. Der Mevleviorden übte auf die christliche Bevölkerung großen Einfluß aus und trug nicht unwesentlich dazu bei, sie an den Staat zu binden.³¹ Den Sultanen lag an dem Schutz der ackerbautreibenden christlichen Bevölkerung sehr viel, denn sie sicherte dem Fiskus regelmäßige Einkünfte. Niketas Choniates berichtet neidvoll über die bauernfreundliche Politik Ġijātuddīn Kaihosraus I. (1192–1196) gegenüber byzantinischen Kriegsgefangenen: "Nachdem er nach Philomelion gekommen war, verteilte er an sie Wohnhäuser und einen Teil guten Landes zur Bebauung, gab ihnen auch Getreide und alle Saaten von kultivierten Früchten... Sollten sie bei ihm bleiben, so würde er sie volle 5 Jahre ohne Tribut sich ansiedeln lassen, ohne daß jemand irgendeine Steuer von ihnen eintreiben würde; darnach aber sollten sie eine nicht drückende Steuer zahlen, welche er ihnen selbst auferlegen würde und die nicht die Grenze überschritte, wie es bei den Rhomäern üblich sei, die auch nicht auf ein Vielfaches erhöht werden würde... Diese menschenfreundliche Kunde ließ keinen der Gefangenen an das Vaterland denken, sondern lockte viele, die nicht von den

²⁹ V. A. Gordlevskij, a.a.O., S. 180, 185, Cl. Cahen bemerkt: "Une notable partie de l'armée seldjukide était composée de mercenaires, comme à Byzance, et... la rémunération était donnée sous la forme d'une solde ordinaire." Le régime de la terre, a.a.O., S. 573.

³⁰ Ders. S. 189 f.; T. T. Rice, a.a.O., S. 90 f.

³¹ Ausführlich E. Werner, Die Geburt einer Großmacht – Die Osmanen. Berlin 1966, S. 58–63.

Persern gefangen genommen worden waren, nach Philomelion...''³² Nach O. Turan war der Rāya verpflichtet, dem Inhaber einer iqtā' das tapu zu bezahlen und das Land zu bearbeiten. Von der Ernte mußte er 1/5–1/3 abliefern und zusätzlich einige Auflagen, das çift akçesi, das kopçur und zu bestimmten Zeiten außerordentliche Steuern (avarız), entrichten.³³ Leider besitzen wir aus seldschukischer Zeit keine defterler und Kānūnnāme, so daß wir uns im Unterschied zur Osmanenherrschaft kein klares Bild von der ökonomischen und sozialen Situation der ackerbautreibenden Bevölkerung zu machen vermögen.

So weit wir sehen, dürften Pachtsystem und Produktenrente die beiden Charakteristika der Ausbeutungsmethode gewesen sein.³⁴ Die byzantinischen Chroniken lassen vermuten, daß die Expropriationsrate niedriger lag als in Byzanz. Noch wesentlicher dürfte aber die relative Sicherheit und Ruhe innerhalb des Sultanats Ende des 12. und in den 3 ersten Dezennien des 13 Jhds. für die Lage der bäuerlichen Klasse ins Gewicht gefallen sein. Daher sympathisierte sie auch mit jenen Kräften, die gegen das zügellose Nomadentum der Peripherie wirkten, wie etwa die Mevlevi, die die Türken Zerstörer schmähten, die Griechen aber als "Erbauer der Welt" priesen.³⁵ Der nur zeitweilig überbrückte Gegensatz zwischen Hochislam und volkstümlichen Šī'ismus turkmenischer Stämme brach 1239 in der Revolte des Bābā Ishāq offen aus. Es handelte sich um einen Aufstand der nomadischen Randgebiete gegen das Reichszentrum Konya. In Amasya, Malatya, Tokat und Sivas züngelten die Flammen der Empörung. Der Bābā versprach seinen Anhängern Frieden, Gerechtigkeit und Vernichtung der bestehenden Ordnung. Das war das Fanal für die unzufriedenen Turkmenen, die die alte Sippenordnung zu regenerieren versuchten. Aber auch ehrgeizige Sippenhäuptlinge, wie die aus

³² Übersetzung von B. Lehmann, Die Nachrichten des Niketas Choniates, Georgios Akropolites und Pachymeres über die Selçuqen in der Zeit von 1180 bis 1280 n. Chr. Diss. Leipzig 1939, S. 38 f. Ein Beispiel für den Übergang byzantinischer Dynatoi auf seldschukische Seite bringt Cl. Cahen, Une famille byzantine au service des seldjucides d'Asie Mineure. "Polychronion, Festschrift Franz Dölger" Heidelberg 1966, S. 145–149.

³³ O. Turan, Türkiye Selçuklularında, S. 460 f.

³⁴ A. D. Noviçev, Istoriija Turcii, t. I. Leningrad 1963, S. 15. Die Besteuerung gründete sich auf das çift, das "Jochsystem". Nach Aḡsarāyi betrug die Jahresabgabe 1 Dinar.

³⁵ E. Werner, Die Geburt einer Großmacht, S. 63.

der Gegend von Sivas stammenden Qaramān, erhofften sich von dem Aufstand Vorteile. 1261 erkannte sie der Sultan bereits als Emire an. 1276/78 zog ein Enkel Qaramāns, Šems-eddīn Mehmed gegen Konya und nahm die Stadt ein. Diese Erhebung des Gimri, (Rebell) wie Mehmed als Sultan von feindlichen Chronisten genannt wurde stand unter si'itisch-babaitischen Losungen. Die turkmenischen Emire und mit ihr die junge Steppenaristokratie errangen von nun an eine Unabhängigkeit, die ihnen niemand mehr streitig zu machen vermochte.³⁶ Diese Entwicklung wurde durch den Mongoleneinbruch zwar gefördert, nicht aber erst ausgelöst.

Zweifelloos erkannte der Nachfolger Kaiqobāds I. Gijiātuddīn Kaihosrau II. (1236–1246) die ihm von außen drohende Gefahr nicht, weshalb er auch wirksame Abwehrmaßnahmen an seinen Ostgrenzen unterließ,³⁷ aber die innere Krise seines Staates war bereits so weit fortgeschritten, daß eine Zusammenfassung aller Abwehrkräfte kaum noch möglich schien. So zogen 1243 die einzelnen Emire mit ihren Aufgeboten getrennt zur Entscheidungsschlacht, die für das Reichsheer bei Kōzedag mit einer völligen Niederlage endete.³⁸ Als Folge sank das Sultanat zu einem Vasallenstaat der Hülägüden herab und verödete wirtschaftlich und politisch. Ibn Bibī beklagt in seiner "Seldschukengeschichte" den Zerfall des einst so stolzen Reiches nach dem Tode Kaihosrau II.⁴⁰

Die tiefste Ursache für die Auflösung des Sultanats lag aber m.E. in dem Unvermögen der herrschenden Kreise des Hochislam, die iranisch-türkisch-byzantinische Symbiose zu einer echten Synthese zu verschmelzen und damit eine vitale Basis für ein neues Staatswesen, das organisch im spannungsreichen anatolischen Raum verankert war, zu schaffen.

Byzanz vermochte aus dem Machtverfall keinen Nutzen zu ziehen. Die einseitige Westpolitik Michaels VIII. verführte den Basileus dazu, mit den Hülägüden gegen Konya ein Abkommen zu schließen, das

³⁶ E. Werner, Sozial-religiöse Strömungen in der Welt des Islam: Bābā Ishāq. "Festschrift Walter Baetke" Weimar 1966, S. 368–379.

³⁸ M. Th. Houtsma a.a.O., S. 152.

³⁹ E. Werner, Die Geburt einer Großmacht, S. 55.

⁴⁰ H. W. Duda, Die Seltjukengeschichte des Ibn Bibī. Kopenhagen 1959, S. 255.

sich nach Lage der Dinge nur gegen das Kaiserreich auswirken konnte, denn es ließ den zentrifugalen Kräften der uçlar (Marken) freie Hand und öffnete den Türken und Ghāzī den Weg nach den Meerengen.⁴¹ Die Beyler der Peripherie waren die Gewinner von Közedağ, auch wenn sie ihre Legitimation, wie Osman, vom Ilkhān erhielten, und Orhan noch 1350 Gelder an den Hof nach Täbriz sandte.⁴² Mit dem unaufhaltsamen Aufstieg der anatolischen Beyler, den weder die Ilkhāne, noch die Schattensultane von Konya, noch die Basileis von Trapezunt und Konstantinopel aufzuhalten vermochten, begann eine neue Etappe in der Geschichte Kleinasiens, der durch den Aufstieg der Osmanen weltgeschichtliche Bedeutung zukam, da sie nicht nur das Gefüge des islamischen Staatensystems veränderte, sondern zugleich nachhaltig die europäische Entwicklung beeinflusste.

⁴¹ Vgl. G. Vismara, a.a.O., S. 55. Die Sultane Kaihosran II. und 'Izzuddin Kaikā'ūs II. wichen in den äußersten südwestlichen Winkel ihres Staates aus und suchten vergeblich ein enges Bündnis mit den Basileis v. Nikāa.

⁴² Dieser Nachweis gelang I. Beldiceanu-Steinherr, *Recherches sur les actes des règnes des sultans Osman, Orkhan et Murad I.* "Societas Academica Dacoromana, Acta historica" t. VII, Monachii 1967, S. 72 f.

DANS LE SILLAGE DES MARCHANDS ITALIENS EN MER NOIRE

PETRE Ș. NĂSTUREL (BUCAREST)

Mit Tafeln VIII—IX

Voici vingt ans et plus qu'un grand savant belge, Armand Delatte, publia le premier portulan grec détaillé de la mer Noire. Onze années plus tard il éditait un second texte du même genre.¹

Mettant à profit son ouvrage de 1947, nous publiâmes de notre côté un article de géographie historique sur le littoral occidental de la mer Noire. Puis, désireux de procéder de même avec le deuxième portulan, mais curieux d'en contrôler la teneur sur photographies, nous dûmes ajourner notre intention jusqu'au jour où l'amitié de dom Irénée Doens, de Chevetogne, nous fit parvenir le microfilm du manuscrit de Leyde, geste pour lequel nous lui réitérons ici toute notre gratitude. Or, notre collation nous permit de détecter certaines inexactitudes dans la transcription du regretté professeur de Liège.

Tout penaud de cette constatation — Armand Delatte n'était plus de ce monde et nous nous sommes toujours considéré son obligé en raison de la bonne grâce et de la spontanéité dont il fit toujours preuve envers nous — nous sommes cependant dans l'obligation de respecter l'adage de la probité scientifique — *Amicus Plato, sed magis amica veritas* — et de livrer aux byzantinistes notre relevé, limité toutefois à la majeure partie de la côte occidentale de la mer Noire. Une collation intégrale devra être entreprise soit sur le manuscrit, soit à l'aide d'un microfilm complet.

*

Voici tout d'abord les corrections à apporter aux pages 43, ligne 30 (= cod. Vossianus gr. O.12, f.112^r) — p. 46, 1.26 (= *ibid.*, f.115^r) des *Compléments* aux portulans grecs.

Nous ferons observer, une fois pour toutes, que les multiples fautes d'orthographe (dues bien souvent à l'iotacisme) ont été passées sous silence, à l'instar de la méthode suivie par A. Delatte lui-même, afin de ne pas surcharger inutilement l'apparat critique. Nous noterons

par les sigles L le manuscrit de Leyde et D l'édition Delatte.

Page 44, 1.11 : après εἰς πύργος le scribe a biffé εἰς τὸ ἄσπρον. Ligne 15: Γερακόφαλα L. D. aurait préféré (v. app. crit.) Ἱερακόφαλα. Ne faudrait-il pas corriger en Ἱερακοκέφαλα ?

L. 21-22 : ἐγνώρισις τοῦ Σουλινᾶ ἔναι ὅρος μέγα ὅλος δενδρώτων L : lire – comme le ms. – ὅρος et corriger μέγας ὅλος δενδρώτος : il ne peut s'agir, compte tenu de la réalité géographique des lieux, que d'une île basse (*grind* en roumain), d'une sorte de *territoire* (ὅρος), appelé en roumain Grindul Letea, l'île de Letea, et d'aucune façon d'une montagne. L. 22 εἰς τὸ ὅρος αὐτό L : corriger, pour la même raison εἰς τὸν ὅρον τοῦτον οὐ αὐτόν L. 26-27 : ἀπὸ τὸ στόμιν τοῦ Σουλινᾶ εἰς τὸ στόμιν τοῦ Ἄσπρα D : lire ἕως au lieu de εἰς L. 29 : ὅρος μέγα D : lire ὅρος (L) μέγας, comme ci-dessus.

Page 45, 1.1 : ἐγνώρισις τοῦ στομίου τοῦ Ἀγίου Γεωργίου D : ajouter μίθια Θ' L (comme l'observe quelques mots plus loin Delatte, app. crit. "aliquid perit").

L. 10 : Γλωσσίδα D : Γλωσσίδαν L. Cette langue de terre est celle qui s'étend depuis l'île de Dranova jusqu'au goulet de Portita ("la petite porte.")

L. 19 : Ἀστραβίκην D : Ἀστροβίκην L. En fait la lecture de Delatte est correcte, selon les portulans.⁶

Des recherches encore inédites auxquelles nous nous sommes livré nous permettent d'affirmer qu'Astavico est le bras du Danube connu sous le nom de Dunavat.⁷

L. 24 : δεικνύει σε ἀπάνω σου ὡσάν β' βουνία D : δεικνύει σε ἀπάνω του ὡσάν ε' βουνία L. Ces cinq "montagnes" sont en réalité cinq buttes, connues de nos jours encore sous le nom turc équivalent de Bestepe à l'embouchure du bras de Kilia, le ποταμὸς τῆς Βιτζίνας (Flumen Vicine).⁸

L. 32 : μίλια λς' D : μίλια ζ' (faute d'impression fréquente par suite de la confusion entre ζ et ς; idem, p. 46, 1.5).

L. 31 : l'absence de toute description de Constantsa – Κωστάντζα⁹ – nous fait soupçonner ici une lacune de L.

Page 46, 1.15-16 : πληρώσια ε' D : πλ. β' L. L.19 : εἰς τὸ Νέμονα D : le scribe a biffé πέλαγος devant Νέμονα.

L. 20 : εἰς τὸ πέλαγος καὶ ἔχει D : l'éditeur ayant sauté plusieurs mots il faut rétablir εἰς τὸ πέλαγος καὶ ἔναι ἀκρωτήρι ψηλὸ καὶ ἄσπρο εἰς τὸ πέλαγος καὶ ἔχει.

L.22 : *μίλια 'β'* D : l'indication de la dizaine, si elle existe, semble prolonger la lettre A (de *ἀπό*). On ne saurait trancher sur la photographie seule. C'est la réalité topographique qui fournira la réponse dans l'établissement du texte, ou bien l'examen direct du ms de Leyde.

L. 26 : *εὔρει κάλπον τόπον* D : le scribe a biffé, après *εὔρει, γοῦντος ὄργι(ε)s δ'* (bourdon du texte de la ligne 25).

*

Nous regrettons de n'avoir pas le microfilm complet du codex de Leyde, car les corrections ci-dessus nous autorisent à supposer que d'autres erreurs peuvent déparer de-ci de-là l'édition par ailleurs si soignée d'Armand Delatte. Les byzantinistes qui se pencheront sur ce texte, d'une interprétation aussi passionnante que malaisée parfois, devront par conséquent recourir au ms de Leyde pour contrôler à leur tour ce qui pourrait laisser à désirer dans les passages les intéressants.

*

En ce qui nous concerne, c'est-à-dire pour l'étude des textes byzantins concernant le passé de la Roumanie, nous nous livrerons à quelques observations. C'est ainsi que, tout comme le premier, ce portulan lui non plus n'est pas daté. Il est évidemment antérieur à l'année 1555 quand a été copié le ms de Leyde. Sa langue, cette fois encore, trahit l'influence d'un prototype italien. Par ailleurs, il est notable que ces deux portulans grecs se distinguent nettement l'un de l'autre non seulement par la direction du trajet, mais encore par des détails caractéristiques. C'est ainsi que le second renferme des détails intéressants la profondeur de la mer en divers de ses points, la couleur de la côte, la présence de tel ou tel point de repère (bouquets d'arbres, croix etc.). Mais ce qui est frappant c'est surtout le fait que rien ne dénote une domination turque de la mer Noire à l'époque où ce portulan fut rédigé : les églises pullulent – on donne maintes fois même leur nom (Saint-Jean, Saint Théodore etc.) – alors qu'aucun édifice religieux musulman n'est mentionné. Une seule fois, sur la côte asiatique, entre Amastris et Sinope, on rencontre un *καρβασαρᾶ*, c'est-à-dire la douane de Poupos. Compte tenu de l'ancienneté de la domination

musulmane sur le rivage asiatique du Pont, la chose n'a pas de quoi surprendre.

C'est pourquoi nous sommes d'avis que l'original de ce portulan est bien antérieur au XV^e siècle.

*

Nous ne proposerons pas ici l'identification des localités de la partie roumaine des côtes décrites dans ce portulan. Nous insisterons seulement un moment sur celle de la fameuse ville danubienne de Vicina, si souvent présente aussi bien dans les sources byzantines qu'italiennes du XIII^e siècle. Sans refaire l'historique de sa localisation – les érudits l'ont promené du Kouban à ... l'Albanie ou encore déplacée à qui mieux sur le cours inférieur du Danube, depuis Vidin jusqu'au coeur du delta – nous exposerons brièvement nos propres observations.

Selon le premier portulan grec, en effet, le bras de Kilia porte l'appellation de fleuve de Vicina. Lykostomo serait à l'embouchure du ποταμός τῆς Βιτζίνας. Ce nom rappelle celui de flumen Vicine ou flumen de vicina des cartes nautiques italiennes du XIV^e ou du XV^e siècle. On a longtemps cru que ce terme désignait le Danube: flumen de Vicina vel Danubium vel Danoia. Pour nous, il ne fait pas l'ombre d'un doute que si le bras de Kilia, à l'embouchure duquel se dressait le port de Lykostomo (aujourd'hui Periprava, en face de Vilcov), s'appelle aussi fleuve de Vicina, ceci dénote que les marins devaient l'emprunter pour arriver à Vicina. Ceci écarte d'emblée l'opinion plus ancienne que Vicina se trouvait sur le bras de Saint-Georges, peut-être à Mahmudia.

Maintenant le second portulan grec confirme ce point de vue, d'autant plus qu'il n'existe aucun point commun entre les deux textes.

Mais Vicina ne doit pas être recherchée quelque part sur le bras de Kilia, mais en amont du delta. Précisons tout de suite où : à Isaceea ou au voisinage immédiat de cette localité. En effet de Tulcea à Galati les bords du Danube sont partout rendus inaccessibles par des marécages des plus divers, à l'exception du seul point d'Isaceea, où s'effectuait de règle la traversée du Bugeac en Dobroudja. Il y avait là un gué rendu fameux par les innombrables envahisseurs qui se manifestèrent dans cette région à travers les siècles. C'est là, au carrefour du Danube, de la Dobroudja et du Bugeac, communiquant ainsi avec la mer

Noire, que l'on doit rechercher selon nous avec le plus de chance de succès, l'emplacement de la riche et importante cité de Vicina, dont les travaux désormais classiques de Georges Bratianu ont évoqué l'histoire et le rôle. Il est inutile que nous nous étendions plus longtemps là-dessus. C'est à l'archéologie en tout cas qu'il incombe la tâche ingrate mais désistive de se prononcer sur cette identification, dût-elle venir avec un coup de théâtre. Un mot encore, un seul.

Parmi les marchands venus d'Italie dont parlent les documents concernent Vicina, figure aussi un certain Tommasino de Camarino d'Ancône, en 1289. Ce détail, en apparence insignifiant, commence à peine maintenant à prendre de l'intérêt. On vient en effet de récolter en Dobroudja – l'endroit précis nous échappe malheureusement – deux monnaies d'Ancône remontant justement à la seconde moitié du XIII^e siècle. A côté de Génois, de Florentins, de gens de Mantoue ou de Brescia, attestés eux aussi à Vicina, il y avait donc des marchands d'Ancône. Ceci permettra de remettre en discussion la provenance du reliquaire de Saint Dasius de Durostorum. Si Jacques Zeiller, se fondant sur son inscription du VI^e siècle, faisait remonter à cette époque la translation du martyr en Italie, en revanche G. Bratianu se demandait déjà si le sarcophage n'aurait pas été transporté en Italie "à l'époque du commerce génois dans la mer Noire." La découverte, toute imprécise qu'elle soit, de ces deux pièces de monnaie, semble être un signe que le point de vue de l'historien roumain a chance d'être le bon. Il faut encore attendre d'autres trouvailles, dûment localisées cette fois, pour se prononcer là-dessus. Pour nous toutefois notre choix est déjà fait. Ce sera la nature d'un autre article.

EIN KURIOSUM IN DER GESCHICHTE DER KONSTANTINO-
POLITANISCHEN PATRIARCHALKANZLEI.
ZUR URKUNDENDEN TÄTIGKEIT DER PATRIARCHEN
MANUEL I. (1217-1222) UND MANUEL II. (1244-1254)

PETER WIRTH / MÜNCHEN

Auf die frappierende Manier der Besiegelung eines Diploms durch Patriarch Manuel II. war schon F. Dölger¹ aufmerksam geworden: statt, wie üblich, seine Erlasse stets durch eingehängtes Bleisiegel zu legitimieren, benützt der Kirchenfürst laut der glaubhaften Aussage der offiziellen Kopialüberlieferung des Chartulars des H. Paulosklosters auf dem Latros anläßlich einer auf Oktober 1246 datierten Bestätigung (Patriarch Manuel I. scheidet als Urheber allein schon aus inhaltlichen Erwägungen aus: es handelt sich um eine Erneuerung eines Privilegs des Patriarchen Germanos II.; Manuel I. residierte zudem niemals im Oktober einer 5. Indiktion) eines von seinem Amtsvorgänger Germanos vormals, zu unbekanntem Zeitpunkt, erstellten Gnadenerweises zugunsten des genannten Konvents ungewöhnlicherweise ein Wachssiegel (F. Miklosich-J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii sacra et profana*, vol. IV, Vindobonae 1871, p. 301, lin. 5-7: Εἶχε ἡ παροῦσα πατριαρχικὴ γραφὴ καὶ τό. μηνὶ ὀκτωβρίῳ ἰνδ. ε' διὰ τῆς πατριαρχικῆς πανιέρου χειρὸς καὶ βούλλαν τὴν διὰ κηροῦ. Das besprochene, lediglich kopial tradierte Diplom besitzt nebenher bemerkt innerhalb der Geschichte der konstantinopolitanischen Patriarchalurkunde auch insofern eine außergewöhnliche Bedeutung, als es nach Dölger² das älteste kraft Menologem unterfertigte Privileg eines griechischen Patriarchen verkörpert. Dölger äußert sich zweifelnd gegenüber diese überraschenden Nachricht. So gewinnt ein noch sensationelleres Zeugnis für den älteren Patriarchen Manuel I. Sarantenos (1217-1222) an Interesse – eine Letter des geistlichen Fürsten an den

¹ Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges. 115 Urkunden und 50 Urkunden-siegel aus 10 Jahrhunderten, Mchn. 1948, S. 217 A. 3.

² Ebenda (mit unrichtigem Datum '1231').

Metropolitan Johannes (Apokaukos) von Naupaktos wie gleichzeitig an den Erzbischof von Gardikion,³ die ihrer Datierung nach (Februar der 10. Indiktion⁴ unzweifelhaft in den Anfang des Jahres 1222 gehört (Patriarch Manuel II., unter dessen Wirken ein Februar einer 10. Indiktion ins Frühjahr 1252 fällt, kommt aus inhaltlichen Rücksichten unter keinen Umständen in Betracht). Die Besiegelung dieses Dokuments bestand nach Aussage der kopialen Tradition im Cod. Petropolitanus gr. 251 (s. XIII) fol. 5^v (ed. Vasilievskij, l.c., pp. 269, lin. 30-36: εἶχε καὶ διὰ κηροῦ σφραγιδα, τυποῦσαν τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν Ἐμμανουήλ. ὁ δὲ κηρὸς πράσινος. καὶ κάτωθεν ἀπηρωρημένην μολυβδίνην βούλλαν, ἥς ἐν μὲν τῷ ἐτέρῳ μέρει ἡ Θεοτόκος ἐγκάρδιος φέρουσα τὸν δεσπότην Χριστὸν καὶ ἐπὶ θρόνου καθημένη, ἐν δὲ τῷ ἐτέρῳ γράμματα ταῦτα. Μανουὴλ ἐλέω Θεοῦ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης καὶ οἰκουμενικὸς πατριάρχης. τὸ δὲ σχοινίον ἦν γερανέον λινοῦν) aus der doppelten Legitimation kraft Blei- und Wachs-siegel. Damit wird die sensationelle Nachricht des Chartulars des H. Paulosklosters vom Latros erhärtet. Nach dem Sacco des Jahres 1204 wird so im urkundlichen Wirken der nunmehr in Nikaia residierenden Patriarchen der Reichsmetropole seit Manuel I. ein Bruch mit altvertrauten Gesetzmäßigkeiten sichtbar – oder anders ausgedrückt eine Unsicherheit in der Handhabung althergebrachter Normen. Denn dagegen, daß Wachs lediglich als ein Ersatz für vorübergehend fehlendes Blei fungierte, spricht entschieden die ebenerwähnte Doppelbesiegelung, Letzteres Testimonium interessiert indes auch aus einer anderen Perspektive: es ist die Rede nicht etwa von einem nicht näher charakterisierten Wachssiegel, oder etwa von einem weißen oder grauen Wachssiegel, sondern von einem grünen Sigillum. An einen Irrtum des auch ansonsten gewissenhaften Registrators möchte man ungern glauben. Auch wenn die Nachricht zunächst singulär verbleibt, enthält sie vielleicht doch ein weiteres, wertvolles Zeugnis zur berühmten Farbensymbolik⁵ innerhalb der weltlichen und kirchlichen Rangordnung. Die Farbe Grün bildete im Bereiche der manualen Unterfertigung das Vorrecht der oströmischen *καίσαρες* – jener nach *βασιλεύς*,

³ V. Vasilievskij, *Epirotica saeculi XIII*, Viz. Vrem. 3 (1896) 268 f.

⁴ Edition von Vasilievskij, l.c., p. 269, lin. 27 sq.

⁵ Dazu Dölger, a.a.O., S. 90: n. 33, Dipl.

δεσπότης und σεβαστοκράτωρ ranghöchsten Würde. Sollte der Patriarch der nizänischen Reichskirche wenn zwar nicht seinem Rang nach, so doch nach seinem Prestige mit ihm im 13. Jh. zumindest im Bereiche der Beurkundung in gewissem Sinne konkurriert haben?

Abgeschlossen im Sommer 1969. Erst nach Drucklegung erschienen V. Laurent, *Les registres des actes du patriarcat de Constantinople*, fasc. IV, Paris 1971 und J. Darrouzes, *Recherches sur les ὁφίκια de l'église byzantine*, Paris 1970. Beide Studien berühren lediglich die schon von Dölger a.a.O. erstmals bemerkte Doppelbesiegelung vom Jahre 1222 (Laurent a.a.O. n. 1230. Darrouzes l.c., p. 414 n. 3). Beide Veröffentlichungen übersehen die Parallele und betreffen auch die Frage der Farbensymbolik nicht.

ZUR FRAGE EINES POLITISCHEN ENGAGEMENTS PATRIARCH JOHANNES' X. KAMATEROS NACH DEM VIERTEN KREUZZUG

PETER WIRTH / MÜNCHEN

I. Das Bild des Patriarchen in den überlieferten Quellen.¹

Mit Johannes Kamateros bestieg knapp einen Monat nach dem Ableben Patriarch Georgios' II. abermals ein Repräsentant der hauptstädtischen Hierarchie den angesehensten Thron der oströmischen Reichskirche. Gleich Basileios II. (August 1183 – Februar 1186)² war es wiederum ein Sproß der erlauchten Sippe der Kamateroi,³ welcher das einflußreichste Amt der gesamten damaligen Orthodoxie erlangte. Über Geburtsjahr, Geburtsort und Jugend des Kirchenfürsten mangeln bis dato detaillierte Nachrichten.⁴ Die Person Johannes' führte zu

¹ Zum zeitlichen Ansatz M. Gedeon, *Πατριαρχικοί πίνακες*, Kpl. 1890, S. 377 f.; V. Grumel, *La Chronologie des patriarches de Constantinople de 1111 à 1206*, *Rev. Et. Byz.* 1 (1943) 268; ders., *Regestes*, Fasz. 3, S. 189: Vorbem. vor n. 1193; ders., *La Chronologie*, Paris 1958, p. 436. – Den Termin für den Beginn des patriarchalen Wirkens Johannes' X., welchen V. Laurent, *Notes de chronologie et d'histoire byzantine. I. La date d'élection du patriarche Jean X Camatéros*, *Ech. d'Or.* 36 (1937) 159. 161 f. unter Inkaufnahme einer sechsmonatigen Thronvakanz vortrug ('26. Febr. 1199'), weist Grumel, *La Chronologie des patriarches de Constantinople* . . . S. 295 f. zu Recht zurück: der von Laurent a.a.O., S. 159 zugunsten seiner Hypothese angezogene Passus aus einer Überschrift einer Fastenkatechese des Prälaten *ὁπρὶν ἡ ἐγένετο πατριάρχης* bleibt doppeldeutig: *ἐγένετο* ist in diesem Zusammenhang keinesfalls als ingressiver Aorist zu interpretieren.

² Über ihn vgl. H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Mchn. 1959, S. 636 f.

³ Zur Geschichte und politischen Bedeutung des angesehenen Geschlechts G. Stadtmüller, *Zur Geschichte der Familie Kamateros*, *BZ* 34 (1934) 352–358.

⁴ Geringfügige Neuerkenntnisse über die frühen Dezennien Johannes' lassen sich von einer noch unveröffentlichten *Laudatio* des bekannten Rhetors Nikephoros Chrysoberges auf den zum Zeitpunkt der Rede bereits amtierenden Seelenhirten Konstantinopels erwarten (tradiert im *Cod. Vindob. phil. gr.* 321 [s. XIII], fol. 246^r–253^v, vgl. bes. R. Browning, *The Patriarchal School at*

mannigfaltigen Verwechslungen, nicht zuletzt ob der Homonymie mit nicht wenigen Zeitgenossen: wollte Chr. Walz⁵ ihn einst mit 'Johannes dem Sizilier' gleichsetzen,⁶ so warf ihn I. Bekker⁷ mit jenem berühmten, in der byzantinischen Historie des ausgehenden 12. Jh. zu hohem Einfluß gelangten Großlogotheten,⁸ wie gleichzeitig auch mit dem gleichnamigen ἐπὶ τοῦ κανικλείου, nachmaligem Erzbischof von Bulgarien,⁹ zusammen.¹⁰

Johannes Kamateros sollte den Bildungsgang des privilegierten jungen Byzantiners geteilt haben. Ephraim¹¹ bedenkt die Fähigkeiten und das Wissen des Prälaten aus der Rückschau mit reichem Lob.¹²

Constantinople in the Twelfth Century, Byzantion 32 (1962) S. 184 f.; 185, A. 1; vgl. auch Krumb.² 470; über das Wirken des renommierten Literaten Krumb., a.a.O.; J. R. Asmus, Die Ethopöie des Nikephoros Chrysoberges über Julians Rhetorenedikt, BZ 15 (1906) 125–136; F. Widmann, Die Progymnasmata des Nikephoros Chrysoberges, Byz.-neugr. Jahrb. 12 (1935/36) 12–41, 241–299; I. Dujčev, Iz edna reč na Nikifor Chrizoberga kum Aleksij III Angel, Proučvanija vurchu Bulgarskoto srednovekovie, Sofia 1945, S. 91–110; S. G. Mercati, Poesie giambiche di Niceforo Chrysoberges, metropolita di Sardi, Miscellanea Galbiati II (= Fontes Ambrosiani, 26), Roma 1951, S. 262–268; Moravcsik, Byzantinoturc. I², S. 450; Browning, The Patriarchal School ... 184–186; die hier apostrophierte Rede ruht unveröffentlicht im Cod. Escorial. Y-II-10 (s. XIII in.) fol. 23^r–26^r, vgl. hierzu auch Gedeon Πίνακας, S. 68, A. 115; S. 374; P. Wirth, Die Wahl des Patriarchen Niketas II. Muntanes von Konstantinopel, Oriens Christianus, N. S. 46 (1962) 124–126; Browning, Patriarchal School ... 184.

⁵ Rhetores graeci, 6, Paris 1834, pp. V–XI.

⁶ Gegen eine solche Identifizierung mit Recht schon Krumb.² 387.

⁷ Index zur Bonner Ausgabe des Niketas Choniates, p. 949 (mit Verweis auf p. 141,4; 145,6; 148,11; 355,10).

⁸ Über sein Leben und Wirken bes. F. Chalandon, Les Comnènes II, Paris 1912, S. 223. 224. 450. 649; V. Laurent, Un sceau inédit du protonotaire Basile Kamatéros, Byzantion 6 (1931) 267 f.; Stadtmüller, a.a.O., S. 356–358.

⁹ Über ihn bes. V. Laurent, Un sceau inédit du protonotaire Basile Kamatéros, Byzantion 6 (1931) 266 f.

¹⁰ Index der erwähnten Bonner Edition p. 949 (Verweis auf p. 355, lin. 10).

¹¹ Imperatorum et patriarcharum recensio, ed. Migne, PG, vol. 143, col. 373 B, v. 10229 sqq.

¹² Abschätzig über die Ernennung des Prälaten urteilt Niketas Choniates in seiner Streitschrift wider Kamateros' Parteinahme für Theologumena Michael

Mit der Aufnahme unter die Mitglieder des erlauchten Diakonenkollegiums¹³ an der Hagia Sophia eröffnete sich dem begabten Kleriker der Zugang zu einer steilen kirchlichen Karriere: als bischöflicher Notar rückte Kamateros über das Chartophylakat¹⁴ – in dieser Eigenschaft schon vor seiner Wahl zum Patriarchen stolzer Träger des Prädikats ὑπέρτιμος¹⁵ – zum Protonotar¹⁶ der Kathedralkirche auf;¹⁷ ob der nachmalige Oberhirte Konstantinopels zeitweise auch als Lehrer der Redekunst im Dienste der Patriarchatsschule tätig war, ist nicht mit Sicherheit zu entscheiden: für eine derartige Annahme läßt sich ein noch unveröffentlichtes Enkomion Nikephoros Chrysoberges' auf den Kirchenfürsten ins Feld führen,¹⁸ welches expressis verbis Kamateros als σοφιστής apostrophiert wie gleichzeitig seiner φοιτηταί gedenkt.¹⁹ Will man R. Browning²⁰ Glauben schenken, so hätte der Gottesdiener

Glykas'. Vgl. die Übersetzung des noch unveröffentlichten Traktates bei F. Grabler, Kaisertaten und Menschenschicksale im Spiegel der schönen Rede [Byz. Geschichtsschreiber, XI], Graz-Wien-Köln 1966, S. 138: das Antlitz des Priesters war durch die Exophorie seines Auges entstellt.

¹³ Als Diakon der Großen Kirche bezeugen Johannes Kamateros Ephraim, l.c., col. 373 B, v. 10232 ('ἀεότης'), Anonymi de patriarchis, ed. Migne, PG, vol. 119, col. 921 D; Nikephoros Kallistos Xanthopoulos, Enarratio de episcopis Byzantii ..., ed. Migne, PG, vol. 147, col. 464 D; dazu auch Gedeon Πίνακας 378.

¹⁴ Als Chartophylax weisen ihn Ephraim, l.c., col. 373 B, v. 10232, die Anonymi de patriarchis, ed. Migne, PG, vol. 119, col. 921 D und Xanthopoulos, Enarratio de episcopis Byzantii ..., ed. Migne, PG, vol. 147, col. 464 D aus; dazu auch Gedeon Πίνακας 378; zum Amte Beck, Kirche, bes. S. 99 f. 109 ff.

¹⁵ Unterschrift des Prälaten unter das Dekret der Endemusa vom 4. Febr. 1197: K. Rhalles-M. Potles, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, vol. V, Athen 185, 102; vgl. V. Grumel, Titulature de métropolités Byzantins. II. Métropolités hypertimes, Mémoires L. Petit, Bucarest 1948, S. 163; zur Geschichte des Titels ders., ebda., S. 152–184.

¹⁶ Bischöfliches Semeiom vom 13. September 1191, ed. A. Papadopoulos-Kerameus, 'Ανάλεκτα 'Ιεροσολ. σταχυολ., Petersburg 1891, vol. II, p. 370, lin. 21; das Testimonium brachte sicherlich zu Recht schon Stadtmüller, Zur Geschichte der Familie Kamateros ... 356, A. 2 mit unserem Kleriker in Konnex.

¹⁷ Zu den Amtsbefugnissen des Protonotars Beck, Kirche 99.

¹⁸ Zu dem benannten Oeuvre schon oben, A. 4.

¹⁹ Die Belege bei Browning, Patriarchal School 198, A. 4.

²⁰ Patriarchal School 197. 198, A. 4.

zeitweilig gar das begehrte Officium eines μαίστωρ τῶν ῥητόρων²¹ innegehabt.

Über den Ablauf der Wahl Kamateros' schweigt die Überlieferung. Nichts verrät den Wahlmodus, nichts deutet auf etwaige Meinungsverschiedenheiten zwischen Kaiserhaus und Klerus ob der Person des in Aussicht genommenen Kandidaten.

Das oberhirtliche Wirken Johannes' X. fand einen Niederschlag zum einen in etlichen disziplinarischen Entscheidungen, zum anderen in zu- meist im gleichen Atemzuge kirchenpolitischen wie gleichzeitig dogmatischen Äußerungen von nicht zu leugnender Aktualität. Zum kanonischen Prozeß seiner Ära schlechthin ward jene Verhandlung der Ständigen Synode, welche nach dem Willen Kaiser Alexios' III.²² die umstrittenen Theoreme Michael Glykas'²³ über die Verweslichkeit der eucharistischen Gestalten zwischen Wandlung und Genuß in der Kommunion²⁴ erörterte – jene Theorien, welche bereits Patriarch Georgios II.²⁵ in Anspruch nahmen, ohne daß der verblichene Oberhirte sich zu einer Verurteilung der Gedankengänge des Theologen zu entschließen vermochte. Auch Patriarch Johannes, welcher mit dem Herzen gleichfalls eher auf Seiten Glykas' war,²⁶ mied nicht anders

²¹ Zur Bestimmung des Amts bes. F. Fuchs, Die höheren Schulen von Konstantinopel, Lpz. 1926, S. 30. 36. 40. 47. 52; Browning, Patriarchal School 169 ff.

²² Nik. Chon., Θεσαυρός τῆς ὀρθοδόξου πίστεως, lib. XXVII, ed. S. Eustratiades, Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίαις τῆς θείας Γραφῆς κεφάλαια, I. Athen 1906, p. κς', Z. 16 ff.

²³ Über ihn vgl. Beck, Kirche 654 f.

²⁴ Zusammenfassend über die dogmatische Kontroverse Beck, Kirche 343 f.

²⁵ Dazu Nik. Chon., Θεσαυρός ..., ed. Eustratiades, l.c., p. κ'–μ'; dazu M. Jugie, Un opusculé inédit de Néophyte le Reclus sur l'incorruptibilité du Corps du Christ dans l'Eucharistie, Rev. Et. Byz. 7 (1950) 2; abweichend hiervon spricht allerdings das wider Johannes Kamateros in dem Streite von dem Choniaten verfaßte, bislang unedierte Pamphlet (dt. Übersetzung bei F. Grabler, Kaisertaten und Menschenschicksale im Spiegel der schönen Rede ..., S. 141) von einem Synodalentscheid schon unter Georgios II. Xiphilinos (fehlt bei Grumel, Regestes).

²⁶ Nik. Chon., Θεσαυρός ... lib. XXVII, ed. Eustratiades, p. κς', Z. 12 ff.; p. κς', Z. 11 ff.; ders., Streitschrift wider Kamateros wegen dessen Verteidigung von Theoremen Glykas' über die Eucharistie, nach dem unedierten Original ins Dt. übers. von F. Grabler, a.a.O., S. 123–148. Kamateros erläuterte seine

denn die übrigen Synodalen letztlich eine definitive Stellungnahme, wenn sich das Urteil der Endemusa in einem strikten Verbot der Lektüre der einschlägigen Schriften Glykas' und jeglicher weiteren Diskussionen seiner Ansichten erschöpfte.²⁷ Weniger Interesse dürfen demgegenüber im Zusammenwirken mit der konstantinopolitanischen Lokalsynode verabschiedete Entschließungen heischen, welche eine Ehe wegen Verletzung der Kanones über das Mindestalter annullierten,²⁸ in einer Letter²⁹ an den Metropolit von Dyrrhachion und an den Bischof von Deabolis die sorgfältige Überprüfung der Gültigkeit der Ehe jenes Kapandrites verlangten, welcher schon unter Patriarch Georgios II. mit seinem Anliegen die Endemusa befaßte,³⁰ und nicht zuletzt in einer Lysis an den Abt des hauptstädtischen Prodromosklosters ἐν τῇ Πέτρᾳ³¹ zwei Priestermönchen auch nach Annahme des

Position in einem heute verlorenen Traktat über die Mysterien, vgl. Nik. Chon., ebda. S. 193; der berühmte Historiker wehrt sich in seinem Pamphlete nicht zuletzt gegen den angeblichen Versuch Kamateros', ihn als Bundesgenossen seiner dogmatischen Irrungen anzupreisen (a.a.O., S. 130, 138 u. 140).

²⁷ Dekret vom J. 1199/1200; Grumel, Reg. n. 1195; die Thesen Glykas' finden sich in seinen Lyseis zu Problemen der Hl. Schrift, ed. S. Eustratiades, *Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια*, II. Alexandria 1912, cap. 61: S. 133–135; cap. 83: S. 348–379; dazu besonders Niketas Choniates, *Θησαυρὸς τῆς ὁρθοδόξου πίστεως*, lib. XXVII, ed. F. Uspenskij, *Očerki istorija vizantijskij obrazovannosti*, St. Petersburg 1892, p. 240–242 = Eustratiades, *Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια*, I, Athen 1906, p. κε'–κεξ'; id., *Historien*, p. 681, 17 sqq. ed. Bonn; Theodoros Skutariotes, ed. K. N. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθ.* VII, Venezia-Paris 1894, p. 426; Ephraim, *Imperatorum et patriarcharum recensio*, ed. Migne, PG, vol. 143, col. vv. 244C/245B 6503–6540; zur Beurteilung der Theorien Gedeon Πίνakes 378; Eustratiades, *Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας ... κεφάλαια*, vol. I, pp. ι'–ιη'; Jugie, *Theologia dogmatica* III, Paris 1931, pp. 321–325; ders., *Un opuscule inédit de Néophyte le Reclus sur l'incorruptibilité du Corps du Christ dans l'eucharistie*, Rev. Et. Byz. 7 (1949/50) 1–11; A. Michel, *Die Kaisermacht in der Ostkirche*, Darmstadt 1959, S. 69; Beck, *Kirche* 58. 343 (Lit.); Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, *Lex. Theol. u. Kirche* V (1960) Sp. 1048. – Der Streit sollte später noch einmal Kaiser Theodoros' I. Laskaris Aufmerksamkeit beanspruchen.

²⁸ Grumel, Reg. n. 1201.

²⁹ Grumel, Reg. n. 1193; dazu Gedeon Πίνakes 379.

³⁰ Grumel, Reg. n. 1192.

³¹ Zu Baulichkeiten und zur Geschichte des Konvikts R. Janin, *Eglises et Monastères*², Paris 1969, S. 421–429.

Großen Habits³² die Feier des eucharistischen Opfers gewährten.³³

Sicherlich kam der kirchenpolitischen Korrespondenz des Kirchenfürsten, vorab mit der römischen Kurie, größere Bedeutung zu: Papst Innozenz' III. Anregung zu Kontakten über eine kirchliche Union in einer Letter, welche den Machtanspruch der cathedra Petri auf den Primat innerhalb der Christenheit wiederholte, verlangte ungeachtet der freundlichen Aufnahme der kurialen Bestreben gleichwohl eine entschiedene Verdeutlichung des griechischen Standorts innerhalb der dogmatischen Kontroverse: betonte Johannes X. in seiner Antwort vom Febr. 1199 namentlich die Unterschiede zwischen der abendländischen und der griechischen Kirche in der Frage des Ausgangs des Heiligen Geistes,³⁴ so veranlaßte den Oberhirten eine wenig später, unter dem 12. November vom Papste unterfertigte Rückantwort, welche gleichzeitig mit der Einladung zu einem Konzile von den Griechen Subordination unter den päpstlichen Willen forderte, zu scharfer Kritik der kurialen Gedankengänge.³⁵ Mit jener neuerlichen Stellungnahme des griechischen Kirchenfürsten schloß vorerst der Dialog: die Authentizität jenes Briefs, welchen der Patriarch vorgeblich drei Jahre später, gen März 1203 an den Stuhl Petri entsandte,³⁶ bleibt umstritten: ausschließlich westliche Quellen sind es, welche einer solchen Letter Johannes' X. das Wort reden; zumindest der

³² Über die Verpflichtungen der *μεγαλόσχημοι* Pl. de Meester, *De monachico statu*, Città del Vaticano 1942, § 10: S. 85 f.

³³ Grumel, Reg. n. 1200.

³⁴ Grumel, Reg. n. 1194; dazu bes. Ehrhard bei Krumb.² 93; H. K. Mann, *The Lives of the Popes in the early Middle Ages*, vol. XII, London 1925, p. 240 f.; W. Norden, *Das Papsttum und Byzanz*, Berlin 1903, S. 138; A. Luchaire, *Innocent III. La question d'Orient*, Paris 1907, S. 63 f.; Beck, *Kirche* 664 f.; Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, *Lex. Theol. u. Kirche* V (1960) Sp. 1048.

³⁵ Antwortschreiben Johannes' X. von ca. Frühjahr 1200: Grumel, Reg. n. 1196; dazu besonders A. Pichler, *Geschichte der kirchlichen Trennung zwischen dem Orient und Okzident*, Mchn. 1864/65, S. 299; Ehrhard bei Krumb.² 93; Norden, *Papsttum* 141, A. 3; Jugie, *Theol. dogm.* IV, 341 f.; 386 f.; 456 f.; Beck, *Kirche* 34. 664 f.; Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, *Lex. Theol. u. Kirche* V (1960) Sp. 1048; J. M. Hoeck – R. J. Loenertz, *Nikolaos-Nektarios von Otranto*, Ettal 1965, S. 43; F. Dvornik, *Byzance et la Primauté Romaine*, Paris 1964, S. 142 f.

³⁶ Grumel, Reg. n. 1197.

Tenor eines dergestalt dritten Deperditums der oströmischen Patriarchalkanzlei sollte erheblich von dem Referat abendländischer Gewährsleute divergiert, in keinem Falle jedoch in ein eidliches Versprechen einer Unterwerfung der Kirche von Konstantinopel unter die cathedra Petri gemündet haben.³⁷

Die Diskussion mit der armenischen Kirche belebte der Seelenhirte mit einem Konvolut von Apokriseis³⁸ zu Fragen des griechenfreundlichen Bischofs Nerses von Lampron (Lambran), welche vielleicht mit jener Synode von Tarsos (von ca. 1196) in Zusammenhang zu bringen sind, auf der Nerses mit Unterstützung König Leons II. einen religiösen Ausgleich mit der Orthodoxie erstrebte.³⁹ Wie für eine dritte Epistel an Papst Innozenz bürgt auch für eine vorgebliche Einladung des Patriarchen vom Frühjahr 1203 an Kalojan nach Konstantinopel zu Carenkrönung und Empfang eines Patriarchen für Bulgarien mit dem Register des benannten Papstes einzig und allein ein westliches Zeugnis. Unbeschadet der Mitteilung des kurialen Archivs⁴⁰ über den Eingang einer in diesem Sinne gehaltenen Letter des Bulgarenfürsten vermag man den Verdacht einer propagandistischen Nachricht⁴¹ bulgarischer oder auch päpstlicher Provenienz nur schwerlich von sich zu weisen.

Auch schriftstellerisch griff Johannes Kamateros ein in die brennenden dogmatischen Anliegen seiner Zeit und zeichnete nicht minder als

³⁷ Zum angeblichen Wortlaut und zur Echtheitsfrage schon Grumel, ebda.; für echt hält das Auslandsschreiben A. Krantonelle, 'Η κατὰ τῶν Λατίνων 'Ελληνο-Βουλγαρικὴ σύμπραξις ἐν Θράκῃ 1204–1206, Athen 1964, S. 30.

³⁸ Grumel, Reg. n. 1199; dazu Ehrhard bei Krumb. 93; Beck, Kirche 665; Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, Lex. Theol. u. Kirche V (1960) Sp. 1048.

³⁹ Über Leben und Wirken des orientalischen Prälaten, insbesondere seine Rolle auf der benannten armenischen Synode resumierend F. Tourné, Art. Arménie, Dict. hist. et de géogr. eccl. IV (1930) col. 315.

⁴⁰ Grumel, Reg. n. 1198; dazu R. Ceillier, Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques, vol. XIV, Paris 1868, S. 978; H. K. Mann, The Lives of Popes in the early Middle Ages, Vol. XIII, London 1925, S. 20.

⁴¹ Wüshte der König die Legitimation seiner a priori byzanzfeindlichen Herrschaft durch die Kurie mittels einer Finte zu forcieren? Ein römischer Kardinal war es jedenfalls, der am 7. November 1204 den bulgarischen Erzbischof Basileios zum Primas weihte und am nachfolgenden Tage Kalojan die Krone aufs Haupt setzte: Ostrog. Gesch.³ 340.

Verfasser von Predigten: seine Autorschaft an den sog. Drei Abhandlungen, welche einst Archimandrit Arsenij als Werke eines Anonymus publizierte,⁴² gilt heute als unangefochten:⁴³ die lange Zeit Nikolaos von Methone zugeschriebenen Traktate erläutern dogmatische Kontroversen, vorab den liturgischen Gebrauch ungesäuerten Brotes und das Filioque. Das erste der charakterisierten Pamphlete, das sich gegen den pisanischen Theologen Hugo Etherianus richtete, verbürgt zugleich eine ausführlichere, heute verschollene Disputation des Patriarchen über den Ausgang des hl. Geistes wider den nämlichen Literaten.⁴⁴ Niketas Choniates erwähnt ein⁴⁵ heute verlorenes Oeuvre des seinerzeitigen Chartophylax zu dem an Gedanken Michael Glykas' entbrannten Streit um die eucharistischen Gestalten. Fastenpredigten des Seelenhirten bezeugt der schon genannte Choniates;⁴⁶ zumindest in Teilen blieben Kamateros' Katechesen bis auf die Gegenwart erhalten.⁴⁷ D. M. Nicol⁴⁸ benennt irrig einen Brief des Patriarchen an die Kurie aus der Zeit nach dem Fall der oströmischen Metropole: das Schreiben ist mit der erst teilweise veröffentlichten Letter des Kirchenfürsten an die cathedra Petri zum Probleme Primat vom Frühjahr 1200 identisch.⁴⁹

⁴² Tri staty neizvestnago grečeskago pisatelja načala XIII veka, Moskau 1892.

⁴³ Dazu Beck, Kirche 625. 664; Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, Lex. Theol. u. Kirche, V (1960) Sp. 1048; Hoeck-Loenertz, Nikolaos-Nektarios von Otranto 31 und ebda. A. 6; 40, A. 53.

⁴⁴ Vgl. ed. Arsenij, p. 38; dazu Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, Lex. Theol. u. Kirche V (1960) Sp. 1048; Hoeck-Loenertz, Nikolaos-Nektarios von Otranto 31, A. 6.

⁴⁵ Unediertes Pamphlet wider Kamateros, in dt. Übersetzung hg. von F. Grabler, Kaisertaten und Menschenschicksale im Spiegel der schönen Rede, S. 129; dazu A. Ehrhard bei Krumb.² 92; Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, Lex. Theol. u. Kirche V (1960) Sp. 1048.

⁴⁶ Historien, p. 682, 4 sqq. ed. Bonn.

⁴⁷ Cod. Parisin. gr. 1302, fol. 281^r–295^r; dazu A. Ehrhard bei Krumb.² 92; Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, Lex. Theol. u. Kirche V (1960) Sp. 1048.

⁴⁸ The Fourth Crusade and the Greek and Latin Empires, 1204–1261, Cambridge Medieval History, Vol. IV, The Byzantine Empire, Part I: Byzantium and its Neighbours, ed. J. M. Hussey, Cambridge 1966, S. 302 und ebda. A. 2.

⁴⁹ Grumel, Reg. n. 1196; die Identität erhellt aus den aus Jugie, Theol. dogm. IV, 341 f. wiedergegebenen Stellen.

Offen bleibt die Frage der Verfasserschaft des Prälaten an einer Rede auf das Fest der Epiphanie.⁵⁰ Als Autor astrologischer Poeme⁵¹ kommt der Patriarch in keinem Fall in Betracht.

Schon in diesen wenigen Nachrichten erschöpft sich unser Wissen um den Patriarchat Johannes' X., sieht man ab von jener allenfalls ephemeren, von dem Geschichtsschreiber Niketas Choniates⁵² eingeflochtenen Episode, der zufolge die erregte Menge den Oberhirten eines Tages unter Drohung wider Leib und Leben nötigte, bei Kaiser Alexios III. wegen willkürlicher Verhaftung des Bankiers Kalomodios zu intervenieren: die unfreiwillige Demarche des konstantinopolitanischen Bischofs beim Hofe zeitigte die Freilassung des beliebten Geschäftsmanns.

Jene folgenschwere Katastrophe, welche mit der Eroberung Konstantinopels durch abendländische, vorab venezianische Heerscharen am 13. April des Jahres 1204 über das byzantinische Kaiserreich hereinbrach, raubte dem Seelenhirten der Reichsmetropole Wirkungsfeld und sämtliche Macht: gleich einem Bettler floh der ehrwürdigste Gottesdiener des Imperiums ohne Habe, ohne irgendeines der stolzen Insignien seines hohen Hirtenamtes gerettet zu haben aus seiner Bischofsstadt.⁵³ Mit einer Schar hauptstädtischer Flüchtlinge erreichte Johannes X. barfußig, ledig aller Mittel, Selymbria.⁵⁴ Unrichtig ist die Angabe des späten Kirchenhistorikers Xanthopulos, daß Kamateros zu

⁵⁰ ed. W. Regel, *Fontes Rerum Byzantarum*, Fasz. 2, Petropoli 1917, pp. 244–254; zur Frage der Autorschaft V. Laurent, *Un sceau inédit du protonotaire Basile Kamatéros*, *Byzantion* 6 (1931) 266 f.; Browning, *Patriarchal School* 197; vgl. auch Krumb.² 474; Th. Niggel, *Art. Johannes X. Kamateros*, *Lex. Theol. u. Kirche* V (1960) Sp. 1048.

⁵¹ Über sie zuletzt K. Vogel, *Byzantine Science*, in: *Cambridge Medieval History*, Vol. IV: *The Byzantine Empire*, Part II: *Government, Church and Civilisation* ed. J. M. Hussey, Cambridge 1967, S. 298.

⁵² *Historien*, p. 694, 1 sqq. ed. Bonn.; der Vorfall führt ins Jahr nach dem Synodalprozeß um die Lehren Glykas' über die Eucharistie: vgl. Nik. Chon. p. 681, lin. 19 sqq. und dazu p. 691, lin. 14, demnach also etwa ins ausgehende Jahr 1200 oder das nachfolgende 1201.

⁵³ Die Flucht des hohen Würdenträgers schildert Niketas Choniates mit ergreifenden Worten, ed. Bonn., p. 784, 15 sqq.; dazu Krantonelle 53.

⁵⁴ Nik. Chon., *Historien*, p. 784, lin. 20 sq. ed. Bonn.; dazu Krantonelle 53.

Adrianopel eine dauernde Bleibe fand:⁵⁵ zweifelsohne irrt der späte Zeuge in der Ortsbezeichnung, gleichviel ob nun dieser Fehler bereits in seinen Quellen zu suchen ist oder der Autor seinerseits einem Lapsus erlag; vielmehr wählte der Patriarch nach der übereinstimmenden Aussage der Nachrichten des 13. Jh. Didymoteichos zum bleibenden Refugium,⁵⁶ wie auch der späte Bürge Ephraim bemerkt, welcher sein Wissen sicherlich gleich Theodoros Skutariotes Niketas Choniates verdankt.⁵⁷

II. *Griff Patriarch Johannes X. in die Politik der Jahre nach dem Sacco des Jahres 1204 ein?*

Als zweifelhaft und in jedem Falle sensationell hat jene singuläre Nachricht des berühmten Kanonisten und langjährigen Metropolitens von Achrida Demetrios Chomatianos zu gelten, der zufolge der Kirchenfürst nach dem Désastre von 1204 mit dem Bulgarenzar und dem bulgarischen Patriarchen zusammentraf.⁵⁸ Die zeitgenössische griechische Historiographie weiß nichts von einer derartigen Unterredung. Die Authentizität der Behauptungen Chomatianos' erscheint umso weniger verlässlich, als zumindest Didymoteichos erst nach dem Tode des geistlichen Fürsten in die Hand Kalojans geriet. Gewichtige und wohlfundierte Bedenken gegen ein derartiges Gespräch trug schon

⁵⁵ Enarratio de episcopis Byzantii ..., ed. Migne, PG, vol. 147, col. 464 D; Xanthopulos' Mutmaßungen wiederholt ungeprüft Grumel, Chronol. des ptr. de Cple. 268.

⁵⁶ Nik. Chon., Historien, p. 837, 2 sqq. ed. Bonn.; Theodoros Skutariotes, Synopsis, ed. Sathas, Μεσ. Βιβλ., VII, p. 452, lin. 9 sq. – wohl nach dem nämlichen Berichte des erwähnten Choniates.

⁵⁷ Imperatorum et patriarcharum recensio, ed. Migne, PG, vol. 143, col. 373 B, v. 10236; über die Flucht nach Didymoteichos Gedeon Πύλας 378; Norden, Papsttum 198, A. 1; E. Gerland, Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel, Bd. 1, Homburg v. d. Höhe 1905, S. 106, A. 1; R. Janin, Aulendemain de la conquête de Constantinople, Éch. d'Or. 32 (1933) 6; Th. Niggel, Art. Johannes X. Kamateros, Lex. Theol. u. Kirche V (1960) Sp. 1048; Hoeck-Loenertz, Nikolaos-Nektarios von Otranto 31; Krantonelle 38 f.

⁵⁸ Akten des Erzbischofs, ed. J. Pitra, Analecta sacra et classica VII, Paris 1885, n. 146: VII, p. 567, lin. 11 sqq.; Gerland, l.c., S. 85, Anm. 1 hält ein solches Treffen für glaubwürdig.

Alexandra Krantonelle⁵⁹ vor. Durch keine Quelle verbürgt ist die Annahme A. Meliarakis'⁶⁰ und W. Nordens⁶¹ gar einer Flucht des konstantinopolitanischen Oberhirten an den Hof des Herrschers von Trnovo. Letztere irrige Hypothese, gegen die schon Gerland⁶² Stellung nimmt, referiert noch Th. Niggel.⁶³

Bleibt die Frage von persönlichen Kontakten zwischen dem Oberhaupte der konstantinopolitanischen Kirche und der bulgarischen Krone angesichts des Mangels an zuverlässigen Quellen in der Schwebe, so verbietet sich in jedem Falle die Annahme eines politischen Engagements Johannes' X. zugunsten des Caren, wie sie P. Nikov⁶⁴ und A. A. Vasiliev⁶⁵ vortrugen. Hiergegen bezieht zu Recht Krantonelle⁶⁶ Stellung. Noch mehr preßt Gerland⁶⁷ die Quelle, wenn er mutmaßt, Kamateros scheine sich zur Zeit des thrakischen Aufstands auf die Seite der Bulgaren geschlagen zu haben: jener zitierte Bericht des Erzbischofs Chomatianos berührt mit keiner Silbe die etwaigen Konsequenzen des von ihm behaupteten Gesprächs. Nicht minder umstritten bleibt die Mutmaßung eines persönlichen Disputs zwischen dem Patriarchen und dem päpstlichen Legaten Pietro Capuano während der letzten Monate des Jahres 1204 oder Anfang des nachfolgenden Jahres in der vormaligen oströmischen Hauptstadt. Die Möglichkeit einer derartigen Zusammenkunft stellen Hoeck-Loenertz⁶⁸ zur Debatte. Keine der überlieferten östlichen wie abendländischen Quellen weiß

⁵⁹ A.a.O., S. 61 ff.

⁶⁰ *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου* (1204–1261), Athen 1898, S. 96.

⁶¹ Papsttum 198, A. 1.

⁶² A.a.O., S. 85, A. 1.

⁶³ Art. Johannes X. Kamateros, Lex. Theol. u. Kirche V (1960) Sp. 1048.

⁶⁴ Die bulgarische Diplomatie in den Anfängen des 13. Jh. (bulg.), Sofia 1928, S. 100 ff.

⁶⁵ A History of the Byzantine Empire, Madison 1958, S. 509.

⁶⁶ A.a.O., S. 61 ff.

⁶⁷ A.a.O., S. 85, A. 1.

⁶⁸ Nikolaos-Nektarios von Otranto, S. 32, A. 12.

von einer nochmaligen Rückkehr des exilierten griechischen Prälaten an die einstige Stätte seines kirchlichen Wirkens.

Schon im Mai 1204 war der in Konstantinopel seßhaft gewordene römische Klerus zur Wahl eines lateinischen Patriarchen geschritten. Hatte Papst Innozenz die Beschlüsse der verhandelnden Synode zunächst kassiert, so entschloß sich die Kurie wenige Monate später zur Anerkennung des am Bosporos gewählten venezianischen Kandidaten Tommaso Morosini.⁶⁹ Umsonst allerdings blieben alle Bemühungen der Abendländer, die Griechen zur Unterwerfung unter das lateinische Oberhaupt Konstantinopels zu bewegen: der griechische Klerus hat Patriarch Johannes Kamateros auch in schweren Tagen unverbrüchlich die Treue gehalten. Ein sprechendes Zeugnis der Gesinnung der Orthodoxen bietet der Nachruf des bekannten Literaten Nikolaos Mesarites auf seinen Bruder Johannes.⁷⁰

Mittlerweile hatte sich nach dem Falle Konstantinopels auf kleinasiatischem Boden ein griechisches Restreich konsolidiert, welches, zunächst in scharfer Konkurrenz mit den Großkomnenen von Trapezunt, Anspruch auf den byzantinischen Kaisertitel erhob. Theodoros' I. Laskaris, des Herrschers über jenes um Nikaia entstandenen Reiches, Wünsche zielten auf die Legitimation der aus eigener Macht vollzogenen Annahme des βασιλεύς-Titels⁷¹ durch die Krönung aus der Hand des wiewohl exilierten, so doch rechtmäßigen Patriarchen Konstantinopels: eine Letter forderte im Frühjahr 1206 den Kirchenfürsten auf, nach Kleinasien zu reisen.⁷² Allein, Johannes X. lehnte, ohne daß die

⁶⁹ Zu den angedeuteten Vorgängen eingehend R. Janin, *Au lendemain de la conquête de Constantinople*, *Ech. d'Or.* 32 (1933) 9.

⁷⁰ ed. A. Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion*, I. Der Epitaphios des Nikolaos Mesarites auf seinen Bruder Johannes, *Sitz.-Ber. Bayer. Akad. d. Wiss.*, Jg. 1922, 5. Abh., Mchn. 1923, S. 49, Z. 23 f.

⁷¹ Dazu Ostrogorsky, *Gesch.*³, S. 353, A. 4.

⁷² Vgl. *Akropolites* 7: I, 11, 13; Dölger, *Regesten* n. 1671; dazu u.a.A. Meliarakes, *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας*, S. 40; Norden, *Papsttum*, S. 198, A. 1; zum zeitlichen Ansatz A. Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion*, II. Die Unionsverhandlungen vom 30. August 1206. Patriarchenwahl und Kaiserkrönung in Nikaia 1208, *Sitz.-Ber. Bayer. Akad. d. Wiss.*, Jg. 1923, 2. Abh., Mchn. 1923, S. 11; Grumel, *Regestes* n. 1202.

Gründe seines negativen Entscheids ersichtlich wären, eine Überfahrt oder gar Übersiedlung ab.⁷³ Wenn der geistliche Hirte sich in dieser Situation zur Abdankung entschloß⁷⁴ – und an einem Verzicht auf sein hohes Amt ist angesichts des eindeutigen Zeugnisses zahlreicher Quellen nicht zu rütteln⁷⁵ –, wenn der Kirchenfürst diese seine Rücktrittserklärung gar an den Hof der Laskariden übersandte,⁷⁶ so bedeutete sie unleugbar *ex silentio* das Anerkenntnis der legitimen Sukzession des Metropoliten von Nikaia auf dem Stuhl des hl. Andreas, obschon keiner unserer geschichtlichen Zeugen die (unter Umständen rein gesundheitlichen) Motive des Patriarchen berührt. Wenig später, am 26. Mai 1206, beschloß Johannes Kamateros zu Didymoteichos seinen wechselvollen Lebensweg.

⁷³ Vgl. Akropolites, *Χρονική συγγραφή*, ed. Heisenberg, vol. I, cap. 7: p. 11, 10 sqq.; Theodoros Skutariotes, *Synopsis*, ed. Sathas, *Μεσ. Βιβλ.* VII, p. 452, 9 sqq. (nach dem Berichte Akropolites’); dazu Meliarakes, *Ἱστορία* ..., S. 40; Norden, *Papsttum* S. 198, A. 1; Stadtmüller, Michael Choniates, *Metropolit von Athen*, Roma 1934 [134, A. 1 =] S. 256, A. 1; D. M. Nicol, *The Fourth Crusade and the Greek and Latin Empire*, S. 295.

⁷⁴ Sie bezeugen ausdrücklich Akropolites, *Χρονική συγγραφή*, ed. Heisenberg, vol. I, cap. 7: p. 11, 10 sqq.; Theodoros Skutariotes, *Synopsis*, ed. Sathas, *Μεσ. Βιβλ.* VII, p. 452, 9 sqq.; Xanthopoulos, *Enarratio de episcopis Byzantii* ..., ed Migne, *PG*, vol. 147, col. 464 D; dazu Gedeon *Πίνακες* 378; Norden, *Papsttum*, S. 198, A. 1; Gerland, *Lateinisches Kaiserreich*, S. 106, A. 1; R. Janin, *Au lendemain de la conquête de Constantinople*, *Ech. d’Or.* 32 (1933) S. 6; V. Grumel, *La chronologie des patriarches de Constantinople* ... S. 268; ders., *Reg. n. 1202*; Krantonelle, *a.a.O.*, S. 65.

⁷⁵ Sicher zu Unrecht bezweifeln Hoeck-Loenertz, Nikolaos-Nektarios von Otranto 44, A. 70 eine Abdankung des Oberhirten: der Begriff *ἐγγραφός παραιτήσις* bildet über viele Jahrhunderte weg den terminus technicus für die offizielle, urkundlich unterzeichnete Resignation der griechischen Patriarchen; die Ablehnung, nach Nikaia zu reisen, drücken Akropolites und Skutariotes in den zitierten Partien (vgl. A. 56) gleichlautend durch die vox *ἀπηνήνατο* aus.

⁷⁶ So formuliert, sicher zutreffend, Gedeon *Πίνακες* 378.

ZUSAMMENFASSUNG

1. Die Geschichtlichkeit eines Treffens zwischen dem Bulgarenherrscher und Patriarch Johannes X. Kamateros bleibt in der Schwebe.
2. Für ein Bündnis des vertriebenen Oberhirten Konstantinopels mit den Bulgaren fehlt jeglicher Rückhalt in den überlieferten Quellen.
3. Eine persönliche Begegnung zwischen Patriarch Johannes X. und dem päpstlichen Legaten Pietro Capuano nach dem Falle der oströmischen Metropole ist durch keine geschichtliche Nachricht verbürgt.
4. Die Abdankung des Patriarchen im Jahre 1206 und seine Ablehnung einer persönlichen Fühlungnahme mit dem Hofe von Nikaia stehen außer jeglichem Zweifel.

Damit aber wird das Porträt der letzten Lebensjahre des von seinem Throne vertriebenen Prälaten einer politischen Legende entkleidet: Johannes X. hat nach dem Verluste seines Bischofsstuhles im Frühjahr 1204 nach der Aussage der Quellen nicht mehr aktiv in die Kirchen- und Außenpolitik seiner Zeit eingegriffen.

Abgeschlossen im September 1969

SPUREN EINER AUTORISIERTEN MITTELALTERLICHEN EUSTATHIOSEDITION

PETER WIRTH/MÜNCHEN

Zeit seines Wirkens als Lehrer der Redekunst in Konstantinopel und Diakon an der Hagia Sophia hat Eustathios, wie allgemein bekannt, seinen großen berühmten Homerkommentar, seine heute verlorene Exegese zu Pindar und seine gelehrten Erklärungen zu Dionysios Periegetes niedergelegt. Diese benannten Werke veröffentlichte Eustathios in jenen Dezennien bald nach Mitte des 12. Jh. an die Adresse eines wissenschaftlich interessierten Publikums. Anders steht es um seine kleineren Schriften: von seinen weltlichen Reden beispielsweise wissen wir nur, daß sie einmal gehalten bzw. vorgetragen, nicht aber, ob sie später vom Autor selber in literarischer Form publiziert wurden (seine *laudatio funebris* auf Kaiser Manuel I. Komnenos deklariert sich schon aus ihrer Überschrift nicht als Rede, sondern als Schreibtischarbeit [γραφέν]). Insgesamt betrachtet sind wir im Gegensatz beispielsweise zu einem jüngeren Zeitgenossen des Metropolitens, seinem Schüler Michael Choniates, dem langjährigen Erzbischof von Athen, viel schlechter in Fragen der tatsächlichen Publikation der von Eustathios ausgearbeiteten Oeuvres unterrichtet. Immerhin verraten innerhalb des uns nur in Trümmern erhaltenen Corpus der kleineren, philologischen, historischen und rhetorischen, bzw. religiösen Schriften des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike etliche der tradierten Stücke ob des mit ihrem Titel verknüpften einleitenden Kurzkomentars die prüfende, sorgsame Hand eines Redaktors, welcher das zur Herausgabe betreute Schrifttum mit einem erklärenden Vorsatz in der Art einer Edition εἰς τὸ ἐξωτερικόν einem rhetorisch interessierten Publikum näherzubringen unternahm. Aus stilistischen Erwägungen, zum andern nicht minder aus der spürbar persönlich – zuweilen geradezu apologetisch gehaltenen Kommentierung, aus dem hohen sachlichen Niveau der kommentatorischen Gedankengänge, das innerhalb der scholiastischen Literatur des ausge-

henden 12. und einsetzenden 13. Jh. ohne Parallele bleibt, nicht zuletzt aus dem Umstand, daß die hier umschriebenen Oeuvres hiebei grobenteils in dem berühmten Codex der Rhetoren des 12. Jh., der Handschrift des Escorial Y-II-10 auf unsere Tage gekommen sind, welche sicherlich den ersten Jahren des 13. Jh. angehört – also in die Zeit bald nach dem Tode des berühmten Metropoliten fällt –, die Mutmaßlichkeit demnach eines als Zweitinstanz dazwischengeschalteten Redaktors relativ gering zu schätzen ist, möchten wir hier zunächst arbeitshypothetisch die Ansicht vortragen, daß die hiebei ins Auge gefaßten Schriften von niemand anderem denn dem bekannten Philologen und Kirchenmann selbst für die Veröffentlichung vorbereitet und ausgewählt wurden.

Wir verzeichnen nachstehend in knapper Übersicht die für eine vom Autor unseres Erachtens eigenhändig veranstaltete Edition in Frage kommenden Werke, wobei selbstverständlich die heute erhaltenen hsl. Kopien nichts über die dazwischen liegenden kodikologischen Bindeglieder auszusagen imstande sind.

In Frage kommen hier die Stücke:

p. 7, lin. 30–33 ed. Th. L. F. Tafel, Eustathii metropolitae Thessalonicensis opuscula, Francofurti 1832:

Τοῦ αὐτοῦ Εὐσταθίου Θεσσαλονίκης εἰς τὸ ἐκοπίασεν εἰς τὸν αἰῶνα, καὶ ζήσεται εἰς τέλος. Διαλαμβάνει δὲ ὁ διδασκαλικὸς οὗτος λόγος καὶ περὶ ἐλεημοσύνης, καὶ ταπεινώσεως, καὶ νηστείας, καὶ λούματος, καὶ εὐχῆς, καὶ λοιπῆς ἐναρέτου διαγωγῆς.

p. 141, lin. 1–5 ed. Tafel

Εὐσταθίου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης ἀλληλογραφία, προτεθειμένη πεῖσαι τοὺς θεῖους ἀδελφούς, μὴ σκορακίζειν τὸν θεοφίλτατον ἐφέσει τῆς τοῦ ἱερωτάτου κλήσεως. Ὑπόκειται δὲ ὁ διάλογος μέσον δυοῖν ὧν ὁ μὲν παρὰ τὸ ἱερὸν ὠνόμασται Ἱεροκλῆς, ὁ δὲ παρὰ τὸ θεῶ φίλον Θεόφιλος, οἰκειῶς αὐτὰ καὶ προσφυῶς τῷ προκειμένῳ ζητήματι. Προλογίζει δὲ ὁ Θεόφιλος.

p. 145, lin. 34–36 ed. Tafel

Τοῦ αὐτοῦ λόγος ἐπελευστικὸς βίου τοῦ κατὰ τὸν ἅγιον Φιλόθεον τὸν Ὁψικιανόν, ἐκ προσώπου Φιλοθέου μοναχοῦ, ἀνδρὸς ἀξίου λόγου, τοῦ καὶ προκαλεσαμένου εἰς ταύτην τὴν γραφὴν.

p. 182, lin. 12–15 ed. Tafel

Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν ὑπερλίαν σπουδάζοντα διὰ στύλου ἐν Θεσσαλονίκῃ

ἀναφανῆναι περί που τὸ ἔϋον παραθαλάσσιον. Εἶθε δὲ ἦν ἐκείνῳ καὶ αἰσθῆσθαι σαφῶς τῶν λεγομένων. Οὐ γὰρ ἂν ἀνέβη ἐκεῖ ὁ ἄνθρωπος, ὁκνῶν καὶ ἄλλως, ὡς ἐφικει, τὴν ἀνάβασιν.

p. 196, lin. 38–40 ed. Tafel

Τοῦ αὐτοῦ τὸ γραφὲν εἰς τὸν αἰίδιμον ἐν ἀγίοις βασιλεῦσι κύριν Μανουὴλ τὸν Κομνηνόν. "Ὁ περ ὅτι οὐ τυχόντως μεθ' ὁδεύεται, ὁ πεπαιδευμένος διακρίνει. Πολλῶν γὰρ ἄλλως γραψάντων, ἐστρυφνώθη πρὸς διαφορὰν ὁ παρῶν ἐπιτάφιος.

p. 267, lin. 20–28 ed. Tafel

Τοῦ αὐτοῦ Θεσσαλονίκης συγγραφῇ τῆς εἶθε ὑστέρας κατ' αὐτὴν ἀλώσεως, ἡρῶστημένης μὲν ἐπὶ τῆς κατὰ τὸν Κομνηνόν Ἀνδρόνικον δυσδαίμονος βασιλείας καχεξίας λόγῳ, ἦν ἐκεῖνος φαῦλα διαιτῶν κατὰ τῆς οἰκουμένης πολλὴν ἐκ μακροῦ ἡθοριζε, ταχὺ δὲ πάνυ θεραπευμένης ὑπὸ τοῦ ἐλευθερωτοῦ, μεγάλου βασιλέως Ἰσαακίου τοῦ Ἀγγέλου, διαδεξαμένου ἐκεῖνον εὐδαιμόνως καὶ εὐτυχῶς τῷ κόσμῳ, προνοίᾳ καὶ εὐμενείᾳ θεοῦ, μετ' οὐ πολλὰς ἡμέρας τοῦ ἀλῶναι τὴν πόλιν, ἐν τῷ χρήσασθαι ὀξυχειρίᾳ ἔργων, ὡς δέον μάλιστα ἦν, ἥς αὐτῷ θεὸς συνεφήψατο, καθ' ἃ λόγος ἕτερος καιρὸν εὐρηκῶς περιηγῆσεται.

E. Miller, *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial*, Paris 1848, p. 201 sq. (zu fol. 34^r):

Τοῦ αὐτοῦ λόγος ἀναγνωσθεὶς ἔξω τῆς μεγαλονύμου πόλεως Θεσσαλονίκης ἐν τῷ θείῳ ναῷ τοῦ μυροβλύτου κυρ. Νικολάου ἐπ' αὐτῇ τῇ θήκῃ τοῦ λειψάνου τοῦ ἐν αἰοδίμῳ τῇ μνήμῃ πανιερωτάτου Ἀθηνῶν τοῦ ὑπερτίμου, ὅτε εἰς τὴν μεγαλόπολιν ἀνεκομίζετο· μικτὸς δὲ ὁ λόγος καὶ οὔτε μονωδικὸς ἀκράτως, οὐ γὰρ ἔπρεπε τὸ τοιοῦτον εἶδος εἰς ἀκέραιον οὔτε τῷ Κομνηνῷ οὔτε τῷ γράψαντι· καὶ οὐδὲ πρὸς ἐπιτάφιον ἐντελῶς διεσκευασμένος διὰ τὸ ἀμελέτητον, κεκραμένος δὲ ἐξ ἀμφοῖν καὶ μονωδικῶς μὲν παθαινόμενος· ἐπιταφίου δὲ νόμῳ ἐστὶν αἷς τῶν πράξεων ἐλλαμπόμενος καὶ τοῦτο μετὰ γοργότητος. Εἰ δέ τινα καὶ ἄλλα μεσολαβεῖται τῷ λόγῳ, μέθοδος ἰδίᾳ ταῦτα τοῦ γράψαντος, χαίροντος τῇ ἰδίᾳ ταύτῃ ὡς τὰ πολλά.

Miller, *Catalogue* ..., p. 202 (zu fol. 46^r):

Τοῦ αὐτοῦ ὅτι μὴ δυνατόν ἓνα τινὰ φίλοις χρᾶσθαι κατ' ἥθος ἐναντιουμένοις. περιάγεται δὲ ὁ λόγος κατὰ μελέτην θέσεως, πλὴν ὅσον ἐστέρηται τοῦ προοιμιακοῦ κεφαλαίου τῆς ἐφόδου, διότι οὐκ αὐτόχρημα θετικόν ἐστι γύμνασμα.

Miller, Catalogue ..., p. 206 sq. (zu fol. 196^v):

Τοῦ λογιωτάτου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης ὡς ἐν ἡθοποιῖᾳ, οἷους ἂν εἶπε λόγους ὁ μοναχὸς Νεόφυτος ὁ Μωκῆσοῦ ὅτε τῇ ἐπαύριον μετὰ θάνατον τοῦ πολλὰ εὐεργετήσαντος αὐτὸν ἀγιωτάτου πατριάρχου κυρ. Μιχαήλ τοῦ Ἀγχιάλου, λουόμενος ἀφηρέθη ἐξ ἀποστολῆς τοῦ μεγάλου οἰκονόμου τοῦ Παντεχνῆ τὸ... στρῶμα καὶ τὰ ἱμάτια καὶ τὰ λοιπὰ τὰ ἀστείως αὐτίκα δοθέντα πτωχοῖς. Ἡ δὲ μέθοδος ἐξήλλακται πρὸς τὴν ἀληθῆ ἡθοποιῖαν οὐ γὰρ ἐστὶ σκοπὸς νῦν αὐτῷ, τοῦτο τὰ εἰκότα μόνον εἰπεῖν, ἀλλὰ καὶ σκῶψαι τὸν ἀσυνείδητον, διὸ καὶ πλάττεται ὁ μοναχὸς λέγων καθ' ἑαυτοῦ, ἐπεὶ καὶ τοῦτο πολλάκις εἰκός, φανερώς δὲ οὐδέν τι παχὺ καὶ αὐθαδὲς ἀπερικαλύπτως λέγεται διὰ τὴν τῶν προσώπων ποιότητα τοῦ τι λέγοντος. Οὐ γὰρ ἂν τις ἑαυτὸν ἐξ ὀρθοῦ ὑβρίζῃ, καὶ τοῦ πλαττομένου δὲ τὴν ἡθοποιῖαν· οὐ γὰρ ἔπρεπε τῷ τοιοῦτῳ πάνυ λαλεῖν εὐτράπελα (zu der besseren Überlieferung des Escorialensis gegenüber der von Tafel, a. a. O., pp. 328 sqq. nach cod. Basil. gr. A-III-20 herausgegebenen Textform P. Wirth, Gehört die Ethopoiie Ποίους ἂν εἶπε λόγους κτλ. zum Briefcorpus des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike? *Classica et Mediaevalia* 21 [1960] 215–217).

Es sind vornehmlich die Partien: p. 145, lin. 35 sq. ed. Tafel:

ἀνδρὸς ἀξίου λόγου, τοῦ καὶ προκαλεσαμένου εἰς ταύτην τὴν γραφὴν, p. 182. lin. 13 sq. ed. Tafel: Εἶθε δὲ ᾗ ἐκείνῳ καὶ αἰσθῆσθαι σαφῶς τῶν λεγομένων, p. 196, lin. 39 sq. ed. Tafel: Ὅπερ ὅτι οὐ τυχόντως μεθώδευται, ὁ πεπαιδευμένος διακρινεῖ. Πολλῶν γὰρ ἄλλως γραψάντων, ἐστρυφνώθη πρὸς διαφορὰν ὁ παρὼν ἐπιτάφιος, p. 267, lin. 20 ed. Tafel: τῆς εἵθε ὑστέρας κατ' αὐτὴν ἀλώσεως, *ibid.*, lin. 27 sq. ed. Tafel: καθὰ λόγος ἕτερος καιρὸν εὐρηκῶς περιηγῆσεται; Miller, Catalogue ..., p. 201, lin. 29; p. 202, lin. 1 sq.: εἰς ἀκέραιον οὔτε τῷ Κομνηνῷ οὔτε τῷ γράψαντι· Εἰ δὲ τίνα καὶ ἄλλα μεσολαβεῖται τῷ λόγῳ, μέθοδος ἰδίᾳ ταῦτα τοῦ γράψαντος, χαίροντος τῇ ἰδίᾳ ταύτῃ ὡς τὰ πολλά, Miller, Catalogue ..., p. 207, lin. 2–6: Ἡ δὲ μέθοδος ἐξήλλακται πρὸς τὴν ἀληθῆ ἡθοποιῖαν· οὐ γὰρ ἐστὶ σκοπὸς νῦν αὐτῷ, τοῦτο τὰ εἰκότα μόνον εἰπεῖν, ἀλλὰ καὶ σκῶψαι τὸν ἀσυνείδητον, διὸ καὶ πλάττεται ὁ μοναχὸς λέγων καθ' ἑαυτοῦ, ἐπεὶ καὶ τοῦτο πολλάκις εἰκός, welche eine unverkennbare persönliche Note enthalten. Wird eine von Eustathios selber redigierte Vorbemerkung in den Titeln p. 145 ed. Tafel und p. 182 ed. Tafel hochwahrscheinlich, so kann eine ihm selbst verdankte Notiz in der Einleitung zu seiner berühmten Schrift über die Eroberung Salonikis durch die Normannen

anno 1185 (p. 267, lin. 27 sq. ed. Tafel: καθὰ λόγος ἕτερος καιρὸν εὐρηκῶς περιηγήσεται) mitnichten abgestritten werden. Tenor und Stil gleichen der Abfassung der übrigen ausgeschriebenen Proömien so auffallend, daß man auch für sie sich nur ungern für die Zwischenredaktion eines kommentierenden Editors erwärmen kann, um so mehr, als eingeflochtene detaillierte Nebenbemerkungen Kenntnisse um die Entstehung der hier behandelten literarischen Schöpfungen voraussetzen, welche kaum von einem später, nach dem Ableben des Erzbischofs tätigen Redaktor erwartet werden können. An einen zu Lebzeiten Eustathios' wirkenden Herausgeber aber möchte man angesichts der Aktivität und spürbaren Eigenwilligkeit des Metropolitens nicht im Entferntesten zu denken wagen. Offen bleibt allerdings dabei die Frage, ob, wie im Falle des schon erwähnten Erzbischofs von Athen Michael Choniates, es einst auch eine Art gesammelte Schriften des Eustathios in autorisierter Edition gegeben hat oder nur eine autorisierte Edition von einzelnen Schriften (bzw. von etlichen Stücken zugleich). Diese Frage läßt sich aus den uns fast ausnahmslos nur in drei Handschriften, dem berühmten Basilensis A-III-20, dem Escorialensis gr. Y-II-10 und dem Parisinus gr. 1182, erhaltenen Opuscula des Erzbischofs nicht entscheiden. Daß die beiden erstgenannten Manuskripte nur in der 1. Hälfte des 13. Jh. entstanden sein können, nicht aber schon im 12. Jh., hat aus paläographischen Beweisgründen schon der französische Assumptionist V. Laurent¹ entgegen den völlig unbewiesenen Mutmaßungen von Paul Maas² und B. Laurdas³ unterstrichen. Daß die bezeichneten Codices keinesfalls von Eustathios selber niedergelegt worden sind, geht aber eindeutig auch aus dem vielfach verderbten oder lückenhaften Text beider Überlieferungszeugen unwiderlegbar hervor. Die von P. Maas erwogene, von B. Laurdas aufgegriffene unhaltbare Hypothese widerspricht also nicht unseren obigen Beobachtungen.

¹ Art. Eustathe n. 8, Dict. d'hist. et de géogr. eccl. XVI (1967) Sp. 35 f.

² Verschiedenes zu Eustathios, Byz. Zeitschr. 45 (1952) 2 f. (mit dem Versuch, cod. Basil. A-III-20 zum Autograph zu erklären).

³ Εἰς Εὐστάθιον Θεσσαλονίκης, Ἑπετ. Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδ. 23 (1953) 544-547 (mit dem Versuch, aus vagen Ähnlichkeiten auch cod. Escorial. gr. Y-II-10 zum Autographon des Erzbischofs zu stempeln).

RÉSUMÉ DES DISCUSSIONS

Tous les rapports et les discussions qui ont suivi les exposés ont été enregistrés sur bandes magnétiques. Ainsi il est possible d'établir toute copie des débats sur simple demande. Nous nous contentons donc ici de résumer les interventions les plus importantes.

1. *Sur le rapport de M. A. DUCELLIER*

M. ARGYRIOU demande à M. DUCELLIER de définir sa position sur deux points qu'il juge fort importants: d'abord à propos des souffrances des Eglises, dont la principale cause est évidemment leur désunion même; en second lieu, il convient de se demander quelle connaissance avaient au juste les Byzantins de l'Islam et des Musulmans.

Sur le premier point, M. ARGYRIOU insiste sur un aspect de l'opinion musulmane; celle-ci accuse les chrétiens de division, puis d'inconséquence dans leurs pratiques; c'est pour cette raison que Dieu les châtie. Cette façon de voir est partagée par les Latins et par la plus grande partie des Unionistes, à Byzance toujours minoritaires mais ardents.

Sur le second point, il est évident que les Byzantins ne connaissaient guère l'Islam; quand Nicéas Choniates parle des Musulmans, il copie Jean Damascène et d'autres auteurs; Nicéas ne tire rien de sa propre expérience; les noms des sourates et tous les autres détails relatifs aux pratiques sont de seconde main.

M. DUCELLIER convient aisément que Nicéas Choniates n'est absolument pas original; il a seulement pratiqué un échantillonnage relatif des matériaux disponibles chez les auteurs byzantins antérieurs. Quant à la notion de punition, elle est devenue un slogan du parti unioniste. Dieu châtie les chrétiens en raison de leur peu de sérieux.

A une autre question de M. ARGYRIOU relative à l'exégèse de l'Apocalypse, M. DUCELLIER dit ne pas en avoir trouvé trace au XIII^e siècle. Au reste, le XIII^e siècle est une époque de transition: on ne découvrirait alors aucune comparaison entre le Pape et Mahomet, alors que ce rapprochement devient assez fréquent dans les écrits polémiques des siècles suivants.

M. BERZA dit le vif intérêt du travail présenté par M. DUCELLIER. Il importe, en effet, de rechercher les idées, les mentalités, les conceptions, l'image aussi que tel peuple se fait de tel autre. Bien sûr, ce qui restreint la portée des enquêtes, c'est qu'elles ne peuvent cerner que les préoccupations des intellectuels, donc peu de gens. Que pensaient les classes moyennes? L'enquête documentaire devrait être élargie, car il faut voir tous les aspects.

M. DUCELLIER dit qu'il faudrait, en effet, tenter un *corpus* des textes byzantins sur les Musulmans. Le travail de VASILIEV est capital, mais insuffisant et trompeur.

M. THIRIET approuve: il convient de connaître ce que les gens pensaient d'autrui (et d'eux-mêmes aussi). Certains chercheurs, tel M. ARGYRIOU, sont bien armés pour une telle enquête; l'Institut d'Islamologie de Strasbourg pourrait aider aux recherches. Bien sûr un *Corpus* serait souhaitable, mais la réalisation systématique et soignée en apparaît difficile. On peut du moins construire les pro pylées et accéder à un certain contenu. On peut procéder comme l'a entrepris A. DUCELLIER; à Strasbourg, il est possible de commencer ainsi.

2. Sur la communication de M. SCHIRÒ

M. DUCELLIER dit l'intérêt de la communication: M. SCHIRÒ a présenté de grands Albanais, comme il y en eut beaucoup. La trame est toujours assez complexe.

M. SCHIRÒ affirme son intention de poursuivre ses recherches dans cette voie. A une question de M. THIRIET sur la date de publication de la chronique des Tocco, M. SCHIRÒ répond que le texte critique est corrigé; toutefois, l'ouvrage est un peu retardé, en raison des vœux de la Commission pour l'édition des textes byzantins (M. HUNGER acquiesce). De toute façon, le matériel est totalement prêt et les données essentielles peuvent être communiquées aux chercheurs. C'est à travers cette chronique et d'autres oeuvres que l'on peut le mieux suivre l'action de personnages comme celui qui vient d'être évoqué.

3. Sur le rapport de M. IRMSCHER.

A propos du patriotisme grec, M. KARAYANNOPOULOS pense

que la question demeure ouverte: patriotisme ou éveil de la conscience nationale? M. IRMSCHER dit qu'il a voulu posé la problématique; il rappelle comment les consciences française, puis prussienne au lendemain de Iéna se sont découvertes et affirmées. Bien entendu, répond M. KARAYANNOPOULOS, il y eut à Nicée réaction contre les Latins vainqueurs et pillards: Ainsi prit-on mieux conscience de soi, de ce que l'on représentait.

M. OSTROGORSKY fait une petite objection: à Byzance, selon M. OSTR., il y avait déjà une sorte de sentiment national, non pas *byzantin* ni même *hellénique*, mais *impérial*, donc, à vrai dire, fort peu national, plutôt *universel*. Ce concept d'universalité romaine reste vivant. C'est assez différent du patriotisme, mais peut se rapprocher d'un sentiment "national," qui s'exprime d'une manière très originale.

De son côté, M. E. WERNER défend l'expression et le fait du patriotisme. Et M. IRMSCHER insiste en disant que, selon son jugement, il n'a commis aucun anachronisme; autour de Nicée, en fait, se développe une forme de patriotisme. À. M. HUNGER, qui insiste sur la puissante Monarchie et sur les sentiments de fidélité des *douloi*, M. IRMSCHER oppose sa conviction d'un patriotisme réel. Pourtant, M. KARAYANNOPOULOS revient pour affirmer le caractère multinational de l'Empire, même rétréci. Peut-on alors parler de patriotisme? Peut-être bien, mais plus *romain* que grec. Le problème demeure posé.

4. *Sur le rapport de M. D. NICOL*

M. DUCELLIER insiste sur l'importance du problème épirote. La communication de M. NICOL est d'autant plus significative que l'obscurité de l'histoire épirote demeure grande pendant la période 1259-1275 (prise de Vlorê-Valona). Il semble que l'occupation byzantine soit restée faible, alors que les maîtres de Naples, Manfred puis Charles d'Anjou occupèrent beaucoup plus (Vlorê, Kanina, etc.).. Autre aspect que rappelle M. DUCELLIER: l'expansion albanaise et sa relative organisation (cf. Pachymère): ainsi Charles d'Anjou paraît bien avoir traité avec une *universitas* qui existait depuis longtemps. Quant au séisme de Durrês-Durazzo, il convient peut-être de le placer vers 1266 ou 1267.

Au sujet de l'identification de Suboto-Sopot, M. DUCELLIER précise l'existence d'un château dit Sopot, près de Logara en Himara (Sud albanais). On convient aussi de l'importance de la bataille de Bérat, qui vit les cavaliers battus par des fantassins, et ceci vingt ans avant Courtrai.

Sur l'essentiel, M. NICOL remercie M. DUCELLIER; il dit avoir découvert certains renseignements géographiques dans l'ouvrage récent de M. HAMMER, il est vrai pour la période antique; de toute façon, Sopot, Himara et Butrint sont presque toujours cités en association dans les textes.

5. *Sur la communication de M. J. FERLUGA*

M. SCHIRÒ, à l'aide des citations offertes par la chronique des Tocco, fait un rapport avec la chronique de Morée; il insiste sur le terme d'*archonte* qui lui apparaît comme possédant un sens technique.

M. FERLUGA en conviendrait: les mêmes expressions se répètent. *Archonte* possède un sens large; on ne saurait facilement définir les pouvoirs de l'archonte. Les archontes constituent un groupe social relativement fermé, dont on entrevoit mieux les *devoirs* que les *pouvoirs*.

M. OSTROGORSKY désire féliciter M. FERLUGA des précisions qu'il fournit sur la terminologie et sur les institutions. En ce qui concerne les archontes, il pense qu'ils sont les représentants de la petite et moyenne aristocratie où se recrutent les pronoiaires. Selon M. OSTROGORSKY, en effet, on ne saurait dire, avec M. JACOBY, que la *pronoia* n'existait pas avant 1204. Elle existait, bien sûr, puisque l'on trouve mention du système dans Nic. Choniates. Les conquérants ont trouvé la *pronoia* et ont utilisé cette institution qui leur semblait proche de leur système occidental.

M. KARAYANNOPOULOS, qui désire rester bref, apporte sa définition des archontes / archontopouloi "les hommes qui ont le plus de poids dans un groupe (die Männer die mehr handeln in einer Gruppe)."

M. FERLUGA répond en précisant que les archontopouloi peuvent obtenir des *pronoiai*, comme le prouvent plusieurs passages de la Chronique de Morée.

Pour finir, M. THIRIET se déclare d'accord avec M. FERLUGA et OSTROGORSKY: en Crète, dès que les Vénitiens peuvent conclure

des accords avec les archontes locaux, après 1225-1230, ils utilisent l'institution de la *pronoia*, même si le terme n'est attesté de façon certaine que dans le texte de l'accord avec Alexis Kalergis, en 1299.

6. Sur le rapport de M. P. WIRTH

Unique intervention de M. OSTROGORSKY, qui fait répéter et préciser à M. WIRTH ses conclusions, en quatre points (v. le texte). L'accord s'établit aisément sur une "Nachrichtenpropaganda" à l'égard des Bulgares et du patriarche.

7. Sur la communication de M. L. STIERNON

M. OSTROGORSKY pose d'abord la question du *titre*. Despote est un titre, mais alors qu'est-ce qu'un titre ? Anne Comnène nous dit que le basileus Alexis I^{er} donna à son frère le *titre* de *Kaisar* mais, en ce cas, *sébastokrator* est plus grand, plus important que César. La situation semble donc complexe et ambiguë; il est vrai qu'Alexis Comnène avait développé une autorité de famille, d'où les titres compliqués qu'il avait dû créer. D'autre part, n'oublions pas l'Eglise: archevêques et évêques reçoivent le titre de despote sans pour cela être despote. Selon M. OSTROGORSKY, il convient de tenir grand compte de la finesse et de la souplesse de la titulature byzantine.

M. L. STIERNON répond que despote est un titre aulique, figure comme une *ἀξία*; on la trouve mentionnée sur les sceaux. Pour l'appellation de despote conférée à des dignitaires ecclésiastiques, il faudrait y voir un aspect mystique. Au reste, tous les porphyrogénètes sont *despotes*, au sens impérial; un peu comme dans l'Empire français de Napoléon, les membres de la famille Bonaparte se firent appeler "Votre Majesté." Manuel Comnène a voulu que despote fût un titre conférant des fonctions importantes et précises: ainsi Alexis Bêla est empereur en puissance et se trouve donc placé immédiatement après le basileus et avant les patriarches.

M. HUNGER rappelle, puisque le P. STIERNON a cité beaucoup de textes, qu'il existe des exigences d'espace, notamment quand il s'agit de sceaux; il y a les règles de métrique, et il faut comprimer, ce qui obscurcit les légendes.

M. STIERNON convient de cela, mais dit l'importance des abrégés-

tions, bien codifiées, sinon normalisées. Quand on voulait faire un quatrain, la place était toujours trouvée; on indiquait la titulature du personnage, du moins sa partie essentielle.

8. *Sur le rapport de M. E. STANESCU*

M. DUCELLIER insiste sur les mérites de la communication de M. STANESCU, sur le plan culturel et idéologique. En effet, entre Frédéric II et Nicée, les relations politiques ne sont pas l'aspect le plus important et il faut tenir compte des principes du pouvoir et de l'autorité. A cet égard, commente M. STANESCU, Nicéphore Blemmydès défendit le principe de l'empereur-philosophe, capable d'appliquer des principes éthiques. M. ARGYRIOU se demande s'il ne faut pas voir là une influence de l'Islam: de fait, l'*umma* doit avoir à sa tête un calife digne et éclairé.

M. STANESCU répond que Blemmydès a simplement été inspiré par Platon: le modèle est une monarchie pauvre, où l'empereur ne conserve qu'un domaine matériel étroit. Par ailleurs, l'aristocratie eut toujours tendance à limiter le domaine impérial.

M. THIRIET indique qu'il faut voir là une tendance idéologique traditionnelle à Byzance; c'est ainsi que Platon a profondément influencé le programme de gouvernement tracé par M. Psellos. Dans ses lettres à Constantin X Doukas et, surtout, à Michel VII, Psellos répète fréquemment que le basileus doit réprimer ses désirs et éviter l'accumulation de biens matériels. Donc ceci doit peu à la pensée musulmane.

Sur l'observation de M. STANESCU, qui fait remarquer que Psellos fut, lui aussi, opposé à une monarchie trop puissante, M. THIRIET revient sur le thème de la monarchie pauvre. Nous sommes au treizième siècle, où la pauvreté est remise en honneur. Ce courant est profond dans toute la Chrétienté (mouvement franciscain, tendances du roi Louis IX de France, etc.). L'aspect proprement religieux compte aussi.

9. *Sur la communication de M. ARGYRIOU*

Madame EVERT-KAPPESOWA félicite l'auteur pour la richesse et le pittoresque de son exposé; les textes cités sont très révélateurs. Peut-être la tâche immédiate consisterait-elle à dresser la liste des griefs importants et celle des griefs plus ou moins absurdes. En fait, ces derniers sont les plus graves. Les Latins sont des Barbares, et les

événements de 1204 ont renforcé cette impression. On admet encore la primauté du Pape, mais non les interventions de la Curie.

M. ARGYRIOU, lui aussi, distingue ce qui est dû aux recherches théologiques et ce qui est dû à la haine populaire. Ainsi on reproche au Pape d'avoir mis une croix sur sa chaussure, que les croyants latins embrassent avec dévotion; cela touchait vraiment les masses grecques. Il en est de même pour la question du *filiouque*; le peuple voit le Saint-Esprit comme un être vivant, humain avec un pied sur terre et l'autre au ciel.

M. VOORDECKERS fait la part des sarcasmes, des traits de caricature; il sait gré à M. ARGYRIOU de la richesse des traits cités en référence. C'est amusant et très éclairant.

M. THIRIET pense qu'il y a transposition des griefs sérieux sur le plan populaire. Au sujet de la primauté pontificale, il n'est pas persuadé qu'elle soit admise par tout le monde en Roumanie. Assez souvent on trouve mention des cinq patriarchats, de l'égalité des droits et des dignités entre eux; on a peine à abandonner au patriarche romain une parcelle d'autorité plus grande.

Sans contredire absolument cette observation, Madame EVERT-KAPPESOWA dit que la primauté pontificale était considérée comme théorique. Au reste, deux patriarches seulement comptaient: celui de Rome et celui de Byzance. A celui de Rome tend à être attribuée une plus grande dignité, surtout à la fin de l'Empire quand fut recherchée l'aide de l'Occident.

M. OSTROGORSKY estime qu'un compromis est possible: Byzance devient indépendante sur le plan religieux parce que, depuis Charlemagne, chaque partie du *kosmos* est devenue libre.

Madame KARLIN-HAYTER rappelle que le patriarche Nicolas I^{er} admettait volontiers la primauté pontificale; en revanche, il reprochait à la Curie de se mêler des affaires internes de l'Eglise byzantine.

M. DUCCELLIER se demande quels sont les arguments sérieux. Ce sont, semble-t-il, les plus efficaces, capables d'atteindre la mentalité populaire. Or les arguments grotesques touchent vivement cette mentalité. C'est un peu la même chose avec la polémique anti-musulmane: on racontait que Mahomet adorait une chamelle rose, qu'il vivait des ressources financières de son épouse, etc.

Le R. P. GILL croit que les arguments sérieux, telle *filiouque*, portent assez sur l'esprit des masses, à condition qu'ils soient exploités; il est

évident qu'il fallait pousser l'argumentation; pour cela tous les arguments étaient bons.

M. THIRIET rappelle que le Symposion tient ses assises dans un Institut consacré aux "carrières de l'Information" et aux techniques de communication. C'est dire que l'on connaît bien les procédés aptes à mobiliser, à sensibiliser une opinion. Or, pour impressionner les masses, il faut user d'arguments massifs.

10. *Communication de M. P. RACINE*

Aux diverses questions qui lui sont faites par M. GILL, NICOL et DUCELLIER, ainsi que par Mlle MASSON, M. RACINE répond dans l'ordre.

Il fait ainsi valoir que les Placentins, petites gens engageant de petites sommes, ne possédaient pas de quai en propre à Constantinople. De même on ne les trouve pas en Egypte, ni à Damiette ni à Alexandrie, ports où l'on embarquait les épices; en revanche, ils recherchaient le bois et les esclaves (Syrie, Mer Noire), à la suite des Génois. De toute façon, le trafic placentin est particulier, il est lié aux foires de Champagne. Donc les Placentins importent de la soie, trafiquent sur les laines, le drap. Quant à la présence des Placentins à Raguse, elle n'est pas attestée de façon certaine; les Placentins sont peu attirés par Venise, où l'on en trouve peu; au demeurant, ils ne trouvaient pas en Dalmatie des produits intéressants pour leurs échanges.

MM. BERZA, RACINE et THIRIET discutent ensuite, brièvement, sur le terme *Romania*, qui est précisé et délimité.

11. *Communication de Mlle S. DUFRENNE*

Madame EVERT-KAPPESOWA demande à Mlle DUFRENNE si l'on peut dater la construction de l'église bulgare de Roïna. Il semble que la construction de Roïna soit antérieure, dans le dernier tiers du XII^e siècle. Ce qui est remarquable, c'est la quantité de petites églises menues, très soignées alors que nous avons, à Kiev par exemple, des édifices de vastes proportions.

La question posée par Mlle MASSON sur les dates de Sopočani appelle les mêmes précautions; il est difficile de se prononcer, car les dates diffèrent selon les notations des artistes et les indications trouvées dans l'église elle-même ne sont pas convergentes.

SYMPOSION BYZANTINON, Strasbourg (1969).

RAPPORT DE SYNTHESE PRESENTE
PAR M. A. DUCELLIER

Je dois à l'amitié de M. THIRIET de présenter ce rapport. Il est vrai que notre réunion fut toujours marquée par la place donnée libéralement aux jeunes. C'est probablement ce qui me vaut de parler aujourd'hui; je le fais avec modestie, en m'efforçant de caractériser les aspects les plus importants de nos quatre journées de travail.

Disons tout d'abord que l'échantillonnage fut très large: tous les aspects de l'histoire ont été représentés. MM. SCHIRO, NICOL, STANESCU et WIRTH ont présenté des problèmes d'histoire politique. M. ARGYRIOU nous a entretenu d'histoire religieuse, largement comprise comme un examen des opinions et des mentalités; la discussion qui a suivi, très riche, a permis d'appréhender bien des problèmes opposant les chrétiens d'Orient à ceux d'Occident. Les communications de Madame KARLIN-HAYTER, de MM. STANESCU et STIERNON ont tenté avec bonheur une nouvelle approche des questions institutionnelles, dans leurs structures et dans leur terminologie. L'histoire sociale de Byzance au treizième siècle a été éclairée par MM. FERLUGA et WERNER, tandis que MM. HUNGER, HÖRANDNER et LACKNER examinaient avec acribie l'histoire de la pensée et les faits de culture. Le travail de M. HUNGER sur les types graphiques et la datation des manuscrits, la présentation par M. SCHIRÒ de la chronique des Tocco et l'exposé de M. TRAPP sur la diplomatie et la chronologie montraient que les instruments de travail étaient l'une des préoccupations de nos assises. A la fin, Madame S. DUFRENNE consacrait aux problèmes d'art byzantin et, surtout, à l'extension de l'art byzantin dans les Balkans une leçon d'autant plus appréciée que l'histoire de l'art fut un peu la parente pauvre de ces journées strasbourgeoises. De même le fait que M. THIRIET, chargé de l'organisation de notre Colloque et fort occupé, n'ait pu nous présenter un exposé explique la faible part tenue par l'histoire économique. Il est vrai que la communication de M. RACINE est venue compenser quelque peu cette lacune.

Ce qui est important, c'est la très large place attribuée à l'aspect mental et aux problèmes de contacts. L'Empire byzantin est apparu comme un monde en crise, soumis aux influences de l'Occident (Madame KARLIN-HAYTER, MM. FERLUGA et WIRTH), en relations assez ambiguës avec les Musulmans, surtout les Turcs de Konya, au demeurant dispersé. Si Trébizonde n'a fait l'objet d'aucun rapport, Nicée avec M. IRMSCHER, l'Epire avec M. NICOL ont eu la vedette, montrant un temps de misère et de repli sur soi. L'histoire de la pensée, le problème du retour aux origines antiques, la discussion sur le rôle du platonisme dans la réflexion non seulement philosophique mais aussi politique ont fait avancer la connaissance des milieux intellectuels nicéens. Bien entendu, l'exposé de M. IRMSCHER sur le patriotisme grec à Nicée, sur le poids du patrimoine culturel hellénique fit saisir la portée de l'ébranlement de 1204 et le renouvellement des bases idéologiques. Enfin, à travers les rapports de MM. ARGYRIOU et DUCCELLIER, on a pu constater l'âpreté de la polémique religieuse, à l'Ouest antilatine, vers l'Est anti-musulmane. Au total, tous les exposés ont manifesté combien, en dépit des malheurs qui l'accablaient, Byzance savait se renouveler. Comme le dit M. BERZA, nous avons traité d'un monde fort vivant, qui réfléchit sur la crise qu'il a connue et connaît encore, tente de faire appel aux ressources de sa vraie culture, modifie son écriture, étend enfin son influence artistique sur le monde slave voisin.

En fouillant l'histoire des mentalités, le premier Symposium Byzantin de Strasbourg a très certainement oeuvré pour une meilleure connaissance de l'Etat byzantin et de la vie des populations qui y demeuraient ou sont venues s'établir en Roumanie. C'est probablement là que réside l'apport le plus original.

FIN DES TRAVAUX

M. THIRIET félicite chaleureusement M. DUCCELLIER pour son analyse très complète des résultats du Colloque. Il étend ses remerciements à tous les participants qui ont fait de Strasbourg, pendant quelques jours, un centre de recherches et de réflexions sur l'histoire de l'Orient byzantin au treizième siècle, alors qu'il se trouvait au contact,

très rude au demeurant, de gens peu compréhensifs comme les Occidentaux, ou acharnés à l'abattre ou à se substituer à lui, comme les Turcs et les Slaves. M. THIRIET adresse l'expression de sa gratitude à MM. les Professeurs OSTROGORSKY, Docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg, et BERZA, dont l'activité se montre inlassable en faveur du Sud-Est européen. L'aspect le plus remarquable de ce Colloque, et qui démontre bien sa vitalité, est la présence assidue de tous les participants. Capté par l'intérêt technique et par l'atmosphère de chaleur humaine, personne ne s'est senti étranger; l'agrément d'être ensemble et de traiter de ce qui tient à coeur a donné à notre rencontre tout son caractère.

Aux participants présents s'ajoutent ceux que la maladie ou le travail ont retenus loin de nous: M. VON IVANKA, M. KREKIĆ, Madame MELIKOFF, M. BOMPAIRE, M. SCHLUMBERGER, M. ŠEVČENKO et M. SOLOVIEV. Nous adressons à nos Confrères nos meilleurs voeux de santé et de labeur; surtout, nous exprimons le souhait de les voir participer à nos prochaines assises.

Précisément, il convient d'examiner les perspectives ouvertes par le premier Symposion Byzantinon, marqué par vingt-deux communications qui représentent un effort documentaire et technique remarquable. De toute manière le succès de ces petites rencontres semble certain.

Sur la proposition de M. THIRIET, la discussion s'engage à propos du second Symposion, que tous souhaitent voir réuni une nouvelle fois à Strasbourg. M. OSTROGORSKY dit qu'il ne faut pas trop en retarder la date mais qu'il convient d'éviter une rencontre avec les grands Congrès qui marqueront les prochaines années, notamment à Moscou et à Bucarest. Finalement, les membres présents se rallient à l'année 1973, de préférence à l'automne.

Quel sera le thème du prochain Symposion? M. THIRIET suggère "les îles de l'Empire byzantin." Chaque île de la Méditerranée est un petit monde où se rencontrent les hommes et les cultures; en outre, bien des problèmes demeurent obscurs, surtout en ce qui regarde Chypre et la Crète (la Sicile a été mieux traitée). Plusieurs participants font remarquer qu'il importe d'éviter le saupoudrage: aussi les sujets conserveront un caractère général. Il est décidé que M. THIRIET présentera les spécialistes les plus qualifiés; ceux-ci présenteront leurs observations et feront des propositions qui permettront d'établir une liste des principaux sujets. A l'unanimité, les membres présents char-

gent M. THIRIET de procéder, en temps opportun, aux consultations nécessaires.

Après avoir exprimé sa reconnaissance aux participants, M. THIRIET leur donne rendez-vous pour le mois de septembre 1973.

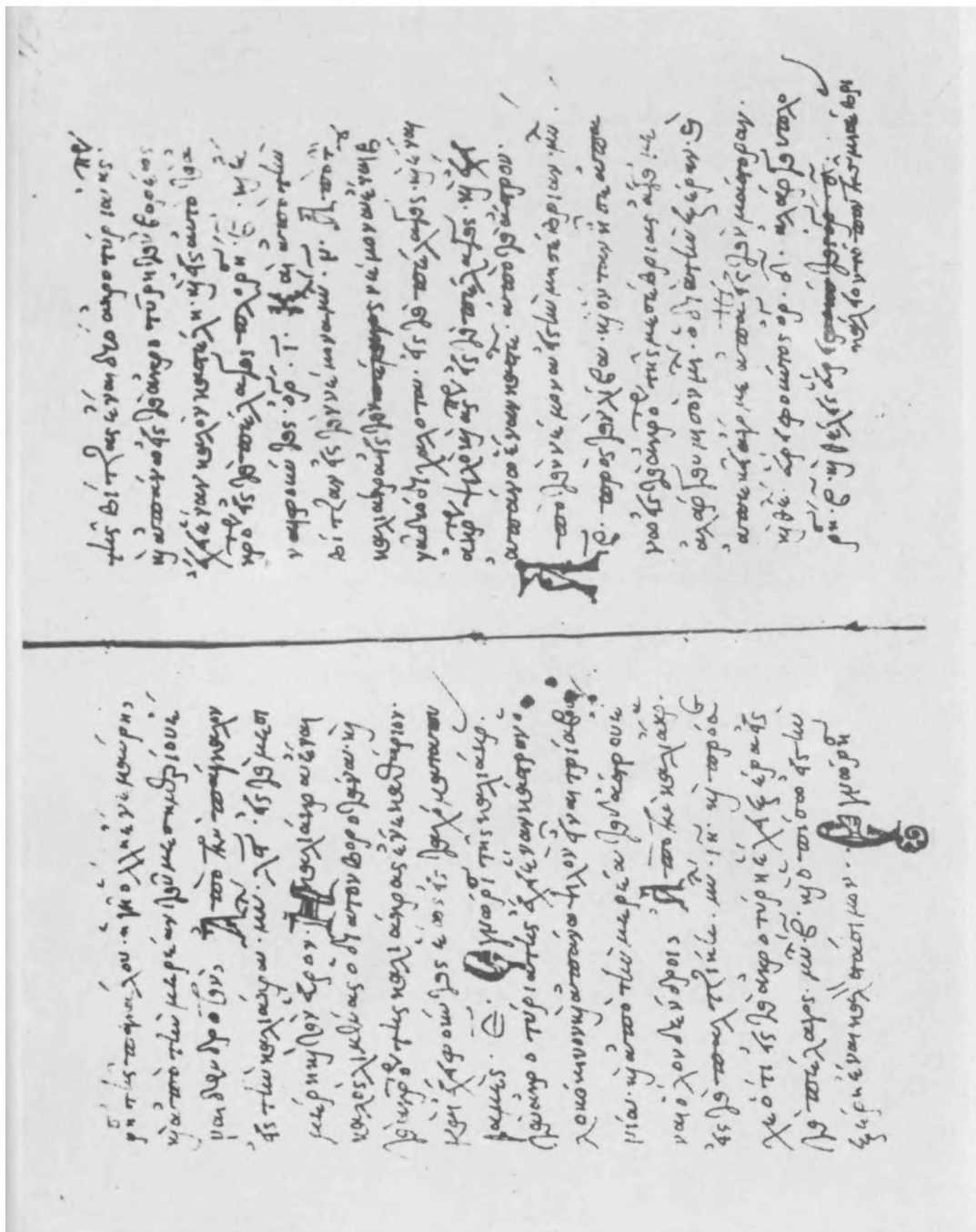




Abb. 16. Der Grabstein des Michael-Emir-Arslan.



Abb. 2 Deniers d'Ancone. Avers



Abb. 3 Deniers d'Ancone. Revers

Abb. 1 Vindob. Theol. gr. 149

Abb. 2 Vindob. Suppl. gr. 91

[illegible]



Abb. 4 Par. gr. 2572

καὶ ἡμεῖς δὲ οὐ μοι αἰσῶν κτ' ἰαὺν ὑπὸ χρομῆθ' οὐ τε δὲ
ἐκπῆμιν ἡ αὐτὴ οὐ τε φόβ' ἡροσεφνί' αἶ· οὐ μὲν γὰρ
ζητῆς· ὁ δὲ ζητῆς ἐκ τοῦ αὐτοφάγου· ἐμὲ δὲ πο' αἰπὺ αἰσῶν
καὶ θάνατον· καὶ τὸν ἡ δὲ ἐκ τῆς οὐκ ἔστιν αὐτὸς ἰσ
ἐραθὴ σπέρω· ἡ σοὶ ἰσῶν τοῦ δὲ καὶ ἡ αἶ' τοῦ ὀρβ
φροντὶς ἐξ ἰσόν· ὑποχρῶν αὐτὸς πῶς ἐμὲ πῦρ εἰ
φῆλ' ἰσῶν δὲ πῶς ὁ ἀμῆλ' κτ' οὐκ ἔστιν αἰσῶν καὶ χρο
στῆκας· παρὸς τὴν ποτὶς καὶ διππὴ ἰεαμῆτ' παρὲς
κατὰ τὴν αἶ' οὐκ ἔστιν ἰσῶν καὶ καὶ ἐκ τῆς ποτῆς καὶ ἐκ
ἀρτῆς δὲ ὑποπῶς ἡν· τοῦτον ἡ φροντῆς, καλῶς αἰ
αὐτὸς τοῦ οὐ δὲ ἰσῶν πῶς αἰ· τοῦτον ἡ ἐκ τῆς ἰσῶν
ἡ οὐκ ἔστιν δὲ ὑπὸ χρομῆθ' ἰσῶν δὲ κινδῶν· αἰσῶν αἰσῶν
ὁ δὲ τοῦ αὐτὸς ἡ κινδῶν· οὐκ ἔστιν αἰπὺ αἰσῶν καὶ ἡ αἰσῶν
οὐκ ἔστιν ἡ θῆος οὐ κατὰ τὴν φῆλ' καὶ σὺ πῶς αἰσῶν
τῆς σπέρω τῆς ἰσῶν τῆς ἡ αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος τοῦ φῶν
ἡ αἶ' οὐκ ἔστιν αἶ' ποτὶς αὐτῆς σπέρω· ποτὶς αἶ' οὐκ ἔστιν
τῶν ὑπὸ χρομῆθ' ἰσῶν τῆς αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος τοῦ φῶν
μὲν οὐκ ἔστιν οὐκ ἔστιν ἡ θῆος τοῦ φῶν αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος
καὶ ἡ τῆς ἰσῶν· αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος τοῦ φῶν αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος
πῶν οὐκ ἔστιν, καὶ σπέρω καὶ πῶς ὑπομῆν οὐκ ἔστιν ἡ θῆος
δὲ τῆς αἶ' οὐκ ἔστιν πῶς οὐκ ἔστιν αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος· σοὶ δὲ οὐκ ἔστιν
τοῦτον δὲ ἰσῶν πῶς οὐκ ἔστιν αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος καὶ αἶ' οὐκ ἔστιν
ὁ μὲν φῶν αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος καὶ αἶ' οὐκ ἔστιν ἡ θῆος πῶν ἡ θῆος

ἡ θῆος
ἡ θῆος
τῆς αἶ'
ἡ θῆος
ἡ θῆος

καὶ τὴν ἑξῆς ἐπὶ τῆς τραπέζης
 καὶ καθίσαντες ἐπὶ θρόνων κρίνον
 τὰς τὰς δώδεκα φυλάς τοῦ Ἰσραὴλ
 εἶπε δὲ ὁ Κς· σίμων σίμων· ἰδοὺ
 ὁσαύτως ὁ δὲ ζήτησα τοὺς υἱοὺς
 μιᾶς σαρκὸς τοῦ σίτου· ἄλλο ἢ ἄλλο ἔδειξεν
 πρὸς τοὺς υἱοὺς καὶ κλίνας καὶ κλίσεις
 σου· καὶ σὺ ποτὶς ἐπὶ ἀρετῆς, ἀνέρι
 τοῦ αἵματος σου· ὁ δὲ ἄπερ
 αὐτῷ· κέ μὲν σου ὁτοίμος εἰμι
 εἰς φυλακὴν καὶ εἰς θάνατον πο
 ρεύσθαι· ὁ δὲ εἶπε· μή σοι πέρε
 ῖς μὴ φωνήσῃς ἡμεῖς ἁλὲκτες· εἰ
 πρὶν ἢ τρεῖς ἀπαρνήσῃς καὶ ἔδωκεν
 αὐτῷ· οὐκ εἶπεν ὅτι τῷ παρὰ διδοῦ
 τι μὴ καὶ ἐν τῷ μὲν ὡς εἰς ἀλλή
 αὐτῷ ὅτι δὴ μᾶλλον φρονεῖν, ὥς περ
 τῷ παρὰ διδοῦ τι τὸ καὶ προσάφ
 κληρώσῃ, οὕτως αὐτοῖς ἐκ τοῦ
 μαρτύριου· ὅτι ἡμεῖς δὲ ἀπὸ οἰδία
 μεν ἡμεῖς καὶ τὰ ἡμεῖς καὶ ἐν τοῖς πε
 ρασμοῖς· διὸ καὶ ἀπομύσας ὑμῖν δια
 τί θάνατον· τουτάις συμφωνῶ πρὸς
 ὑμᾶς· ἵνα δῶτε ὅτι ἡμεῖς διὰ το
 ῦτο μοι ἵστασθαι ὡς ἰσχυροὶ βασιλεῖς.